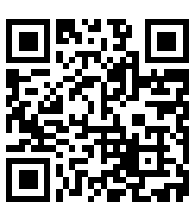
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

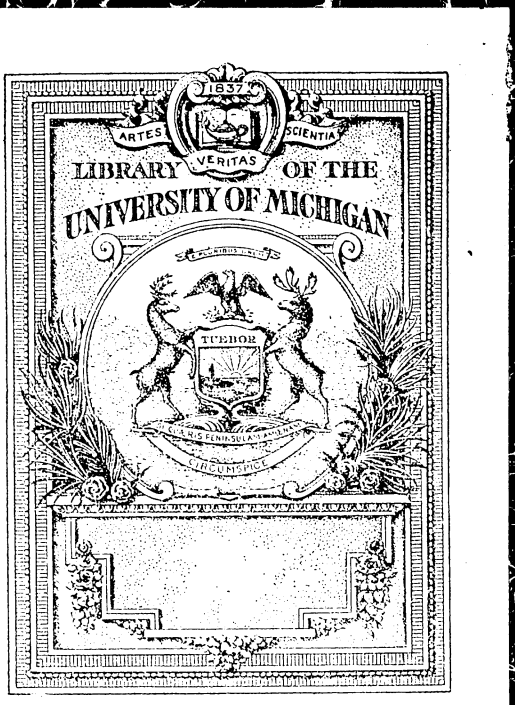
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381202

IMPRIMERIE
FOURNITRE DE BUREAUX
CARTES A JOUER
G. GEÜENS-WILLAERT
5, Place St Jean, 5
BRUGES
LIBRAIRIE



Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-SIXIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XLI

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1904

Hosted by Google

Hosted by Google

LA DÉCADENCE RELIGIEUSE

On a beaucoup disserté sur l'avenir religieux des peuples européens. Chacun, suivant ses préférences personnelles, a prédit la suprématie à la doctrine qui lui semblait préférable : car l'homme prend volontiers pour vérités universelles les croyances qui conviennent à son tempérament propre.

Il est préférable d'envisager la question autrement : prédire est un jeu trop vain. On se contentera ici de chercher à indiquer, dans la mesure du possible, les tendances de l'époque présente.

Dans cette étude, on s'abstiendra de marquer de préférence à aucune religion établie; ce n'est pas qu'on ne considère certaines d'entre elles comme plus favorables que d'autres au développement humain, mais parce que toutes proviennent de la même cause, et forment par conséquent un phénomène psychologique unique, qu'il faut considérer en bloc.

Ceci posé, quelle est la caractéristique de l'état religieux actuel ? C'est, pense-t-on, l'immobilité. Depuis plusieurs siècles, la carte religieuse de l'Europe est presque immuable. Malgré l'activité de la pensée philosophique moderne, aucune des églises établies ne progresse sur ses voisines. Il y a bien des faits locaux : infiltration lente du catholicisme dans la *High Church* anglaise, victoires du protestantisme en Bohême et en Moravie par suite du mouvement dit *Los von Rom*. Tout cela est peu de chose.

De plus, malgré les velléités de réformation et de modernisation que manifestent les Églises, même la catholique, à

383975
Hosted by Google

preuve les audacieuses tentatives des abbés Houtin, Félix Klein et Loisy, aucune ne paraît contenir la force d'expansion nécessaire pour créer un renouveau religieux; aucune ne détient la formule qui pourrait devenir populaire. Elles vivent au contraire de formules débilitées, qu'il y aurait danger à vouloir rajeunir.

Aussi, leur puissance sur les imaginations ne cesse-t-elle de s'effriter; l'antique ferveur a disparu; la foi instinctive et farouche qui s'épanouissait jadis en un bouquet de sectes étranges et confuses, mais vivaces et toujours renaissantes, a fait place à quelques systèmes, plus raisonnables sans doute, mais qui tendent à se figer dans l'immobilité et la mort.

On pense que ce phénomène de refroidissement, loin de s'interrompre, se précipite en ce moment, que jamais les motifs pour lesquels l'homme cherche l'appui de la religion n'ont été affaiblis davantage.

Les premières religions, en effet, sont nées de la crainte : l'homme primitif, environné de phénomènes menaçants dont le mécanisme lui échappait, s'est senti faible et a tremblé. D'autre part, sa raison logique l'obligeait à chercher une explication et une cause à tout ce qui frappait ses sens : c'est pourquoi il a attribué à une action divine ces phénomènes qui l'inquiétaient. L'alliance intime des notions de crainte, de respect, d'étonnement et de l'idée divine, a des traces dans le langage : *reverentia* signifie crainte et respect, et s'emploie au sujet des dieux : « chez les anciens Péruviens, un mot unique, *huacha* (divin), désigne le temple, la victime sacrée, une tour élevée, une haute montagne, une bête féroce, un homme ayant six doigts, une pierre luisante; le sémitique *El* (divin) est synonyme de grand, de lumière, de nouveauté » (Lombroso). Cela montre comment l'homme a baptisé de divin tout ce qui dépassait les limites de sa compréhension, afin de suppléer par là à l'insuffisance des explications purement positives et expérimentales qu'il peut concevoir des choses.

Dieu est, dans ce sens, une étiquette sur l'inconnu.

Hosted by Google

A l'origine, cet inconnu était partout.

N'ayant point discerné encore les lois qui régissent la matière, l'homme a imaginé des dieux, les uns puissants et maîtres des éléments, d'autres subalternes et plus familiers, cachés au fond de chaque source et au cœur de chaque arbre. C'est le polythéisme primitif, affiné et poétisé dans l'antiquité classique, enfantin et grossier chez les peuplades barbares.

Peu à peu, il a compris cependant que les phénomènes obéissent à des lois strictes, susceptibles d'être découvertes et utilisées; son inquiétude s'est dissipée. Dès lors, le domaine du surnaturel a été reculé : l'explication divine, utilisée au début pour les causes prochaines et immédiates de tous les phénomènes, a été réservée à la cause première de l'univers.

Telle est encore la situation aujourd'hui. Si beaucoup d'esprits frustes et grossiers persistent à voir l'intervention divine en toute chose, et à la réclamer même pour les plus insignifiantes, les intelligences quelque peu philosophiques, sachant le mécanisme des forces naturelles, n'attribuent plus la divinité qu'à la volonté initiale et personnelle qu'ils situent à la base de tout l'édifice.

Cette énigme de l'origine et du but de l'univers suffit d'ailleurs à entretenir chez l'homme la notion du mystère. Malgré les progrès qu'a réalisés et que réalisera la science, le mystère nous entourera toujours et restera indéchiffrable.

Il n'est pas de plus troublant problème, notamment, que celui de la valeur de nos connaissances. Venues de trois sources : la sensation, le sentiment et le raisonnement, leurs données se contredisent sans cesse et nous poussent vers des conclusions et des actes opposés. Dès lors, où est la vérité? Ou, plutôt, sommes-nous susceptibles de l'atteindre? Ou, encore, y a-t-il une vérité absolue, ou n'est-ce là qu'un desideratum de la conscience humaine? Ces problèmes sont à jamais insolubles, car, lorsqu'elle s'étudie elle-même, la raison ne saurait s'évader des compartiments logiques qui en sont la structure, ni chasser les brouillards qui l'obscurcissent.

Hosted by Google

Le mystère est donc éternel. Seulement, si notre raison l'atteint comme autrefois, jamais il n'a été plus éloigné de nos sens. C'est dans la mort, en effet, que le mystère se fait tangible et immédiat. Or, jamais la vie humaine n'a été moins menacée. Il y a bien la maladie; mais l'organisme possède en sa force de résistance une confiance si illimitée, que la mort par maladie semble toujours, même dans les cas les plus graves, lointaine et problématique; et nos contemporains sont singulièrement fortifiés dans cette illusion par les progrès incessants et merveilleux des sciences médicales. D'autre part, le pourcentage des morts par accident est insignifiant; à part quelques pusillanimes, personne ne s'inquiète de cet aléa. Enfin, la police est bien faite, et la vie humaine mieux protégée que jamais contre les malandrins. Restent les guerres; elles sont relativement rares, et, à tort ou à raison, l'optimisme général prédit leur disparition prochaine.

Il suit de cet ensemble de circonstances, que l'homme d'aujourd'hui vit dans une sécurité qu'il n'a plus connue depuis l'époque où la paix romaine couvrait de sa protection et de son immobilité les immenses territoires de l'empire. Le jour viendra peut-être où, comme ces animaux des forêts vierges de l'Inde avant la venue de l'homme, dont parle Rudyard Kipling, nous ne connaîtrons plus la crainte. Car, si notre raison nous montre toujours la mort menaçante, sa vue heurte rarement nos sens : elle survient discrètement, en effet, et il est d'usage de la dissimuler soigneusement sous des étoffes et des fleurs.

Or, une vérité purement logique est une vérité morte; seules les vérités senties suscitent des émotions et des actes; car l'homme est un être impulsif bien plus qu'un être raisonnable.

La crainte de la mort a donc perdu de sa puissance. S'il n'y avait, pour l'attester, que la fréquence des suicides, cette preuve serait déjà éloquente. Et c'est la crainte de la mort qui est le levier des religions. Si l'homme était immortel, il se soucierait peu de l'énigme de l'univers; chercher à la déchiffrer serait jeu de dilettanti et de jongleurs de mots.

Hosted by Google

Par conséquent, tout adoucissement des mœurs, tout progrès de la civilisation, est une atteinte à l'influence religieuse; tout cataclysme, toute épidémie, toute guerre est le signal d'un renouveau : la guerre du Transvaal, qui marqua en Angleterre un réveil de ferveur intense, en fut le dernier exemple.

Il faut donc conclure que les religions périssent lentement du progrès des mœurs, bien plus que de l'évolution des idées. Celle-ci procède souvent par mouvements brusques et rapides; le progrès des mœurs est plus lent, mais plus continu. C'est pourquoi, si les tendances actuelles persistent, l'agonie religieuse sera insensible. Les Églises resteront debout, indéfiniment, mais la vie les abandonnera.

Il importe toutefois de bien préciser le sens de cette conclusion. Elle n'implique nullement que l'homme se désintéressera quelque jour du problème de sa destinée. Cette recherche se continuera sans doute. Mais elle sera purement philosophique, car c'est, pense-t-on, la crainte de la mort qui a imprimé aux hypothèses métaphysiques les plus généralement acceptées leur cachet religieux : l'idée d'une divinité personnelle, juge suprême des actes humains, et distributive de récompenses et de châtiments, procède directement de cette crainte.

Le jour où il aura vaincu la crainte, l'homme retrouvera en face du mystère le calme serein des Socrate et des Marc-Aurèle.

René-L. Gérard.

Hosted by Google

POÈTES DE CHEZ NOUS

Les arbres sont blancs de leur parure printanière, tout a verdi et les poètes, eux aussi, sont dans leur nouvelle ou leur prime floraison. Ils participent à l'universel renouveau; ils en ont l'éclat de vie, les intensités de lumière et les vivacités de coloris; ils n'en ignorent ni les lents crépuscules, ni les brumes mélancoliques, ni les ombres frissonnantes et moites; leur hymne s'apparie à la chanson des bois et des prés.

Parmi ces poètes, les nôtres tiennent vaillamment leur place. Leur troupe court-vêtue s'est renforcée de quelques unités notables. M. Collin, en nous donnant la *Vallée heureuse,* a révélé un talent déjà personnel. Les influences qu'il trahit ne l'étouffent point; elles le rendent simplement plus accessible, plus rapidement familier à notre sympathie. Ces accents d'autrui, en repassant par ses lèvres fraîches, nous facilitent la compréhension d'autres voix, plus indécises, d'un mystère moins pénétrable, et qui sont le bégaiement de la jeunesse, émancipée de toutes les servitudes ou se leurrant d'un si bel espoir.

Chez M. Paul Mussche (*Jardin clos*), la note personnelle est plus rare, et ce n'est pas toujours faute d'inspiration propre, mais bien plutôt souci trop exclusif de respecter les vieux cadres du lyrisme séculaire. M. Mussche a le vers plein, varié, cadencé avec un bonheur fréquent; il sait bâtir une strophe et même assembler des strophes en un dessin, qui se recommande

Hosted by Google

à notre attention par sa grâce et une fierté ingénue. Il aime la nature, il en pénètre les doux mystères, il en célèbre les fêtes rutilantes avec une belle intrépidité. Son talent est d'un descriptif, qui sait par cœur les Parnassiens, et dans quelques pièces (*Crépuscule d'automne, Septembre, Sous-bois,* le *Retour*) il a des parties achevées d'observation nette, sobre et juste. Écoutez ces vers, où est peint le jour finissant :

> Le soir tombe. L'Angelus tinte et multiplie
> Dans l'air l'adieu de la lumière aux horizons.
> Tout s'efface. Vénus au firmament se lève.
> Les arbres, tout en or, secoués d'un frisson,
> Font pleuvoir sur le sol leur floraison de rêve.
> Voici l'heure où le pâtre, au revers du côteau,
> Surprend un bruit de pas attardé sur la route
> Et, pressentant la nuit, que les enfants redoutent,
> Siffle son chien fidèle et boucle son manteau.

Et ceux-ci, cueillis non loin des premiers :

> Le souffle parfumé qui chante dans les branches
> Fait éclore les fleurs aux pommiers des vergers,
> Bleuir sous les taillis la cloche des pervenches
> Et rire sur les monts la flûte des bergers.

Ce ne sont peut-être pas les meilleures pièces du volume que celles dont je donne ici les extraits ; mais il en est peu qui m'aient paru aussi complètement significatives, et qui nous révèlent avec autant de fidélité la manière du poète. Ailleurs, celui-ci s'exerce à des descriptions intérieures ; il y réussit moins, je le confesse, et ses vers d'amoureux, gai ou transi, ressemblent souvent à tous les vers d'amoureux du passé. Est-ce manque de sincérité ? Est-ce gaucherie, provenant au contraire d'un excès de sincérité ? La poésie est un art, et notre sensibilité demande à être vêtue, à être drapée avec adresse avant de se présenter au lecteur, même non prévenu. Quoiqu'il en soit, je pense qu'on doit attendre M. Mussche à son second début avant de le juger définitivement. Qu'il

Hosted by Google

tâche de ne pas céder au goût de l'artificiel, de renoncer au Baudelairien (*Le pardon, Tentation*); qu'il se défie de l'allégorisme et des transpositions auxquelles semble l'inviter la nature, lorsqu'il l'interroge. Non sans complaisance et sans quelque emphase, mais avec de sérieuses chances de ne point s'abuser sur lui-même, il s'est défini en ces vers que je citerai les derniers :

. . . . . .
Le poète a compris la nature suave
De ce qui vit et meurt dans l'éternel été;

Le printemps nouveau-né; le déclinant automne
Rouillant la forêt d'ombre et les gazons jaunis;
Le triste hiver, avec les neiges en couronne,
Qui dans les arbres noirs disloquent les vieux nids.

* * *

En lisant la plupart des pièces d'un recueil posthume, *La rose et l'épée,* de Charles de Sprimont, on éprouve une indicible tristesse. La joie d'un talent révélé, avec ses gaucheries exquises et ses douces incertitudes, est aussitôt éteinte par le souvenir d'une mort prématurée, qui nous prive de la réalisation des meilleurs espoirs. En un avant-propos, qu'on ne peut parcourir sans émotion, M. Maurice Dullart a exprimé les regrets de ses amis. Faisons les nôtres et, rapprochant les vers de Charles de Sprimont de ceux de M. Paul Mussche, demandons-nous s'il y a, chez eux, des jets d'inspiration commune, des flammes allumées au même foyer.

Eh bien, non, et il est même difficile d'imaginer deux tempéraments plus dissemblables, malgré les analogies avouées de groupement littéraire, de milieu social et de sentiment religieux. Alors que l'auteur des *Jardins clos* doit à la contemplation de la nature ses meilleures pages, Charles de Sprimont paraît se désintéresser de cette étude, où toute poésie va s'abreuver originellement. Et quand il nous parle des grands arbres et des beaux lys,

Hosted by Google

c'est dans une intention très particulière ; c'est qu'il désire traduire des sentiments intimes en une forme plastique, et il se mêle comme un peu de dédain à ces interprétations. En revanche, on peut, sans crainte de se méprendre, reconnaître en lui un goût de l'intériorité, qui l'apparente à M. Fernand Séverin. De celui-ci ne croyez pas, toutefois, qu'il possède déjà l'extrême sobriété, ni l'acuité psychologique.

Charles de Sprimont était encore trop tenacement hanté par la cadence des vers romantiques ; il vouait une admiration trop évidente à la plasticité parnassienne pour nous donner les fruits mûrs d'une sensibilité, dont le rythme n'eût été que le vêtement strict. C'est, je crois, aux poètes de 1830 qu'il a le plus d'obligations ; il n'a su se dérober, autant qu'on le voudrait, au servage lamartinien, oublier Musset, dont il n'a ni l'allègre ironie, ni la mousse de vin fin, mais qu'il imite volontairement dans ses courts accès de mélancolique rêverie. Comme l'amant de Lélia, il lui arrive d'errer au seuil des tombeaux ; mais lui s'y attarde bien davantage ; il puise dans ces cadres funèbres des motifs plus nombreux de méditation intime. Et aussi, il reste toujours épris de chaste idéalité ; les orages des sens, s'ils ont roulé sur son front leurs lourdes nuées, n'ont laissé nul retentissement dans sa poésie.

Dans la seconde partie du recueil (celle qui est intitulée *L'épée*), le poète défunt évoquait quelques figures mythiques, prises à de vieux contes gallois ou à des thèmes wagnériens. Il a réussi, du premier coup d'ailes, à atteindre ici l'ampleur épique, et, s'il avait vécu et persévéré, il nous eût peut-être donné la synthèse d'un poème, encadrant une philosophie d'un décor de légende. Ce qu'on peut reprocher aux essais qu'il nous a légués, dans leur tenue plus ou moins négligée, c'est une monotonie, résultant des lois du genre, appliquées, de-ci de-là, avec quelque confusion.

Il y avait, en effet, péril à chanter des héros outrageusement notoires, popularisés de vieille date par des suc-

Hosted by Google

cès d'opéra, et à les envisager dans le convenu de leur physionomie rendue si factice. Les *Poèmes anciens et romanesques* de M. Henri de Régnier, pour admirables qu'ils sont, ont été un fâcheux modèle pour notre jeune écrivain. Un cliquetis de mots heureux ne constitue pas nécessairement une transposition, qui réussira à l'ironie d'un Laforgue ou à la virtuosité musicale d'un Vincent d'Indy, mais que le lyrisme ingénu et direct ferait mieux de s'interdire.

N'insistons pas et, reprenant à d'autres endroits l'œuvre tronçonnée du délicat poète, tâchons de montrer son joli talent sous un aspect moins équivoque :

LA VOIX AIMÉE.

La voix profonde est la musique essentielle
Et son rythme subtil pénètre, en s'épanchant,
L'âme attentive à l'harmonie originelle
Dont le secret perdu, jadis, guidait son chant.

S'il vibre au ciel un cri d'amour ; si les étoiles
Échangent dans l'espace insondable un aveu,
Doux comme le frisson des lèvres ou des voiles ;
Si les fleurs au soleil pleurent un lent adieu,

Quand son dernier baiser saigne, tremble et s'épuise
A caresser la mer, les jardins et les bois ;
S'il est un sens au frêle arpège de la brise :
Toutes ces voix d'amour sont les sœurs de ta voix !

Ah ! qu'elle chante encore longtemps ! Que sa prière,
Plus fraîche qu'une pluie aux jours brûlants d'été,
Descende en moi comme un cantique de lumière
Et réveille en mon cœur l'écho d'éternité !

* * *

J'arrive, enfin, aux pièces trop rares que M. Séverin a récemment réunies dans sa *Solitude heureuse*. Mais peut-on exprimer en des notations d'une sécheresse analytique l'insaisissable d'une impression, où chacun de nous trouve

Hosted by Google

surtout à nuancer? Quand nous lisons du Verhaeren, nous sommes secoués, non sans violence, par le heurt d'images empruntées à la nature active; l'impétuosité d'un rythme, le rocailleux d'un vers, l'éclair d'un reflet ou l'éclat d'une sonorité nous jettent dans un trouble à peu près identique; nous ressemblons tous à des passagers, que le même mal, plus ou moins âprement, saisit au flanc, en même temps qu'un grand spectacle nous transporte et nous arrache aux préoccupations coutumières. Ici l'immatérialité du vocabulaire nous cause une surprise bien différente. M. Séverin est un racinien, on ne l'a que trop redit, qui a rejeté impitoyablement de sa boîte à images tout le métaphorique des choses concrètes et des visions directes de la nature. Il nous invite, d'un geste discret, à le suivre dans la chambre intérieure où s'attarde sa méditation. C'est avec des mots blancs, décolorés, des mots d'une prose abstraite et traditionnelle, qu'il nous narre ses expériences de la vie et ses voyages à travers l'invisible.

C'est à peine si quelques emprunts timides au monde vivant nous remémorent les procédés ordinaires du lyrisme. M. Séverin affectionne le symbolisme des fleurs. Son premier recueil s'intitula *Le lys*. Dans celui qui vient de voir le jour, c'est encore à cette fleur emblématique, à la rose, qui ne l'est pas moins, que le poète demande parfois le terme d'une comparaison nullement prolongée. Peu ou point d'emprunts à la nature animale; des arbres, aux essences les plus nobles, l'if, le pin, le laurier, le cyprès; des fleurs et c'est tout. Point de rythmes nouveaux (1), mais le balancement régulier d'alexandrins harmonieux, où retentit deci, delà, une vague plainte lamartinienne, ou

(1) Pourtant, signalons l'heureux effet, dont il n'est point abusé, de la coupe 3-9 :

Pourquoi tarder? Déjà complice de mon sort,
Le vent des hautes mers gémit dans la mâture.....
Jours bénis! Au penchant des côteaux italiens
D'harmonieux jardins rouvraient leurs avenues.....
Vains regrets! Le destin, dans son cruel caprice,
M'a donné.....

Hosted by Google

que secoue le rire, perlé de larmes, de Musset enfant. Mais le modèle préféré est André Chénier, dont la fluidité et la grâce ne furent jamais imitées avec plus de bonheur et moins de servilité :

> Naïve que je suis, tu n'entends pas ma plainte ;
> L'amour, le dur amour, triomphe en ton étreinte,
> Et je cède, tremblante, à mon cruel vainqueur.
> . . . . . .
> Je m'arrête, charmé par la douceur du site
> Que couronne un si pur et si noble horizon,
> Et je dis dans mon cœur : « C'est bien là sa maison ».
> . . . . . .
> O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi,
> C'est que l'Amour, sans doute, est frère de la Grâce.

Ainsi s'exprime notre seul élégiaque. Mais ce qui nous enchante en lui, c'est l'indéfinie souplesse d'une pensée contemplative, dirigée tout entière vers les régions intérieures. Chaque pièce du recueil nous peint une attitude d'âmes, et c'est merveille qu'avec des mots aussi simples, sans aucun des secours de l'art lyrique de ce temps, un penseur ait réussi à dire tant de choses, exquises et rares, sur des thèmes que la philosophie a rendus familiers à nos mémoires. Mais aussi ce penseur n'a cherché qu'en soi la matière de ses observations. Il s'est dénudé avec une sincérité que tempère seule la pudeur d'une âme tôt effarouchée :

> Ton âme parle, il te suffit de l'écouter,

écrit-il en un endroit; et ailleurs :

> Tu t'es trop pénétré de l'antique parole
> Pour oser convoiter, dans un orgueil frivole,
> Ce qu'on ne peut saisir en étendant la main ;
> Et, tout borné qu'il soit, content de ton destin,
> Tu jouis simplement de la douceur de croire.

Cette note de résignation est répétée plusieurs fois au long du petit livre, et on peut, sans être taxé de parti-

Hosted by Google

pris, avancer qu'elle en est la dominante. *Un soir au pays natal* se clôt sur ces vers :

Résigne-toi... Telle est la leçon des années;
Laisse à des cœurs moins fiers les regrets superflus,
Et rentre, avec une âme égale aux destinées,
Dans ce monde où la lutte éprouve leurs élus.

Et le plus beau morceau de la *Solitude heureuse*, celui qui, avec une intention évidente d'autobiographie, est intitulé « Consolatrix », mêle encore les aveux un peu amers d'une philosophie dépouillée (aussi dépouillée que la langue de l'écrivain) aux effusions et aux tendresses d'un vieil enfant, attendri par l'espoir d'un bonheur automnal :

Le printemps sourira, dans sa joie innocente,
Le ciel sera léger et le vent sera doux;
Je serai près de toi, parmi l'herbe naissante,
Et je sommeillerai, mon front sur tes genoux...

Tu ne chercheras pas pourquoi je suis en peine,
Quand tu verras couler mes pleurs silencieux;
Mais, sachant à quel point toute parole est vaine,
Tu me regarderas tristement dans les yeux...
. . . . . .

Il y aura des lys, il y aura des roses,
Et le bonheur sera comme un parfum dans l'air;
Et peut-être croirai-je à la pitié des choses,
Si leur sérénité rend mon cœur moins amer...

Tu seras là, du moins, toi, dans ta pitié sainte;
Lorsque l'abandonné soupirera tout bas,
Comme fait un enfant dont nul n'entend la plainte,
Tu toucheras son front et tu lui souriras.
. . . . . .

* * *

Avez-vous encore en mémoire les *Entrevisions* de M. Charles Van Lerberghe? Sans vouloir faire tort au poète, j'en doute un peu. Non que ce livre de début fût l'essai d'un débutant. Mais, étouffé entre d'autres produc-

Hosted by Google

tions d'une taille plus imposante et servies par une réclame plus tapageuse, il ne trouva le chemin que de peu de cœurs. Il plut, j'en suis sûr, à quelques âmes attendries ou inquiètes, à quelques rêveurs, qui, pareils en cela à son auteur, promènent leur curiosité sur les territoires peu accessibles d'une poésie subtile et immatérielle. Encore fallait-il que ces rêveurs fussent des vers-libristes résolus, qu'ils eussent mis bas les plus élémentaires préjugés de l'alexandrinisme. Double raison de sélectionner à outrance les adhérents à un art, qui dédaignait les concessions usuelles.

Pourtant je sais que chez nous cet art conquit d'emblée des fervents. Déjà les pièces détachées, que l'auteur avait publiées dans *La Wallonie* et dans d'autres revues de chapelle, avaient été lues, copiées et religieusement conservées dans quelques tiroirs. Ainsi faisait-on des vers de M. de Hérédia, lorsqu'il n'avait pas encore donné ses *Trophées*. Ces méthodes de dévotion littéraire rappellent à nos quarante ans les scrupules religieux de la dixième année et la piété avec laquelle nous récoltions alors le bon grain évangélique, même tombé des mains gourdes d'un vicaire de campagne. Heureux, les artistes parcimonieux de leur gloire et qui égrènent ainsi, avec lenteur et défiance, les perles de leur divin chapelet !

J'ai relu *Entrevisions*. Si la lecture du premier livre d'un poète doué est toujours captivante, j'ose dire que reprendre ce livre et le confronter avec son cadet, les envisager tous les deux dans l'individualité de leur physionomie, les interroger tour à tour avec une curiosité aiguisée par la sympathie, ce n'est pas une moindre joie pour un critique sans parti pris.

L'épreuve est triomphante pour M. Van Lerberghe. Car s'il n'a rien perdu de ses dons antérieurs, il les a singulièrement accrus dans cet intervalle de six années. Son lyrisme a surtout gagné en ordonnance ; il était un peu bien touffu, il avait des échappées, des poussées folles, des entrelacements de forêt vierge ; maintenant il

Hosted by Google

s'éclaircit, s'ouvre en allées régulières, se dispose agréablement à l'œil. Les contours sont devenus plus fermes et plus fixes; toutefois, les imaginations qui s'y déploient et s'y jouent ont toujours une souplesse égale; elles restent les filles aériennes d'un rêveur tendre, abandonné aux intarissables monologues devant la nature et aux interminables contemplations. Il semble que ses jours, passés au grand air, dans sa retraite de Bouillon, lorsqu'il n'est pas sur le rivage de quelque mer écumante, soient peuplés des gracieux fantômes de ses rêves; les formes sveltes et dansantes des sylvains et des nymphes, comme dans certaines toiles de Corot, se détachent à peine sur la buée qui estompe les fonds lumineux où se noie le regard; toute l'atmosphère est comme vaguement embrumée et devient, par là, propice à des hallucinations que l'art du poète transfigure et peint sans effort.

On conçoit à quel degré une telle faculté de métamorphose aide à la rénovation d'un aussi vieux thème que la tentation et la chute de la première femme. Car Ève est ici la créature de charme et de faiblesse, dont la légende sémitique avait fait notre mère à tous. En la peignant sur fond d'or, avec son sourire équivoque, ses gestes indécis et sa gracile beauté, M. Van Lerberghe m'a rappelé les vieux maîtres flamands et italiens qu'il aime, je le sais d'expérience commune, presque autant que ses classiques de la poésie ancienne et moderne. Il a fait à la lyrique l'application pure et simple d'une méthode bien connue des primitifs du pinceau et du ciseau, vêtant ingénûment les personnages bibliques des habits de leur temps et leur prêtant les types usuels et jusqu'à la gesticulation familière à leur regard. Pourquoi la poésie d'instinct ne conserverait elle pas sans fausse honte ce dédain de l'histoire? Pourquoi, dans le jardin des légendes, ne promènerait-elle pas nos premiers parents, graves et souriants en leur chaste nudité, tels que les conçurent l'enlumineur des *Heures* du duc de Berry ou ses compatriotes limbourgeois, les frères Van Eyck?

Hosted by Google

Ce sont là des questions que soulève l'apparition d'une œuvre, où tant de réflexion s'allie à une sincérité si noblement ingénue. Que le poète ait volontairement altéré le sens du vieux mythe, nul n'aura, j'espère, la niaiserie de s'en émouvoir; qu'Adam ne soit plus chez lui le beau mâle miltonien, non plus; ni que la séduction s'achève par un hosanna, bien différent des accents de mélancolique regret, voulus par les finalités de l'affabulation judéo-chrétienne.

Ève, dans Milton (neuvième chant) a aussi un cri de victoire : « O roi de tous les arbres... ton beau fruit demeurait suspendu comme n'étant créé à aucune fin... ». Mais la tradition plus forte a comprimé ensuite l'élan du vieux puritain, tandis qu'elle a laissé indifférent l'auteur de *la Chanson d'Ève*. L'héroïne de ce poème clame à son tour :

Je l'ai cueilli! Je l'ai goûté,
Le beau fruit qui enivre
D'orgueil, et je vis.
Je l'ai goûté de mes lèvres
Le fruit délicieux de vertige infini.
Mon âme chante, mes yeux s'ouvrent,
Je suis égale à Dieu!

Mais elle a bientôt des chants d'un autre accent :

Tu n'es donc plus, Esprit, qui viens de mourir!
O mon ennemi mort, repose!
La haine aussi est morte;
L'amour seul survit.
. . . . . .

Et, plus loin, quand son cœur s'est ouvert à l'humanité, elle a conscience de ce qui la sépare de son compagnon angélique. Pareille à Éloa, elle est conquise à des désirs et à des souffrances terrestres; elle sent planer une der-

Hosted by Google

nière fois sur elle « les grandes ailes d'Azraël »; puis elle éclate en pleurs, à la fois délicieux et amers :

Ève pleurait, ses mains cachaient sa tête pâle,
C'était le premier soir mortel.
Des êtres lumineux descendirent du ciel,
Et l'air s'emplit du chant de leur voix amicale.
. . . . . .

Puis vient l'appel à la mort « souffle sombre », dont l'ange, vision grecque d'éphèbe « en robe de clarté » et « en sa chevelure d'or » s'approche de la première femme :

Il souffle la flamme, éteint le bruit,
Met le silence de sa bouche
Sur la bouche qui sourit,
Et pose, doucement, sur le cœur qui s'apaise
Sa main qui ne pèse
Pas plus qu'une fleur.
. . . . . .
L'âme chante et Ève expire,
Elle s'éteint dans la clarté.
Elle retourne en un sourire
A l'univers qu'elle a chanté (1).

Mais ce n'est pas, à mon sens, dans cette portion de l'œuvre que se cachent les plus beaux vers du poète belge. Je l'aime surtout nous décrivant la naissance, les « premières paroles » et les premiers actes d'Ève, reine de l'Éden. Dans la familiarité agile de rythmes populaires, il nous restitue quelques-unes des impressions originelles

(1) Il est ici un rapprochement qui s'impose malgré qu'on fasse; c'est celui que suggère cette éblouissante création de Daïdha dans la *Chute d'un ange*. Certes il n'y a ni analogie directe de thème, ni identité de philosophie ou de procédés littéraires; mais il est certain qu'entraîné par sa fantaisie, Lamartine a parfois oublié qu'il était chrétien et qu'il s'est égaré dans les sentiers panthéistiques, où M. Van Lerberghe, lui, se promène délibérément. C'est ce qu'a très bien vu M. Jules Lemaître dans une belle étude sur le poète français, lorsqu'il écrit : « Un peu plus, et Daïdha, toujours grandissante, ou plutôt insensiblement « dévorée par les images qu'a évoquées sa beauté, dissoute d'ailleurs dans le « clair de lune qui l'enveloppe, deviendrait Pan, se muerait au Grand-Tout, « comme le Satyre de Victor Hugo. »

Hosted by Google

de l'être humain, vivant à même la nature, encore mêlé à la périodicité phénoménale de ses manifestations élémentaires et recevant sans arrière-pensée ses caresses et ses bienfaits. Écoutez ce chant, où les ondes célestes, se déversant sur la terre, sont décrites dans leur scintillante poésie :

Ma sœur la Pluie,
La belle et tiède pluie d'été,
Doucement vole, doucement fuit,
A travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles
Dans le ciel bleu s'est délié.
Chantez les merles,
Dansez les pies !
Parmi les branches qu'elle plie,
Dansez les fleurs, chantez les nids ;
Tout ce qui vient du ciel est béni.

De ma bouche elle approche
Ses lèvres humides de fraises des bois,
Rit et me touche
Partout à la fois,
De ses milliers de petits doigts.
. . . . . .
Puis, vient le soleil qui essuie,
De ses cheveux d'or,
Les pieds de la Pluie.

Pour la première fois, peut-être, un poète a conçu, dans des formes panthéistiques et hardiment païennes, un thème vieux comme l'humanité et, comme elle, éternellement jeune. Car c'est le problème de la destinée humaine qui s'agite au milieu de ces féeries, dont le décor paradisiaque ne fut peut-être jamais brossé avec autant de libre somptuosité. A cet égard, le livre de M. Van Lerberghe est susceptible d'inciter la verve des philosophes ; ils ne manqueront pas, s'ils l'entr'ouvrent, d'y noter le cri de quelques-uns des instincts immortels de notre race, additionnés d'imaginations, où transparaît l'état social et moral de ce temps.

Hosted by Google

Et peut-être auront-ils raison dans leur analyse. La philosophie des poètes, qu'elle soit calculée ou d'entière impulsion, a devancé ou éclairci plus d'une fois les ratiocinations des fronts chauves. Surtout, lorsque le poète pense par lui-même, qu'il a lu et médité, voyagé et retenu, il est de bonne logique qu'il imprime à ses rythmes quelques balancements prophétiques. Je ne vois donc pas d'inconvénient à admettre que M. Van Lerberghe a tous les dons qu'il faut pour monter sur le trépied. Mais a-t-il daigné se guinder jusque-là?

J'en doute un peu, l'ayant connu à deux dates de ma vie où j'étais en proie à des préoccupations fort divergentes, tandis qu'il m'apparut, lui, remarquablement harmonique en son indifférence pour les clameurs ambiantes. Chaque fois, il me tint les mêmes propos, sans doute plus fermes et plus sages avec les années; mais toujours je l'observai également détaché de nos sottes querelles, de nos mesquines glorioles, et aussi de notre mélancolie très terrestre. La sienne — car il y avait de la mélancolie dans son regard, dans son geste et dans la lenteur un peu hésitante de ses intonations — était d'une essence supérieure; je la comparerais à la méditation nostalgique d'un voyageur, qui a délaissé les luxuriances d'un climat béni pour les tempêtes et les frimas de l'exil.

Pourtant, ce sentiment-là n'allait point jusqu'à la tristesse, jusqu'au *Weltschmerz* germanique; l'artiste, qui chez lui allie ses ardeurs et ses curiosités aux nonchalances du poète, avait su conserver la passion de voir et d'ouïr, de se pénétrer de tous les effluves où la beauté a déposé son pollen; et, avec une savante économie de son effort nerveux, je dus admirer sa persévérante étude des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, aussi bien que de la musique et de la poésie. Ce n'était d'ailleurs pas trop de l'assemblage de tant d'acquisitions diverses pour permettre à ce pur écrivain d'édifier une œuvre de savante simplicité comme celle-ci. Souhaitons-lui le genre de succès, auquel je suis sûr qu'il aspire de

Hosted by Google

toute son âme, c'est-à-dire l'estime affectueuse de ceux qui pensent et vibrent. La gloire vulgaire n'est point de son goût, et il n'en a cure.

* * *

La *Chanson d'Ève* est dédiée à M. Émile Verhaeren. Celui-ci, s'il n'avait eu d'autres desseins, eût pu réciproquer aimablement et dédier sa nouvelle œuvre, *Toute la Flandre,* à M. Van Lerberghe. Il y a, en effet, entre ces deux artistes de la même race, sinon du même tempérament, plus d'affinités qu'il n'en faudrait pour justifier un tel échange.

Nous n'avons, sous le titre de : « Les premières tendresses », que le début de *Toute la Flandre.* Mais c'en sont peut-être les pages les plus personnelles, celles où le poète a mis le plus intimement son *moi,* en se racontant avec une familiarité émue qui parfois fait penser à du La Fontaine retouché, revirilisé et comme remis à la date d'aujourd'hui. Ce qui contribue encore à donner cette illusion, c'est le sautillement agile et même spirituel d'un rythme, où le fabuliste excella. Mais il va de soi qu'une sensibilité plus septentrionale et aussi qu'un peu de grandiloquence épique — nul ne l'a autant que Verhaeren, depuis que Victor Hugo n'est plus — différencient notablement le poète flamand du conteur narquois de jadis.

En lisant ces « premières tendresses », je songeais involontairement aux *Flamandes,* qui parurent en 1883 et je mesurais le chemin parcouru par M. Verhaeren. Pour ne parler que de son style, on ne peut s'empêcher d'admirer l'effort d'assagissement qu'il a accompli, refrénant sa fougue antithétique, disciplinant sa syntaxe et sacrifiant même à ce goût latin de l'eurythmie qu'on lui a tant reproché de trop méconnaître. Ici il n'y a plus guère que matière à éloges, et c'est un plaisir de délicat que de le voir appariant ses images, assortissant des vocables selon les impressions intimes qui, pareilles aux nuées lourdes

Hosted by Google

ou floconneuses, passent sur ses yeux de voyant, ou bien restituant en traits physiques ce que le regard intérieur a dévoilé à son sens intime. Il y aurait là tous les éléments d'une étude, que je remets à des jours prochains, mais sans laquelle on ne peut songer à formuler un jugement d'ensemble sur le plus remarquablement doué des poètes de chez nous.

MAURICE WILMOTTE.

Hosted by Google

ÉVOLUTIONS BRUXELLOISES (1).

Nous avons à signaler maintenant quelques faits intéressants relatifs au parc lui-même.

Le premier projet de règlement de police du parc portait comme principaux articles ce qui suit :

« 1. Il n'est pas permis d'entrer dans l'enclos du parc soit à cheval ou avec des voitures quelconques, ni avec des charges sur la tête ou à dos et on ne pourra y conduire aucune espèce de bêtes de charge ou de bétail.

« 2. Les mendians, gens sans aveu ne pourront non plus que les portefaix et autres semblables se placer aux portes ou embarrasser l'accès du parc et l'entrée leur en est absolument interdite.

« 3. Et les gardes veilleront également à ce que ces accès n'en soient incommodés ni gênés par des voitures, boutiques, tables ou autres embarras pareils, ni par les colporteurs, portes-balles ou autres gens de cette espèce.

« 4. Il est défendu de faire des jeux au parc, d'y tirer des fusées, armes à feu, d'y jouer à la crosse ou à d'autres jeux semblables, ou de s'y permettre aucun acte ou action dont l'indécence ou l'incongruité pourroit choquer le public ou l'incommoder par de mauvaises odeurs à peine d'une amende de 10 florins.

« 5. On encourra l'obligation de payer le triple de la valeur de chaque arbre ou plante que l'on endommagera de quelque manière que ce puisse être.

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1904.

Hosted by Google

« 6. Les parens seront, à l'égard de ces deux derniers articles, responsables pour leurs enfans.

« 7. Les chiens qui s'introduiront dans le parc sans être à la suite de leurs maîtres, ainsi que ceux qui n'auront aucun maître seront assommés (*sic*). »

Un incident survint au parc le 1er janvier 1781, le rapport suivant le relate :

Rapport fait par Bourlart, portier au parc royal de cette ville le 1er janvier 1781.

« Deux grenadiers sont entrés par ma porte entre neuf heures edemi et dix heures, le voyand aller bon pas ver la figure de Venus. Je suis allé voir, je le vois tout deux en chemise. Je retourne vite sur mes pas pour appeller la sentinelle de ma porte ayant vu les soldats encore en chemise il m'a dit que cela nest lui regardé pas ils sont sorti par la porte de Mathieu pendant que Mathieu est allez chercher la garde on pouvoit le suivre à la pisce du sang. »

(*Signé*) BOURLART (1).

Il s'agissait d'un duel qui venait d'avoir lieu. Toutefois, Bourlart a une singulière façon de minuter son procès-verbal.

Il paraît qu'il existait déjà à cette époque des gens qui s'offusquaient de certaines statues à placer au parc, car M. le chevalier de Crumpipen écrit à ce propos.

« Il est revenu à M. le Gouverneur général que quelques-unes des statues que l'on se proposeroit de placer au parc présentent des nudités qui pourroient occasionner du scandale. S. A. me charge de vous en écrire, Monsieur, afin que vous veuillés bien me marquer ce qui en est et ce que ces figures représentent. »

Un projet bien original fut mis en avant. Il consistait, selon son auteur, à proposer à l'Académie des sciences de

(1) Archives générales du royaume. Dossier du parc, registre 4.

Hosted by Google

découvrir « des matières propres à donner aux eaux du parc la même vertu que celles de Spa ou de Seltz ».

Les étrangers seraient d'autant plus aisément engagés à préférer Bruxelles à Spa, « qu'ils trouveroient à Bruxelles un plus grand nombre de bonnes auberges qu'à Spa, les denrées moins chères, une comédie meilleure ».

Il eût fallu, selon l'auteur, y établir un salon de jeu. Et il va au-devant d'une objection : « Mais le jeu, dira-t-on, ne ruinera-t-il pas la jeunesse? Ceux qui aiment le feu vont aussi bien se ruiner à Spa qu'ils le feroient à Bruxelles, un voïage de plus ou de moins n'arrête pas un joueur et les jeux n'en sont pas moins ici en vogue quoiqu'ils soient défendus. Toute la différence qu'il y a, c'est que les brelans au lieu d'être publics sont clandestins et conséquemment pires parcequ'à la fureur du jeu on joint souvent celle de la débauche et du libertinage. D'ailleurs le danger de voir quelques personnes se ruiner ne doit pas faire rejetter un projet utile en soi parcequ'il ne dépend pas de l'homme de former un établissement tel qu'il puisse être qui n'entraîne toujours quelques abus. »

Il paraît que les jeunes gavroches bruxellois se distinguaient déjà à cette époque par leur brutalité.

Cela résulte d'une note du 16 octobre 1780 (1).

Il y est dit : « Depuis que la statue de Moïse est placée et découverte dans le péristille de la future église de Coudenberg, la garçonaille à déjà tenté de la mutiler en y jettant des pierres.

« L'impunité qui suit presque toujours de pareils excès dans cette ville portera bientôt ces malfaiteurs à tenter de pareils actes contre la statue de Son Altesse Royale si l'on n'y pourvoit en tems.

« On doit donc supplier Son Altesse Royale de faire placer une sentinelle au fond des escaliers de l'église de Coudenberg qui auroit pour consigne de veiller sur les statues. »

(1) Archives générales. Dossier du parc, registre 5.

Hosted by Google

A la date du 21 décembre 1780, est transmise la soumission des sieurs Bultos pour l'établissement du Waux-hall. En voici les points les plus importants :

« Nous soussignés, pour obtenir l'acte d'autorisation de l'établissement d'un vaux hall dans le massif du parc où est actuellement le caffé, déclarons nous soumettre aux points et articles suivants :

« 1° Que ce vaux hall ne sera établi que pour le terme d'une année qui commencera le 1er janvier et finira le dernier du mois de décembre 1781, bien entendu que la permission de continuer pendant cette année le caffé actuel fera partie de la présente concession ;

« 2° Que nous paierons au profit de Sa Majesté, à titre de la dite concession, au commencement de l'année 1781, entre les mains de l'inspecteur du parc Baudour, une somme de 500 florins argent courant ;

« 3° Que moiennant cette somme à acquitter par le vaux hall et le caffé, il nous sera permis de prendre pour le vaux-hall des entrées à notre profit qui seront fixées et autorisées sur le pied d'un escalin par personne par chaque vaux hall et d'une couronne impériale pour abonnement de l'année par chaque personne ;

« 4° Nous nous engageons à ne pas donner moins que vingt vaux halls pendant la saison ;

« 5° Chaque vaux hall durera au moins quatre heures à commencer d'une demi-heure après la clôture ordinaire du parc ;

« 6° Nous illuminerons l'entrée et le massif du vaux hall à nos frais et nous nous engageons d'y fournir également à nos frais une musique agréable composée au moins de douze bons musiciens, savoir : clarinettes, cors, bassons, flûtes, violons et basses, etc., qui exécuteront différens morceaux de musique pendant la durée du vaux-hall ;

« 7° Nous nous engageons à fournir tous les rafraîchissemens possibles, soupers froids ou chauds, vins, li-

Hosted by Google

queurs, etc., le tout pour les prix à fixer dans un tableau qui sera affiché chaque jour de vaux hall dans chaque salle dudit vaux hall;

« 8° Il nous sera permis d'ériger sur des piles de maçonnerie une grande loge en bois soutenue d'une demi-brique dans les refends dont la décoration et les dimensions seront en tout conformes au plan ci joint en original *sub* n° 1, nous soumettant de retirer cette loge comme tous autres ouvrages que, suivant le plan *sub* n° 2, nous aurions faits à nos frais dans le massif du vaux hall si, après l'année 1781, ledit vaux-hall n'était pas continué. »

Signalons aussi deux documents relatifs au Waux-hall.

En 1783, les Bultos devaient établir quatorze boutiques dans l'enclos du Waux-hall. Ces boutiques sont renseignées dans une liste ainsi concue :

Liste des boutiques à ériger au Waux-hall.

De soie,
De toilles et batiste,
D'estampes sous glaces,
De modes,
De tableaux,
De joujou pour les enfans,
De musique,
De librairie,
De quinqualier,
De bas de soye et autres,
Bijoutier,
Parfumeur,
Marchand confiseur,
Marchand de modes pour hommes

(Signé) N. et A. BULTOS (1).

Voici également une note qui donne une idée des prix

(1) Archives générales, fond du parc, carton 321.

Hosted by Google

réclamés par les Bultos pour les rafraîchissements débités au Waux-hall :

Avertissement.

« Les sieurs Bultos père et fils ayant obtenu la permission d'élever une tente turque dans un des massifs du parc, se proposent d'y débiter des rafraîchissements et toutes les choses relatives à un caffé au prix ci-dessous expliqué :

Caffé à la crême et à l'eau . .	2	sols la tasse.
Punch	2 1/2	— —
Chocolat	3 1/2	— —
Limonade.	3 1/2	sols le verre.
Orgeat.	3 1/2	— —
Eau de groseille.	3 1/2	— —
Bavaroises	3 1/2	— —
Thé.	3 1/2	— par personne.
Toutes sortes de glaces . . .	7	— le verre.
Grands bisquits	3 1/2	— la pièce.
Caramels	7	— le paquet.
Oranges	3 1/2	— la pièce.
Toutes sortes de liqueurs fines .	2	— le verre.

Cette tente turque sera ouverte et fermée en même tems que s'ouvrira et fermera le parc (1).

Le parc était fermé la nuit et de plus gardé par une sentinelle qui veillait à ce que nul n'y pénétrât. L'empereur Joseph II lui-même fut à même de constater le fait.

Joseph II se levait de bonne heure pendant son séjour à Bruxelles et il se plaisait à parcourir seul la ville et les environs. Un jour, vers 4 1/2 heures du matin, Sa Majesté méconnaissant les ordonnances de police voulut franchir la haie du parc qui était encore fermée, dans le but d'éprouver la sentinelle. Le soldat s'y étant fermement opposé, l'empereur lui présenta de l'argent pour corrompre sa fidélité. « Non, non, mon ami, s'écria la senti-

(1) Archives générales, fond du parc, carton 321.

Hosted by Google

nelle d'un ton rude et brusque, à présent on n'entrerait point ici pour de l'or. Il faut attendre qu'on ouvre. » Après un assez long débat le soldat reconnut son souverain et son audace l'effraya tellement que ses jambes purent à peine le soutenir. L'empereur le rassura. « Ne vous effrayez pas, mon ami, lui dit-il, vous êtes un soldat fidèle, vous avez fait votre devoir. » Et il accompagna ces paroles d'une marque de son impériale munificence.

Un incident qui prouve combien la population était attachée à son parc se produisit à la fin du XVIII[e] siècle.

La caisse des domaines nationaux qui devait entretenir le parc trouvant cette charge trop onéreuse parvint à faire rendre la loi du 21 frimaire, an VI (décembre 1797), qui remit le parc à la commune à la charge de l'entretenir. Mais les recettes de la ville étaient trop réduites pour qu'elle pût prélever la moindre allocation pour l'entretien du parc. Elle s'avisa alors d'un expédient qui honore les Bruxellois : ce fut d'ouvrir, pour une seule fois, une souscription volontaire.

Le 26 pluviôse, an VI, l'administration municipale adressa une proclamation aux habitants, dans laquelle elle déclara que, vu l'exiguité de ses ressources et dans l'intérêt de la conservation du parc, ce *monument public*, elle s'était décidée à la combinaison suivante :

1° La souscription sera ouverte au secrétariat de l'administration municipale, du jour de l'affiche et de la publication de la présente, sur un registre à ce destiné. Ce registre sera remis au citoyen qui aux termes de l'article suivant sera nommé receveur caissier;

2° Les trente citoyens qui, dans la quinzaine, se trouveront avoir fait la plus haute souscription auront la *direction du parc;*

3° Ces trente citoyens nommeront sept d'entre eux pour composer la *commission du parc,* l'un d'eux sera caissier;

4° La direction arrêtera les ouvrages d'entretien et d'amélioration à faire; elle en ordonnera l'exécution;

Hosted by Google

5° La commission sera chargée de cette exécution; elle aura la surveillance du parc; elle rendra ses comptes à la direction;

6° Le caissier fera les recettes et acquittera les dépenses sur les mandats de la commission;

7° La direction et la commission seront sous l'autorité et la surveillance de l'administration municipale.

Les Bruxellois entendirent cet appel. Un jour vint où le parc tomba malheureusement entre les mains d'un avocat métamorphosé en jardinier, qui, sous prétexte de l'embellir, le dégrada et le mutila de cent façons. Il fit notamment retourner les beaux tapis de gazon pour y substituer des semences de mauvaises herbes et de chicorée qu'on lui vendit pour du trèfle de Hollande. En outre, il fit placer des décombres sous ce gazon et la chaux consuma naturellement une partie des semences. Au rond-point il s'avisa de construire un jardin avec une haie et une petite porte; il fit planter dans toutes les saisons s'imaginant que la nature devait se soumettre à ses caprices.

Ces mesures fantaisistes et nuisibles provoquèrent le mécontentement de tous, aussi dut-on lui donner un successeur, le sieur Delmotte, chef de bureau des travaux publics, qui eut pour premier soin de réparer les bévues de son prédécesseur.

Parmi les projets curieux qui furent conçus au sujet du parc, il faut citer celui de M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel de l'Académie royale, qui proposait de décorer les allées du parc des statues de tous les souverains qui ont brillé dans notre histoire, de celles des hommes d'État et des grands seigneurs qui ont illustré le pays, de celles des Belges qui se sont le plus distingués dans les sciences, les lettres et les arts (1).

Aujourd'hui l'on va réaliser le projet de transformation de la place des Palais et faire, pour exécuter ce plan, une

(1) Académie royale de Belgique, extrait du tome XXI, n° 7 des *Bulletins*.

Hosted by Google

emprise dans le parc. Cette conception a soulevé une polémique. Elle ne date cependant pas d'aujourd'hui, car dès 1826 on proposa de rogner une partie du parc d'environ 16 à 17 aunes des Pays-Bas, ce qui provoquait le retrécissement des deux bas-fonds. C'était l'idée qui va passer à l'état de fait accompli dans peu de temps.

Signalons en passant que l'établissement de jardins sur la place des Palais à front de l'artère qui séparera ceux-ci du parc ne réalise en quelque sorte qu'une reconstitution du petit parc qui existait sur cet emplacement et qui ne disparut qu'en 1826.

Les pages qui précèdent donnent une idée de la façon dont a eu lieu la formation de la ville nouvelle, évolution très importante de notre capitale.

Mais les transformations subies par la ville de Bruxelles depuis lors ont été nombreuses et il faudrait plusieurs volumes pour en donner une idée. Mentionnons cependant une étude curieuse, publiée en 1840, au cours de laquelle un écrivain évoque Bruxelles de 1789 et compare la ville à cette époque avec Bruxelles de son temps. *Comment Bruxelles a fait peau neuve* (1). Tel est le titre de son travail. « Ce titre est inexact, dit-il en débutant. Bruxelles n'a pas seulement fait peau neuve, il a changé ses membres, ses traits, son allure; en un demi-siècle il a été bouleversé de fond en comble par la guerre, par la paix, par l'art, par l'ignorance, par la cupidité, par le luxe, par le caprice ou plutôt le vieux Bruxelles n'existe plus. »

« Reculez de cinquante ans, continue le bourgeois de 1840; placez-vous sur les hauteurs du faubourg de Flandre, dirigez vos regards vers l'Orient, vers ce vaste amphithéâtre de toits gris et de tourelles aiguës que couronnent le feuillage du parc et le dôme de Coudenberg. Du centre de cette masse rocailleuse s'élève la flèche de Saint-Michel, aigrette légère de l'hôtel de ville, œuvre

(1) *Revue de Bruxelles*, 1840

Hosted by Google

hardie des sujets de Charles-Quint; tout près trônent les tours jumelles de Sainte-Gudule; plus bas, à gauche, se voient les tours plus humbles du Finistère, des Augustins, de Sainte-Catherine; à droite dominent les églises de Notre-Dame de la Victoire, de la Chapelle et la porte de Hal; au fond, du même côté, sont les églises de Notre-Dame de Bon-Secours et des Bogards. Le reste n'est qu'un massif monotone. »

Et voici le tableau qu'il trace de ce milieu : « Approchez, suivez le dessin circulaire des remparts qui emprisonnent la cité; remparts élevés et larges qu'entoure un fossé marécageux; ça et là, ils supportent comme d'énormes tours noircies; ce sont les portes de Laeken, de Louvain, de Hal, d'Anderlecht et de Flandre. Dans de petites ruelles, mal bâties, adossées aux remparts, fourmille une population active mais misérable, qui semble vouloir percer les murs pour se répandre dans la campagne. Descendez dans les rues, voyez ces pavés raboteux, ces toits pointus, ces maisons brunes, ces chambres obscures, ces étroites fenêtres, ces seuils fendus où le pied trébuche, ces sombres boutiques où la marchandise se cache dernière un grillage de fer, un comptoir usé, où la marchande, modestement vêtue, échange du bon drap contre des écus non rognés... voilà le Bruxelles de 1789. »

Et l'auteur fait alors le tableau du Bruxelles de 1840, tableau qui aujourd'hui nous fait sourire, tant les réflexions du narrateur nous semblent empreintes d'exagération.

« Venez voir, s'écrie-t-il, où sont allés les remparts; vous les foulez aux pieds : ce sont les boulevards spacieux qui entourent la ville d'une ceinture de feuillage et d'une nuée de poussière. Bruxelles n'est plus dans Bruxelles, il se promène ici. Il est logé là-bas dans ces bruyants faubourgs où paisaient naguère les vaches, où toute une population tourbillonne aujourd'hui. Schaerbeek est le quartier des artistes, Laeken le pied-à-terre des voyageurs, Saint-Josse-ten-Noode l'asile des petits rentiers, Ixelles le refuge des poitrinaires, Molenbeek la station des bateliers et des col-

Hosted by Google

porteurs. Toutes ces petites villes, enfants ingrats de la capitale, s'agrandissent de ses matériaux, s'enrichissent de ses dépouilles et médisent d'elle. Mais attendez, la métropole se plaint; elle leur rappelle ses droits méconnus, elle va les sommer bientôt de supporter leur part des charges que lui ont imposées leur éducation et ses propres embellissements, elle demandera une pension alimentaire; si elle ne peut l'obtenir elle la prendra de force; elle jettera ses barrières au delà des faubourgs, et les obligera ainsi de vivre avec elle. »

L'auteur, en s'exprimant ainsi, devance les promoteurs de l'idée de la réunion des faubourgs à la ville.

Et de quelle façon s'est opérée l'évolution à laquelle il fait allusion? Voici comment il s'exprime à cet égard :

« Avant de sortir de la ville pour se répandre dans les faubourgs, la population bruxelloise, gênée dans ses remparts circulaires, s'y remue beaucoup afin de gagner de la place. D'abord, elle renonce à ses jardins qui étaient encore nombreux à la fin du XVIII^e^ siècle; elle déracina ses fleurs et bêcha ses pelouses pour jeter les fondations des habitations obscures, qui servent aujourd'hui d'auberges et d'estaminets. Puis, se trouvant encore à l'étroit, elle rehaussa les maisons de plusieurs étages. Ainsi disparurent presque tous les pignons des siècles précédents. Mais la place manquant toujours, les Bruxellois profitèrent de la suppression des maisons religieuses qui seules conservaient encore quelque peu de verdure et de soleil. Des milliers de religieux furent chassés de leurs retraites par l'invasion française.

« Les Bruxellois disposèrent des abbayes, des couvents, des refuges et des temples. Les Petits Carmes furent changés en prison, les Annonciades en caserne, les Magdelonnettes en boucherie, les Augustins en salle de concert, le Béguinage bouleversé devint l'un des plus beaux quartiers de la capitale; vingt autres maisons subirent des métamorphoses semblables. Plusieurs n'existent plus, entre autres la demeure des Dominicains, où s'élève

Hosted by Google

aujourd'hui le Grand Théâtre; sur l'emplacement des Bogards rugissent les locomotives du chemin de fer. Le palais de justice s'est élevé sur les ruines du couvent des jésuites. »

Et l'auteur émet alors cette réflexion : « On conçoit que cette révolution monumentale ait influé sur l'aspect nouveau qu'a pris la ville matérielle et intellectuelle. Et, en effet, il n'est point de cité en Belgique où le régime monacal ait laissé moins de traces. A peine a-t-on respecté les églises, et le peu d'églises qui sont restées debout renferment aisément les fidèles. »

Cet écrivain voit en cette métamorphose la perdition des Bruxellois, et il fait à cet égard des réflexions philosophiques curieuses.

« Mille appâts sont tendus à la curiosité, à la vanité, à la paresse, aux passions frivoles ou honteuses; mille plaisirs se disputent le temps, et le temps a allongé le jour de la moitié de la nuit : le vieux Bruxelles se couchait à 9 heures pour se lever avec le soleil; le nouveau Bruxelles se remue, rit et s'amuse encore à minuit; il a trouvé le gaz si brillant qu'il le préfère au soleil même, et le beau sexe a voulu se rajeunir aussi, la sombre faille a disparu sous le châle multicolore; la cornette sous le chapeau, la robe de toile sous la gaze et la soie; de gracieuses toilettes charment partout la vue; la servante rivalise avec la bourgeoise, la bourgeoise avec la marquise, la marquise avec la reine; les femmes ont entraîné les hommes dans cette lutte séduisante; jeunes et vieux ont déifié le tailleur... Pour le dire en passant, le tailleur et la marchande de modes se sont hissés au haut de l'échelle des industries; après s'être proclamés artistes, ils ont acheté des hôtels et des équipages. Enfin, de quelque côté que se tournent nos regards, ils se reposent avec complaisance sur tant de luxe.

« Mais Bruxelles n'est pas encore ce qu'il sera dans vingt ans; regardez ces inventions nouvelles que le génie de l'industrie greffe sur les vieilles inventions, celles d'hier; voyez comme les riches magasins de l'an passé pâlissent

Hosted by Google

devant les magasins de la semaine dernière; écoutez le bruit de la truelle et du marteau : ce sont des rues qu'on élargit, des hôtels qu'on répare, des palais entiers qu'on reconstruit... »

Si l'on prenait à la lettre les appréciations de cet auteur, on se figurerait que Bruxelles en 1840 avait les allures d'une grande capitale. Il importe de remettre les choses au point.

Si je me borne à évoquer mes seuls souvenirs, je parviendrai à établir, je pense, qu'il ne faut pas remonter bien haut dans le passé pour constater que Bruxelles était encore alors une ville ayant des allures très bourgeoises et dépourvue de la plupart des éléments qui constituent la grande ville dans la véritable acception du mot.

Dès que l'on arrivait dans la capitale, l'on aurait cru débarquer dans une ville de province. La gare du Midi était, à l'époque à laquelle je fais allusion, composée de deux baraquements en bois, dont l'un servant d'abri aux voyageurs en partance était situé à proximité de la place Rouppe. Au centre du bâtiment s'ouvraient les guichets de distribution des billets donnant accès aux diligences (1re classe), aux chars-à-banc (2e classe) et aux wagons (3e classe). A droite s'ouvrait la salle d'attente de première et de deuxième classe sur les murs de laquelle étaient appendus les portraits des membres de la famille royale; à gauche se trouvait la salle d'attente de troisième classe, un taudis.

Un peu au delà de ce bâtiment était situé un hangar par où s'effectuait l'arrivée des voyageurs. Alliez-vous attendre un parent ou un ami, vous faisiez le pied de grue devant une porte close, exposé à toutes les intempéries, car il n'y existait aucun abri.

Pour traverser la ville, les voyageurs n'avaient à leur disposition qu'une grande et lourde voiture peinte en jaune, dite omnibus Huens, qui roulait pesamment sur le pavé des rues en produisant un retentissant bruit de ferraille.

Hosted by Google

Les plus huppés prenaient une vigilante, vieille guimbarde, dont l'intérieur était garni d'une étoffe usée à l'excès, conduite par un cocher à l'accoutrement fantaisiste. C'est en cet équipage que l'on faisait son entrée dans la capitale belge et que l'on s'acheminait vers l'hôtel de son choix. La sélection était du reste assez restreinte. Il n'était point question alors de ces grands hôtels luxueux que nous connaissons aujourd'hui, avec ascenseurs, vastes salons où l'on a réuni le summum du confort, chambres à coucher éclairées à l'électricité, garçons en frac et cravate blanche, portiers coiffés d'une casquette à large galon d'or.

L'on ne connaissait que des maisons plus modestes. L'on y était accueilli non point par un gérant, mais d'ordinaire par l'hôte lui-même ou un membre de sa famille. L'on y trouvait une chambre propre, garnie le plus souvent de meubles d'un âge respectable et l'on y payait des prix doux. Le dîner à table d'hôte avait lieu vers 5 heures. En rentrant le soir, le concierge vous remettait votre clef et votre bougeoir en cuivre, seul luminaire mis à votre disposition.

Parmi les hôtels les plus renommés de l'époque, il faut citer l'*Hôtel de Suède*, rue de l'Évêque, qui a fait place au *Savoy*, et l'*Hôtel de Saxe*, rue Neuve, sur l'emplacement duquel est érigé le vaste hall de l'*Innovation*.

Aujourd'hui, Bruxelles possède une quantité considérable d'immenses cafés-tavernes où l'on a prodigué les ornements luxueux ; glaces, marbres, dorures. Le service y est fait par un personnel nombreux; un « chasseur » en costume est à la disposition de la clientèle pour porter la correspondance à la poste, effectuer les courses en ville, remettre les dépêches au bureau télégraphique; une cabine téléphonique est ouverte aux consommateurs. C'est au café qu'on donne les rendez-vous d'affaires, qu'on fait sa correspondance, etc.

Autrefois, les cafés étaient rares à Bruxelles. On en comptait trois de premier rang place de la Monnaie : le

Hosted by Google

Café des Mille Colonnes, le *Café des Trois Suisses* et le *Café Suisse*. Les deux premiers possédaient chacun un salon où il était interdit de fumer.

Je vois encore la salle des *Mille Colonnes* avec son grand poêle en faïence qui se dressait devant le comptoir où majestueusement trônait la respectable dame qui présidait aux menus plaisirs de la bonne bourgeoisie bruxelloise. C'est là, en effet, que le dessus du panier de la population — conseillers communaux, négociants importants, fonctionnaires — se donnait rendez-vous. L'on y jouait aux échecs, aux dames, aux dominos.

Certaines tables étaient réservées pour maints habitués, et personne n'était admis à y prendre place à l'heure où ils avaient coutume d'y venir. L'on y servait le meilleur café que l'on put déguster à Bruxelles.

Bien des Bruxellois n'entraient aux *Mille Colonnes* que dans les grandes occasions, et ils n'y pénétraient qu'avec une certaine timidité.

Les dimanches seulement, l'on y voyait paraître des familles. Les maris offraient à leurs femmes et à leurs enfants des glaces savoureuses, luxe qu'on ne se permettait qu'une fois par semaine.

Au café des *Trois Suisses*, le salon à gauche du couloir d'entrée servait de cabinet de lecture. On y trouvait de nombreux journaux. Il y régnait un religieux silence, troublé parfois cependant par un ancien officier de l'armée, dont j'entends encore la voix de fausset et qui se plaisait à mettre les habitués au courant de tous les arcanes de la politique. On eût dit qu'il était dans les secrets de tous les gouvernements. Il était très écouté. Les auditeurs semblaient reconnaître que : *magister dixit*.

Place Royale, l'on trouvait le *Café de l'Amitié*, installé dans la maison où habite actuellement un tailleur. On y rencontrait une clientèle de choix. Le voisinage des *Hôtels de Belle-Vue et de l'Europe*, où descendaient les voyageurs cossus, contribuait à lui en fournir une partie. Mais le lieu de réunion de la majorité des Bruxellois était surtout

Hosted by Google

l'estaminet, élevé à cette époque à la hauteur d'une institution.

C'est en ce milieu, en effet, que l'on pouvait apprécier le calme, la placidité qui formaient le fond du caractère du bourgeois de Bruxelles au temps jadis.

Les estaminets les plus vantés avaient une physionomie à peu près identique. Des tables et des chaises en bois, un comptoir avec la pompe à bière, en hiver un gros poêle au centre de la pièce composaient à peu près tout l'ameublement. Les clients les plus fidèles y déposaient leurs pipes que la servante leur apportait dès leur arrivée. Des groupes d'amis formaient certaines tables spéciales. On commençait généralement la soirée en épiloguant sur les incidents de la journée. La politique était un sujet qui, en ce temps-là, ne passionnait guère les gens d'un certain âge, commerçants aisés, fonctionnaires, employés. L'on ne tardait pas à entamer une partie de cartes ou de dominos, qui se prolongeait jusque près de minuit. Parfois, durant la soirée, apparaissait, son grand panier au bras, la marchande d'œufs durs et de crabes qui débitait assez aisément sa marchandise.

Dans quelques-uns de ces estaminets l'on pouvait, vers midi, se procurer des fricadelles assaisonnées à la sauce aigre, spécialité de la maison. Les amateurs de ce plat étaient nombreux.

Parmi les estaminets les plus réputés de l'époque, on peut citer le *Corbeau*, le *Messager de Louvain, Barcelone,* la *Porte Verte*, l'*Éperon*, le *Coffy*, etc.

Une mention particulière est due à un estaminet d'un caractère spécial, je veux parler du *Petit Paris*, établi au fond d'un jardin, boulevard du Régent, communiquant par un long couloir et une issue à la rue Ducale. Le soir, en été, ce jardin, discrètement éclairé, était le rendez-vous de nombreux consommateurs. Cette ancienne maison a disparu il y a quelques années seulement et sur son emplacement s'élève actuellement un luxueux hôtel.

L'introduction des bières allemandes à Bruxelles vint

Hosted by Google

modifier l'état de choses existant. On vit s'ouvrir des tavernes où l'on débita ce nouveau breuvage qui obtint promptement droit de cité en dépit de son prix relativement élevé. Ces tavernes se distinguaient du reste par leur aménagement beaucoup plus confortable que l'installation modeste et simple de l'estaminet d'autrefois.

Avec les tavernes apparurent les plats du jour servis aux clients au milieu de la journée. Cette innovation marque une étape dans l'évolution de la vie bruxelloise, car elle est le germe des vastes et luxueux restaurants qui foisonnent aujourd'hui en notre ville.

Les restaurants étaient à cette époque déjà lointaine peu nombreux. Il y en avait de deux genres bien distincts. Les premiers, auxquels je donnerai le qualificatif du *high life*, tels le *Petit Dubost*, rue de la Puterie, et le *Grand Dubost*, rue Fossé-aux-Loups, avaient une clientèle triée sur le volet. Les autres, plus modestes, offraient à dîner au prix modique de 1 fr. 50 c. L'un des plus connus sous ce rapport était l'*Aigle*, rue de la Fourche, très fréquenté, et où il m'arriva souvent de voir un ministre des travaux publics venir prendre son repas du soir.

Nous avons fait du chemin depuis cette époque. Bruxelles est, à l'heure actuelle, le siège de restaurants de premier ordre, installés dans les conditions du plus luxueux confort, de tavernes immenses, décorées avec élégance. Et dans tous ces milieux destinés à l'alimentation, le public afflue de jour en jour plus nombreux. L'on se met à table avant de traiter une affaire, on s'empresse de s'y réunir à nouveau pour en célébrer la conclusion. Parlerai-je des banquets? Toutes les fêtes, tous les anniversaires fournissent l'occasion d'organiser de plantureuses agapes.

La progression du service des postes a nécessité la transformation des locaux affectés à ce dernier. La poste centrale était représentée à Bruxelles par un modeste édifice qui s'élevait rue de la Montagne, à peu près en face de la rue d'Assaut. Quelques guichets desservis par

Hosted by Google

un petit nombre d'employés s'ouvraient sur une salle des pas perdus, grande comme un mouchoir de poche. Force fut un jour au service de s'établir ailleurs. Il alla élire domicile dans l'ancien temple des Augustins où il demeura plusieurs années. Les bureaux y étaient à l'état rudimentaire, et le cabinet du percepteur se composait d'une sorte de cage vitrée.

Patience, disait-on au public, vous aurez bientôt un vaste édifice à front de la place de la Monnaie. Hélas! comme d'ordinaire chez nous, l'on ne sut point se résoudre à faire grandement les choses. L'on éleva le monument actuel qui, dès le début, fut reconnu trop exigu.

Il y aurait eu moyen de réaliser là une conception originale. L'on eut pu ériger la poste sur tout l'emplacement situé entre le boulevard Anspach, la place de la Monnaie, la rue Fossé-aux-Loups et la rue de l'Évêque et ourler le quadrilatère des bâtiments d'une colonnade sous laquelle se fussent ouverts d'élégants magasins. Cette création aurait formé là un milieu très animé et très vivant.

Au lieu de cela, on a lésiné, l'on a même dû payer très cher deux immeubles incorporés après coup dans l'ensemble des constructions, l'on a été amené à fermer le passage dit des postes en soldant aux intéressés à son maintien une lourde indemnité. Et allez voir la place de la Monnaie à la fermeture des bureaux : la circulation y est réduite à sa plus simple expression.

Parmi les évolutions bruxelloises qu'il importe de mentionner encore il faut citer celles qui se sont produites dans les lieux de plaisir.

Les théâtres importants, tels que la Monnaie, les Galeries Saint-Hubert, le Parc, n'étaient guère accessibles qu'à ceux qui avaient le gousset bien garni. Il fallut songer à des centres d'amusement à meilleur marché. C'est ainsi que les cafés chantants prirent naissance. Le premier établissement de ce genre qui fut installé à Bruxelles ne fut même qu'un estaminet chantant. Son existence nous

Hosted by Google

est révélée par Ch. Flor O Squarr (1). Il fut établi dans une grande salle enseignée au *Géant*, rue de la Montagne. L'estrade sur laquelle on chantait était une sorte d'armoire appliquée dans la cour à une fenêtre s'ouvrant au fond de la salle. Cette armoire était praticable du côté de la cour. L'artiste entrait par un panneau, chantait son morceau et sortait par le panneau opposé.

Le Casino des galeries Saint-Hubert fut considéré comme une innovation hardie qui date de 1851. Il fut installé dans l'ancien marché aux fleurs qui occupait l'emplacement actuel du théâtre du Vaudeville. C'était une grande salle avec galeries à l'étage. La scène n'était composée que d'un hémicycle étroit au fond duquel, sur une banquette de velours, les dames artistes venaient s'asseoir. L'orchestre était placé sur des gradins derrière ce divan. A l'origine on avait accès au Casino moyennant 50 centimes. Pour cette somme on avait droit à une consommation. Après diverses transformations le Casino est devenu le théâtre du Vaudeville actuel dont on connaît le succès.

Rue de l'Évêque s'ouvrit le théâtre du Vaudeville sur l'emplacement naguère situé vis-à-vis de l'hôtel des postes. Là aussi, au début, l'entrée donnait droit à une consommation.

Citons aussi le *Jardin d'hiver*, rue de l'Hôpital, dénommé plus tard la salle de l'*Orient*, où l'on organisa des poses plastiques. N'oublions pas le *Château des fleurs*, chaussée de Laeken, la salle *Van Dyck*, qui existe encore à l'entrée de cette même artère où l'on représentait d'amusantes petites pièces; le *Paradis des roses*, rue de Cologne où nous assistions à la *Tour de Nesle*, à *Don César de Bazan*, etc.; le Casino d'été Saint-Hubert devenu le Théâtre Lyrique, place du Marché, à Saint-Josse-ten-Noode; le théâtre du Cirque, où fonctionna longtemps un cirque réputé et qui est devenu aujourd'hui l'Alhambra.

(1) *Histoire anecdotique du Casino des galeries Saint-Hubert.*

Hosted by Google

Le théâtre des Délassements, qui a également disparu, la *Salle Malibran*, chaussée d'Ixelles, précurseur du théâtre Molière; l'*Eden*, la plus belle salle que Bruxelles ait jamais possédée et qu'on eut la malencontreuse idée de faire disparaître.

Et que sont devenus tous les endroits où l'on dansait dans l'agglomération bruxelloise? L'*Allée aux hiboux*, les *Morian*, le *Paradis de Saint-Gilles,* le *Sauvage,* le *Grand Turc*, la *Maison Blanche,* le *Prado,* le *Tivoli*, le *Pannenhuis*, le *Petit Paris* d'Etterbeek et la *Grotte* à Laeken, etc.

Bruxelles voulut même se payer un bal dans le genre du bal Mabille à Paris et ouvrit le *Bal Marion* au théâtre des Boulevards entre le pont de la Senne et la rue du Théâtre, installation qui fut du reste d'une durée très éphémère.

Et qui se souvient encore que sur le territoire de Schaerbeek, à l'extrémité de la rue de Cologne, fut ouvert un *Pré catelan* où l'on tenta d'inaugurer des jeux divers dans un jardin, création due à la directrice du *Paradis des roses* que nous rappelions plus haut et qui n'eut aussi qu'une courte existence?

Aujourd'hui Bruxelles est devenue l'importante capitale que nous connaissons tous, qui rivalise en beautés avec les plus grandes villes de l'Europe. Et en m'exprimant ainsi je ne fais que traduire l'impression que tous les étrangers ressentent.

La métamorphose s'est accomplie en un temps relativement court. L'évolution ne s'est pas opérée seulement au point de vue matériel, mais elle s'est produite aussi dans les habitudes et la manière de vivre de la population.

C'est à l'heureuse impulsion du roi Léopold II, qualifié parfois de Léopold II le Bâtisseur, que la capitale doit son prodigieux développement actuel et qu'elle sera redevable de la transfiguration qui va s'opérer.

Lorsque les grands travaux qui vont se réaliser seront accomplis, lorsque notre immense cité atteindra la nou-

Hosted by Google

velle ceinture dont on est en train de la doter par la création du grand boulevard extérieur qui constituera une artère admirable reliant des oasis de verdure telles que le bois de la Cambre, les parcs de Saint-Gilles, de Koekelberg, de Laeken, celui qu'on établira au quartier de Josaphat, alors Bruxelles aura atteint l'apogée de sa splendeur. Elle possèdera ce privilège d'avoir dans son voisinage immédiat des centres enchanteurs, pleins de fraîcheur, tels que la forêt de Soignes avec Boitsfort, et Groenendael, puis Woluwe, Auderghem et le splendide domaine de Tervueren, qui seront en quelque sorte les faubourgs de la ville nouvelle. Cette perspective est admirable et montre quels progrès peuvent être réalisés grâce à l'initiative d'un souverain qui voit grand et qui agit avec une activité et une ténacité inlassables.

ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

LA JOIE D'AIMER [1]

LIVRE III.

... Yo les he enseñado a ser creadores de lo porvenir, creando, todo lo que ha sido.

Salvar el passado en el hombag transformar todo « lo que ha sido » hasta que la voluntad diga : « Asi quevia yo que fuese... »

(*Asi hablaba Zaralustra*, NIETZCHE.)

I

Un autre jour commença.

Il se sentait écrasé par le poids énorme d'une peine immense qui l'aurait consumé depuis longtemps, depuis toujours.

Il se trouvait dans cet état d'inconscience succédant aux grandes catastrophes morales. Il eut besoin d'un grand effort pour coordonner ses idées et envisager sa situation.

La nuit passée avait creusé un profond abîme dans son existence, la divisant en deux parties complètement étrangères l'une à l'autre, opposant le bonheur évanoui à la douleur présente. Sans pouvoir s'expliquer pourquoi, il lui semblait qu'au fond de son être ainsi que dans la vie extérieure qui l'entourait, un vide affreux s'était approfondi. Il avait une vision

(1) *Suite*, voir le numéro du 15 avril.

Hosted by Google

cahotique de lui-même et des choses. Il ne se retrouvait plus l'homme qu'il avait été. La grande ville dont il avait eu la nostalgie lui apparaissait dépourvue de cet enchantement dont il l'avait entourée par un effet naturel de l'expansion de son amour. Ses amis, à cette heure, lui semblaient des individus inconnus dont l'existence n'avait été vraie qu'au temps de sa passion. Tout, tout n'avait vécu que par Hélène, et Hélène s'effaçant s'effaçait avec elle.

La sensation de sa solitude lui mit une angoisse dans le cœur. Il pensait, il pensait. Il voulait se révolter contre la fatalité du fait, échapper à l'abîme, remonter de quelques heures dans sa vie. Peu à peu, un sentiment plus précis, plus humain, de son malheur, de sa détresse, l'envahit, lui apportant d'inconnues consolations. Il éprouva une grande pitié pour lui-même. Il se voyait désespéré sans motif, anéanti sans raison, et il se disait des phrases consolatrices, des paroles d'affection qui lui faisaient oublier la pécheresse, l'enveloppant de cette vague mélancolie, de cette tristesse d'origine incertaine qui nous apportent une conscience plus exacte des choses et de nous-mêmes. Cette douleur apitoyée le vainquit, l'absorba, et il arriva lentement à ne plus se trouver qu'en face de sa seule âme, lui offrant le spectacle d'un martyr sublime souffert sans protestation, d'un tourment admirable enduré sans se plaindre. Il trouva une volupté au fond de sa détresse.

« Pauvre moi! Pauvre moi! » se répétait-il.

Et tout à coup, un nouveau doute le tourmenta :

« Non; ces larmes ne devaient pas être sincères. Vraiment, il ne souffrait pas autant qu'il se l'imaginait. Un instant seulement, il avait eu le désir d'être le spectateur de sa douleur. Sans pouvoir le préciser, il savait qu'il s'était dit : « Si elle me voyait ainsi? » Et dans son imagination fébrile la scène surgissait, triste, enlarmoyée de ces larmes qui sont si douces parce qu'elles ne réparent rien ni ne consolent de rien, larmes de comédie, de littérature, de mensonge. Et il se passait les mains dans les cheveux, essayant d'éveiller des sensations pareilles à

Hosted by Google

celles que l'aimée éveillait, imitant le contact, la manière spéciale dont elle les caressait.

« Quels beaux cheveux ! » dit-il, et comme cette parole sonnait étrangement à ses oreilles et lui semblait une exclamation de sa vanité, il comprit, sa conscience tout à coup réveillée, qu'il en arrivait à oublier sa souffrance pour songer à lui-même. Et, ne voulant point s'apercevoir déjà tel qu'il était, il ajouta :

« Elle me disait cela, puis me les baisait et reposait sa tête sur eux. »

De nouveau, toute sa pensée remonta vers l'aimée : « Non, je ne saurais supporter l'absence de ses baisers ; je l'ai aimée et je l'aime toujours, avec tout mon cœur, avec toute mon intelligence, avec tous mes sens ! Que deviendrais-je sans elle ? Que deviendra-t-elle sans moi ? »

Et oubliant tous les tourments de leur existence en commun, il s'imaginait être le soutien et l'appui, le consolateur de cette pauvre petite âme qu'il avait découverte, de cette pauvre petite âme sujette à toutes les tristesses d'un milieu qui n'était pas le sien.

A deux heures, il sortit de chez lui, la tête vide, sans force et sans volonté. A la porte du Soleil, il s'arrêta, s'interrogeant : « Où irais-je bien ? » Au milieu de cette foule qui l'entourait, toutes ses pensées antérieures s'étaient évanouies. Soudain, une voix amie l'arracha à ce naufrage de sa conscience :

« Toi, à Madrid !

— Oui, moi, à Madrid ! » répondit-il, brusquement surpris au sein de sa rêverie. Il se reprit et ajouta :

« Oui, depuis hier.

— Tu y es pour affaire ? Une chose artistique ? Que fais-tu ici ?

— Je vais te le dire. » Il éprouvait un besoin de parler, d'extérioriser sa peine, de trouver un confident en cet ami que le hasard lui amenait, et il lui conta son infortune.

« Pauvre Claude ! dit l'autre. Va, oublie, n'y pense plus ! Et ne parle jamais plus de cela. »

Hosted by Google

Durant quelques heures, ils revécurent la vie d'autrefois, parcourant les endroits coutumiers de jadis : Pidoux avait gardé la renommée des cocktails délicieux; au restaurant Riène on mangeait très bien et pas cher; le meilleur café était toujours celui de la *Brasserie Candelas*. Partout ils retrouvèrent des compagnons qui, comme eux, s'obstinaient à prendre des apéritifs et des digestifs également semblables. Au milieu de cette gaieté artificielle, Claude se demandait anxieusement :

« Mais, suis-je vraiment joyeux? Ai-je été réellement triste? Suis-je moi? Quand le suis-je? »

La duplicité de son âme l'épouvantait, l'apercevant incapable de ressentir jamais ni la douleur ni la joie en leur complète intégrité. Au moment où Claude montait dans un compartiment du train qui allait le ramener à Barcelone, son ami lui dit :

« Surtout, ne pense plus à cela. Heureusement, avec ton caractère, les souffrances ne peuvent s'enraciner en toi. »

Le train s'ébranla. Deux sentiments opposés s'emparèrent de son être. Il lui semblait que ce voyage dressait un obstacle de plus sur la route de son bonheur, et qu'en même temps il était le commencement attendu de son salut moral. Un moment, il demeura debout à la portière, contemplant le panorama nocturne de Madrid illuminé. Dans la courbe que le train décrivait en sortant de la ville, les réverbères lui apparaissaient comme des éclairs de feux artificiels. Ainsi que des étincelles, les petites lumières surgissaient et disparaissaient, toujours plus ténues, pour se perdre définitivement dans le soir. La nuit froide et calme lui parut une désolante image de son destin. Une fois de plus, Claude expérimenta la sensation angoissante du vide, et il ne comprit pas le mobile qui le poussait à s'éloigner. — Somme toute, pourquoi quittait-il donc Madrid? Vers quel but allait-il? Éprouvait-il encore le désir de vivre, la nécessité de lutter? Tout ne lui était-il pas indifférent?

Le train poursuivait sa course, au milieu d'un bruit de ferrailles, à travers la plaine castillane désolée; lentement, Claude s'assoupit. Quand il ouvrit les yeux, le jour s'était levé et la

Hosted by Google

voie ferrée s'approchait de la côte méditerranéenne. De la mer, une bouffée de vie arrivait jusqu'à lui, semblant lui apporter la consolation engendrée dans le baiser d'une mère.

« Qui sait? », répéta-t-il encore. Et sa poitrine opprimée se dilata au soleil brillant d'une espérance semblant flotter, indécise et vague, dans l'atmosphère.

Quand, peu d'heures après, il pénétra chez lui, dans cette tombe où il avait voulu que demeurassent enterrés les souvenirs des jours vécus, il se sentit saisi d'un froid énorme. Se jugeant impuissant à vaincre son mal, il se jeta sur le lit où il avait consommé les plus ardents sacrifices à la volupté, et il se mit à pleurer longuement.

II

Les jours mauvais surgirent, amenant avec eux les heures d'anéantissement et de fébriles excitations.

« Que faire, mon Dieu? Que faire? se demandait-il. Comment éloigner de moi l'image de l'affliction de mon âme, de l'anxiété qui me dévore? Comme si je m'étais dédoublé, *je vois*, je vois continuellement la tristesse de mon existence de la même manière que je la verrais chez un autre. Somme toute, qu'est-ce que j'espère? Ne puis-je donc pas me libérer? D'où me vient, parfois, cette espérance d'une nouvelle félicité? Tout n'est-il pas détruit? Non, non! Un désir survit, un désir indestructible, un désir qui perdurerait encore après ma mort! Non, je ne pourrai jamais briser ce lien qui unit nos deux chairs. La souffrance m'a dégradé. »

Il avait retrouvé un billet qu'Hélène lui avait écrit le jour même de son départ de Madrid et qui, après l'avoir cherché partout, lui parvenait enfin : « Je veux te voir », disait-il. Et ce désir était resté inaccompli par l'ordre mystérieux du destin. « Je veux te voir, cette nuit, à deux heures, chez moi. » Il ne l'avait pas reçu, et c'était cette nuit-là, qu'il s'était enfui, le cœur brisé, la mort dans l'âme. Et de lire ces lignes si longtemps

Hosted by Google

après la date, il éprouva une commotion terrible. A cette heure, la phrase écrite lui arrivait avec un accent de passion, de prière, de commandement : « Je veux te voir! » Et sans le vouloir, il imaginait la scène de leur rencontre, dans cette chambre où il avait connu les premières joies de son amour pour elle. Il lui semblait qu'il éprouvait la sensation produite par le contact de la chair aimée, mais une sensation qui le plongeait dans une agonie profonde et nostalgique. Il vivait intensement la minute perdue; il sentait les lèvres de son amante se poser sur les siennes, la chaleur de ses larmes lui brûler le visage.

« Et cela n'a pas été, cela n'a pas été! » Son désir immense se trouvait ravivé par cette facilité que le destin lui avait rendue impossible. Plongé dans un état de véritable perturbation, il croisait dans sa tête les idées les plus disparates, les souvenirs les plus opposés, et il confondait sa peine actuelle avec toutes les peines, son désir avec tous les désirs, et cela lui procurait une consolation infinie — moitié physique par le rythme, moitié morale par l'idée —, animant sa pensée au bercement des vers qu'il se lisait. Ce phénomène de son éducation littéraire lui fit penser :

« Mais, est-ce que ma douleur, que j'imagine véritable, ne serait que le reflet des modèles admirés? Je sens; mais, est-ce que je sens réellement? Ne suis-je pas influencé par une douleur étrangère sublime? Quelle ressemblance y a-t-il entre ma peine et celle de Léopardi ou de Baudelaire? La ressemblance de la copie? »

A ses conjectures anciennes s'ajoutait une nouvelle : celle de se croire un être si fictif, si peu sincère, qu'il en arrivait à douter de ses tortures réelles.

« Est-ce que je souffre, est-ce que je ne souffre pas? » Tandis qu'il agitait ces pensées, un peu de tranquillité l'apaisait.

Lentement, une idée germa dans son esprit :

« Si la vie, pour moi, implique l'idée de douleur, la mort — négation de la vie — ne peut être aussi que la négation de la douleur. »

Hosted by Google

Il se rappela les subtilités schopenhaueriennes condamnant le suicide après avoir démontré sa nécessité d'être, et un sourire sceptique monta jusqu'à ses lèvres.

« Se tuer, détruire l'ennemi que tout homme a en lui sera toujours l'unique recours d'un véritable désespoir », pensa-t-il.

Mais une foi aveugle le raccrochait à la vie. « Qui sait ? » L'avenir ne lui apporterait-il pas un jour la consolation espérée ? Il aimait l'amour. Ce qu'il considérait aujourd'hui comme la plus grande catastrophe de sa vie, n'était-il pas seulement une de ces illusions alimentant la flamme inextinguible de cette admirable passion qui, peut-être, illuminerait le reste de son existence ?

Cette pensée, enterrée dans sa mémoire depuis des années, le ranima, le réconforta. Il sentit s'évanouir l'horrible anéantissement qui l'angoissait.

III

Un après-dîner, après une de ces terribles crises qui le menaient aux limites du désespoir, et où sa volonté demeurait sans force devant ses actes incohérents, il sortit, prêt à tout pour se libérer enfin de cette tyrannique obsession dont il se sentait l'esclave. Le hasard vint à son aide. Il avait à peine fait quelques pas, qu'il s'entendit appeler par des voix amies, s'élevant d'une voiture :

« Veux-tu être des nôtres ?

— Viens-tu avec nous ?

— Il y a une place ici pour vous. »

C'était une jeune fille qui prononçait ces derniers mots. Il accepta l'invitation avec joie et, d'un saut, s'installa dans le pesant break à la place si gentiment offerte.

« Vous avez toutes les faveurs de la fortune ! » lui dit sur un ton paternel M. Jimenez, un personnage d'allure respectable. Les Jimenez étaient une famille amie à laquelle il était lié par d'intimes et anciennes relations. Chaque soir, avec tout l'ap-

Hosted by Google

parat que requérait sa bourgeoise nécessité d'ostentation, elle se rendait à une maison de campagne — une de ces capricieuses petites villas, à quelques mètres de la ville et qui sont la suprême aspiration de la fantaisie médiocre des parvenus.

« Vous n'avez aucune idée de ma bonne fortune! » répondit Claude.

« Il me semble que si! » répliqua une jeune fille, presque une enfant encore, aux yeux noirs et expressifs, à la bouche souriante.

« Vous croyez? » reprit Claude.

Et les compliments de toujours lui échappèrent sans qu'il y mît la moindre importance, car entre cette petite fille, amie des Jimenez, et lui, il y avait l'abîme des années. C'est à peine si elle atteignait quinze ans, et lui frisait la trentaine... Et puis, comment aurait-il pu déjà songer à un autre amour? Certes, il éprouvait une certaine prédilection pour cette créature délicate et intelligente. Dès les premiers jours où il l'avait rencontrée dans la famille de ses amis, ses enchantements naïfs, la joie de ses yeux qui le regardaient face à face sans pudeur hypocrite l'avaient singulièrement charmé, il s'était montré empressé auprès d'elle et il se réjouissait involontairement de ce qu'elle fut l'amie d'Émilie Jimenez. Souvent, il avait cherché à la trouver seule avec cette dernière parce qu'il éprouvait un plaisir étrange à l'entendre parler.

« Savez-vous ce que l'on m'a dit, aujourd'hui? » dit tout à coup Émilie, après avoir regardé son père, ses frères, Marguerite et Claude, comme si elle voulait s'assurer qu'elle n'allait pas commettre une inconvenance.

« Tais-toi, Émilie! » supplia Marguerite, rougissante.

Mais elle continua, sûre de son effet :

« Eh! bien, Claude, aujourd'hui, nous parlions de vous, et on a dit...

— Émilie, pour Dieu, tais-toi! » répéta Marguerite.

Il y avait une telle anxiété dans sa voix que Claude intercéda pour elle :

Hosted by Google

« Non, Émilie, ne dites rien, puisque Marguerite ne veut pas...

— Oh! cela ne fait rien... Mais c'est qu'Émilie!.... » répondit la jeune fille déjà tranquillisée.

« Écoute, Claude; tu dois demander sa main et légitimer tes relations », ajouta le père. Et comme le mot *légitimer* lui parut très joli, il se sourit à lui-même, satisfait de sa phrase.

On arrivait à la maison de campagne. Marguerite, un instant, demeura seule avec Claude. Elle murmura, des larmes dans la voix :

« Je ne sais ce qu'ils ont tous à me tourmenter. Si je n'aimais pas tant Émilie, j'aurais vite fait de ne plus les fréquenter!

— Marguerite, vous êtes une enfant. Ce ne sont là que plaisanteries. Ne savent-ils pas bien que vous ne m'aimez pas et que je ne peux avoir pour vous qu'une profonde amitié?

— C'est vrai... Ils le savent bien... Vous avez un amour à Madrid... Ils le savent aussi. »

Et il y avait dans ces paroles une telle tristesse, que sans pouvoir s'en rendre compte, Claude se crut obligé de mentir :

« Non, non, cela n'est pas... Mais comment pourrions-nous nous aimer? Je suis un vieillard et vous une petite fille. »

Marguerite demeura un instant pensive. Tout à coup, comme obéissant à une impulsion impérieuse et irrésistible, elle leva ses yeux remplis de larmes sur Claude.

« Marguerite, qu'avez-vous? » Et sans songer à ce que l'acte avait d'inconvenant et de libre, il la prit doucement dans ses bras.

« Rien... ce n'est rien... » fit-elle. Et se rejetant en arrière, elle demeura silencieuse.

« Qu'arrive-t-il donc à cette enfant? » se demanda Claude, quand, le premier instant de surprise passé, il reconstitua cette scène.

« Ce serait curieux! » ajouta-t-il ensuite comme un commentaire à une pensée traversant son esprit.

Hosted by Google

IV

Octobre.

Le vent, une à une, emportait les feuilles des arbres.

L'hiver grandissait.

De douces heures de mélancolie avaient remplacé dans l'esprit de Claude les heures tumultueuses et torturantes des jours antérieurs. De temps en temps — dernières secousses d'un être qui se meurt —, sa mémoire éveillait un souvenir, ses yeux entrevoyaient une vision, son âme éprouvait une angoisse. Mais bientôt l'oubli renaissait et la vie recommençait — cette vie qui paraissait lui apporter un nouveau bonheur. C'est ainsi qu'il passa plusieurs jours, rendant visite à la famille de ses amis, où il trouvait le plus doux remède à sa tristesse. Pourtant, peu lui importait la considération dont ces gens l'entouraient; quelque chose de plus parlait là-bas à son âme.

Parfois, inconscient de ses actes, il demeurait à regarder fixement Marguerite, penchée sur son ouvrage; mais alors le rire d'Émilie l'arrachait brusquement à son absorption. Marguerite levait la tête, le visage empourpré, demandant à son amie :

« Pourquoi ris-tu? »

Et M. Jimenez émettait avec son éternel sourire ironique et paternel :

« Oui, oui; il faudra légitimer cela! »

Durant toute cette période, Claude se crut guéri pour toujours de sa manie analytique. Depuis longtemps, il ne s'était plus surpris à envisager la réalité de ses sentiments ni leur origine, se laissant emporter sans songer par le courant de la vie. Le passé commençait à lui apparaître brouillé par ces transformations coutumières à son esprit. Il ne lui en restait plus qu'un état indéfini de tendresse, cherchant à se répandre. Souvent, il avait éprouvé une jouissance étrange à évoquer des souvenirs de cette époque tragique. Il revivait avec toute l'intensité de réminiscence dont il était capable ses instants de plus grande

Hosted by Google

exaltation, et il finissait par se demander si tout cela avait jamais existé.

« Cela n'est pas possible ! » se disait-il.

Les violences, les désespoirs, les troubles, les tourments qu'il avait traversés l'épouvantaient, à cette heure, et il se sentait incapable de les recommencer.

« Cette force ignorée pour souffrir s'est donc évanouie en moi? Mais est-il vrai que je sois passé par tout cela? » se demandait-il.

Pourtant, le calme dont il jouissait lui paraissait encore plus étrange. Il n'y trouvait qu'une seule explication possible.

L'abnégation et l'amour d'Hélène avaient été les aliments de son propre amour. Les souffrances ne lui avaient pas semblé lourdes en présence de cette affection dont il s'était senti entouré. Ensuite, Hélène l'avait abandonné pour se donner à un autre homme. Mais il n'y avait pas eu de luttes entre elle et lui, et les premières rébellions de la chair apaisées, l'image de l'aimée était descendue d'elle-même des hauteurs où sa fantaisie l'avait placée. Et si, en amour, le travail de *cristallisation* est facile chez un homme exalté, celui de *décristallisation* y est encore plus aisé et rapide.

Peut-être, peut-être pourrait-il encore invoquer une autre cause. Mais il ne voulait pas la rechercher, ni préciser de quelle espèce était l'influence qu'exerçait sur lui la délicate créature, dont les premiers regards avaient été une consolation pour son âme.

A tous les instants, ce visage enfantin, ce corps gracile, cette ingénue expression d'intelligence lui revenaient en mémoire, et il se délectait voluptueusement des plus fous rêves de bonheur.

« Mais cela n'est pas possible! se disait-il. Je serais, moi, amoureux de cette petite fille ? Quelle folie ! »

A ses côtés, il éprouvait une sensation de calme qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. De chacun de ses mots, de chacun de ses gestes se dégageaient pour lui de rares et mystérieuses

Hosted by Google

suggestions. Ils avaient fini par ne plus se parler qu'à peine devant la famille.

Un soir qu'ils se trouvaient seuls, elle lui avait dit :

« Vous ne paraissez plus si triste.... Avez-vous oublié votre amour ?

— Il m'arrive une chose singulière, Marguerite. Je me demande si je l'ai jamais éprouvé...

— Comment cela est-il possible ?

— Vous ne savez pas qu'il y a de magiques événements qui convertissent l'infortune en bonheur ? Un autre jour, je vous expliquerai toute ma pensée. »

La jeune fille rougit. Elle reprit :

« Comme vous êtes méchant !

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Vous le savez bien...

— Mais non, Marguerite... Peut-être suis-je mauvais... mais pas pour vous... Si en ce moment vous pouviez lire dans ma pensée, vous en seriez convaincue... Mais cela n'est pas possible à cette heure. Un jour sans doute... »

Et comme s'il craignait d'en dire trop, il abandonna la jeune fille pour présenter ses adieux à la famille de M. Jimenez.

Il rentra chez lui, en pensant :

« J'ai été sur le point de commettre une folie ! Non, non ! Ce serait terrible de parler d'amour à cette enfant sans être certain encore des sentiments que j'éprouve. Suis-je réellement amoureux ? Est-ce que je ne suis pas près de confondre une sympathie très vive avec un amour véritable ? Et puis ? M'aimerait-elle vraiment, cette enfant ?... »

Et il se répéta :

« Ce serait curieux ! »

V

Oui, qu'il se le confessât ou non, ce qui se passait dans son esprit était curieux, étrangement.

Hosted by Google

Presque sans transition, en un temps très court, à la douleur la plus aiguë avait succédé un calme complet presque, et tout cela grâce à une larme, à une phrase émue tombée d'une lèvre balbutiante. Mais comme un doute subsistait en son âme, il voulut se soumettre à une épreuve définitive. Il remonta vers ses souvenirs, évoqua les heures passionnées, essaya de ressusciter ses précédents états de tristesse et d'affliction :

« A cette heure, elle n'est plus mienne; un autre, déjà, possède toute sa beauté. Jamais plus ses baisers n'incendieront mon sang. »

Et il croyait revenues ses angoisses d'autrefois, quand tout à coup sa pensée abandonnait Hélène pour Marguerite. Et cela lui paraissait chaque jour plus singulier. Il ne savait comment ni quand cette substitution s'était opérée, mais elle lui apparaissait soudainement évidente. L'amour qu'il avait éprouvé pour Hélène s'était transformé en pur élément de souvenir et reposait désormais dans un recoin de sa mémoire. Parfois, pourtant, en spirale revenaient les joies et les tendresses du passé — mais ce n'était plus qu'aux heures où il voulait remonter dans sa vie. D'une lettre écrite depuis peu, oubliée sur sa table, et que le hasard avait remise sous sa main, il relut quelques alinéas. Mais en aucune de ses phrases il ne put rencontrer l'expression sincère de ce qu'il croyait avoir ressenti. Il l'avait écrite à un ami :

« A toi, à toi seul, je pourrais le dire. Je souffre beaucoup. Son souvenir ne m'abandonne pas. Il me suit. Il me poursuit. Décidément le mal est sans remède. »

Et il se demandait à quel moment il avait bien pu écrire ces lignes.

« Cela n'a jamais été vrai, » pensa-t-il.

Il revécut alors les jours qui suivirent son retour à Barcelone.

Certes, il avait été triste, triste jusqu'au désespoir presque. Il avait même songé au suicide. Oui, oui; il avait passé par tout cela. C'était vrai. Mais comment donc avait-il fait pour en éteindre le souvenir?

Il retrouva dans son journal une page où il avait écrit :

Hosted by Google

« Qu'ai-je donc aujourd'hui ? Je ne sais, mon Aimée. Tout à coup, au milieu de cette indifférence de la vie que j'appelle tranquillité, j'ai noté qu'une forte secousse se produisait dans mon âme, et ma pensée en repos jusqu'alors a volé vers toi. Est-ce que je te désire ? Je ne sais... T'aimerais-je encore ?... »

La date était récente, et cependant cet état d'âme qu'il avait consigné sur cette page était bien loin de lui. Décidément le doute était désormais impossible. Il n'aimait plus Hélène ; cet amour était mort pour toujours.

Cette confession faite, et non sans effort, il lui sembla que sa vie se nuançait d'un nouvel aspect, qu'elle pénétrait dans une phase nouvelle. Son cœur se réveillait au souffle d'une joie qu'il avait crue morte à jamais.

Des jours passèrent. Novembre cheminait enveloppé de son infinie douceur. A peine Marguerite et Claude s'étaient-ils encore trouvés seuls dans la vaste verrière de M. Jimenez. Leurs mots étaient brefs. On sentait qu'une parole imminente planait au-dessus d'eux. Elle tomba :

« Oui, Marguerite... Pourquoi vous le cacherais-je plus longtemps ? Je vous aime. Souvent, cet aveu m'est venu aux lèvres, mais chaque fois je l'ai repoussé en songeant à l'abîme des années qui nous sépare. Mais si vous m'aimez aussi, cet abîme disparaît. Dites ? M'aimez-vous, Marguerite ? »

La jeune fille se tut. Elle répondit enfin, avec un effort :

« Je ne sais, Claude... Je sens, mais il m'est impossible de vous expliquer ce que je sens...

— Oh ! ne me répondez pas tout de suite !... Je me tairai... Je ne vous parlerai plus de mon amour avant d'avoir votre réponse... Je l'attendrai quinze jours... même plus !... J'attendrai humblement qu'il vous plaise de me la donner...

— Je vous la donnerai, je vous le promets. Mais laissez-moi m'accoutumer à cette idée...

— Mais...

— Je ne sais rien, je ne sais plus rien, Claude... Mais je suis

Hosted by Google

trop franche pour vous nier que les plaisanteries d'Émilie ne m'aient pas donné à réfléchir, et...

— Oh! dites?...

— Eh! bien, plus d'une fois, je me suis attristée de ne pouvoir être pour vous autre chose qu'une petite fille, qu'une petite amie...

— Mais alors, vous m'aimez Marguerite!

— Je ne sais, Claude, je ne sais... Pourtant... »

M. Jimenez survint, brisant le dialogue. Il revenait de ses affaires, et son visage luisait de cette intime satisfaction des hommes dont le temps n'a pas été perdu.

« Il faudra légitimer ces relations! répéta-t-il en souriant du trouble des jeunes gens.

— Peut-être! Peut-être! » répliqua Claude.

Et le ton de ces mots arrêta tout à coup le sourire sur les lèvres de M. Jimenez.

(*A suivre.*)

TOMAS ORTS RAMOS.
(Trad. L. WAUTHY.)

Hosted by Google

LA SCIENCE DE L'ARCHITECTURE

ET SA PORTÉE PRATIQUE [1].

I

Il est deux faits qui militent en faveur de l'opinion d'après laquelle l'étude de la philosophie et de l'histoire de l'art ne doit pas présenter un intérêt exclusivement théorique mais pratique également : c'est que la plupart des artistes d'aujourd'hui se sentent amenés à raisonner de leur art et que les témoins des époques passées continuent à exercer sur eux un puissant empire.

La science de l'architecture a été poussée très loin, surtout pendant la seconde moitié du siècle écoulé. On a approfondi l'étude du langage des formes architecturales, on a scruté les causes qui présidèrent à leur naissance et à leur développement ; on a appris à discerner en elles les caractères généraux et les caractères particuliers, et tout cela dans le but clairement conscient de faire œuvre pratique et de rechercher des points d'appui sûrs et fermes pour la création artistique.

Des ouvrages considérables, où sont condensés les résultats de ces recherches, ont été publiés et ne manquèrent pas d'influencer profondément les architectes de ce temps.

(1) Il n'est pas dans les usages de la *Revue de Belgique* d'offrir à ses lecteurs d'autres traductions de travaux étrangers que celles de romans ou de nouvelles, dont la forte originalité assure l'intérêt, en même temps qu'une saveur d'inédit leur reste attachée chez nous. L'exception que nous faisons aujourd'hui pour cette belle étude de M. Carl Kœnig, professeur d'architecture à l'École impériale des hautes études techniques, à Vienne, ne paraîtra injustifiée à personne. Elle a pour elle science, originalité et actualité au plus haut titre.

(*N. de la Réd.*)

Hosted by Google

L'architecture, qui est « l'art de construire et d'orner les édifices », est intimement liée à la science de l'ingénieur; de tout temps, depuis l'époque reculée où Théodore de Samos et Métagène rédigèrent leurs commentaires jusqu'à nos jours, ce furent des architectes et non des critiques d'art qui en traitèrent. C'est ainsi que la seconde moitié du XIX^e siècle vit deux artistes du plus grand talent élever à la science de l'architecture de remarquables monuments littéraires. Nous voulons parler de Viollet-le-Duc et de l'architecte allemand Gottfried Semper.

Viollet-le-Duc puise sa conviction d'art dans le moyen âge. Quelque étrange que cela puisse paraître, il est gothique dès son enfance. Lui-même le dit et nous raconte dans une de ses études sur l'architecture que, se trouvant un jour dans l'église de Notre-Dame, la splendeur de couleur de la grande rosace l'émût au point qu'il en perdit jusqu'à la conscience de lui-même. Éperdu d'extase, les formes et les couleurs lui semblaient s'animer, se fondre et éclater en sons majestueux. C'était l'orgue, dans la nef, vibrant de ses harmonies. Le cas n'est pas isolé où le caractère de l'homme se révèle ainsi dans des traits simples et naïfs de l'enfance.

Pendant toute sa vie, faite d'un labeur ininterrompu, Viollet-le-Duc resta un fidèle et un enthousiaste défenseur du style gothique. Néanmoins ses études enveloppaient tous les aspects de l'architecture et, à plusieurs reprises, il proclame que son principe dominant est dirigé contre l'exclusivisme; chacun de ses remarquables levés de plan semble, en effet, en être une nouvelle confirmation. Qu'il s'agisse du temple de Poséidon à Pæstum ou d'une cathédrale gothique, il leur consacre les mêmes soins assidus. Et si d'un côté il sait faire ressortir avec une compréhension incomparable, des formes et des constructions du moyen âge, les intentions les plus intimes de leurs auteurs comme s'il avait été de leurs conseils, il s'efforce aussi à pénétrer les particularités de l'origine de l'architecture grecque. Sur des blocs à moitié achevés des carrières abandonnées de Sélinonte, il réussit à déchiffrer le tour de main des tailleurs de pierre et des maçons qui avaient quitté leurs chantiers il y a vingt-cinq siècles pour n'y plus revenir.

Hosted by Google

L'ensemble des formes de l'architecture antique lui paraît témoigner de la logique des grands architectes du passé. Et son admiration pour leurs œuvres l'amène à reconnaître leur méthode comme sienne en la proclamant unique, infaillible et bien faite pour présider à la réforme de l'architecture que, selon lui, réclame son époque. Enfin, les études dans lesquelles il s'est spécialisé lui fournissent par une voie nouvelle, un peu malgré lui, la preuve de cette vieille vérité d'après laquelle l'architecture est, en son langage lapidaire, la plus fidèle expression de l'état de civilisation des nations.

Et il s'écrie : « Le XIXe siècle finira-t-il sans avoir imprimé sur ses monuments l'estampille de son génie? Cette époque si riche en inventions, toute de sève débordante, ne transmettra-t-elle à ses successeurs que de mauvaises copies et du replâtrage sans caractère? Où réside la cause du mal? Serait-ce dans l'influence qu'a prise sur l'enseignement de l'architecture une coterie sénile? Mais comment une pareille coterie, fut-elle jeune ou vieille, aurait-elle exercé tant d'empire sur des éléments si nombreux et si vivaces? »

Ces questions sollicitent fortement son esprit. Les études auxquelles il a voué sa vie rayonnent autour de cette seule idée : l'architecture du XIXe siècle renie les principes qui ont guidé les vieux maîtres, dont les œuvres sont l'expression manifeste. L'architecture s'est détournée de la vérité, voilà la cause de sa décadence. Le maintien des formes architecturales classiques est contraire à l'esprit moderne; il a perdu tout sens et ne se justifie plus. Renaître à la santé n'est possible que si l'on revient à la « vérité », que si l'on accorde rigoureusement la pensée architectonique avec les données du programme, et plus particulièrement en soumettant la forme et la construction aux conditions des matériaux. Mais on méconnaît ce principe, on fabrique des moulures en plâtre, des voûtes en bois, des plafonds qui ont l'apparence de charpentes en colle de pâte. Bref, tout est mensonge et tromperie...

Ainsi pensait le gothique convaincu qu'était Viollet-le-Duc. Il jugeait l'architecture de ses contemporains d'une façon exclusive, au point de vue de l'architecture du moyen âge.

Hosted by Google

C'est l'explication de son esthétique. Mais, pour être clairement développés, ses arguments ne gagnaient guère en poids et, en dépit d'une éloquence séduisante, leur faiblesse ne pouvait manquer de se révéler; aussi le jugement qu'il porte sur l'œuvre architecturale de son temps prouve-t-elle son erreur. Contrairement à ses affirmations le Second Empire avait son architecture propre et même sincère et caractéristique à laquelle applaudissait la critique, à en juger par la faveur universelle dont elle jouissait. Actuellement son influence se fait encore vigoureusement sentir. Si l'on songe que Viollet-le-Duc fixait ses idées sur le papier pendant que le génial Charles Garnier construisait l'Opéra de Paris, on ne saurait méconnaître que les réformes radicales sont quelque peu malaisées sur le terrain de l'art. Il semble que le réformateur soit plutôt celui qui, sans avoir l'ambition de réformer quoi que ce soit, réussit à produire une œuvre parfaite en y donnant toute la mesure de sa force; tel est précisément le cas de Gottfried Semper.

Dans son ouvrage principal intitulé : *Le style dans les arts industriels* (1), Semper développe la théorie de l'architecture sous un point de vue nouveau. Il qualifie son œuvre de « théorie « d'art empirique, se distinguant de l'esthétique pure en ce « qu'elle envisage l'objet d'art comme le composé de tous les « éléments qui contribuent à sa formation, tandis que l'esthé- « tique traite, comme on sait, des formes en elles-mêmes, et « définit le beau : un concours de formes isolées produisant « un effet d'ensemble. C'est cette harmonie qui satisfait et « réjouit notre sens artistique ».

La plus grande partie de l'ouvrage de Semper, resté malheureusement à l'état de fragment, expose des recherches faites sur l'origine des types déterminant le caractère de l'architecture grecque et de l'architecture romaine. En étudiant les produits de l'art industriel, Semper nous fait assister à la génération des formes artistiques et nous en montre les transformations à travers les époques qui précèdent l'art classique; il jette ainsi la base de la connaissance approfondie de

(1) « *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten.* »

Hosted by Google

l'architecture antique. Cette analyse conduit déjà à des principes et à des règles de travail pratique. Rien d'étonnant que l'œuvre littéraire principale d'un architecte de la force créatrice de Semper, tende à définir avec précision la tâche de l'architecture moderne. Là-dessus ses idées se font manifestement jour. Il confère à la Haute Renaissance sa prépondérance sur le passé, sans en excepter l'architecture grecque. Toutefois la Renaissance, battue en brèche par l'esprit moderne, se serait arrêtée à mi-chemin de son évolution. Seule, avec l'époque de Phidias, la période qui relie Bramante aux architectes du Baroque lui paraît s'être dépouillée de toute barbarie. Il insiste à plusieurs reprises sur le principe de la négation de la matière qui régit sans conteste le développement de la forme dans l'art classique. Aussi s'élève-t-il avec énergie contre les gothiques, qu'il appelle les « matériels », en ce sens qu'ils mettent au premier rang de leurs préoccupations le choix des matériaux et l'examen des conditions techniques, comme des facteurs déterminants de la forme. Il se réclame de l'exemple que lui fournit la nature : celle-ci, chez les animaux supérieurs, voile le squelette; mais ne se borne-t-elle pas à en atténuer les angles? Elle drape le modèle tout en suivant fidèlement le dessin sans en estomper même le trait le plus léger.

On ne saurait imaginer des conceptions artistiques plus opposées que celles de Viollet-le-Duc et de Semper, cependant leurs doctrines ne pouvaient manquer de points de contact puisqu'elles reposaient toutes deux sur une analyse si consciente d'un même sujet. Ils devaient tous deux reconnaître que l'élément matériel et l'élément moral, la technique et l'art, forment en architecture une union indissoluble. Cette concordance d'idées se révèle d'une manière tangible dans leur conviction commune que l'architecture ne saurait continuer sainement son développement, qu'en suivant des principes dont la base gît dans des périodes d'art anciennes. Leurs opinions toutefois bifurquent ici. L'un voyait le critérium du vrai et le gage du succès dans les principes de l'art du moyen âge, l'autre dans le développement du processus sorti de la

Hosted by Google

Renaissance : combat d'idées, grâce auquel les différentes faces de notre art furent mises en pleine lumière. Et ce fut grand profit pour la théorie fondamentale de l'architecture, car dans cette lutte semble avoir été vaincue définitivement la doctrine qui tend à ravaler la notion de la vérité en matière d'art au niveau vulgaire d'un simple accord entre l'idée conçue et la chose représentée. Tandis qu'il faut reconnaître comme vérité artistique le rayonnement seul de l'idée du beau.

II

De nos jours l'artiste pratiquant ne saurait plus se passer d'un enseignement théorique substantiel afin qu'aux hésitations, au doute esthétique qui contrecarrerait son travail, il puisse opposer la fermeté des principes. Très probablement les architectes du passé n'ont pas été ou n'ont été que fort peu troublés dans leur travail de gestation par les tourments du doute. L'expression de leurs conceptions ne prêtait guère à ambiguïté, à incertitude. Leur langage était régi par une grammaire d'art comprise de tous et dont ils n'auraient pu s'affranchir. Leur ambition les poussait à exceller par la supériorité du faire et non par l'introduction de l'inédit. Toute autre est la situation de l'architecture moderne. Des questions se posent qu'il faut résoudre avant de prendre le crayon en main et cela sous peine de les voir reparaître et paralyser l'action productrice. Des sujets d'étude pratique surgissent de toute part. Les progrès de l'industrie apportent à l'architecte des matériaux nouveaux dont il doit étudier l'emploi technique et la mise en valeur artistique. Les prétentions du programme de construction, les nécessités de confort, jointes aux considérations financières, ne cessent de s'accroître. Et tandis que, soumise aux exigences contemporaines, la tâche de l'architecte augmente en difficulté, d'aucuns s'essayent à ébranler le fondement théorique même de notre art qu'ils rendent en quelque sorte responsable de toute la complexité de notre modernisme. Certes, de pareilles tentatives ont un

Hosted by Google

tout autre mobile; elles ressortissent à une autre synthèse d'idées; elles procèdent aussi d'une autre méthode. Des prodromes de révolution, ne l'oublions pas, s'accusent non seulement en architecture, mais, avec un certain parallélisme, dans toutes les sphères de l'art. Déjà la musique, cette sœur jumelle de l'architecture prétend théoriquement pouvoir se libérer du rythme sévère, se soustraire au joug de la structure symétrique de la mélodie et se dégager de toute forme classique. Qu'on se figure ces principes transposés en architecture! Qu'on imagine une architecture sans architectonique? Qu'en résultera-t-il? De simples gîtes, peut-être pratiques, solides, conçus selon les lois de l'hygiène mais mornes et nus ou garnis d'ornements douteux. Du coup l'architecture se serait éclipsée sous nos mains.

Certaines gens, peut-être, n'en souffriraient guère : mais l'architecture, l'art en général, n'est pas l'art pour quelques-uns; il doit être accessible à tous. Par sa destination même, l'architecture est l'art le plus éloquent qui s'adresse à la masse du peuple. Plus il se soustrait à ce caractère collectif, plus il s'étiole. Or, aujourd'hui, on attache plus d'importance au meuble qu'à l'immeuble et l'on croit rendre service à l'architecture en élevant une foule de choses à la dignité d'objet d'art. Non pas! L'art a une vertu de pénétration plus profonde et ne consiste pas dans la manifestation de caprices vite lassés.

Ce fut la pensée qui inspira les grands maîtres d'autrefois. Leurs œuvres semblent l'exprimer. Contemplons-les, et la puissance des idées qu'elles recèlent s'en dégagera. Estimons-nous heureux de la jouissance que cette vue nous procure et de ce lien actif qui ainsi nous unit à leurs auteurs. Considérez, à Vienne, les portiques de l'église Saint-Charles quand les gradins et les vaisseaux se remplissent de monde; pénétrez sous la grande coupole, où s'entassent les dévôts, et vous ressentirez l'effet puissant des formes architecturales, impression assez forte pour qu'il soit indifférent que cette foule porte le costume du XVIII^e^ siècle ou celui du XIX^e^. Et d'autre part l'architecture des hôtels particuliers qui ornent nos vieilles rues est-elle vraiment tant en contradiction avec les exigences

Hosted by Google

de la vie moderne pour que nous ne puissions plus admirer que platoniquement leur ordonnance?

L'étude des modèles du passé est une des sources principales de l'invention en architecture. Par ces connaissances se fertilise notre imagination qu'elles dirigent et empêchent de s'égarer dans l'infini. Privé du modèle de Santa-Maria del Fiore, Michel-Ange n'eut pas composé si merveilleusement sa coupole de Saint-Pierre avec la lanterne qui la couronne. L'histoire de l'architecture nous démontre que les plus grands esprits et les plus inventifs n'ont pas tenté de dépasser le stade d'évolution des formes de leur époque et n'ont point cherché à briser ce cycle logique, universellement reconnu et compris, afin d'y faire surplomber en quelque sorte un individualisme anachronique et aigu. Le vaste ensemble des formes des âges successifs de l'art peut suffire au génie le plus original et le plus puissant. Comment l'architecture serait-elle logique, reconnue et comprise, si sa structure et son aspect devait varier sans cesse au gré du caprice individuel? L'étrange peut nous surprendre, il ne saurait nous inspirer la confiance sans laquelle aucune jouissance artistique n'est durable. Appelée à plaire, l'œuvre d'art ne doit pas nous donner d'abord des énigmes à résoudre. En elle, chaque détail doit s'expliquer naturellement et nous devons en recevoir l'impression que ce qui est doit être. Pourquoi cet édifice, ce décor revêtent-ils cette forme-là et non cette autre? Que la question se pose et notre foi, notre admiration subit une atteinte, notre plaisir s'atténue. Lors de la construction du campanile de Santa-Maria del Fiore, Giotto reçoit la commande d'un édifice « qui devra surpasser en majesté et en magnificence tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour ». Cherche-t-il à créer un nouveau style? Nullement? Il érige un campanile dans les formes du gothique qui régnait en Italie depuis le XIII^e^ siècle.

La forme artistique est d'une essence si malléable et si délicate, qu'elle semble se renouveler lorsqu'un artiste réussit à y insuffler un nouvel esprit.

Les transformations fondamentales sont des événements historiques dans la vie intellectuelle des peuples, mais ces

Hosted by Google

révolutions ne dépendent pas d'une volonté personnelle novatrice. Autant que nous pouvons en juger, il ne surgit au cours de ces événements qu'un seul facteur essentiel, c'est l'assimilation. C'est par des influences irrésistibles et des causes internes que les types traditionnels se soudent à des éléments d'un cycle d'architecture étranger ou nouveau. Ce processus évolue concurremment à une modification profonde, à une refonte de l'esthétique nationale, et son mécanisme est l'élimination des éléments réfractaires à l'adaptation ou devenus inutilisables.

L'architecture grecque fut apparemment le résultat d'une évolution semblable que l'on peut, avec Gœthe, appeler « éclectique » (1). Toutes les formes grecques fondamentales se trouvent dans les traditions nationales de la Grèce et dans l'art des peuples préclassiques, et c'est du génie de la race grecque qu'elles attendent leur assimilation et leur renaissance. Cette évolution aboutit à la caractéristique et à la délimitation sévère des trois ordres; elle se résume dans le chef-d'œuvre de l'art attique : le Parthénon, qui synthétise les formes helléniques dans une unification d'un degré plus élevé (2).

Ainsi, par l'amalgame d'anciennes traditions italiques avec les formes somptueuses de l'époque alexandrine, naît l'architecture romaine. Et le développement architectural prouve bien l'efficacité de ce principe, à travers toute la Renaissance, de Brunelleschi et d'Alberti, jusqu'aux grands architectes de nos temps.

Les formes architecturales empruntent l'idée de leur structure à tels prototypes que la nature offre en modèles aux arts connexes que sont la peinture et la sculpture. La colonne, par

(1) « L'éclectique est celui qui s'approprie dans son entourage et dans les événements se déroulant autour de lui, ce qui est conforme à sa nature. »

(2) On ne trouve pas beaucoup d'exemples si parfaits. L'art de l'ancienne Perse est d'un éclectisme froid et stérile. Des formes de provenance très diverses y sont coordonnées sans harmonie, sans lien logique et interne. S'il atteint à un effet majestueux, c'est grâce au maintien de quelques types fondamentaux, probablement nationaux et grâce aux dimensions énormes de ses monuments.

Hosted by Google

exemple, un des types primordiaux de l'architecture, dérive en réalité de la forme d'un produit naturel.

A examiner ces types de plus près, ce ne sont pas autre chose que les produits de la nature. Car l'architecture, considérée dans son ensemble comme phénomène de la civilisation, appartient à cette partie de l'œuvre infinie de la création à laquelle coopère l'esprit humain et dont l'art est une manifestation. Prétendre que les formes d'architecture soient purement œuvres de fantaisie est une erreur qui provient de la fausse supposition qu'elles manquent de tout fonds empirique. Au contraire, leur langage nous livre le secret de leur genèse, et seule leur genèse peut nous les expliquer. Voilà pourquoi les créations arbitraires de la fantaisie nous restent incompréhensibles et le plus souvent nous inspirent de la répulsion. Elles rangent dans l'ordre du grotesque; et les tentatives individuelles de faire jaillir de toutes pièces un style nouveau en architecture sont pour le moins chimériques. On voit par là l'importance que la tradition présente en architecture : renier le passé, ce serait anéantir notre art.

Que l'on attribue l'invention de l'art nouveau, dont le mot d'ordre est de rompre avec la tradition, aux architectes d'Angleterre ou d'ailleurs, il importe peu; cet art ne paraît guère recueillir de succès; on en a des symptômes significatifs. Du reste, à plusieurs reprises l'Institut Royal des architectes britanniques s'est plu à traiter cette question, qui fit l'objet d'une discussion animée à la séance solennelle de 1899 (1). Mais pas une voix ne s'éleva pour sa défense. Sous la direction de la célèbre École des beaux-arts, les architectes français continuent à garder une attitude expectante. En Belgique, au contraire, des tentatives se produisent pour se soustraire à l'influence de l'école française. En Allemagne, le bon grain est tombé, paraît-il, sur un sol fertile. L'avenir nous apprendra si la belle floraison d'une architecture nationale en surgira.

(1) Le digne président de l'assemblée n'hésitait pas à comparer les portes et les grandes fenêtres du toit, dans le nouveau genre, à des égouts collecteurs, et l'un des orateurs fit preuve, dans sa critique du « modern style », d'une vivacité toute méridionale.

Hosted by Google

III

La jeune génération, la génération ascendante, est portée à considérer les monuments d'art de notre époque comme les limites séparant le passé du présent; le regard scrute l'avenir avec intérêt et se détourne du présent. Ce n'est que naturel et ne saurait être blâmé. C'est là, bien au contraire, un facteur important de la vie de l'art; dans les périodes de prospérité artistique, cette tendance accélère le progrès et en fait mûrir le fruit. Mais si l'art s'engage dans une voie qui s'éloigne du but, cette tendance devient la cause d'erreurs nombreuses. Le danger est d'autant plus grand que le jeune architecte subit, au moment de faire son choix, des influences diverses. Comment se décider judicieusement? L'efficacité d'un raisonnement même éloquent sera minime en matière d'art. Tout au plus si une manifestation éclatante du goût public venait à se produire, elle pourrait impressionner le jeune artiste, mais elle ne serait guère mieux faite pour déterminer une conviction dans son esprit. La voie qui mène au but sera tout autre. C'est un très grand artiste, un penseur éminent qui nous la montre : dans un de ses vigoureux aphorismes Léonard de Vinci compare l'artiste qui prétend pratiquer son art sans s'être au préalable assimilé la théorie, à un navigateur se confiant aux flots sans compas et sans rames, inconscient de la direction dans laquelle il sera entraîné. N'est-il pas évident que pour exercer un art si élevé un simple dress age ne saurait suffire mais qu'il faut, en plus, une éducation soignée des facultés et du caractère? S'il n'est guidé par une intelligence éclairée, le plus ferme talent peut s'écarter de la bonne voie car l'intention seule ne saurait nous mettre en possession de l'art. Nul doute que « tout n'est pas fait avec la seule raison, mais au contraire l'activité consciente doit s'unir à un élément inconscient ». Pourtant ce dernier, qui se révèle dans la gestation artistique, exige un esprit bien ordonné et bien formé pour produire des idées qui peuvent élever le cœur et l'esprit des hommes. Encore la conception n'est-elle pas toute la tâche de l'artiste.

Hosted by Google

Il faudra qu'il la fasse suivre d'une sévère critique de sa propre création.

Léonard de Vinci ajoutait cette autre condition, que l'artiste place son jugement au dessus de son œuvre; qu'il sache en découvrir les parties incomplètes et les imperfections; qu'il sache la retoucher, la parfaire. Il n'est que la critique personnelle pour conduire à la maîtrise. Voilà le point où nous devons porter notre attention si nous voulons aplanir la voie au progrès artistique et la repérer de jalons sûrs, qui ne puissent pas égarer l'artiste.

Il faut que l'architecte se familiarise avec l'étude du développement historique de son art; il s'agit là de l'ensemble même de ces points de repère. Cependant le temps est passé où l'on tenait toute œuvre ancienne pour un modèle indiscutable, que l'on acceptait avec une foi aveugle et que l'on s'évertuait à reproduire. Notre jugement esthétique a mûri; nous savons comparer, reconnaître à travers les transformations incessantes des formes, ce qui porte vraiment le reflet des grandes lois de l'art et ce qui, par-là même, est durable. L'antiquité appelait la nature une artiste, parce qu'elle produit selon des lois. Et dans leur pensée les anciens ne séparaient point l'art des lois de la technique.

Pour atteindre à ce point de vue classique, l'étude approfondie de l'histoire de notre art s'impose. Cette étude, en éliminant tous les doutes, nous prouve clairement la nécessité d'un enchaînement continu dans l'évolution de l'architecture, en dépit des périodes où les événements produisirent des éclipses d'art et forcèrent, par la suite, à renouer péniblement la tradition. Mais les chaînons rompus sont ressoudés avec ardeur; qu'il s'agisse de restes de constructions ou de recettes de métier. Ce sont là les époques où l'art se renouvelle; elles n'ont heureusement pas de ressemblance avec la nôtre. Si toutefois l'avenir récèle des révolutions profondes de notre mentalité, il est néanmoins inadmissible qu'on anticipe sur le destin du siècle, car l'architecture de l'avenir, à peine instaurée, succomberait à son tour sous l'influence et sous les changements produits par des événements dont nous ne pouvons

Hosted by Google

déterminer ni la marche ni la portée. Or, il serait réellement affligeant de voir admettre pour critérium de l'art contemporain, ou des temps à venir, certaines œuvres inspirées par la plus moderne esthétique, car elles défigurent et obscurcissent la face noble et rayonnante de l'art.

IV

Les étapes de l'histoire de l'architecture peuvent être sûrement parcourues par la science. A travers les ruines de l'Égypte et de la Mésopotamie l'histoire nous achemine jusqu'au temple des Grecs, le peuple élu, où l'art atteint le summum de la perfection. Elle nous conduit aux ruines de Rome, conquérante du monde, et nous découvre ensuite les merveilles de l'antique Byzance. Nous pénétrons, sous son égide, dans les quelques contrées de l'Europe septentrionale où naît et se développe avec vigueur l'architecture religieuse dont les formes s'imposeront jusqu'en Italie. Mais l'aube du XV^e^ siècle a lui. Un courant puissant entraîne les esprits et rénove l'art. Grâce à lui, l'architecture sera l'expression la plus précise des idées dominantes d'une civilisation nouvelle. C'est la pensée moderne qui éclot, et l'architecture qui la reflète est la Renaissance.

Ces apparitions successives des styles exigent l'examen le plus attentif. Étudions toutes ces formes, toute cette diversité de manières et de procédésd ans la construction, recherchons en outre les causes de leur origine et les conditions qui en ont permis ou favorisé l'usage. Et si certaines de ces formes ne comportent pas l'adhésion de notre goût, ou même sont devenues contraires à notre sentiment, songeons qu'elles nous parlent néanmoins logique, raison, effort, aspiration vers la beauté.

Rien n'est si rapproché de nous que l'architecture de la Renaissance; ses gradations infinies dans la gamme de l'expression architecturale, sa faculté d'adaptation et sa souplesse, toutes ces qualités éclatent dans ses œuvres. Elle est pathétique, la gradation dont elles sont susceptibles; elle est pro-

Hosted by Google

téiforme, cette faculté d'adaptation qui s'amplifie au gré des circonstances; elles parlent une langue souverainement flexible, pleine de vitalité ces formes de la Renaissance, et, certes, susceptible de se développer encore.

Notre route nous a guidé jusqu'au seuil du présent; ici se déroule un nouvel horizon à scruter et à franchir. Étudions, prêtons une attention soutenue aux conditions que la vie moderne impose à l'architecture et aux moyens qui s'offrent à nous de satisfaire aux exigences nouvelles. La théorie, le raisonnement, nous ont conduits jusqu'à l'exécution matérielle à pied-d'œuvre, c'est-à-dire au point où l'artiste s'en remet au maçon et lui cède la place. La tâche de l'architecte est accomplie s'il a heureusement répondu à tous les points du programme, quelles que fussent les difficultés à vaincre et s'il à réussi à revêtir son œuvre du noble sceau de l'art. Alors elle s'élève, cette œuvre, à la hauteur des monuments d'un travail plein de dignité, et l'architecture est ce que doit être toute manifestation artistique : la glorification de notre existence.

CARL KŒNIG.

(Traduction de CLÉMENT ELIAS.)

Hosted by Google

QUELQUES APPLICATIONS PSYCHOLOGIQUES

DES PHÉNOMÈNES DE SUGGESTION ET D'AUTO-SUGGESTION (1)

La nature de l'homme ne change pas. Par la façon peu véridique dont nous voyons rapportés les faits les plus simples, par le travertissement que l'on voit généralement faire subir à ceux dont on a été le témoin, par l'amplification qu'ils subissent en raison directe de la distance qu'ils ont à parcourir pour arriver jusqu'à nous, nous pouvons nous faire une idée de ce qui se passait dans les siècles disparus pour les choses qui concernaient les religions, en tenant compte de deux circonstances aggravantes. Il s'agissait, en effet, de questions qui passionnaient les esprits, de vérités que l'on désirait et, d'autre part, tous ces faits étaient transmis par des gens qui ne possédaient aucune culture intellectuelle, dont le cerveau était peu meublé et que tout étonnait, parce qu'ils ne connaissaient rien et que, pour le même motif, aucun étonnement ne rebutait. Ils croyaient sans plus, l'invraisemblance ne les choquait pas, ou plutôt, l'invraisemblable n'existait pas pour eux; ils subissaient la suggestion sans révolte. Les siècles d'ignorance sont d'excellents terrains de culture pour les miracles; ils y naissent spontanément. Les ignorants, ne connaissant pas les lois naturelles, voient des miracles partout. Les phénomènes perdent leur caractère merveilleux, dès qu'on en pénètre la cause.

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1904.

Hosted by Google

Il est de ces histoires que l'on ne sait jamais rapporter exactement comme elles se sont passées. Si on les redit souvent, on ne les répète jamais de la même façon, elles s'enrichissent chaque fois d'un fait nouveau. On peut donc poser en principe que, étant donnée la nature humaine telle que nous la connaissons, tous les faits qui nous sont légués uniquement par la tradition, ont dû subir fatalement, inéluctablement, naturellement, sans préméditation nécessaire, dans le cours des années, une foule d'altérations et de falsifications. C'est le propre de l'esprit humain de créer des légendes.

Un seul et même fait, observé par des personnes différentes, n'est jamais exactement rapporté d'une manière identique et il va en s'altérant, en se déformant de plus en plus, au fur et à mesure qu'on le colporte. Ceci est une caractéristique de l'esprit humain que l'on peut, encore tous les jours, saisir sur le vif. Il en est une autre tout aussi apparente. Chaque personne interprète avec sa science à elle, avec ses idées antérieures, les phénomènes naturels qu'elle a l'occasion d'observer dans tous les ordres et dont elle ne possède pas l'explication scientifique souvent très simple. Or, la connaissance de la véritable nature de certains faits est de date relativement récente, est relativement peu répandue et l'était encore beaucoup moins autrefois. Par conséquent, dans les siècles passés, on devait expliquer beaucoup de phénomènes naturels par l'intervention des dieux, du diable, des esprits, des sorciers, qui étaient des notions courantes, des conceptions scientifiques à ces époques reculées. Elles étaient tellement répandues que l'on peut dire qu'elles faisaient partie de la constitution mentale des peuples. De nos jours encore, d'ailleurs, l'interprétation des événements est d'autant plus bizarre, fantaisiste, absurde, qu'elle provient de gens moins instruits, moins éduqués, plus naturels. Ils apprécient à leur manière, ils raisonnent à leur façon. Les idées qui ont cours dans les campagnes doivent fournir de bons sujets d'étude et d'étonnement.

Hosted by Google

De l'instant où un fait se produit jusqu'au moment où il est fixé par l'écriture sous une forme plus stable, il peut parfois s'écouler un temps fort long, soit parce que l'écriture n'est pas connue, soit parce qu'elle n'est guère en honneur; de telle sorte que l'écrivain nous transmet, non pas le récit primitif, qui ne méritait déjà qu'une créance relative, mais celui-ci certainement altéré, amplifié, agrémenté, grossi, méconnaissable, il ne nous transmet plus que des légendes et des mythes.

L'histoire des temps anciens n'est pas à l'abri de toute altération nouvelle, même sous forme de manuscrit. Ceux-ci passent par les mains des copistes qui, dans un but de prosélytisme et sans penser à mal, peuvent les surcharger de détails nouveaux, et de là à inventer de toutes pièces des épisodes, il n'y a qu'un pas.

En 496, le pape Gélase distinguait déjà les livres authentiques des apocryphes. Les actes des martyrs n'ont résisté qu'au nombre d'une centaine, lorsqu'on les a passés au crible de la critique historique. Au XVII^e^ siècle, un pieux ecclésiastique, Tillemont, y signale des fautes grossières contre l'histoire, les institutions et les lois romaines. D'autres se sont occupés de la question et il paraît maintenant démontré et admis que la plupart d'entre eux sont ou apocryphes, ou altérés, surchargés, interpolés dans leur texte, en tous cas qu'ils méritent peu de confiance, au moins dans la forme où nous les possédons (1).

Si, dans les siècles passés, on colportait ces récits et d'autres du même genre auxquels on ajoutait une foi naïve, c'est parce qu'on les admettait sans preuve, c'est parce qu'ils étaient suggérés, c'est parce que, alors comme aujourd'hui, la faculté de suggestibilité de l'âme existait.

L'origine et la persistance des légendes étant en rapport avec l'ignorance de ceux qui prennent plaisir à y croire, il semblerait que leur existence soit immédiatement menacée

(1) GASTON BOISSIER, « Essai d'histoire religieuse » (*Revue des deux mondes*, 15 février 1886).

Hosted by Google

par la science et que ceux au moins qui acquièrent des connaissances suffisantes pour comprendre, s'empresseront d'éclairer les autres et de leur montrer l'absurdité de leurs croyances. Il n'en est rien, car il faut compter avec l'intérêt, l'entêtement et l'aveuglement des hommes, la complexité des mentalités et les dessous de la nature humaine.

Quel était l'état d'âme du gouvernement chinois pour qui chaque nouvelle défaite des troupes impériales était une occasion d'annoncer au peuple une nouvelle victoire? Quels sont les sentiments d'un ministre qui couvre ses fonctionnaires? A quels mobiles obéit un corps constitué, lorsqu'il frémit d'indignation en présence d'accusations qu'il sait cependant, et mieux que personne, justifiées? Quel est l'état d'esprit des employés qui exagèrent si naturellement l'importance de leur travail et de leurs fonctions? Quelle est la pensée qui pousse un écrivain à passer sous silence les arguments défavorables à sa thèse, pour mettre en évidence ceux qui lui sont utiles? Quelle est la mentalité de ceux qui méconnaissent les bonnes raisons de leurs adversaires? Pourquoi la femme de Sganarelle était-elle contente, quoique battue?

On n'est pas tout à fait libre, on est lié, enchaîné, maintenu dans la même voie par mille liens moraux, visibles et invisibles, beaucoup plus puissants que de lourdes chaînes en fer. Et puis, si l'idée pêche par quelques détails, elle est excellente dans son ensemble. En révélant, ou seulement en admettant les points faibles de l'édifice, n'a-t-on pas à redouter de le voir déserter par des gens incapables de comprendre sa solidité réelle et sa belle ordonnance. C'est en proclamant la lumière, en criant la vérité, qu'on les met sous le boisseau. On n'en reste pas moins honnête homme pour cela!

On aurait tort d'accuser, dans tous les cas, l'imagination de nos ancêtres d'avoir donné le vol à tous les récits des événements extraordinaires dont ils sont censés avoir été les témoins ou les contemporains; il s'en faut de

Hosted by Google

beaucoup qu'il faille toujours les accuser de nous avoir transmis, en les amplifiant et en les altérant, ces histoires qui embellissent le berceau des civilisations, des religions et des sectes naissantes, puisque la suggestion peut, à elle seule, produire des phénomènes d'apparence si extraordinaire qu'on pourrait les considérer, à tort, comme émanant de la Divinité.

Oui, nous autres suggestionneurs, nous faisons des miracles, des choses merveilleuses que l'on devrait regarder comme constituant une dérogation aux lois naturelles, si l'on ne savait qu'elles dépendent uniquement de l'automatisme cérébral que l'on retrouve partout une fois qu'on l'a décélé. Sans doute, en frappant un rocher, nous n'en feront pas sortir de l'eau, mais nous hallucinerons un auditoire préparé, au point de lui faire voir l'eau jaillir de la pierre, là où il n'y a réellement que de la pierre sans eau.

« Dans notre laboratoire de microscopie, rapporte le professeur Émile Yung (1), je fais dessiner aux élèves des tests-objets, des diatomées, par exemple. Vous trouverez la-dedans, leur dis-je, en leur remettant une préparation, des diatomées fusiformes. Soyez attentifs à tel ou tel détail de structure; vous devez voir telle et telle conformation — je la précise — et vous dessinerez exactement ce que vous verrez. Au début, les élèves voient et représentent ordinairement tout ce que je leur ai annoncé, détails qui, d'ailleurs, existent réellement et sont plus ou moins facilement perceptibles. Mais, après quelques exercices de ce genre, il en est peu qui ne représentent au crayon la forme et les détails de structure d'un test-objet purement imaginaire que je leur décris avec toute l'autorité que peut avoir un professeur sur ses élèves. Je mets entre leurs mains une préparation microscopique, bitumée, étiquetée, semblable en tous points aux précédentes, mais qui en diffère en ce qu'elle ne renferme rien du tout. Cela

(1) *Hypnotisme et spiritisme.* Conférence faite à Genève en 1890.

Hosted by Google

ne les empêche pas de voir et de *dessiner* l'objet imaginaire dont je leur ai affirmé l'existence. Je possède une collection d'une trentaine de dessins représentant des objets microscopiques qui n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination des auteurs de ces dessins. »

Ce sont surtout les effets thérapeutiques de la suggestion qui ont, de tout temps, provoqué l'émerveillement des masses. On nous met en présence d'un malade atteint, par exemple, de névralgie sciatique. Nous le faisons asseoir, nous lui passons la main devant les yeux, en lui affirmant qu'il va dormir et, en effet, il tombe immédiatement en sommeil hypnotique. Nous lui déclarons alors qu'il ne souffre plus, qu'il peut marcher sans douleur, et le sujet s'éveille débarrassé de son mal (1).

Qu'avons-nous fait? Nous avons émis une idée que le mécanisme cérébral a réalisée automatiquement; qu'il a réalisée facilement parce qu'il a été soustrait momentanément à l'influence inhibitrice qui modérait son fonctionnement et parce qu'il n'existait pas de mentalité pathologique spéciale qui l'empêchait d'obéir au courant nerveux qui l'actionnait.

Le raisonnement nous a mis en possession de cette explication, mais le phénomène s'est passé dans les profondeurs de l'encéphale et est resté invisible pour les assistants, le sujet et nous-mêmes. Le médecin a agi simplement, sans charlatanisme, sans mise en scène, scientifiquement, sans tirer parti des résultats qu'il a obtenus, pour s'arroger un pouvoir surnaturel et cependant, il a, sans le chercher, surexcité l'imagination des assistants et du sujet qui ne comprennent pas que l'on guérisse autrement que par des préparations pharmaceutiques, qui ne savent pas concevoir les effets des paroles, parce que le mécanisme de leur réalisation échappe à leur sens et qu'ils ne perçoivent que deux choses, les mots

(1) Loin de moi la pensée d'insinuer que les résultats soient toujours aussi prompts et aussi faciles à obtenir, mais ils peuvent l'être et le sont quelquefois.

Hosted by Google

d'une part et leurs effets d'autre part, sans saisir le lien qui les rattache les uns aux autres, le mécanisme qui les transforme les uns dans les autres.

La suggestion n'est pas aux mains des médecins seuls, elle est au pouvoir de quiconque sait l'utiliser; elle ne constitue d'ailleurs qu'un mot créé pour caractériser la cause de phénomènes que l'on a produits de tout temps, tout en ignorant le mécanisme de leur production. Ses effets se manifestent, non pas seulement en état hypnotique, mais aussi à l'état de veille et cela avec une facilité qui croît en raison directe du pouvoir que l'imagination des sujets attribue aux personnes qui les influencent, de l'autorité qu'ils leur prêtent, du caractère dont ils les revêtent et de leur propre ignorance, de leur propre suggestibilité.

Aussi, quand il s'agit d'obtenir des résultats rapides, nous autres médecins, nous sommes de pauvres suggestionneurs à côté des charlatans, des magiciens, des sorciers, des prêtres de toutes les religions et de tous les pays. Si nous jouissons d'un peu d'autorité, de quelque prestige, ces qualités ne sont rien à côté de celles que donnent la sainteté, le caractère sacré, à côté de celles que des imaginations superstitieuses peuvent attribuer à telle ou telle personne.

Une première fois, en mettant en œuvre, par hasard et à leur insu, une propriété de la matière dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, les prophètes, les candidats à la béatification, les sorciers, les magiciens obtiennent des effets qui provoquent l'émerveillement du patient et des assistants, qui les étonnent eux-mêmes. De très bonne foi, ils peuvent donc se croire en possession d'un pouvoir diabolique ou divin suivant l'essence de l'Être qu'ils ont invoqué et sous la protection duquel ils se sont placés; ils peuvent se croire protégés du ciel ou du diable; sans mentir à leur conscience, ils peuvent se croire saint ou suppôt de Satan. D'autre part, le public naturellement superstitieux aime à attribuer une origine surnaturelle à

Hosted by Google

ces guérisons surprenantes et regarde leur auteur, suggestionneur inconscient qui se laisse faire d'autant plus facilement que sa conscience s'y oppose moins, comme revêtu d'un caractère sacré, ayant en mains un pouvoir émané d'un Être inconnu, mais supérieur. Son autorité s'accroît, s'étend, s'amplifie, grandit comme une onde; sa sainteté est démesurément grossie, de plus en plus exaltée; les faits eux-mêmes sont exagérés et agrémentés d'une infinité de détails qui les embellissent et, comme conséquence fatale, son pouvoir de suggestionneur se trouve augmenté en raison directe des qualités qu'on lui prête et ses guérisons, ses miracles rendus plus faciles, deviennent plus nombreux, plus fréquents.

Les malades frémissant de foi, ardents, exaltés, enthousiasmés, ne demandant qu'à croire, arrivent au dernier degré de la suggestibilité, ils s'hypnotisent eux-mêmes et un mot, un regard, un attouchement, ou moins que cela, l'idée subite qu'ils sont touchés par la grâce, fait naître l'ébranlement nerveux, l'oscillation du courant que provoque l'amiboïdisme curatif.

A ce degré suprême, la suggestion étend ses effets, non pas seulement aux maladies *sine materia*, mais même, jusqu'à un certain point, à certaines affections organiques qui reçoivent une excitation, une sorte d'impulsion et rétrogradent lentement, définitivement ou temporairement. Même les malades mortellement atteints peuvent être immédiatement soulagés; ils ont pendant quelques heures l'illusion de la guérison et chacun s'empresse de crier au miracle. S'ils meurent quelques jours après, on est vexé de s'être trompé, on a un peu honte de son enthousiasme prématuré et personne ne parle des décès, de telle sorte que, au moment où on procède aux funérailles, on proclame encore les guérisons à quelques lieues de là.

La matière étant sous la dépendance (apparente) de l'esprit, la fonction organique subissant l'influence de l'idée, même la guérison des maladies organiques devient

Hosted by Google

possible par suggestion dans des conditions de suggestibilité exceptionnelle, puisqu'on peut, expérimentalement mais lentement, provoquer des réactions organiques (vésication, hémorrhagie) chez des sujets également exceptionnels. Le vrai miracle comporte la guérison *instantanée* d'une affection *organique* bien constatée, en ne perdant pas de vue que des troubles de nature purement psychique peuvent revêtir une symptomatologie qui les fait très souvent confondre avec les lésions matérielles qu'ils imitent. Le reste peut être fait par la suggestion ou la nature et ne doit, en aucune façon, être considéré comme une dérogation à l'ordre normal des choses.

La foi des malades est tellement grande que si, d'aventure, le miracle attendu ne se produit pas en leur faveur, ils accusent la mauvaise volonté du saint ou des dieux ou plutôt leur propre indignité, jamais l'impuissance de l'Être en qui ils ont mis leur foi, leurs espérances.

Depuis les temps les plus reculés, les prêtres, grâce aux rapports avec les dieux qu'on leur attribuait, au caractère sacré dont ils étaient revêtus, à l'autorité considérable dont ils jouissaient, grâce à la sainteté qu'on leur prêtait bénévolement, ont, par suggestion inconsciente, amené des guérisons merveilleuses, produit des miracles.

En Égypte, les prêtres furent les seuls médecins et ils combattaient les maladies par des médicaments aidés de formules magiques, de paroles allégoriques (1).

Les Brahmanes guérissent par des purifications et des paroles sacrées qui ont le don de chasser les mauvais génies, cause des maladies.

Chez les anciens Grecs, dans les temples d'Esculape, des cérémonies et des pratiques religieuses étaient ordon-

(1) Quelques-uns des documents historiques rapportés ici sont empruntés à l'ouvrage : *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, de BERNHEIM, qui dit lui-même en avoir puisé une partie dans l'*Histoire de la médecine*, par KURT SPRENGEL.

Hosted by Google

nées pour obtenir des dieux la guérison des malades. Les chants magiques, les hymnes orphiques avaient des propriétés thérapeutiques.

Les Lacédémoniens faisaient appel aux médecins théurgiques des pays voisins pour arrêter les maladies par des charmes et des chants magiques.

Chez les Hébreux, l'exercice de la médecine était aux mains des lévites qui obtenaient des effets thérapeutiques, en purifiant les corps et en faisant des sacrifices expiatoires.

Peu à peu les écoles des Asclépiades dégagèrent la médecine de cette gangue grossière et superstitieuse. Scientifiquement, elle prit naissance avec Hippocrate et cessa d'être uniquement confinée aux mains des prêtres, des magiciens, des prophètes, des devins, mais ceux-ci ont continué à pratiquer, inconsciemment, la suggession à toutes les époques de l'histoire.

Les guérisons subites ont eu lieu de tout temps comme aujourd'hui, ainsi qu'en fait foi cette tablette votive découverte dans l'île du Tibre. Un certain Caïus qui était aveugle, apprit de l'oracle qu'il devait se rendre à l'autel, y adresser ses prières, puis traverser le temple de droite à gauche, poser cinq doigts sur l'autel, lever la main et la placer devant les yeux. Il recouvra aussitôt la vue en présence et aux acclamations du peuple.

En Grèce, le contact de l'épaule de Pélops guérissait certaines maladies; l'orteil de Pyrrhus faisait des merveilles; la statue d'Hercule à Erythrée avait rendu la vue à un aveugle.

Dans tous les temps, dans tous les pays, les magiciens, les sorciers, les devins, les charlatans obtiennent les mêmes succès que les prêtres, grâce au pouvoir que l'imagination superstitieuse des peuples attribue à leurs pratiques, à leurs formules magiques.

Le culte du diable naquit vers le XII^e^ siècle et fit de grands progrès jusqu'au XV^e^ siècle. On l'étudiait, on savait qu'il hantait le corps, on le chassait par des formules

Hosted by Google

appropriées ; on guérissait alors, comme aujourd'hui par la suggestion dépouillée de tout artifice.

Un magicien cité par Lucien faisait des cures merveilleuses en lisant un long poème arabe. Plotin obtenait des effets thérapeutiques au moyen de paroles. Porphyre guéri par lui, apprit lui-même à conjurer les génies et à les chasser du corps des malades.

Les charlatans opèrent encore avec succès et avec une réputation qui ne dépasse guère le rayon de leur activité, uniquement, parce qu'ils ne se réclament d'aucune religion.

A toutes les époques, on a guéri au moyen de paroles magiques, de signes cabalistiques, de talismans, d'amulettes, de reliques. S'il y a des personnes qui croient qu'une partie du squelette de saint Martin de Tours, par exemple, peut produire des cures miraculeuses, il ne faut cependant pas qu'elles ignorent, parce que le fait ne peut être sérieusement contesté, que si on la remplaçait subrepticement dans le reliquaire, par un ossement du pieux marabout Sidi-el-Yemani, ou plus simplement, par une petite pierre, on continuerait, comme par le passé, à observer des guérisons dites miraculeuses.

Pour qu'une relique opère, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraie, il suffit qu'on la croie telle. C'est l'imagination qui opère et non la vertu curative des talismans. En médecine d'ailleurs, on observe déjà des guérisons obtenues à l'aide d'agents qui ne possèdent, intrinsèquement, aucune propriété thérapeutique. Braid, à la grande stupéfaction d'un médecin anglais chez lequel il se trouvait en visite, obtenait avec la... clef de sa valise des effets identiques à ceux que ce dernier attribuait uniquement au contact d'un aimant. J'ai obtenu des effets thérapeutiques de courant électrique chez des personnes hypnotisées sur le corps desquelles j'avais simplement appliqué les deux électrodes sans les relier à la machine, chez des personnes, par conséquent, qui croyaient avoir été électrisées, alors que cette opération avait été seulement simulée.

Hosted by Google

Actuellement encore, les prêtres de toutes les religions guérissent au moyen de cérémonies, de prières, de reliques, de jeûnes, de mortifications, de pratiques diverses, mais ils ne font que continuer ce qui se faisait déjà, avec le même succès, dans les temples d'Esculape, aux temps païens. On a renouvelé les étiquettes, modifié le nom des lieux, des personnes et des choses; les pratiques ont varié, elles n'ont pas changé.

Depuis les temps les plus reculés, on a obtenu des guérisons dites merveilleuses ou miraculeuses suivant le caractère des personnes en cause, au moyen de signes cabalistiques, de paroles magiques, d'hymne sacré, de poème arabe, de vers, de chants lithurgiques, de sacrifices, de purifications, de jeûnes, de prières; au moyen de talismans, d'amulettes, de reliques; au moyen des procédés occultes de la magie ancienne, d'incantations, de formules sacramentelles, de cérémonies religieuses; au moyen de breuvages mystérieux, d'huiles, d'onguents, de pommades, de poudres et d'emplâtres sympathiques; au moyen des pratiques de la sorcellerie et de l'exorcisme; au moyen d'attouchements, de frictions, de manipulations; au moyen d'aimants, de morceaux de bois, de fer et d'os. On a obtenu des guérisons avec tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Étant donné qu'il existe une relation de cause à effet entre les moyens employés et les guérisons obtenues, comment expliquer que des moyens si différents, des agents si dissemblables, si opposés, si baroques donnent tous, employés empiriquement, des résultats identiques? C'est que toutes ces méthodes, toutes ces manipulations, tous ces signes, tous ces chants renferment un élément commun, la suggestion, perle fine qu'ils enveloppent d'une gangue grossière, et tous ces prêtres, tous ces magiciens, tous ces charlatans, tous ces devins, tous ces sorciers faisaient de la suggestion sans le savoir. C'était la suggestibilité des malades qui opérait des miracles, des guérisons merveilleuses; c'était leur imagination, leurs auto-

Hosted by Google

suggestions qui mettaient en branle le mécanisme cérébral

Les faits surnaturels dont se réclament les religions dont une seule au maximum peut ne pas être fausse, suffisent, à eux seuls, à démontrer à la fois l'existence et la puissance de la suggestion. Étant donné le mode de fonctionnement de la matière nerveuse, le mécanisme cérébral, la facilité de l'hallucination, la suggestibilité ainsi que la crédulité et l'imitation qui dérivent de cette dernière, si, dans des circonstances propices : ignorance des uns, exaltation des autres, foi aveugle et croyance au miracle de part et d'autre, il ne se produisait pas des phénomènes extraordinaires sous l'empire de certains événements, ce serait une véritable dérogation à une loi psychologique parfaitement établie (les idées tendent à se faire acte) ; ce serait un véritable miracle, s'il n'y avait pas de miracle. Même là où il n'y a rien, l'altération et l'amplification spontanées des récits si conformes à l'esprit humain, suffiraient à créer quelque chose. Si le thaumaturge ne faisait pas de miracles, la foule les inventerait pour lui.

État social. Tout l'édifice social, toutes les institutions humaines, si l'on ne considère que leur adoption par la masse, sont et n'ont jamais été qu'une vaste application psychologique de la suggestion. C'est parce que l'homme est, avant tout, non pas un être raisonnable, mais un être suggestible, un automate, que les rapports qu'il a avec ses semblables sont ce qu'ils sont, qu'il est sensible aux procédés que nous savons, qu'on l'entraîne par les moyens que nous connaissons, que les idées qui l'agitent sont celles que nous voyons, que sa mentalité est celle que nous discernons, que le fonctionnement des institutions est celui qui existe.

Si l'on veut arriver à des lois véritables et, par conséquent, vraiment scientifiques, ai-je écrit tantôt après M. Tarde, il faut mettre en relief ce qu'elles cachent,

Hosted by Google

demander à la chose signifiée l'explication du signe, à l'esprit humain l'explication du matériel social. Les hommes ont les gouvernements qu'ils méritent, c'est-à-dire qu'au fur et à mesure que la civilisation progresse, au fur et à mesure que la masse prend conscience de sa force, que son cerveau se meuble, que des idées d'égalité lui sont soufflées, elle édifie successivement des formes de gouvernements qui lui laissent une liberté de plus en plus grande jusqu'au moment où arrive l'anarchie et la chute finale de la nation civilisée.

Les hommes ont donc les gouvernements qu'ils méritent, puisque ce sont eux qui les font ou les subissent. Cette proposition ne tient compte que de l'évolution des institutions par le fait des variations de la constitution mentale des hommes qu'elles régissent, sans se préoccuper de la nature humaine, du mode de fonctionnement cérébral qui découle de l'agencement des neurones qui y président. En se plaçant à ce point de vue, on peut affirmer que les meilleures formes de gouvernement, que les meilleures institutions ne valent rien, au moins par la pratique de leur exercice ou de leurs applications, si on les compare à ce qu'elles pourraient être, si l'homme n'était pas avant tout un être suggestible, absolument dénué de raison comme collectivité; si, notamment, une réunion d'hommes ne formait pas une foule dont les caractères psychologiques sont bien connus.

Loin de nous la prétention de dire qu'il faille tout changer, tout modifier, tout abattre, tout réédifier, il faut, au contraire, tout laisser en place, ne rien changer, ne rien modifier, ne rien abattre, parce qu'il est impossible de rien réédifier de mieux avec de pareils éléments. Sous une forme ou sous une autre, ces lois, ces institutions, ces usages, ces préjugés, ce fonctionnement ont traversé les siècles en variant sans cesse sans changer jamais, ce qui constitue une très bonne preuve de leur excellence relative. Ils sont peut-être mauvais, si on les compare à ce qu'ils pourraient être, mais ils sont ce qu'ils doivent

Hosted by Google

être, étant donnée la nature humaine; ils sont aussi bons qu'ils peuvent l'être; dans l'espace et dans le temps, ils sont adaptés à la mentalité et adéquats au stade de l'évolution. Les hommes ont ce qu'ils méritent et ce serait une utopie que de viser l'idéal. Si la masse n'était pas aveugle, si elle discernait le mobile de ses actes et la portée de ses actions, si elle saisissait ce qu'elle pourrait comprendre, mais ne comprendra jamais, pense-t-on donc qu'il ne s'opérerait pas bien des modifications sous la calotte du ciel?

Puisque c'est à cause de la grande suggestibilité de la masse, crédule à l'excès et incapable comme telle de comprendre quoi que ce soit, que l'ensemble de l'humanité se trouve, en ce moment, dans l'impossibilité de s'élever à une plus grande hauteur, suggestibilité, dans le cas présent, peut être considéré comme synonyme de bêtise et, d'autre part, si l'on se représente la durée indéfinie des institutions qui reposent sur elle, on est amené à déduire cette vérité qui devient axiome : Construire sur la bêtise humaine, c'est bâtir sur le roc. Et à cette proposition on pourrait ajouter comme corollaire : « C'est la bêtise des uns qui fait la grandeur des autres », puisque toutes les institutions, les usages, les préjugés reposant, non pas sur la raison, mais sur la suggestibilité, la bêtise humaine, l'élévation de ceux qui les dirigent, ou y président, ou en tirent profit n'a pas, non plus d'autre fondement. Ils sont entourés de la seule grandeur que notre imagination leur prête, ils ne possèdent parfois que les seules vertus que nous leur attribuons bénévolement. Nous croyons toujours devoir les revêtir des qualités exigées par la fonction qu'ils remplissent; la charge qu'ils occupent suffit à les grandir, même en dehors de tout élément de valeur personnelle. Une haute fonction ennoblit malgré tout.

Ce sont là des choses que l'on peut écrire, parce qu'elles sont vraies, mais qu'il faut se garder d'interpréter dans un sens étroit et mesquin, procédé qui aurait pour résultat de leur enlever, non seulement toute leur valeur, mais

Hosted by Google

toute leur vérité. Mes paroles ont une signification qu'il faut saisir sans la rabaisser. Et, si l'on m'objectait que ce sont là des choses qu'il est préférable de passer sous silence, je répondrais que l'on peut tout aussi bien les dire que les cacher, car elles n'apprennent rien à personne : aux uns, parce qu'ils les comprennent et, par conséquent, les connaissaient sans les avoir formulées peut-être ; aux autres, parce qu'ils ne les comprennent pas.

Les institutions humaines subiront encore des modifications de surface, mais ne sont pas susceptibles de se transformer radicalement, parce que le fonctionnement cérébral, les propriétés des cellules nerveuses restent invariables. De même que dans l'ordre physique, il y a adaptation du corps aux influences extérieures, de même dans l'ordre social, il y a adaptation des institutions à la mentalité, à l'esprit humain. Acteurs inconscients dans la comédie humaine, les hommes veulent être trompés et c'est dans la connaissance de cet état d'âme que les gouvernements doivent puiser leur force pour mettre en mouvement tous les rouages établis. Et c'est ainsi que les choses se passent, c'est ainsi qu'il est nécessaire qu'elles se passent, mais, fait étrange, ces adaptations sociales ne sont pas plus raisonnées que les adaptations physiques qui s'opèrent en vertu des seules lois de la matière vivante ; elles sont aussi inconscientes les unes que les autres.

Dr L. Lefèvre.

Hosted by Google

NOS CHRONIQUES

Chronique musicale.

Il est toujours intéressant pour les habitués d'un théâtre tel que la Monnaie, d'établir, au moment de la clôture annuelle, le bilan rétrospectif de la saison. S'il fallait, pour résumer une opinion générale sur les pièces représentées, leur valeur artistique et leur interprétation, rapprocher les critiques du grand public, la diversité des avis formulés rendrait l'unité du jugement irréalisable. En effet, lorsqu'il s'agit d'art musical, le grand public bruxellois est d'humeur et de complexion fort particulières. Sans présenter l'étroitesse critique, que les restrictions de programme et d'exécution et la faible moyenne du personnel amènent presque infailliblement en province, il ne réunit cependant pas la largeur de vues et la compréhension d'ensemble que l'on remarque chez les habitués de l'Opéra de Paris, de *Covent-Garden* ou du *Königliches Opernhaus* de Berlin. La vie des coulisses et les détails d'exécution sont rendus trop publics à Bruxelles, pour ne pas nuire, chez l'auditeur, à la conception esthétique de la pièce qu'on représente. Le héros de la scène y est trop souvent le déguisement de la personnalité de celui qui joue le rôle, et le voile, qui semble dans d'autres villes séparer si complètement le monde artiste de la vie courante, est ici trop transparent pour produire cette perspective d'idéalisation, nécessaire à toute manifestation d'art. Ces particularités dotent Bruxelles d'un public critique assez hâbleur, horriblement méticuleux et fort difficile à satisfaire.

Cette année pourtant, l'habile direction Kufferath-Guidé a su triompher de toutes les difficultés. Quoique le commencement de l'exercice se soit annoncé fort mal par la défection de certains artistes,

Hosted by Google

une presse plus ou moins hostile et le choix malheureux des premiers programmes, la saison vient de se terminer brillamment dans l'éclat des drames des *Niebelungen*. Cette reprise de la *Walkyrie* et du *Crépuscule des dieux* est un événement; en se produisant sans aucun tapage et telle qu'une addition naturelle au programme de la Monnaie, elle reconnaît aux œuvres les plus complexes de Richard Wagner une place obligée au répertoire, et vulgarise en quelque sorte leur représentation. C'est une évolution du goût public qui lentement se produit; on le voit qui prend son essor vers les horizons encore lointains du drame musical, et annonce pour l'avenir une transformation graduelle, mais complète, de l'opéra contemporain, dans une voie plus réaliste, plus hautement esthétique et plus élevée.

Cette popularisation du théâtre wagnérien forme en elle-même le meilleur levain artistique; elle prépare petit à petit le succès des auteurs du drame musical futur et détermine, chez le public, la compréhension logique des particularités nécessaires à sa manifestation. Il arrivera un jour, où, dans les pays latins, le théâtre de Bayreuth aura perdu beaucoup de ses sympathies actuelles; ce sera quand la musique vraiment nationale récoltera les fruits que Wagner a semés pour elle et quand ses auditeurs auront acquis assez de culture musicale pour aimer Vincent d'Indy, Chausson ou Claude Debussy, sans parti pris et sans hostilité préconçue. Cette année en a déjà fourni un exemple à Bruxelles. Les sympathies qui ont salué l'apparition du *Roi Arthus* de Chausson, aussi bien que certaines pages de la *Tosca* de Puccini, ne résultent en effet, que de cette heureuse décentralisation du drame musical si brillamment entreprise par MM. Kufferath et Guidé; c'est là encore un des motifs de la reconnaissance que leur devront, un jour, les incompris d'à présent.

Par contre-coup, les œuvres anciennes ont obtenu moins de succès à la Monnaie. Quoique l'interprétation d'*Orphée* de Glück y ait été de tout premier ordre, elle a montré la difficulté de concilier les exigences du grand art classique avec la conception libre du théâtre moderne. Le véritable esprit rythmique, dont Glück a su animer la poétique légende grecque, a parfois manqué dans certains détails de décors et de chœurs; l'action s'est trop humanisée, modernisée dans l'exécution, et, malgré le charme de certains passages, le public n'a pas semblé comprendre la portée plastique de cette œuvre, autrement que pour y goûter les mélodies et les habiles vocalises des interprètes. On admet plutôt cette compréhension dans un opéra

Hosted by Google

comme la *Flûte enchantée* de Mozart, où les situations ne servent d'ailleurs que de prétexte à l'élaboration d'habiles morceaux de chant et d'orchestre. La *Flûte enchantée* est un opéra dans toutes les conditions requises par ce genre d'œuvres; l'accueil qu'elle réclame du public est, ainsi que pour *Carmen*, *Faust*, *la Dame blanche*, *Mignon* ou *Aïda*, presque uniquement musical, et se subordonne exclusivement à des considérations d'interprétation personnelle.

Certes il y aurait encore beaucoup à dire sur des œuvres qui ont marqué, cette année, le phénomène de transition qui unit la méthode de l'opéra ancien à la musique moderne. *Sapho* et la *Navarraise* de Massenet ont, à ce point de vue, peu enthousiasmé le public qui leur a préféré avec justesse la délicieuse *Manon* du même auteur. Ces œuvres se présentent avec le même défaut scénique que la *Cavalleria Rusticana* de Mascagni; leur conception est trop heurtée, trop dramatique dans le sujet, pour supporter les mélodies et les récitatifs qui les encombrent. C'est leur manque de cohésion esthétique qui en diminue la valeur, qui détruit, en elles, tout le charme lent et poétique qui caractérise certaines de leurs plus tendres pages. Une telle compréhension de la musique nécessite une frivolité de pensée qui volète d'un sujet à un autre et qui sait procurer, comme dans les mièvreries de *Lakmé*, de *Joli Gilles*, et dans les bizarreries fantasques des *Contes d'Hoffmann*, cette vague jouissance mélodique, purement voluptueuse, qui est un des effets les plus attachants de l'art du chant et de la musique.

Inscrivons encore, au bilan annuel de la Monnaie, l'heureux développement des matinées du dimanche et l'intelligent but éducateur qu'elles préconisent; l'homogénéité de l'interprétation vocale; les brillantes qualités de l'orchestre de M. Sylvain Dupuis; le luxe de la mise en scène. Et nous n'aurons plus qu'à remercier l'artistique direction du soin jaloux avec lequel elle maintient notre Opéra au premier rang des grandes scènes lyriques.

P. G.

Chronique artistique.

Généralement, aux petites expositions de sociétés qui se succèdent chaque année à Bruxelles, la sculpture est fort sacrifiée. Quelques bustes, quelques figures de plâtre ou de bronze, dressées au milieu de la salle, ne parviennent pas à détacher de la cimaise les yeux des

Hosted by Google

visiteurs; au salon de la Société des beaux-arts qui a occupé cette année le musée moderne, ce sont, au contraire, les statuaires qui ont retenu l'attention.

Une admirable figure de Constantin Meunier, le *Vieux mineur*, une figure dans laquelle l'infatigable et admirable artiste semble avoir mis toute la mélancolie et toute la noblesse des longues carrières laborieuses attirait d'abord le regard et fixait l'émotion. Jamais le maître n'a été plus complet et plus puissant. Jamais, semble-t-il, il n'a exprimé tant de choses dans une attitude, un profil d'ouvrier, un affaissement de muscles.

Non moins remarquable est la collection des bustes de M. Vinçotte, donnant, en une conception toute différente de l'art sculptural, le sentiment de la perfection. Cet artiste est, je crois, l'un des premiers portraitistes de ce temps, un des seuls qui, dans une image, fixent une psychologie, racontent une existence. Toutes les œuvres qu'il exposait cette année sont vivantes, élégantes et fortes, toutes ont de la grâce et du charme, quelques-unes fixent un type en sa signification définitive : tel le buste de M. Montefiore-Lévy, millionnaire triste, désabusé et légèrement méprisant, tel celui de feu le duc d'Ursel, grand seigneur, à la fois bienveillant et hautain; celui de M. Guillery, parlementaire décoratif; celui de M. Baudoin, visage intelligent et dur; celui d'un jeune gentilhomme dédaigneux, qui avance avec orgueil la lèvre autrichienne et fait songer à quelque Habsbourg espagnol. Les portraits féminins de M. Vinçotte n'ont pas moins de charme : l'artiste en montre quelques-uns taillés en plein marbre qui apparaissent comme de véritables tours de force. Puis c'étaient encore des bustes de M. Dillens, de ce faire savoureux et gras, de cette vie élégante et joyeuse, qui caractérise la manière de ce sculpteur; un charmant portrait du poète Arnold Goffin, par M. Lagae; enfin, une noble figure casquée de la Justice et un buste de Mgr Granito di Belmonte, dans lesquels M. Jacques de Lalaing a mis cette élévation de style qui rachète chez lui une invincible froideur. Tout cela faisait, avec une jolie statuette agrandie de M. Philippe Wolfers, un tout sculptural qui semblait d'autant plus intéressant que l'ensemble des tableaux réunis était d'intérêt plus secondaire.

Assurément, on trouvait là quelques toiles de valeur; d'admirables Gilsoul, tel ce *Canal flamand,* sur lequel traînent les brumes du soir et qui évoque avec une rare puissance l'intimité douce de ce pays recueilli et rêveur dont la mysticité tendre se mêle à une douce et

Hosted by Google

tranquille sensualité, tels les excellents portaits de Georges-Olivier Desvallières, peintre émouvant et raffiné; un portrait élégant et simple de John Sargent; un bel automne de Claus; un agréable paysage de Matthieu; quelques bonnes toiles de Courtens; des fleurs de Berthe Art, Ketty Gilsoul, Alice Ronner; mais que de tableaux médiocres ou trop attendus! que de toiles quelconques et de mérite moyen! Au surplus, ne nous étonnons pas. La Société des beaux-arts a, semble-t-il, pris pour tâche unique de consacrer les gloires mondaines, d'enseigner au monde des salons ce qu'il est décidément de bon ton d'admirer. Incontestablement cela est fort utile; mais, étant donné ce point de vue, il faut renoncer à chercher en ces salons une œuvre émouvante et forte, précieuse et rare. Celles qui s'y trouvent ont l'air un peu dépaysé; elles font l'effet d'un homme original, qui, dans l'aimable « potin potin » d'un *five o'clock*, parlerait avec sincérité.

L. Dumont-Wilden.

Hosted by Google

LE RÉVEIL DU LIBÉRALISME.

« La vérité est que pendant long-
« temps nous avons bénéficié des
« divisions libérales. »

(EMILE VANDERVELDE, dans l'*Indépendance belge*, du 31 mai.)

Les adversaires de la R. P. lui ont adressé les quatre reproches suivants :

1° Elle allait rendre inextricables les opérations électorales;
2° Elle provoquerait l'émiettement des partis ;
3° Elle tuerait la vie politique;
4° Elle amènerait le « clichage » des électeurs.

La première de ces objections a été définitivement écartée dès le premier fonctionnement de la R. P. dans nos élections communales en 1896 ; la seconde est tombée en 1900, lorsque, à part la nomination d'un démocrate chrétien, nos trois grands partis ont seuls bénéficiés du nouveau système ; la troisième n'a pas survécu à la seconde expérience de la R. P. en 1902; la troisième vient de recevoir un éclatant démenti dans la journée du 9 juin 1904. « Ce qui aurait prétendument été cliché en 1900, écrivait dernièrement M. Louis Bertrand dans un intéressant article de l'*Avenir social* sur les *Elections du 29 mai envisagées au point de vue socialiste*, a été détruit dans les arrondissements d'Alost, Termonde, Saint-Nicolas, Mons, Tournai, Charleroi, Soignies, Hasselt, Liége et Huy-

Hosted by Google

Waremme. Pour le Sénat, le cliché de 1900 a été détruit à Bruxelles, à Anvers et à Ostende. »

La vérité est que si, sous le régime proportionnaliste, les déplacements de majorité sont plus lents, sinon plus rares, ils correspondent mathématiquement aux modifications qui s'opèrent dans l'ensemble du corps électoral. Il n'est plus possible à une poignée d'électeurs, embusqués dans un ou deux grands arrondissements, de modifier le gouvernement du pays, suivant qu'il leur plaît de se porter à droite ou à gauche. L'axe du pouvoir n'arrive à se déplacer que sous une poussée intense et générale, partant, sérieuse et stable, de l'opinion publique. Mais, une fois le courant établi, celui-ci ne peut que s'accentuer et tout laisse à prévoir que cette fois il nous conduira au port dans un avenir prochain, à moins d'un coup de barre maladroit donné par ceux dont il enfle les voiles.

* * *

Tous ceux qui ont suivi la campagne électorale ont été frappé d'un véritable renouveau dans l'élan, l'entente et même la popularité de la propagande libérale. Le succès des libéraux était dans l'air. Cependant nul ne le prévoyait si étendu, si général, si plein de promesses. Il serait superflu, après les calculs de la presse quotidienne, d'épiloguer sur les chiffres du scrutin. Le parti libéral a repris cinq sièges à la chambres sur les cléricaux et quatre sur les socialistes, sans en perdre aucun. Ce qui est autrement significatif encore, c'est que dans ces mêmes élections sa force électorale s'est accrue de 20 p. c., alors que celle des cléricaux s'élevait seulement de 9.5 p. c. et celle des socialistes de 5 p. c. Dans les provinces qui ont renouvelé à la même date une partie du Sénat, il n'est pas aussi facile de faire la part respective des divers partis; mais on peut établir que les forces de l'opposition y ont augmenté de 18 p. c. Une seule province, le Luxembourg, fait exception, mais tout le monde sait que les majorités gouvernementales y vont toujours en grandissant jusqu'au jour où elles s'effondreront à la suite du ministère.

Hosted by Google

Les élections provinciales du 5 juin, complétées par les ballottages du 11, ont accentué le mouvement commencé sous le régime proportionnaliste. Le fait est d'autant plus facile à constater que, dans la série des provinces soumises au renouvellement sénatorial, c'est le même corps électoral qui a dû se prononcer et, à une semaine de distance, on peut y constater presque partout, en faveur des libéraux, des augmentations qui se chiffrent par des centaines, et même dans certains cas par des milliers de suffrages (1). Sous ce rapport le premier tour est plus sincère que le second où, en dépit des mots d'ordre, dans quelques cantons une fraction des libéraux et dans d'autres cantons une fraction des électeurs socialistes ont voté pour les candidats cléricaux. Pareils accidents sont inévitables, on ne saurait assez le répéter, sous le régime majoritaire. Cependant, ici encore, les résultats du 5 juin pris dans leur ensemble n'ont pas été démentis le 12.

Il ne suffit pas de constater les succès du parti libéral : il importe d'en chercher les motifs.

Y aurait-il là, comme on l'a prétendu, une simple répercussion de la lutte entamée contre le cléricalisme par le gouvernement français? Il ne faut pas méconnaître que cette lutte se poursuit chez nos voisins du midi dans des conditions toutes différentes. Je n'irai pas jusqu'à soutenir qu'elle a plutôt favorisé en Belgique une réaction contraire, en ce qu'elle a fourni à la polémique cléricale l'occasion d'inventer le spectre du « combisme », pour remplacer l'arme du spectre rouge plus ou moins démodée. Les libéraux n'ont pas eu de peine à établir — et heureusement leur langage a été aussi unanime qu'affirmatif sur ce point, — qu'ils entendaient rester fidèles à leurs principes de liberté, alors même que la Constitution belge ne leur en ferait pas une nécessité absolue. Mais, si le spectacle

(1) Le fait est surtout caractéristique dans l'arrondissement de Bruxelles, où certainement un grand nombre d'électeurs socialistes qui s'étaient refusés à voter pour la liste Henderickx de la Rocca ont reporté leurs suffrages, le 5 juin, sur les candidats de leur parti. Leur rentrée au bercail n'a pas empêché le parti libéral de recueillir quelques mille voix de plus que le dimanche précédent, à Ixelles, à Saint-Gilles, à Molenbeek, à Anderlecht, etc.

Hosted by Google

de la politique française a pu exercer quelque influence, c'est exclusivement sur le socialisme belge où il a développé un germe de divisions, en renforçant au profit du libéralisme les partisans du bloc anticlérical. On pourrait ajouter, il est vrai, que l'exode des congrégations a donné une impulsion nouvelle aux antipathies populaires contre la mainmorte monacale dont les libéraux ne cessent de réclamer la répression au nom de la légalité constitutionnelle et de l'intérêt public. Par contre, il est à supposer que ces exilés volontaires n'ont pas franchi la frontière la besace vide, et que, comme cadeau de bienvenue, ils ont largement payé leur écot aux caisses où s'alimente la propagande électorale du cléricalisme.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à l'étranger, c'est chez nous qu'il faut chercher les causes du dernier revirement électoral, soit dans l'attitude du libéralisme, soit dans les fautes de ses adversaires —, peut-être dans ces deux facteurs réunis.

***

Le décuplement du corps électoral en 1894 avait pris le libéralisme au dépourvu. Recruté surtout dans la bourgeoisie éclairée et indépendante, celui-ci devait forcément, malgré les services qu'il avait rendus de longue date aux classes populaires, se trouver en minorité devant deux partis, dont l'un pouvait facilement embrigader les masses agricoles par l'entremise du clergé, et dont l'autre se présentait comme le champion exclusif des ouvriers sur le terrain économique aussi bien que politique. Cependant, il est bon de faire ressortir que sa décadence ne date pas de la première application du suffrage universel. Non seulement il garda ses anciens électeurs dans le premier scrutin qui suivit la revision de la Constitution, mais encore son amoindrissement parlementaire fut uniquement attribuable au régime majoritaire qui le condamnait à l'impuissance dans les provinces flamandes, et le sacrifiait, lors du second tour, dans les grandes villes ainsi que dans les districts industriels. Si alors l'élection s'était faite selon la votation actuellement en vigueur, il eut obtenu de 43 à 45 sièges au

Hosted by Google

lieu des 20 que lui laissa le régime majoritaire avec le corollaire des ballottages (1).

Ce fut dans les renouvellements subséquents, en 1896 et 1898, que ses effectifs électoraux subirent des diminutions croissantes, en même temps que le chiffre de ses sièges tombait à six. Même après l'établissement de la R. P., il n'obtint à la Chambre que 33 sièges contre 86 aux cléricaux, 32 aux socialistes et 1 aux démocrates chrétiens. En réalité, il portait la peine de n'avoir pu se mettre d'accord sur les deux questions qui tendaient à prendre le premier rang parmi les préoccupations du nouveau corps électoral : l'interventionnisme dans le domaine économique et l'organisation du suffrage universel. De son côté, le parti ouvrier socialiste, encore enivré de sa subite expansion, se souciait de l'anticléricalisme ainsi qu'un poisson d'une pomme; il se tenait tout entier sur le terrain écono-

(1) Dans son article sur les élections du 29 mai au point de vue socialiste, M. Louis Bertrand établit que, dans le dernier renouvellement sénatorial, le système majoritaire eut assuré à l'opposition 25 sièges au lieu de 24, « à prendre les choses au mieux », c'est-à-dire en supposant la coalition de toutes les forces de l'opposition! Si M. Bertrand, qui est un proportionnaliste convaincu, n'avait craint de fournir des armes à une certaine fraction de son parti, il aurait pu pousser le parallèle plus loin et montrer que si les dernières élections pour la Chambre s'étaient faites d'après le régime majoritaire, le second tour, « à prendre les choses au mieux », eût assuré aux socialistes 51 sièges (au lieu de 19), aux libéraux 6 (au lieu de 21) et aux cléricaux 26 (au lieu de 36). Quelle occasion de faire ressortir que sans la R. P. les cléricaux perdaient tout juste les dix voix qui leur restent, en même temps que les socialistes devenaient le groupe le plus important du Parlement.

Mais pour cela, il eût fallu : 1° que le ralliement des oppositions se fût opéré partout d'une façon intégrale; 2° que l'autre série de provinces soumise au renouvellement en 1902 et en 1906 n'eut pas assuré aux cléricaux, sous le régime majoritaire, un nombre de sièges supérieur à leur chiffre actuel. Or, ce dernier résultat est absolument invraisemblable, quand on songe que dans ces provinces figurent les arrondissements de Bruxelles et d'Anvers où, *actuellement*, l'addition des forces anticléricales l'emporte à peine de quelques mille suffrages (à Bruxelles 112,133 contre 109,785, d'après l'élection du 5 juin). Le régime majoritaire n'eut donc fait que maintenir le gâchis, les incertitudes, les incohérences et les injustices dont la R. P. nous a fait partiellement sortir il y a quatre ans. Ce qui n'empêche que je m'associe complètement aux critiques de M. Bertrand contre une organisation de la R. P. qui, en maintenant les circonscriptions actuelles, fait nommer la majorité du Parlement par la minorité des suffrages; ce qui est absolument antiproportionnaliste.

Hosted by Google

mique, où il réclamait les réformes d'application immédiate comme un acheminement vers le collectivisme. D'autre part, les cléricaux laissaient dans l'ombre leur ultramontanisme pour se présenter comme le seul parti capable de défendre, contre la poussée socialiste, l'ordre, la famille et la propriété.

On ne doit jamais oublier qu'un parti, surtout sous un régime de suffrage universel, comprend dans son organisation deux éléments distincts : une petite minorité qu'on peut qualifier d'état-major, c'est-à-dire les associations électorales, leurs dirigeants, leurs comités, leurs mandataires, leurs agents, leurs membres, voire un certain nombre d'électeurs décidés d'avance à accepter sa liste; ensuite, la masse de ceux qui lui apportent ses suffrages, parce qu'ils sympathisent avec son programme ou ses candidats actuels, mais qui ne se sentent liés par aucune obligation de discipline et qui ne se gênent pas, à l'occasion, pour porter leurs suffrages ailleurs, quand ils y trouvent des satisfactions d'opinion ou d'intérêt. Ce sont ces éléments mobiles qui font et défont les majorités.

Quelle attraction pouvait leur offrir le parti libéral, quand il se partageait entre deux fractions qui, après s'être attribuées des programmes à peu près semblables, paraissaient, en fait, poursuivre des politiques opposées, les uns se rapprochant des conservateurs, les autres des socialistes; les premiers ne dissimulant pas leurs répugnances pour le suffrage universel et les réformes démocratiques, les seconds se refusant à marquer la ligne qui les séparait du parti socialiste. Eût-il même obtenu la majorité par un coup de fortune électorale, le libéralisme n'eût su que faire de sa victoire. Il avait cessé d'être un parti de gouvernement. La jeunesse s'écartait de ses rangs et la classe ouvrière restait sourde à ses appels.

J'ai raconté ici comment quelques libéraux s'étaient attachés à l'œuvre de la rénovation libérale (1). Pour y réussir, il fallait d'abord la R. P. Celle-ci rendit la vie au libéralisme flamand et émancipa le libéralisme wallon de la domination socialiste.

(1) Voir les articles sur les « Récentes tentatives d'union libérale » dans la *Revue* des 15 février et 15 mars 1904.

Hosted by Google

Vint alors la « Déclaration des gauches libérales », qui non seulement affirma l'union du parti, mais encore constitua cette union sur des bases essentiellement démocratiques. Là est la cause première et principale de nos récents succès, comme l'a tout d'abord constaté M. Émile Vandervelde, en développant en ces termes la phrase qui sert d'exergue au présent article : « De nombreux électeurs radicaux, démocrates, votaient pour nous à cause de l'intransigeance de la fraction modérée du parti libéral. Mais aujourd'hui que l'union est faite sur un programme nettement démocratique, ces éléments avancés du libéralisme qui étaient venus à nous et qui n'étaient pas du tout socialistes, ont voté partout pour les candidats libéraux. »

Il s'est même manifesté depuis la rédaction de ce programme une tendance à y mettre en vedette certaines réformes qui sont de nature à rallier les autres partis d'opposition, et, par suite, à constituer un programme de gouvernement; ce sont : l'instruction obligatoire, l'abolition du remplacement, la suppression du vote plural, la réorganisation du Sénat. Au sein du parti socialiste, cette politique avait rencontré des adhésions significatives et, en particulier, celle de M. Bertrand; mais elle avait été écartée comme trop empreinte de modérantisme par la grande majorité du conseil général. De là le retour au libéralisme de nombreux électeurs qui n'ont jamais eu grande sympathie pour les théories collectivistes, mais qui s'étaient habitués à voter pour les candidats du Parti ouvrier socialiste, parce qu'ils croyaient trouver en eux les défenseurs les plus résolus des réformes pratiques aujourd'hui inscrites au programme du libéralisme uni.

En même temps, par une rencontre qui n'est étrange qu'en apparence, l'accentuation du programme libéral, loin de nous aliéner les électeurs modérés, nous a plutôt rendu leur appui. C'est que les libéraux ont montré nettement où ils veulent conduire le pays. Si les cléricaux venaient à tomber du pouvoir, il y a désormais pour les remplacer un parti gouvernemental avec un programme connu et populaire. Sans doute, pour en réaliser les différents points, il faudra le concours des socialistes; mais l'intérêt politique de ces derniers est garant

Hosted by Google

de leur attitude au sein de la nouvelle majorité, et le jour où ils voudraient aller plus loin, ils trouveraient en travers de leur route le parti libéral dont le concours leur est également indispensable. Ajoutons que le programme des gauches place partout des garanties à côté des réformes. Ainsi le libéralisme se retrouve dans son double rôle de facteur à la fois conservateur et progressif.

*
* *

A vrai dire, ce mouvement simultané de concentration autour du drapeau bleu a été grandement favorisé par la réaction qu'à développée à la longue la domination cléricale. Il n'y a point de parti qui ne s'use au pouvoir. Voici vingt ans que les cléricaux s'y sont installés ; c'est le plus long bail qu'en Belgique un parti ait jamais conclu avec la nation. Le gouvernement a froissé maints intérêts, déçu d'innombrables ambitions, et, en politique, la rancune des mécontents est plus tenace que la gratitude des satisfaits.

M. Edmond Picard a, un jour, spirituellement montré au Sénat que la Belgique est la terre promise des moyennes. Or, le gouvernement a dépassé la moyenne de ce que l'opinion publique permet à un parti. Ses nominations par trop partiales dans la magistrature, l'administration, le professorat, ont fini par révolter les sentiments de patriotisme et d'équité chez tous les citoyens qui ne regardent pas les fonctions publiques comme des dépouilles à partager entre les vainqueurs du scrutin. Le système de gaspillages et d'expédients pratiqué sur une si large échelle par le brillant ministre qui détient simultanément les portefeuilles des finances et des travaux publics, alarme de plus en plus, jusque parmi ses amis politiques, les esprits prévoyants qui savent où aboutit, pour les États comme pour les particuliers, l'accroissement indéfini des dettes. La progression des dépenses militaires, marchant de pair avec la faillite du volontariat et la désorganisation de l'armée, a uni dans une même opposition tous ceux qui veulent assurer notre défense nationale avec le minimum de charges et le maximum d'efficacité, au lieu de renverser la proportion de

Hosted by Google

ces deux termes. En même temps que les classes populaires découvrent chaque jour davantage l'insuffisance des lois sociales par lesquelles le gouvernement a essayé d'échapper à leurs réclamations légitimes, la destruction systématique de l'enseignement public, les faveurs prodiguées à toutes les institutions cléricales, la soumission croissante à l'intervention du clergé dans la distribution des faveurs gouvernementales aussi bien que dans la direction des affaires publiques, ont achevé d'indisposer tous les esprits sérieusement conservateurs qui ne sont pas entièrement inféodés au cléricalisme. Il faut rendre cette justice aux écrivains et aux orateurs du libéralisme que, dans les derniers temps, ils n'ont négligé aucun effort pour arracher à nos adversaires de droite leur masque de modération et les montrer ce qu'ils sont essentiellement : un parti confessionnel. Les discours de MM. Hymans, Huysmans, Braun, les brochures de la *Ligue de propagande libérale,* les articles convergents d'une presse nombreuse et dévouée ont exercé sous ce rapport, au moment opportun, une influence décisive.

Le mouvement actuel se serait produit, selon toute apparence, dès les élections de 1902, si les socialistes n'avaient commis l'imprudence de pratiquer ce que M. Bertrand a appelé dernièrement « une politique de casse-cou », en cherchant à arracher par la force ce que l'opposition était en train de conquérir par la légalité. Le fait qu'à la suite de cette agitation le gain des cléricaux ne fut pas plus considérable, montre combien le mouvement anticlérical devait déjà être profond dans le pays. Quand l'opinion s'est reprise, elle a fait la part des responsabilités; elle a tenu compte aux libéraux non seulement de ce qu'ils avaient joué le rôle de conciliateurs, mais encore de ce qu'ils avaient courageusement refusé de pactiser avec l'émeute. On le verra bien, dans deux ans, quand les provinces qui ont voté en 1902 sous la pression immédiate des événements d'avril, seront à leur tour appelées à renouveler les mandats de leurs représentants.

Le *Patriote* du 31 mai laisse échapper cet aveu peu rassurant pour les siens : « Dans deux ans, trois arrondissements seront

Hosted by Google

douteux, à Anvers, à Namur, à Dinant. » — Ajoutons-y Bruxelles où, à en juger par les derniers scrutins, il y a un et peut-être deux sièges à gagner par les libéraux, sans compter les gains à réaliser par les socialistes et les démocrates chrétiens. Il suffirait donc, par des groupements concertés avec les autres partis d'opposition d'après la méthode préconisée par M. Paul Janson pour les petits arrondissements, d'enlever encore cinq ou six sièges dans le pays flamand, à Roulers-Thielt, Ypres, Turnhout, où la droite monopolise la députation(1); — à Ostende-Furnes, où la conquête d'un siège sénatorial dans le dernier scrutin fait présager celle de deux sièges pour la Chambre; — peut-être, dans le Brabant même, à Nivelles et à Louvain, où le libéralisme a fait d'énormes progrès numériques. Dix sièges perdus et la majorité s'effondre! Au pis aller, 1908 complètera la débâcle. Et, avec l'aide de la R. P., ce sera pour longtemps.

***

Les cléricaux ont-ils quelques chances de remonter le courant? La crise du libéralisme est finie; celle du cléricalisme commence. Il semblerait assez naturel qu'après avoir constaté leur affaiblissement continu, ils cherchent à en supprimer les causes et, sans doute, les plus prévoyants de leurs chefs chercheront à les y amener. Mais ils doivent compter avec leurs intransigeants qui ne manqueront d'attribuer les défaites du parti précisément à ses hésitations et à ses atermoiements. Ce sont ceux qui déjà, dans les deux Chambres et davantage encore au dehors, préconisent une politique de combat; poussent à la rupture avec les grandes puissances en révolte contre la papauté; réclament avec une entière franchise l'application

(1) Nous pouvons faire notre à cet égard l'opinion que M. Émile Vandervelde émettait, il y a quelques jours, dans la *Petite République* de Paris: « J'ai toujours considéré les cartels et les alliances comme un mal, mais un mal parfois nécessaire. Dans l'état actuel des choses, j'estime qu'il faut faire le cartel pour le suffrage universel dans les petits arrondissements, partout où la coalition des libéraux, des socialistes et des démocrates chrétiens est indispensable pour arracher un siège aux cléricaux. »

Hosted by Google

intégrale de la formule : l'État hors de l'école; trouvent insuffisante la cléricalisation de nos services publics et vont jusqu'à se faire donner des leçons de modérantisme par M. Woeste. C'est, d'ailleurs, une illusion de s'imaginer qu'on puisse rompre, comme on veut, avec une politique confessionnelle. La droite est prisonnière du clergé, et celui-ci n'est pas d'un tempérament à s'incliner devant des considérations de prudence, alors surtout que la papauté actuelle semble reprendre la tradition de Pie IX plutôt que continuer celle de Léon X.

Cependant, ce n'est pas seulement du cléricalisme que les libéraux doivent tenir compte, mais encore des autres partis intéressés avec eux au renversement de la majorité. Les socialistes sont sortis des dernières élections non moins maltraités que les cléricaux. Nous en avons indiqué la raison, à la suite de leurs propres chefs. Mais cette raison elle-même se rattache à une cause plus profonde dont les effets continueront à se faire sentir.

Le socialisme belge est sorti de sa période épique. Il éprouve le sort de tous les partis, on peut presque dire de toutes les religions, qui se donnent pour appelés à régénérer le genre humain et qui sont réduits à ajourner indéfiniment la réalisation de leurs promesses. Il a perdu l'attrait de la nouveauté et l'espèce de fascination qu'il exerçait sur les âmes simples. Ce n'est plus qu'un parti politique comme les autres et voici que l'intrusion forcée des préoccupations anticléricales l'amène à conclure des alliances qui sont un démenti à la guerre des classes. De là un certain flottement qui désoriente les adeptes les plus convaincus de ses théories, et jusqu'à un certain point brise son élan révolutionnaire. De là aussi des contradictions qui se manifestent non seulement dans le langage des interprètes de ses deux fractions, mais jusque dans l'attitude de son principal chef, M. Vandervelde, quand celui-ci, d'une part, reconnaît l'utilité de s'unir aux libéraux pour combattre le cléricalisme et, d'autre part, proclame la nécessité d'accentuer encore la politique de classe.

En réalité, le socialisme belge paraît arrivé à un tournant de son histoire; il s'agit de savoir si, fidèle à son idéal collecti-

Hosted by Google

viste, il restera, comme en Allemagne, un parti purement économique ou si, soucieux des nécessités pressantes du moment, il cherchera, comme en France, à former avec les libéraux un bloc anticlérical. Les deux tactiques semblent difficilement conciliables et tant qu'il ne se sera pas prononcé entre elles, il restera dans la position désavantageuse où se trouvait le libéralisme à l'époque de ses divisions et où le parti clérical va sans doute entrer à son tour.

***

Ainsi, lorsqu'on envisage les conditions tant externes qu'internes du parti libéral, tout porte à présager une continuation rapide de son relèvement. Il n'a qu'à persévérer dans la voie qui, de l'aveu de ses adversaires, lui a valu son premier retour de fortune. Mais il ne doit pas oublier que ses responsabilités grandissent avec ses succès. Qu'il vise surtout à éviter des fautes qui pourraient tout compromettre, et cette fois irrémédiablement, car les électeurs ne lui pardonneraient pas d'avoir à nouveau trompé leur confiance. En premier lieu il faut que ses chefs, quels qu'ils soient, sachent faire à l'union du parti les sacrifices nécessaires, fussent-ce des sacrifices d'amour-propre ; ensuite qu'ils ne laissent pas révoquer en doute soit la sincérité de leurs promesses à la démocratie, soit la fermeté de leur attitude devant les revendications excessives de leurs alliés éventuels.

Nous possédons un programme qui a rallié toutes les fractions du libéralisme et à leur suite le corps électoral. Sachons nous en servir et ne perdons aucune occasion de nous en inspirer, mais sans permettre à des divergences secondaires sur des points d'application d'obscurcir les grandes lignes de notre entente.

La gauche libérale de la Chambre ne s'est pas seulement renforcée par le nombre, mais encore par la valeur de ses recrues. A côté de nouveaux-venus que précède une certaine réputation locale, figurent des hommes qui ont déjà fait leurs preuves comme orateurs politiques et qui ont en même temps l'avantage d'avoir été étrangers à nos anciennes querelles. On

Hosted by Google

peut affirmer que jamais cette gauche n'a été plus unie. Puisse-t-elle ne plus renouveler aussi fréquemment le spectacle toujours fâcheux d'un groupe divisé en trois tronçons, dont l'un vote *pour*, l'autre *contre*, et dont le troisième s'abstient, dès qu'il s'agit d'un débat étranger à la question cléricale. C'est pour éviter ces divergences qu'ont été inventées les réunions parlementaires, et il serait peut-être désirable qu'elles fussent plus fréquentes, comme aussi qu'on y appelât, autant que possible, la gauche libérale du Sénat, quand l'objet intéresse l'organisation ou la direction du parti.

Il y aurait lieu ensuite d'examiner si nous allons laisser sans solution les questions délicates et complexes soulevées par la coexistence de la Fédération libérale et de la Fédération progressiste, voire dans certains arrondissements par les rapports entre les organismes locaux qui représentent les diverses nuances ou les divers groupements du parti. Si la tentative de régulariser ou d'améliorer ces rapports devait aboutir à de nouveaux tiraillements, mieux vaudrait laisser les choses en l'état. Mais nous estimons que le problème mérite d'être examiné de près, dut-on varier les solutions suivant les circonscriptions. On a parlé à ce propos d'un congrès libéral. Personne n'en serait plus partisan que nous, à condition que ce congrès tende moins à imposer qu'à sanctionner des résolutions dont l'utilité serait démontrée et acceptée d'avance, — qu'il s'agisse d'organisation ou de programme.

L'activité surabondante du libéralisme, maintenant surtout qu'il s'est réconcilié avec les jeunes générations, trouvera largement son emploi dans l'organisation d'une propagande qui est de toute nécessité, si nous voulons raffermir et développer les résultats de nos dernières campagnes.

Cette propagande doit recevoir tous nos soins, non seulement à la veille des élections, mais encore dans toutes les circonstances où nous avons le moyen de nous mettre en rapport avec les électeurs tant des classes rurales que des masses industrielles; elle doit s'opérer par la conférence, le journal, la brochure, la fondation d'institutions politiques et économiques; elle ne doit pas seulement viser la lutte anticléricale,

Hosted by Google

mais comprendre également, suivant les milieux, les autres points de notre programme; elle ne doit pas seulement définir ce que nous voulons, mais encore ce que nous ne voulons pas, en d'autres termes les points où nous différons des autres partis.

Pour réussir dans cette entreprise, il faut tout d'abord perfectionner nos organisations locales. Nous devrions posséder dans chaque commune de chaque arrondissement, suivant l'exemple de nos adversaires, tout au moins un correspondant qui put entrer en relations avec les comités cantonaux et régionaux. Nous pourrions alors poursuivre également, avec plus d'efficacité et d'ensemble, un autre objet essentiel : la rectification des listes électorales, si impudemment falsifiées dans certaines communes. C'est dans les localités rurales du pays flamand que le besoin de cette rectification se fait surtout sentir et malheureusement c'est là aussi que nos cadres ont le plus de peine à s'établir.

Il est bien entendu que cette organisation devra rester exclusivement aux mains des libéraux. Trop de points séparent ceux-ci des socialistes et des démocrates chrétiens pour que le rapprochement ne doive pas se borner à une action parallèle, suivant l'heureuse expression de M. Paul Janson.

Actuellement, la grande préoccupation est de nous débarrasser de la domination cléricale et l'entreprise est en bonne voie. Pour cette œuvre de libération et de délivrance, tous les concours sont les bienvenus. Cependant, nous ne devons jamais oublier que la lutte contre l'anticléricalisme n'est pas l'unique objet du parti libéral. Il possède lui aussi un idéal plus vaste et il a, plus que jamais, le droit d'aspirer à redevenir un jour non pas seulement l'élément principal d'une majorité anticléricale, mais la majorité elle-même, comme il l'est déjà redevenu dans les cantons où, le 5 juin, après une longue période de minorité relative, il a reconquis par ses seules forces la majorité absolue des suffrages.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

TAINE, STENDHAL... ET L'ITALIE

L'opinion qu'on se faisait généralement de Taine était celle d'un écrivain sagace, érudit et scrupuleux. Il a été exalté. Ses livres ont eu le succès de librairie dont le grand public honore, malgré leur sévérité d'abord, les ouvrages de fond. Le format courant du roman du jour a succédé pour lui aux graves in-octavo dont s'accommode la science pure. On scrute la vie de cet écrivain dans ses moindres replis. Après le premier volume de sa correspondance, voici qu'a paru le second.

A vrai dire, cette réputation, où il se mêle quelque idolâtrie, n'était pas jugée inattaquable par tous. On avait d'abord critiqué les idées. M. Droz, dans une série de conférences à la faculté des lettres de Besançon (*Revue des cours et conférences*, année 1896, t. II), avait considérablement réduit la valeur intrinsèque de ces idées. M. le vicomte Henri Delaborde, dans un article paru à la *Gazette des beaux-arts* (1er juillet 1866), avait contesté plus particulièrement la valeur du critique d'art. Puis voici qu'on émit des doutes, non plus sur la valeur de l'œuvre, mais sur son originalité, sur sa crédibilité. En décembre 1896, l'éminent historien de la révolution française, M. Aulard, dans une retentissante leçon d'ouverture, démontrait au public stupéfait que la majorité des références de Taine, historien de la grande crise de 1789, étaient fausses. De même, l'originalité de Taine, historien de l'art, esthéticien, nous apparaît fort limitée. La théorie du milieu, qui suscita tant de bruit autour de la *Philosophie de l'art*, du *Voyage en Italie*, qui fut le meilleur de son enseignement à l'école des

Hosted by Google

beaux-arts, cette théorie n'est pas de Taine, mais de Stendhal, ou, du moins, se trouve dans Stendhal. Car Stendhal a-t-il été original lui-même? C'est, en effet, fort douteux. Je n'entends pas infirmer la valeur d'une telle théorie : ce fut fait, un peu lourdement d'ailleurs, par M. Delaborde; mais il est utile, pour l'histoire des idées au XIX^e siècle, de préciser le lien qui unit Taine à Stendhal.

* * *

M. Gabriel Monod, au moment d'entreprendre son premier voyage d'Italie, demanda conseil à Taine. Taine lui répondit : « Avant de partir, faites-vous une idée de l'Italie... Puis, vous la verrez. » C'est l'aveu que l'œuvre d'art s'explique non par elle-même, mais par le milieu qui l'a produite. Pour Stendhal comme pour Taine, l'art est l'expression fidèle de la société. L'auteur de la *Chartreuse de Parme* le dit expressément : « Il faut toujours chercher l'explication des monuments antiques, disait l'un de nous, dans les habitudes des peuples qui les ont élevés (1). » Les études sur la société voisinent sans cesse avec les observations esthétiques, comme par une naturelle association d'idées. La société italienne est minutieusement décrite dans *Rome, Naples et Florence*, livre qui reste, avec la *Chartreuse de Parme*, un des documents les plus précieux sur la vie des principautés italiennes sous le régime Metternich. Mais le parallélisme des études ayant pour objet l'art et la société s'aperçoit mieux dans les *Promenades dans Rome*. Et il est érigé en système dans l'*Histoire de la peinture en Italie*.

L'art s'est épanoui, et c'est bien la pensée de Taine, surtout aux époques où l'homme valait par son individualité physique et agissante, par sa sensibilité. Or, voyez le rôle important que joue la sensibilité dans les réflexions de Stendhal : « Le sentiment des beaux-arts ne peut se former sans l'habitude d'une rêverie mélancolique... (2). » L'époque et le pays favorables à la floraison artistique seront précisément ceux où la sensibilité, le développement libre et spontané de l'individu

(1) *Promenades*, t. II, p. 48.
(2) *Ibid.*, t. II, p 239.

Hosted by Google

sont portés au plus haut point. Le pays idéal sera l'Italie. Telle est la vraie raison du culte passionné que Stendhal lui a voué. En effet, l'Italie est le pays de l'amour constant et profond, de la jalousie et des crimes passionnels.

L'Italien est avant tout lui-même, et cet individualisme, cette sensibilité, font qu'il agit spontanément, sans aucune des réflexions sociales qui auraient agité au préalable l'âme d'un homme du Nord, plus strictement plié au joug de la société. Un jeune Anglais donne un coup de cravache au maître armurier qui ne lui a pas livré une commande irréprochable : « Voyant son maître battu, un ouvrier saisit une vieille lame d'épée et la plonge dans la cuisse de l'Anglais, qui fut sur le point d'en mourir (1). » Émoi dans la colonie anglaise. Un cardinal riposte : *Si vivis Romæ, romano vivito more.* Les anecdotes abondent. Laisser-aller, mépris du qu'en dira-t-on, passion, bravoure, mépris des lois, caractérisent cette race énergique dont de beaux spécimens existent encore (en 1828) dans le quartier du Transtévère. Les contemporains de Stendhal agissent comme ceux de Benvenuto Cellini.

Chez un peuple de cette « énergie », l'éducation de l'individu doit tendre, comme celle du Spartiate, à un farouche *struggle for life* dans toute l'acception sauvage du mot. Les exercices du corps, « si utiles aux gens riches avant l'invention de la poudre » (2), y tiendront une grande place; l'individu doit se défendre seul, avant de compter, comme nous autres, bourgeois du XX^e^ siècle, sur la protection de la police. Ce culte de la force physique, du corps humain harmonieusement développé pour la lutte, est le principe même de la Renaissance italienne. Et Stendhal formule cette définition que je considère comme la source même des théories de Taine : « La beauté, c'est la prédiction d'un caractère utile. La poudre à canon a changé la manière d'être utile. La force physique a perdu tous ses droits au respect (3). » Taine, lui aussi, a fait de

(1) *Promenades*, t. II, 293.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 253 et 293.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 208.

Hosted by Google

l'étude du nu le ressort principal de l'éducation artistique en Italie. « Toute la peinture italienne roule sur cette idée : elle a retrouvé le corps nu (1). » Je n'ai pas à critiquer l'assertion de Taine. Il apparaît trop clairement que le nu n'explique pas suffisamment un Fra Angelico, ni la peinture religieuse des Préraphaëlites et de Raphaël lui-même. D'ailleurs, les prétentions anatomiques des artistes italiens ne prévalent guère qu'après l'exemple dangereux de Michel-Ange. « La poudre à canon, dit Stendhal, a contribué à anéantir le culte du nu. » Mais aussi bien le christianisme. La pudeur qui dissimule les harmonies corporelles est une idée chrétienne : « La pudeur, cette mère de l'amour, est un des fruits du christianisme (2). » Taine dira de même : « L'homme s'est transformé en s'habillant et en devenant chrétien (3). » En fait, les papes ne furent pas tous des Jules II ou des Léon X. Les chrétiens, officiellement reconnus, ont été d'officiels Vandales, et quand on scrute les ruines de l'antiquité, il faut songer aux barbares et, beaucoup plus encore, aux fervents néophytes. Le concile d'Elvire défend la reproduction des scènes de la vie des saints ou de la vie du Christ. Jusqu'à la fin du IX^e^ siècle, la statuaire n'est pas employée pour la décoration des édifices religieux. Cette pudeur est devenue la pudibonderie, le *cant* anglo-saxon pour lequel Stendhal n'a pas assez de sarcasmes et que résume fort bien le mot de Tartufe à Dorine :

« Couvrez ce sein que je ne saurais voir. »

Mais cette pudeur, si elle dissimule les beautés physiques, révèle les beautés morales. D'où la différence énorme entre une madone de Raphaël et une fresque de Pompéï. Nuance que Stendhal a parfaitement saisie et que Taine, dans son ardeur systématique à faire des femmes de Raphaël des créatures athlétiques, a lourdement négligée.

L'antipode de l'Italie sera la France ou, mieux encore,

(1) *Voyage en Italie*, t. I, p. 178.
(2) *Promenades*, t. II, p. 35.
(3) *Voyage en Italie*, t. I, p. 164.

Hosted by Google

l'Angleterre et les États-Unis. « Je ne puis peindre les mœurs d'Italie qu'en me servant, pour le fond de mon tableau, des mœurs de Paris ou d'Angleterre, qui font ombre et marquent les contours par l'opposition des couleurs (1). » Ainsi de la France, parce que l'amour y est moins fréquent. Les Français n'aiment réellement que ce qui est la mode. Or, la mode, qu'est-ce autre que le contraire de l'individualisme? Il y a pourtant eu en France quelques âmes passionnées, « nobles et tendres, comme Mme de Lespinasse, Napoléon, le condamné Lafargue » (2).

Pourquoi Napoléon et le condamné Lafargue? Napoléon, dans sa campagne de 1796, était amoureux fou et écrivait des lettres où éclate la passion. « Mme R... disait, en les lisant : « On voit bien qu'il était Italien. » C'est aussi mon avis (3). Napoléon était sentimental par ce qu'Italien. Quant au condamné Lafargue, il était coupable de crime passionnel, il avait tué sa maîtresse dans un moment de jalousie.

Les Français n'ont pas d'âme, ils n'ont que de l'esprit : « La France produira des Voltaire, des Courier, des Molière, des Hoche, des Danton, des Carnot; mais j'ai bien peur que les beaux-arts n'y soient toujours dans la situation des orangers des Tuileries (4). » En effet, Montaigne, dans son *Voyage en Italie*, écrit en 1580, dix-sept ans après la mort de Michel-Ange, ne dit pas un mot des fresques d'André del Sarto, Raphaël et Corrège. Et Voltaire, parlant des beaux-arts, est tout à fait réjouissant. Analyse, logique, esprit, clarté, emphase qui sonne creux (*Corinne*), voilà ce qu'on trouve chez les « Barbares », comme on les appelait du temps de Jules II et de Léon X; mais de sensibilité artistique, point. Au contraire, « à la première vue et sans aucun raisonnement métaphysique, une statue de Canora émeut jusqu'aux larmes une jeune femme italienne ». L'histoire des Français justifie dans une certaine mesure le mépris dont les gratifie Stendhal.

(1) *Promenades*, t. II, p. 258.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 24.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 125 et 126.
(4) *Ibid.*, t. II, p. 48.

Hosted by Google

Depuis les Gaulois de Brennus jusqu'au connétable de Bourbon, dont les brutes bardées de fer s'ingénièrent si bien à ne laisser des fresques de Raphaël qu'un beau souvenir brumeux, en passant par Robert Guiscard, qui transforma le Forum en marché aux bœufs (*campovaccino*), le peuple d'en deçà semble s'être acharné contre la patrie du beau. En France, un appréciateur sain de ces beautés, tel le président de Brosses, est une anomalie. Le geste le plus fréquent est celui de Voltaire, « qui eut quitté les salles de Raphaël en haussant les épaules et en faisant des épigrammes ».

Mais le plus grand obstacle au développement des beaux-arts — et la raison est commune à la France et à l'Angleterre —, c'est la civilisation. Qui dit civilisation, dit organisation. *Civitas*, c'est l'état organisé. La cité, c'est l'individu soumis à la communauté, la défaite de l'individualisme. La civilisation, c'est la mode organisée, installée dans la constitution.

« L'effet de l'idée nivelante du XIX^e^ siècle va plus loin; elle défend d'*oser* et de travailler à ce petit nombre d'hommes extrordinaires qu'elle ne peut empêcher de naître (1)... Paris n'est qu'une république où règne l'égalité, où l'on est homme de société avant tout, car chacun sait que l'on n'arrive à la fortune et à la gloire que par les relations de salon (2). » L'Académie française fut créée pour « bâillonner les écrivains en humeur d'indépendance ». A qui la faute? A l'organisation de l'État : « Le siècle des budgets et de la liberté ne peut plus être celui des beaux-arts. » Les objets utiles, comme un chemin de fer, comme un asile de pauvres, ne donnent pas la sensation du beau. D'ailleurs, « le citoyen de New-York » n'a pas le temps de le sentir. Voilà qui fait penser à John Ruskin et à son horreur de la locomotion artificielle. De même, l'artiste devra se tenir à l'écart du monde, où sa personnalité risque de s'évanouir. Et Stendhal a un mot très dur pour les artistes mondains : « Quant aux artistes qui veulent des titres, de l'argent, des croix, des costumes, il n'y a qu'un mot à leur

(1) *Promenades*, t. I, p. 297.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 62.

Hosted by Google

dire : « Faites-vous raffineurs de sucre ou fabricants de « faïence, vous serez plus tôt millionnaires et députés (1). »

Il va sans dire que dans un pareil pays, la critique d'art ne saurait qu'ergoter : « Les discussions politiques ôteront la « rêverie et les doux loisirs sans lesquels Cimarosa ou Canova « n'ont point de vrais juges à attendre (2). » Un pays trop occupé de ses libertés est distrait du sentiment des beaux-arts; le pays idéal est donc celui où règne un bon tyran; c'est pourquoi Stendhal admire les États italiens, Napoléon Ier et tous les despotes en général. Florence, gouvernée par Laurent le Magnifique, enfante des merveilles; république, elle perd la prédominance artistique en Italie; Rome, dirigée par Léon X, recueille son héritage.

Ajoutez à l'influence du milieu sentimental et individualiste, du régime politique, celle de l'école technique : « Il faut voir « ce que devient un jeune peintre, suivant qu'il suit à Venise « l'école du Titien, ou à Rome celle de Raphaël; suivant que, « dans une jeune femme qui joue avec son enfant, il ne voit « que la *couleur* ou bien que l'expression et la noblesse des contours. » Cette omnipotence de l'école ne suffirait pas d'ailleurs à expliquer la sortie bruyante de Michel-Ange de Caravage, du Dominiquin, voire même du Guide, loin des théories édulcorées des Carrache.

La piété, et un autre sentiment moins noble, mais qui se confond souvent avec le premier, dans la période formaliste des religions, influent également sur la création de l'artiste : « Sans les sommes dépensées par la piété et ensuite la vanité, nous n'aurions pas le quart des chefs-d'œuvre des grands artistes. » L'art religieux, du moins un art sincère, en correspondance intime avec la foi du croyant, ne saurait exister dans le pays de l'irréligion. Là, plus qu'ailleurs, l'influence du milieu est sensible. Je n'en veux pour preuve que les essais tentés à notre époque pour représenter des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'histoire de l'art est constante à cet égard. Jusqu'à la fin du XIIIe siècle, la sculpture réalise des

(1) *Promenades*, t. II, p. 91.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 131.

Hosted by Google

types d'une élévation morale admirable; déjà vers 1270, on sait quel scepticisme Louis IX rencontre autour de lui quand il veut rallier de nouveaux croisés. Au début du XIVe siècle Philippe IV le Bel blasphème la papauté; détruit l'ordre des Templiers, incarnation même du principe des Croisades. Aussi bien, au XIVe siècle, apparaît le réalisme de l'école de Bourgogne. Alors les vierges folles se contorsionnent, les draperies calmes et pures se froissent en un remous désordonné, l'architecture gothique se fatigue dans un effort anormal, dans la poussée exagérée et maladive des voûtes vers un ciel problématique. Au XVe siècle, on rencontre encore quelques interprétations naïves et poétiques de la légende sacrée, dans les écoles régionales françaises. Fouquet miniaturise les figures du livre d'*Heures* d'Étienne Chevalier. Mais dans le fond, ce n'est plus le mont du Golgotha, mais la colline du beau pays de Touraine, que baigne quelque fleuve français aux eaux nonchalantes. Au XVIe siècle, à la suite des guerres d'Italie, le faux goût mythologique et anatomique de la première décadence italienne s'introduit en France, avec le Rosso, Primatice, et Toussaint Dubreuil. Et dès lors, les Vierges et les saint Jean sont plus soucieux de leur eurythmie que de leur foi.

De même en Italie. Giotto, les Siennois, sont les contemporains des grands fondateurs d'ordres. On sait l'influence exercée par Savonarole sur Michel-Ange et sur beaucoup d'artistes florentins travaillant alors à Rome, comment quelques-uns, surtout Botticelli, revinrent sous sa pression morale à des formes plus saines et plus tranquilles. Et si les artistes italiens surent souvent doser habilement l'imitation de l'antiquité et leur sentiment religieux, cela ne tient-il pas au voisinage d'un culte plein de célestes imaginations, de cérémonies toutes puissantes sur l'âme des chrétiens? Stendhal le dit, et avec beaucoup d'esprit : « Les papes ont centuplé « l'étendue du beau, en lui donnant pour auxiliaire la peur de « l'enfer; de 1200 à 1700 cette peur décida les vieillards « riches. » Cela ne fait-il pas penser aux terreurs de l'an 1000, alors que « le monde se couvrit d'une blanche robe d'églises ».

Hosted by Google

Le christianisme, pour Stendhal comme pour Chateaubriand, est une religion belle, artistique. Mais, poussée à l'extrême sévérité, elle peut anéantir l'art et l'étouffer sous l'austérité. Le protestantisme, en effet, a rejeté les arts plastiques; il n'a gardé que la musique grave de Luther et de son maître Goudimel; il a honni les arabesques des corps harmonieux et les figures extasiées, l'architecture même, art sévère qui eût pu fléchir ses rigueurs. Stendhal le dit expressément : « Le siècle de Léon X est là tout entier (dans les Loges de Raphaël); mais le monde alors n'était point gâté par le puritanisme genévois ou américain. Je plains les puritains, ils sont punis par l'ennui (1). » L'art religieux est donc le reflet même du milieu religieux.

Telles sont les conditions morales de l'art; mais il dépend aussi de lois physiques et, par-dessus toutes, de la loi du climat : « Un beau climat est le trésor du pauvre qui a de l'âme. Quel bonheur pour les artistes pauvres, tels que Horace, Virgile et Properce, quand la capitale du monde est bien située! Figurez-vous Paris placé par hasard à Montpellier ou à la Voulte, près de Lyon. Toute la partie tendre des arts est impossible, du moins *stentata*, dans un climat où, trois fois par jour, les nerfs sont *montés* d'une façon différente (2). » Oui, la sérénité gréco-chrétienne d'un Raphaël, né sous un ciel pur, s'oppose clairement au talent angoissé, mystérieux, profondément moderne d'un Rembrandt, qui a vécu sous les brumes de Hollande. Voyez cette boutade : « Qui peut aimer le Corrège à Paris, lorsqu'il fait un vent de Nord-Est? Ces jours-là, il faut lire Bentham et Riccardo (3). » Cette influence du climat s'affirme en architecture. « Les pluies d'orage subites, comme il en tombe à Rome, le soleil qui, six mois durant, donne la fièvre, proclament la nécessité de promenades à couvert : d'où les basiliques (4). » Aussi, certaines constructions, logiques sous le ciel méridional, sont absurdes dans les climats bru-

(1) *Promenades*, t. I, p. 226.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 106.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 193.
(4) *Ibid.*, t. I, p. 219.

Hosted by Google

meux du Nord : « La Bourse de Paris ne sera qu'une copie d'un temple grec. Or, il ne pleut en Grèce que pendant un mois, et, à Paris, il pleut deux cents fois par an. Cette aveugle imitation de l'antique, qu'on appelle *classicisme* dans les lettres, l'architecture pourra-t-elle jamais s'en débarrasser? Une Bourse, calculée d'après les convenances du climat pluvieux, serait laide à voir; ne vaut-il pas mieux produire du beau à tort ou à raison. » Stendhal semble oublier qu'il y a une architecture soucieuse de ménager le beau et l'utile, accommodée aux rigueurs de notre climat : c'est l'architecture des bords de la Loire, des châteaux français du XV^e^ et du XVI^e^ siècle.

Ainsi, des causes morales et physiques déterminent en grande partie l'œuvre de l'artiste. Quelle que soit la valeur d'un tel système, il importait de préciser l'initiation de Taine par Stendhal à ce « déterminisme » esthétique.

***

Sans doute, la théorie du milieu n'est pas coordonnée dans Stendhal comme elle l'est chez Taine. Stendhal connaît trop la valeur relative des idées pour construire un système. Il ne veut point faire violence à son esprit. Tel jour, son âme le dispose aux antiquités sévères ou jolies, le Colysée ou la villa Madamma. Tel jour, il incline aux peintures du Guide; tel jour, aux fresques « nobles et belles » de Raphaël. L'esthétique apparaît, sans parti pris, au gré des variations atmosphériques et de l'humeur sentimentale; elle se dégage spontanée, fine et souriante; et ces promenades au jour le jour sont la plus spirituelle application de la thèse. Il est d'ailleurs facile, par des points particuliers, de montrer les singulières affinités des deux écrivains. Prenons notre exemple au cours même du *Voyage en Italie*, suivons Taine à Rome, où il a suivi Stendhal.

Le voyage de Taine à Rome se divise méthodiquement en plusieurs compartiments : les Antiques, la Peinture, Villas et Palais, les Églises, la Société, la Semaine Sainte. Pour Taine, l'antiquité se résume dans le musée du Capitole, celui du

Hosted by Google

Vatican, le Panthéon, le Colysée, les Thermes de Caracalla. C'est peu. Taine n'a pas un mot pour les Arcs de triomphe, cette construction originale que les Grecs n'ont pas connue, ni pour la belle sculpture romaine, celle de la colonne Trajane, ni pour bien d'autres choses encore. Comme partout ailleurs, il a vu gros, détachant d'énormes morceaux d'un ensemble complexe, pour construire son édifice à lui. Voici des impressions sur la statue de Marc-Aurèle :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 191.

Pour l'expression, *le naturel admirable* et la beauté du dessin, la statue de Marc-Aurèle est le contraire de celle que nos sculpteurs nous donnent à Paris. Par exemple, le Henri IV du Pont-Neuf n'a l'air occupé que de ne pas tomber à cheval. Marc-Aurèle est tranquille et simple. Il ne se croit nullement obligé d'être un charlatan, *il parle à ses soldats*. On voit son caractère, et presque ce qu'il dit.

TAINE, t. I, p. 184.

Au centre de la place est une statue équestre de Marc aurèle en bronze. L'attitude d'un *naturel achevé*; il fait un signe de la main droite : c'est une petite action qui le laisse calme, mais qui donne de la vie à toute sa personne. *Il va parler à ses soldats*, et certainement parce qu'il a quelque chose d'important à leur dire. Il ne parade pas; ce n'est pas un écuyer, comme la plupart de nos statues modernes.

Au Vatican, on visite le Braccio Nuovo, puis le musée Pio-Clementino. Taine cite dans le même ordre les statues décrites par Stendhal : le Torse, le Méléagre, le tombeau des Scipions, le Persée et les Athlètes de Canova, le Mercure ou Antinoüs du Vatican, l'Apollon du Belvédère, le Laocoon. Tous deux ont bien distingué la grande sculpture du Ve siècle, et, d'autre part, la sculpture du IVe, de l'époque hellénistique, de l'époque romaine, et, dans la sculpture romaine, la décadence à partir des Antonins. Tous deux ont compris que Lessing avait mal légitimé son amour pour l'art grec en se basant sur Laocoon, et que les marbres d'Elgin l'emportaient sur l'Apollon et le Laocoon. Tous deux font allusion à l'admiration de Michel-Ange pour le Torse. Tous deux, à propos du Méléagre,

Hosted by Google

pensent à la copie qui en existe au jardin des Tuileries. On arrive au Persée et aux Athlètes de Canova :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 240.	TAINE, p. 154.
Le Persée et les Athlètes de Canova, *les moins bons* de ses ouvrages.	Les chefs-d'œuvre de Canova, tant loués, je ne sais pourquoi, par Stendhal, un Persée..., deux Lutteurs...

Ici, Taine reconnaît la lecture de Stendhal. Mais, ce qui est plus grave, c'est qu'il critique maladroitement son cicerone, critique témoignant d'un violent parti-pris, car Taine y dénature la pensée de son devancier. Pourquoi écrire « les chefs-d'œuvre de Canova, tant loués par Stendhal », alors que Stendhal a déclaré « le Persée et les Athlètes de Canova, les moins bons de ses ouvrages »?

Voici l'Apollon :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p, 241.	TAINE, p. 155.
La majesté du dieu sembla un peu théâtrale à nos compagnes de voyage. Nous avons lu la description de Winckelmann, c'est du Phébus allemand le plus plat de tous.	L'Apollon du Belvédère est d'un âge plus récent et *moins simple*. Si beau qu'il soit, il a le défaut d'être un peu élégant, il devait plaire à Winckelmann, aux critiques du XVIII^e^ siècle.

Tous deux vont aux Thermes de Caracalla. Ce qui les frappe, c'est l'immensité de ces pans de mur. Ils signalent l'importance des bains publics dans l'antiquité :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 208.	TAINE, p. 162.
On y avait réuni tout ce qui peut convenir aux différents exercices du corps, si nécessaires même aux gens riches avant l'invention de la poudre.	Ce palais, à l'usage d'un monde, qui, outre les besoins du corps, avait ceux de l'esprit.
Plus loin :	
Les Thermes, chez les anciens, tenaient à peu près la place de cafés et de nos *cercles*.	Supposez un *club*, comme l'Athenæum de Londres, c'est-à-dire un palais à l'usage de tout le monde.

Hosted by Google

Stendhal, par une familière association d'idées, parle de la fréquence des assassinats à Rome, dans le quartier des Transtévérins, chez qui persistent l'énergie et la vigueur physique. Et il s'écrie : « Quelle digression! Mais n'avons-nous pas eu ces idées *quand* nous étions perchés sur les murs de briques des Thermes de Caracalla? » De ces associations d'idées, Taine a fait son système.

Dans le chapitre VI du *Voyage*, Taine a *réuni* ses impressions sur la peinture italienne. La plupart de ses souvenirs vont à Michel-Ange et Raphaël, qui, à Rome, sont des dieux. Pour les deux historiens, il y a deux moments dans la compréhension de Raphaël. Une première lecture déconcerte; puis, lorsqu'on a compris le milieu qui a goûté de telles œuvres, une analyse détaillée.

Sur l'incendie du Borgo :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 304.	TAINE, p. 173.
La sculpture antique n'a rien fait de mieux .. A gauche, le spectateur voit un jeune homme qui porte sur ses épaules, apparemment son père. Ce jeune homme est suivi de son fils et de sa femme : c'est Enée sauvant le vieil Anchise durant l'incendie de Troie.	Un jeune homme porte son père sur ses épaules, son fils nu est à côté de lui, et sa femme le suit : sculpture antique; c'est Enée avec Anchise, Ascagne et Créuse.

Tous deux ont compris le caractère décoratif de ces figures. Mais, tandis que Stendhal s'applique à montrer que Raphaël, inférieur dans la science du clair obscur, se rapproche par conséquent des moyens de la sculpture, et est amené à représenter des corps vigoureux et beaux, Taine, plus grossièrement, affirme que « tous ces personnages posent », et n'y voit avec mépris que des « bas-reliefs peints, un complément de l'architecture ».

Donc, pour l'un et l'autre, les figures de Raphaël ont un caractère sculptural et décoratif. Aussi bien la fresque est essentiellement décorative. Vérité que bien peu reconnurent : Giotto, Masaccio, Raphaël, Michel-Ange et, au XIX^e^ siècle,

Hosted by Google

Hippolyte Flandrin, Chassériau, Puvis de Chavannes, qui lui doit beaucoup, quoiqu'il ait peint ses fresques dans son atelier, ce qui eut semblé une hérésie à Chassériau. C'est précisément cet aspect décoratif qui réclame l'initiation. Cette initiation, il faut la demander au passé qui a vu naître les œuvres. Il faut différencier l'âme du spectateur d'aujourd'hui de celle du spectateur d'hier :

STENDHAL, *Histoire de la peinture en Italie*, p. 314.

Les idées simples d'aujourd'hui alors eussent été surnaturelles. C'est par le cœur, c'est par le ressort intérieur que les hommes de ce temps nous laissent loin en arrière. Nous distinguons mieux le chemin qu'il nous faut suivre, mais la vieillesse a glacé nos jarrets, et, tels que ces princes enchantés des nuits arabes, c'est en vain que nous nous consumons en mouvements inutiles, nous ne saurions marcher. Depuis deux siècles, une prétendue politesse proscrivait les passions fortes, et, à force de les comprimer, elle les avait anéanties : on ne les trouvait plus que dans les villages. Le XVe siècle va leur rendre leurs droits. Si un Michel-Ange nous était donné dans nos jours de lumière, où ne parviendrait-il point? Quel torrent de sensations nouvelles et de jouissances ne répandrait-il pas dans un public si bien préparé pour le théâtre et les romans!

Peut-être créerait-il une sculpture moderne, peut-être forcerait-il cet art à exprimer les passions, si toutefois les passions lui conviennent. Du moins Michel-

TAINE, t. I, p. 175.

Depuis 300 ans, nous nous sommes remplis la tête de raisonnements et de distinctions morales; nous nous sommes faits critiques, observateurs des choses intérieures. Enfermés dans nos chambres, protégés par les gendarmes, nous avons négligé la vie corporelle, l'exercice des membres; nous nous sommes adonnés aux mœurs de salons, nous avons cherché notre plaisir dans la conversation et la culture d'esprit; nous avons remarqué les nuances de bonnes façons, les particularités des caractères; nous avons lu et commenté des historiens par centaines; nous nous sommes chargés de littérature L'esprit humain s'est vidé d'images et comblé d'idées; ce qu'il comprend et ce qui le touche à présent dans la peinture, c'est la tragédie humaine ou la vie naturelle dont il aperçoit un lambeau, telle scène de mœurs, tel aspect de la campagne, le *Larmoyeur*, d'Ary Scheffer; une *Mare au soleil*, de Decamps; le *Meurtre de l'évêque de Liége*, de Delacroix. Nous trouvons là, comme dans un poème, la confi-

Hosted by Google

Ange lui ferait-il exprimer les états de l'âme. La tête de Tancrède, après la mort de Clorinde, Imogène apprenant l'infidélité de Posthumus, la douce physionomie d'Herminie arrivant chez les bergers, les traits contractés de Macduff demandant l'histoire du meurtre de ses petits enfants, Othello après avoir tué Desdimona, le groupe de Roméo et Juliette se réveillant dans le tombeau, Ugo et Parisina écoutant leur arrêt de la bouche de Nicolo, paraîtraient sur le marbre, et l'antique tomberait au second rang.

dence d'une âme passionnée, une sorte de jugement sur la vie; ce que nous venons chercher dans les couleurs et les formes, ce sont des sentiments.

Les arts plastiques tendent parfois à s'introduire dans le domaine de la littérature. C'est vrai d'un Bœcklin, mais non plus de l'impressionisme; jamais doctrine ne fut aussi essentiellement pittoresque. C'était vrai d'Ary Scheffer, non de Delacroix. Car peu importe le choix du sujet, mais bien la manière de le traiter : l'histoire de la peinture prouve qu'il est possible de traiter des « sujets » d'une façon picturale, et que le véritable intérêt est dans un ton posé près d'un ton.

Pour montrer que « l'ensemble des mœurs qui nous intéresse à la pensée intérieure, à la forme expressive, intéressait autrefois au personnage nu, au corps animal en mouvement », Taine invoque les mémoires des contemporains : Cellini, l'Arétin, que Stendhal préfère aux histoires de seconde main. L'un et l'autre ont puisé aux mêmes sources. Il serait intéressant de rechercher si Taine n'a pas vu les sources à travers des citations. A propos de Raphaël :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 57.

Le hasard, juste une fois, sembla rassembler tous les genres

TAINE, p. 193, cite la phrase de Vasari en entier.

Si l'on veut voir clairement combien parfois le ciel peut se

Hosted by Google

de bonheur dans cette vie si courte.

montrer libéral et large en accumulant sur une seule personne les infinies richesses de ses trésors, et toutes ces grâces et dons particulièrement rares qu'en un long espace de temps il disperse entre beaucoup d'individus, il faut contempler Raphaël Sanzio d'Urbin.

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 57.

Son oncle Bramante, le fameux architecte, se chargea toujours d'intriguer pour lui.

TAINE, p. 179.

Son oncle Bramante lui a épargné les sollicitations et l'intrigue.

STENDHAL, *Ibidem*, p. 60.

Raphaël fut toujours plein de respect pour l'homme étonnant que les intrigues de la cour de Rome lui donnaient pour rival.

TAINE, p. 180.

On ne lui opposait qu'un rival, Michel-Ange, et bien loin de lui porter envie, Raphaël s'inclinait devant lui avec autant d'admiration que de respect.

Les deux écrivains concordent dans leur appréciation du type féminin de Raphaël. Pour Taine, c'est « la fiancée des premiers jours »; l'irrévérencieux Stendhal avoue que « les trois quarts des voyageurs français se trouveraient bien en peine d'avoir un tête-à-tête avec une des madones de Raphaël ».

Taine, en manière d'introduction à Michel-Ange, consacre quelques pages aux mœurs du XVI^e^ siècle : tableau fait d'après Castiglione, l'Allemand Burckhardt, Vasari, Benvenuto Cellini, Bandello, les auteurs préférés de Stendhal. Amusements du pape :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. II, p. 194.

Il faut lire dans Burckhardt le détail des fêtes indécentes par lesquelles Alexandre VI célébra, dans son propre palais, le mariage de sa fille Lucrèce avec Jean, seigneur de Pesaro.

TAINE, p. 208.

Impossible de raconter avec le maître de cérémonies Burkhardt les fêtes données au Vatican devant Alexandre VI, César Borgia et la duchesse Lucrèce.

Hosted by Google

Et ce curieux mélange de dévotion et de criminalité :

Ce coup fut trop fort pour le cœur d'Alexandre VI; il avoua avec des sanglots, en plein consistoire, les désordres de sa vie passée.

Telle est la piété du pape Alexandre VI qui, ayant appris l'assassinat de son fils, le duc de Gandie, se frappe la poitrine et confesse ses crimes en sanglotant devant les cardinaux assemblés.

Dans un tel milieu, Michel-Ange est né. Il fut misanthrope :

STENDHAL, *Histoire de la peinture italienne*, p. 393.

Dans sa jeunesse, l'amour de l'étude le jeta dans une solitude absolue. Il passa pour orgueilleux, pour fou.

TAINE, p. 218.

Dès sa jeunesse, il s'était déplu dans les compagnies, et s'était renfermé dans l'étude ou le silence au point de paraître orgueilleux ou fou.

Il n'eut qu'un amour idéal :

STENDHAL, *Histoire de la peinture italienne*, p. 393.

Il n'aima qu'une femme, mais d'un amour platonique : la célèbre marquise de Pescaire, Vittoria Colonna. Il lui adressa beaucoup de sonnets imités de Pétrarque.

TAINE, p. 219.

N'ayant connu qu'un amour, un amour austère et platonique, pour une femme aussi fière et aussi noble que lui. Le soir, il écrivait un sonnet à sa louange.

STENDHAL, *Histoire de la peinture italienne*, p. 393.

La mort de la marquise le jeta pour un temps dans un état voisin de la folie. Il se reprochait amèrement de n'avoir pas osé lui baiser le front, la dernière fois qu'il la vit, au lieu de lui baiser la main.

TAINE, p. 220.

Elle mourut longtemps avant lui, et il en demeura longtemps accablé et comme insensé. Plusieurs années après, il lui restait au cœur un grand chagrin, le regret de n'avoir point, à son lit de mort, baisé, au lieu de sa main, son front ou sa joue.

Hosted by Google

Sur le caractère de Michel-Ange :

STENDHAL, *Histoire de la peinture italienne*, p. 394.	TAINE, p. 218.
Énergique dans les grandes choses qui lui semblaient mériter son attention, dans les petites il lui arriva d'être timide. *Par exemple, il ne put jamais prendre sur lui de donner à dîner.*	Il fut sensible à l'excès, et partant, timide, solitaire, mal à son aise dans les petites actions de la société, tellement que, *par exemple, il ne put jamais prendre sur lui de donner à dîner.*

L'amour de l'étude le tint toute sa vie :

STENDHAL, *Histoire de la peinture italienne*, p. 395.	TAINE, p. 220
Vieux et décrépit, un jour le cardinal Farnèse *le rencontra à pied, au milieu des neiges, près du Colysée;* le cardinal fit arrêter son carrosse, pour lui demander où diable il allait par ce temps et à son âge : « *A l'école, répondit-il, pour tâcher d'apprendre quelque chose.* »	*Un jour, vieux et décrépit,* quelqu'un le *rencontra près du Colysée, à pied et dans la neige,* et lui demanda : « Où allez-vous? — *A l'école, pour tâcher d'apprendre quelque chose.* »

Sans doute, dira-t-on, la coïncidence est curieuse. Mais elle ne prouve pas tant que cela, et ces anecdotes se trouvent partout, dans Vasari, par exemple. Oui, si l'on veut. Encore est-il que Taine les a vues à travers le texte de Stendhal, et que quelque chose en est resté sous sa plume. Sur l'œuvre même de Michel-Ange, d'ailleurs, les jugements coïncident. Il y a deux moments dans l'art de Michel-Ange : la Sixtine, le Jugement dernier. Tous deux, comme l'antique, procèdent de l'étude du nu. A ce point de vue, pourtant, il est une différence entre l'antique et Michel-Ange : Stendhal l'a vue, elle a échappé à Taine; c'est que « l'antique altère la nature en diminuant la saillie des muscles, Michel-Ange en l'augmentant. Ce sont deux partis opposés ». Ce parti pris anatomique va s'exagérant dans les figures du Jugement dernier, où la force morale se traduit par la force physique. Enfin, si l'on

Hosted by Google

envisage l'esprit dans lequel sont conçues ces fresques, il faut voir en Michel-Ange, selon les deux écrivains, « le disciple de Dante, l'ami de Savonarole, le solitaire nourri parmi les menaces de l'Ancien Testament » (1).

Au sujet des églises, Taine emploie la méthode déductive; d'après ses lectures, il émet une idée générale; il tâche d'y adapter les points particuliers qu'il lui a été donné d'observer. Ici encore Taine se pique d'originalité : « N'exigez pas un air approuvé, vérifié, transmis de serinette en serinette, pour la plus grande gloire de la tradition » (275). Mais hélas! ici encore, la première serinette aura été Stendhal. Les églises de Rome ne sont pas chrétiennes et diffèrent essentiellement des églises gothiques, par la lumière d'abord, « la lumière terrible et vraiment catholique, nous dit Stendhal, qui à travers les vitraux peints descend jusqu'au pavé » ; « le jour étrange qui meurt dans la noirceur insondable », nous répète Taine. On n'y éprouve pas « le sentiment douloureux de l'au-delà » (Taine), le cri « tu seras damné » (Stendhal) que semblent murmurer tout bas les murailles gothiques, mais la « beauté mondaine » (Stendhal) d'une « religion mondaine » (Taine). La dévotion du XVI[e] siècle diffère de la sombre piété du moyen âge. Stendhal et Taine marquent la transformation du catholicisme à la suite du concile de Trente, qui a resserré la discipline ecclésiastique, stimulé l'instruction et la décence du clergé. De cette époque aussi date l'ordre des jésuites, qui ont « recréé la religion telle qu'elle était avant Luther » (Stendhal), et qui ont à cette époque « pris l'ascendant » (Taine). Le jésuite a égayé la religion pleine de terreurs :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 77.	TAINE, p. 237.
Ils disent à leurs élèves du collège de Modène : Faites ce qu'il vous plaira, et ensuite venez nous le raconter.	Le jésuite inventa la direction indulgente : Amusez-vous, soyez jeunes ; seulement, venez de temps en temps me conter vos affaires.

(1) TAINE, p. 227. Ces trois épithètes sont les titres de trois chapitres de Stendhal.

Hosted by Google

Quant aux églises prises chacune en particulier, elles ne suggèrent à Taine aucune réflexion spéciale ; mais elles lui servent de prétexte à développer les idées générales auxquelles Stendhal avait ajouté des renseignements plus substantiels. Cependant, sur la sainte Thérèse du Bernin, à Santa Maria della Victoria, quelques détails précis :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 275.	TAINE, p. 298.
Sainte Thérèse est représentée dans l'extase de l'amour divin ; c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle... Quel art divin, quelle volupté ! Notre bon moine, croyant que nous ne comprenions pas, nous expliquait ce groupe. « *E un gran peccato*, a-t-il fini par nous dire, que ces statues puissent présenter facilement l'idée d'un amour profane. »	Elle est adorable : couchée, évanouie d'amour, elle s'est laissée tomber de bonheur et d'extase... Il n'y a rien en elle ni autour d'elle qui n'exprime l'angoisse voluptueuse et le divin élancement de son transport .. On n'a jamais fait de roman si séduisant et si tendre.
. . . . .	. . . . .
Nous avons pardonné au cavalier Bernin tout le mal qu'il a fait aux arts. [A propos de Saint-Pierre. Stendhal dit qu'il sait gré à David d'avoir « tué la queue du Bernin ».]	Le Bernin, qui me semblait si ridicule à Saint-Pierre, a trouvé ici la sculpture moderne, fondée sur l'expression.

Où est le commentaire d'un pareil groupe? Dans les lettres de sainte Thérèse, dans le Guide de Molinos.

Molinos était un Espagnol qui proposait aux dames d'aimer Dieu comme un amant... Le Bernin a su traduire les lettres les plus passionnées de la jeune Espagnole.	Le commentaire d'un pareil groupe est dans les traités mystiques contemporains, dans le guide de Molinos.

Rien de bien saillant, en résumé, dans les impressions de

Hosted by Google

Taine sur les églises. Une idée générale peut conclure cette investigation :

STENDHAL, *Promenades dans Rome*, t. II, p 149.

Les églises de Rome, baties par des particuliers ou par souscription, furent jusque vers l'an 1700 les monuments les plus *agréables* à l'immense majorité. Ainsi nous voyons en elles *l'expression morale* de leur siècle.

TAINE, p. 277.

Comme il est vrai de dire que l'art n'est qu'une expression, qu'il s'agit avant tout d'avoir une âme, qu'un temple n'est pas un amas de pierres ou une combinaison de formes, mais d'abord et uniquement une religion qui parle.

***

Les ressemblances sont grandes entre les deux écrivains. Taine, il est vrai, a reconnu non la paternité de Stendhal, mais le profit qu'il a tiré de la lecture de ses ouvrages. Mais, dans la plupart des cas, quand il s'explique là-dessus, c'est pour le contredire. Il y a un peu d'animosité, je ne sais quel dépit de sentir qu'en somme l'originalité de ses théories était à l'avance déparée. A propos du Persée de Canova, il y avait même plus que du dépit... Nous portons tous le poids d'un atavisme quelconque, et malgré les études, malgré le rationalisme, qui a dégagé en nous quelque peu de l'être logique, nous sentons par moment revenir les bouffées de notre jeunesse, et les superstitions de notre enfance. L'accent agressif de Taine vis-à-vis de Stendhal s'expliquerait-il par l'esprit religieux? Stendhal n'a pas eu assez de railleries pour la sévère conscience puritaine; il a affirmé son horreur du Genevois bien pensant (Genevois étant synonyme de calviniste), il a raillé maintes fois le *cant* anglais, les revues morales, l'hypocrisie religieuse des pays du Nord, leur négation des arts. C'est précisément ce que Taine lui a reproché : « La douceur, les instincts sociables, le sentiment chevaleresque de l'honneur, le bon sens flegmatique, la sévère conscience puritaine sont des dons précieux » (17).

Et, par une sorte de contradiction, lui, Taine, qui, à la page 352 du *Voyage*, écrit ceci : « *Nous autres naturalistes*,

Hosted by Google

occupés à observer les bâtiments et les sentiments des hommes comme nous ferions des instincts, des constructions et des mœurs des abeilles ou des fourmis », reproche à Stendhal, à la page 17, « de prendre l'homme isolément, *à la manière des artistes et des naturalistes*, pour voir en lui un bel animal, puissant et redoutable, une pose expressive et franche » ! Contradiction, et aveu que le meilleur de ses théories esthétiques, « le bel animal puissant et redoutable » se trouve dans Stendhal.

En face de Taine, « naturaliste » non affranchi, gardant en son tréfonds la religion puritaine, il y a Stendhal, incrédule, disciple d'Helvétius. Et le plus curieux, c'est que Stendhal lui-même a une manière de sentiment religieux : « L'existence de l'inquisition n'empêchera jamais les âmes tendres de sentir la sublimité des doctrimes de Jésus, à plus forte raison l'existence des tartufes à qui elles donnent des carrosses, et l'existence des hommes graves et moraux qui leur demandent de la considération et du pouvoir » (voir le *cant* anglais et les *Revues morales*) (1).

De la Vierge, dont Taine, en bon calviniste, raille et décrit impitoyablement le culte dévot (364), Stendhal nous dit : « Rome compte vingt-six églises consacrées à cet être sublime qui est la plus belle invention de la civilisation chrétienne... La faiblesse humaine a besoin d'aimer, et quelle divinité fut jamais plus digne d'amour? (2) » Comme Chateaubriand, Stendhal arrive à la religion par le sentiment et par la beauté.

Quel fut donc le mérite personnel de Taine dans ses investigations italiennes? Chez lui, l'analyse détaillée n'existe pour ainsi dire pas. M. Delaborde lui avait précisément reproché « de faire aux rapprochements historiques et aux traits de mœurs une part si large que la place lui manquait ensuite pour nous donner sur les monuments de l'art eux-mêmes des indications suffisantes ». En fait, le commentaire que Taine donne de la sculpture antique, il l'emploie à outrance. Chaque fois qu'il rencontre sur son chemin une statue grecque ou

(1) *Promenades*, t. II, p. 149.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 55.

Hosted by Google

romaine, vite le milieu, le nu! Visite aux peintures du XVI^e^ siècle; ah! les beaux corps! C'est que la Renaissance italienne a retrouvé le nu! Visite aux palais et villas : évocation de leurs anciens habitants, grands seigneurs, hommes de cour, antiquaires. Visite aux églises : la religion catholique avant et après le concile de Trente. Cela est insuffisant, en vérité, pour nous renseigner sur l'architecture, sur la décoration de tous ces édifices. Que l'on voit bien le danger des systèmes, qui empêchent leurs auteurs de voir clair et les aident à esquiver les difficultés et à leurrer le lecteur! Avec une implacable logique, Taine a construit un système et l'a poussé à l'excès. Stendhal, dilettante exquis, s'en est bien gardé! Il a eu l'intuition de la beauté des maîtres d'Elgin; il a bien compris leur devise :

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Si l'on veut envisager la genèse des idées de Taine, voici ce que l'on peut conjecturer : Taine a lu les *Promenades dans Rome*. Si l'on observe les dates de son voyage, on remarquera qu'il a visité Rome d'abord, puis Florence et Venise. Or, d'après l'examen comparatif des deux textes, on voit que toute la théorie du milieu et de nombreux points de contact se trouvent dans les impressions relatives à Rome. Il est donc possible que Taine ait acquis son idée dominante dans la fréquentation parallèle des *Promenades* et des monuments de Rome. Cette idée, il en a fait, dans la suite, des applications originales à la France, à la Belgique et à la Hollande, à la Grèce. Il avait trouvé la méthode, il l'exploita avec une habileté qui n'avait rien de dilettantesque. Pour ce qui est de la France, il est juste d'ajouter que les indications précises ne manquent pas dans les *Promenades*. Stendhal avait montré le caractère décoratif de l'art français. « Il avait écrit : « Les grâces courtisanesques dont la cour de Louis XV a empoisonné notre littérature et nos manières. » Il avait déclaré que « Louis XIV aurait pu employer le Guerchin, ce grand homme. Quelle différence pour l'école française! Le fat nommé Lebrun nous a confirmés dans nos défauts naturels : une vaine pompe et la haine du clair obscur et de tous les

Hosted by Google

grands effets. » Et ailleurs : « La fausse grandeur de la cour de Louis XIV gâte les ouvrages de Mignard. » Et il déplorait la création de l'Académie française, destinée à étouffer les littérateurs par trop indépendants.

L'exagération de son système l'a poussé à des erreurs de détail que Stendhal n'a pas commises. Ainsi, Taine prétend qu'un paysage du Poussin est une œuvre du XVII^e^ siècle français : « Pour y être vraiment sensible, il faudrait aimer les tragédies, les vers classiques, la pompe et l'étiquette, et des grandeurs seigneuriales ou monarchiques. » (Taine, 260.) Rien n'est plus faux; sans compter que Poussin n'a pu supporter l'atmosphère de la cour de France, qu'il en est parti en la stigmatisant par son tableau *Le temps soustrait la vérité aux attaques de l'envie et de la calomnie*, qu'il a vécu à Rome en méditatif, on ne peut pourtant pas ne pas reconnaître cet air large qui souffle dans ses paysages, qui emplit les poumons, et la perspective aérienne, la profondeur admirable de ses tableaux. Je citerai encore cette fâcheuse application de la théorie du milieu au génie de Raphaël. Michel-Ange, oui, s'explique en partie par cette science des beaux corps et des mouvements sculpturaux, mais à part les Sibylles et l'Isaïe, l'œuvre de Raphaël, par son onction, sa tendresse, son expression, sa noblesse, échappe à de pareilles théories!

Stendhal et Taine sont arrivés à l'intelligence des monuments de l'art par les explications de la pensée contemporaine. Mais, alors que Stendhal récusait « toutes les phrases vides empruntées à Platon, à Kant et à leur école », et prétendait arriver à l'intelligence du beau antique à l'aide de Jérémie Bentham, Taine se saisissait avec empressement des dialogues socratiques. En vérité, une confusion semble s'être faite à ce propos, dans l'esprit de Taine, entre la sculpture grecque et la sculpture romaine. La sympathie de Socrate pour la beauté de son jeune ami Charmide n'explique pas le modelé des portraits de l'époque impériale.

Taine a porté ses investigations uniquement sur les sources recommandées par Stendhal, Platon, les nouvelles de Bandello, Bentham, Castiglione, Benvenuto Cellini, Vasari, et, à

Hosted by Google

travers les citations des *Promenades dans Rome*, Burckhardt, le camérier du pape; il est à remarquer que Stendhal n'accorde qu'une confiance très limitée aux historiens, comme Guichardin et autres, payés par les papes, dit-il. Taine ne s'en sert pas; il ajoute au tout *les citations* de l'*Histoire des papes* de Ranke (page 245).

Qu'une pareille théorie soit un peu partout, que Chateaubriand ait dit : « Chaque chose doit être mise en son milieu », vérité triviale à force d'être répétée, qu'elle ne suffise pas à expliquer les pures et délicieuses madones de Memling dans le milieu si corrompu de la cour de Bourgogne, elle n'en révèle pas moins un réel sentiment poétique. Je ne sais quel romantisme il y a dans cette évocation constante des âmes qui flottent au-dessus des ruines. Stendhal aimait à errer au clair de lune, parmi les masses énormes du Colysée; avec lord Byron, il évoquait le Gladiateur mourant, devant la joie bestiale du peuple romain, et accordant un dernier souvenir à ceux qu'il a laissés là-bas, dans la chaumière endeuillée. Il y a de pareils moments d'émotion dans l'œuvre de Taine et, comme Mercutio à Escalus, tous deux peuvent dire avec mélancolie : « J'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite. »

LÉANDRE VAILLAT.

Hosted by Google

LA BELGIQUE MODERNE [1]

Depuis les temps les plus reculés et sous tous les régimes par lesquels elle a passé, la Belgique a possédé sa nationalité propre. César le reconnaissait en rendant hommage aux vertus militaires des Belges d'autrefois, et depuis la chute de l'empire romain, les différentes provinces, formant autant de petits États indépendants sous des souverains qui n'avaient que des devoirs peu définis envers les rois de France ou le Saint-Empire, eurent une vie autonome dont l'histoire redit les phases héroïques. Dans chacune d'elles s'affirma, plus tôt que partout ailleurs, l'esprit d'indépendance et de liberté. Les franchises communales, les droits des citoyens y furent consacrés dès le XII[e] siècle, presque identiques au nord comme au sud, et les rois d'Espagne aussi bien que les empereurs d'Autriche juraient de les respecter en leur qualité de ducs de Brabant, de Limbourg ou de Luxembourg, de comtes de Flandre, de Hainaut ou de Namur quand, à raison d'une union purement personnelle, ces territoires dépendaient de leur couronne. Et les princes-

(1) Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner ici le texte français de l'introduction du volume de propagande composé pour le commissariat général de Belgique à l'exposition de Saint-Louis et qui doit contenir une série de notices traduites en anglais, sur les institutions, l'industrie et le commerce du pays.

Pas plus que les notices, cette introduction ne porte de signature. Mais les lecteurs de la *Revue* n'auront pas de peine à y reconnaître le style d'un de nos plus anciens et de nos plus fidèles collaborateurs.

Hosted by Google

évêques de Liége, élus par leur chapitre, gouvernèrent librement pendant dix siècles sur près d'un quart du territoire.

Une première fois déjà, au milieu du XVe siècle, les ducs de Bourgogne, appelés à régner sur chacun de ces États, réalisèrent l'unité politique, qui devint, à partir de ce moment, l'idéal commun de toutes les parties du pays. Le règne des archiducs Albert et Isabelle le vit s'accomplir, au début du XVIIe siècle, sous des souverains vraiment nationaux qui laissèrent de profonds souvenirs. Et dès lors aussi les grands politiques envisagèrent comme une garantie essentielle de paix et d'équilibre l'existence de cet État intermédiaire, possesseur des riches provinces que convoitaient également ses deux puissants voisins et dont les plaines servirent tant de fois de champ de bataille aux armées européennes. Henri IV et Richelieu en conçurent et poursuivirent l'idée, qui fut plus tard reprise à la chute de Napoléon par les hommes d'État rassemblés au Congrès de Vienne.

A cette époque, et dans le but de rendre plus fort l'État-tampon, on réunit pour le former la Belgique à la Hollande et l'on fonda le royaume des Pays-Bas. Mais un contrat mal établi rendit l'union difficile et précaire. La révolution de 1830 amena l'indépendance absolue du pays, un instant proclamée à la suite de la première révolution malheureuse de 1788 et de la constitution des États-Belgiques-Unis, modelés sur les États-Unis d'Amérique.

La création du royaume de Belgique fut solennellement reconnue en 1831 par toutes les puissances, et celles-ci, reprenant la pensée du Congrès de Vienne, proclamèrent la neutralité perpétuelle du nouveau royaume. Elles s'en firent les garantes, mais elles lui imposèrent aussi, en échange, l'obligation de pourvoir lui-même à sa défense dans la mesure de ses forces. Ces devoirs ont été strictement observés. En 1848, comme en 1870, la Belgique s'est montrée digne de la confiance de l'Europe. Une armée de 175,000 hommes appuyée, sur des places

Hosted by Google

fortes de premier ordre, œuvre originale et solide de l'illustre ingénieur militaire Brialmont, montrent qu'en cas de nouvelle conflagration, elle saurait faire respecter son sol et sauvegarder son honneur. On n'en peut douter quand on songe à la valeur du soldat belge, proclamée par les plus grands capitaines et qu'attestent aux cours des siècles tant de noms glorieux, justement réputés.

L'œuvre accomplie par la Belgique depuis 1830 est considérable à tous égards ; on peut la diviser en trois périodes distinctes.

La première fut celle de l'organisation politique et administrative et elle semble s'incarner dans Charles Rogier, l'homme d'État populaire, l'un des chefs de la Révolution, le ministre aux vues larges et fécondes. Elle dura du 1830 à 1840.

La seconde fut celle de la consolidation économique, des heureuses réformes financières, de l'outillage industriel du pays, à laquelle les noms de Frère-Orban et de Malou sont indissolublement attachés. Elle dura de 1840 à 1880.

La troisième, enfin, est celle des réformes sociales, de l'intronisation d'un nouveau régime électoral appelant aux urnes l'universalité des citoyens et assurant par la représentation proportionnelle le respect des droits des minorités. Celle-là dure encore, et MM. Beernaert et de Smet de Naeyer y ont joué un rôle prépondérant.

Durant ces trois périodes, l'essor a été constant et général.

Une administration intègre et viligante dirige tous les services, et telle est sa légitime renommée que ses membres ont été bien souvent appelés à l'étranger pour y installer, sur le modèle belge, les rouages administratifs. De même, des membres de la magistrature belge, objet d'un universel respect, se sont vus confier, en Égypte et au Siam notamment, les plus hautes charges judiciaires des tribunaux réorganisés.

Créé par Rogier dès 1835, et seul à ce moment sur le

Hosted by Google

continent, le chemin de fer de l'État comprend maintenant la presque totalité des railways du pays, et le gouvernement possède le tiers du capital dans la combinaison aussi neuve qu'heureuse qui, par l'association du pouvoir central, des provinces et des communes, a donné naissance au réseau vicinal. L'un atteint aujourd'hui 4,500 kilomètres et le second 2,500 kilomètres, tandis que la voirie proprement dite comporte 33,000 kilomètres et les voies navigables 2,200 kilomètres (1).

En même temps s'exécutaient partout des travaux gigantesques. Le port d'Anvers, affranchi en 1865 grâce aux rares talents diplomatiques du baron Lambermont, a été rendu accessible aux navires tirant 9 mètres d'eau, et le développement de ses quais a été porté à 23 kilomètres. Son mouvement annuel d'entrée dépasse 16 millions de tonnes et le classe quatrième parmi les principaux ports du monde. Zeebrugge présentera le spectacle unique d'une rade artificielle dans laquelle, à toutes les marées, se feront les opérations de débarquement et d'embarquement de navires de 12 mètres de calaison. Ostende, Gand, Bruges et Bruxelles sont reliés à la mer et outillés avec les derniers perfectionnements. Pour rejoindre les bassins houillers de Mons, du Centre et de Charleroy, un canal a été creusé dont les différences de niveau sont rachetées par quatre ascenseurs capables de manœuvrer des bateaux de 400 tonnes. Aux portes de Verviers, le barrage de la Gileppe, construit en 1867, emmagasine 15,000,000 de mètres cubes d'eau et alimente les usines de la région, assurant la qualité de leurs fabricats. Au moyen de conduites d'amenée de plus de 65 kilomètres de longueur, la rivière du Bocq est capable d'apporter à la banlieue de Bruxelles 500,000 hectolitres par jour d'eau excellente et pure.

Tout cela a été fait en conservant des finances d'une remarquable élasticité et un crédit de premier ordre. La

(1) Voir l'excellente *Notice sur les Ponts et Chaussées à l'Exposition de Paris*, 1900, publiée par M. l'ingénieur en chef directeur Dufourny.

Hosted by Google

dette publique à 3 p. c. est invariablement fixée aux environs du pair, quand elle ne le dépasse pas, et, le réseau ferré de l'État, à lui seul, en forme presque la contre-valeur. Bien que les recettes publiques aient progressé depuis 1831 de 65,000,000 à 650,000,000, la charge annuelle par tête n'a pour ainsi dire pas augmenté, et elle ne dépasse pas 34 francs.

Les octrois ont été abolis en 1860; les barrières sur les routes en 1870; les tarifs douaniers, revisés successivement dans un sens libre-échangiste, n'affectent pas les choses indispensables à l'alimentation populaire. Le coût de la vie est donc en peu de pays plus faible, et les prix de la main-d'œuvre s'en ressentent naturellement. De là aussi des prix de revient extrêmement réduits qui facilitent à un si haut degré l'expansion industrielle et commerciale. A ce point de vue, la Belgique détient incontestablement un rang d'honneur parmi toutes les nations civilisées, puisque son mouvement commercial annuel dépasse aujourd'hui 7 milliards de francs. Elle marche sous ce rapport avant l'Autriche, la Russie, l'Italie et l'Espagne, et sa moyenne par tête d'habitant (plus de 1,000 francs) la place en haut de l'échelle comparative de tous les pays du globe.

Les progrès de l'agriculture ont contribué largement de leur côté au bon marché de l'existence. Céréales, plantes nutritives de toute espèce sont cultivées avec un soin qui fait l'admiration des étrangers. Le pays tout entier semble à leurs yeux un immense potager et le morcellement de la propriété, tel que l'on compte 1,225,000 rôles fonciers, ajoute encore au perfectionnement de la culture, la plupart des habitants des parties rurales exploitant leur propre bien.

Est-il donc étonnant que le bien-être général se développe en conséquence? La Caisse d'épargne sous la garantie de l'État a émis 2,088,048 livrets, dont 1,263,955 sont d'un import inférieur à 100 francs et dont le total atteint 734,981,144 francs, soit plus de 100 francs par tête

Hosted by Google

d'habitant. En outre, elle a converti 293,407,700 francs en 74,819 carnets de rentes au profit d'autant de titulaires, permis la création de 636,600 pensions de retraite. Faisant refluer sur tout le territoire les fonds qu'elle reçoit, elle a institué le crédit agricole, elle accorde dans une très large mesure des prêts pour la construction de maisons ouvrières, que l'État encourage de toutes façons. L'assurance sur la vie des emprunteurs lui fournit des garanties en même temps qu'elle met les héritiers du bâtisseur à l'abri des risques d'un décès prématuré.

Une loi récente a décrété l'assurance obligatoire contre les accidents; une autre avait établi pour les invalides du travail une pension de vieillesse combinée avec l'affiliation aux sociétés de mutualité, qui ont pris durant la dernière décade une extension énorme. Les soldats sous les drapeaux, outre leur solde personnelle, font attribuer à leurs parents une allocation mensuelle compensant la quote-part qu'ils apportaient au budget de la famille. Le salaire des ouvriers est incessible et insaisissable et il doit leur être payé en espèces dans leurs ateliers. Les conflits entre le capital et le travail sont prévenus par des conseils d'arbitrage et de conciliation ou jugés par des conseils de prud'hommes composés par moitié de patrons et d'ouvriers.

De là une aisance moyenne, un bien-être toujours plus marqué auxquels contribue aussi une organisation excellente du crédit public et privé. La Banque nationale, caissier gratuit de l'État et régulateur du taux de l'escompte, dont le chiffre d'affaires a été l'an passé de plus de 37 milliards de francs; les Unions coopératives du crédit; le Crédit communal, facilitant les avances aux communes pour l'exécution des travaux qui leur incombent; la Caisse d'annuités qui a consolidé les paiements à faire par l'État pour le rachat des chemins de fer concédés — tous concourent également à favoriser l'expansion économique du pays et sa prospérité.

La poste apporte de son côté au commerce et à l'industrie des services excellents par l'encaissement des effets

Hosted by Google

et des coupons, par l'ouverture de ses guichets aux opérations d'épargne et d'assurance.

Nous avons dit plus haut le chiffre du mouvement commercial ; on en trouvera le détail dans les notices qui vont suivre, et celles-ci montreront quel nombre de bras, de métiers, de machines emploie chaque industrie. Telle une ruche travailleuse, partout et en tous sens, la Belgique s'applique à produire vite, bien et beaucoup. Houillères, forges, hauts-fourneaux, aciéries, verreries, usines céramiques, filatures, tissages, fabriques d'armes, de machines, de matériel, de sucre, de substances ou boissons alimentaires, de vêtements, de lingeries, de dentelles, de tout ce que la vie actuelle comporte jusque dans ses besoins les plus raffinés et les plus luxueux, on les trouve réunis sur son sol étroit, qu'ils ont fait l'égal de contrées dix fois plus étendues. En même temps qu'une prospérité matérielle sans égale une splendide efflorescence des arts et des lettres a marqué toutes les époques de paix où s'affirmait l'unité nationale. A la cour des ducs de Bourgogne, les Van Eyck et Memling inventaient la peinture à l'huile et produisaient d'incomparables chefs-d'œuvre, pendant que Froissart et Comines écrivaient leurs admirables chroniques, que Van Maerlant dépassait de cent coudées les vieux trouvères, et qu'imprimait, rival de Gutenberg, Thierry Martens, d'Alost. Sous le règne des archiducs, Rubens marquait l'apogée de l'école flamande et Juste-Lipse l'égalait dans les lettres, comme Plantin dans l'imprimerie, dans le brillant Anvers où Abraham Verhoeven publiait le premier journal, alors que Mercator dressait les premières projections géographiques et que Vésale reconnaissait avec hardiesse les lois de l'anatomie. De nos jours, c'est Leys, Verboekhooven, Verwée, Fourmois, pour ne citer que les morts, qui reprennent le sceptre des arts, et marquent une renaissance à laquelle Houzeau, Dumont, Van Beneden, Van Hasselt, Conscience, Clesse et tant d'autres contribuent pour les sciences et la littérature.

Hosted by Google

La foi des ancêtres avait fait surgir du sol les admirables cathédrales; leur indomptable attachement à leurs institutions libres avait élevé les beffrois augustes et les hôtels de ville magnifiques. A leur tour les générations modernes ont apporté leur contingent à ce capital de monuments et d'édifices et de plus en plus elles se montrent soucieuses de le conserver intact.

La métamorphose de toutes les grandes villes a été aussi rapide que généralement heureuse. Quelle cité charmante que Bruxelles, rivalisant avec Paris d'élégance et d'animation, avec sa ceinture de parcs et de forêts aux doux ombrages! Quels progrès à Liége, à Anvers, à Gand! Quels musées que Bruges, Ypres, Tournay et Furnes! Est-il une ville d'eau qui puisse concourir avec Ostende ou Spa? Le littoral entier est devenu un long ruban de villégiatures exquises, et, dans la partie méridionale du pays, les beautés pittoresques de la Meuse et de l'Ardenne attirent et retiennent à leur tour le touriste ravi. Partout la vie est simple, facile, peu coûteuse, les habitations confortables, le séjour heureux et calme. Les belles promenades, les transports aisés, les écoles, les collections artistiques, les théâtres la rendent plus agréable encore. Sur la scène de Bruxelles, plus d'un chef-d'œuvre lyrique a vu le jour et s'est fait consacrer tout d'abord. De tout temps, la musique a été en honneur en Belgique. Nos chanteurs, nos musiciens remplissent les emplois les plus en vue à l'Opéra de Paris, de Vienne ou de Londres, comme autrefois Roland de Lassus à la cour des ducs de Bavière, Adrien Willaert à celle des doges de Venise et Grétry à celle de Versailles. Dans la plus petite bourgade, fanfares, harmonies, orphéons propagent parmi les classes populaires le goût du beau et portent eux aussi au loin la renommée de la patrie dans les concours d'où ils sortent sans cesse victorieux.

Nulle part l'esprit d'association n'existe peut-être à un plus haut degré. Elles sont innombrables les sociétés de tout genre qui vivent en Belgique, et la bienfaisance y

Hosted by Google

a sa large part. Publique et surtout privée, elle a accompli des merveilles. Qu'il s'agisse de l'enfance deshéritée ou malheureuse, de la vieillesse, des victimes du mal décimant qui s'appelle la tuberculose, elle veille, elle prévient, elle console, patronée avec autant d'intelligence que de cœur par les héritiers du trône, le Prince et la Princesse Albert. Et, s'attachant à combattre les causes autant qu'à ralentir les effets, elle a entrepris une lutte énergique contre l'horrible fléau de l'alcoolisme. De là aussi le succès des mutualités et de l'esprit de prévoyance, si bien en rapport avec le traditionnel bon sens de la population.

C'est encore un des traits distinctifs du caractère national que ce sentiment qui rend le Belge si accueillant et si hospitalier. Avec autant d'empressement que de plaisir, il aime à ouvrir son foyer à l'étranger qui le visite, et c'est pourquoi, si souvent, se sont tenues en Belgique les assises internationales, congrès, conférences, réunions de tout genre, qui ont marqué les étapes de l'humanité entière dans la voie du progrès et de la fraternité. C'est de Bruxelles qu'est parti le mouvement qui a ouvert à la civilisation le *Dark Continent;* c'était à Bruxelles qu'en 1848, devant l'Europe en armes, des hommes éminents de tous les pays lançaient le premier appel en faveur de l'arbitrage et de la paix, à la voix d'un Américain, Élihu Buritt.

Quelle noble cause a donc trouvé la Belgique sourde ou passive? Dans quel ordre d'idées a-t-elle ralenti son pas toujours vaillant et sûr? A elle non plus, rien n'est resté étranger et les perfectionnements de son enseignement officiel ou privé, de ses sociétés scientifiques et littéraires, lui fournissent de plus en plus des travailleurs expérimentés et des ménagères économes, tout autant que des ingénieurs, des jurisconsultes et des artistes taillés pour la lutte.

Le Parlement participe à l'éducation du peuple par ses débats, où des orateurs éminents n'ont cessé d'honorer

Hosted by Google

la tribune de la Chambre aussi bien que celle du Sénat, et la presse, libre comme l'enseignement, comme la conscience des citoyens, est avec lui le véhicule des idées progressives.

On l'a bien vu dans les expositions où la Belgique a figuré, dans celles qu'elle-même a organisées : partout, elle a montré qu'elle restait digne de l'appréciation de l'homme illustre qui l'a appelée : « le grand laboratoire d'idées du vieux monde ». L'exposition universelle de Liége, dans laquelle on fêtera en 1905 le 75e anniversaire de l'indépendance nationale, en sera la preuve nouvelle.

Dans cette marche incessante vers un meilleur avenir, le rôle de ses rois a été de guider et de diriger les progrès de la nation. Léopold Ier a été le vrai fondateur de la monarchie constitutionnelle. Caution devant l'Europe plutôt défiante de son jeune royaume, il fut le pilote prudent et avisé évitant tous les écueils et commandant le respect avec l'affection. Mentor des souverains de son temps, souvent il joua parmi eux un rôle dont l'histoire n'a point encore dit toute la bienfaisante influence. Portant la couronne populaire que lui légua son père, Léopold II, après une studieuse jeunesse et de lointains voyages, a été le continuateur de toutes les traditions de sa race, le monarque moderne aux vues éclairées et profondes, conscient des nécessités et des besoins d'un peuple industrieux et producteur. Il lui a, de longue date, signalé les débouchés ouverts à son activité; il lui en a facilité l'accès. Comme les Belges du XVe siècle envoyaient aux îles Canaries leur population débordante et leurs produits sans rivaux; comme ceux du XVIIe partaient d'Anvers à la conquête de l'Amérique et ceux du XVIIIe, l'Escaut fermé, fondaient à Ostende la Compagnie des Indes, il a voulu que les Belges d'aujourd'hui trouvassent en Afrique, en Chine et sur tous les points du globe les comptoirs et les chantiers consommateurs.

Elles sont toujours plus nombreuses à l'étranger les entreprises fondées et fécondées par les capitaux de

Hosted by Google

la Belgique, et la liste des pionniers de l'industrie formera bientôt le pendant de celle des missionnaires qui ont porté si loin, avec un dévouement qui souvent leur valut le martyre, la divine parole du Christ.

Et c'est ainsi que grandissant avec elle, la Dynastie s'est identifiée avec la nation, qu'elle l'incarne à ses yeux, comme aux yeux de l'étranger. Leurs joies, leurs peines, leurs espérances, elles ont tout mis en commun, sous l'égide des libres institutions qui, le Roi l'a dit, sont « la base la plus solide du trône ». Qu'elles marchent toujours la main dans la main pour le bonheur du pays !

* * *

Hosted by Google

LES « PAPIERS »!

« ... Sapridius! m' pauv' fie, t'en as une chance d'être dans ta maison de bois, tu ne seras pas mouillée, toi! »

Le vieux mendiant Stronchevau marmottait cela en face d'un cercueil verni, sur lequel venaient de tomber quatre boulettes de terre grasse, la terre des cimetières.

Pour les paysans de Chanxhe, une date, ce vieux : lundi; pour un artiste, un souvenir à emporter de sa villégiature, entre deux rideaux larges ouverts et les ombelles rouges d'un géranium de fenêtre, avec cela un morceau gris de route, trois orties... Quelquefois, dans un coude de haie, on le voyait sortir de sa besace énorme — la moitié d'un sac à pommes de terre — un vieux croûton de pain qui lui grattait terriblement le gosier.

Et on voyait son goitre qui se gonflait, tant il faisait des efforts.

Alors il avançait sa vieille casquette, regardait sur la route, à droite, à gauche, puis vite, son bras lancé dans le sac terreux ramenait une *plate* (1) d'eau-de-vie dont il lampait une gorgée, et le croûton passait.

Quand il avait fini, un peu de chaleur couvant dans l'estomac, il se frottait les mains, puis lentement, avec un pouce respectueux et une moustache en peigne sur la bouche et qui tremblait, il comptait ses *censes;* puis, tout heureux, il retournait

(1) Gourde en verre, de forme aplatie, contenant du genièvre.

Hosted by Google

chez la vieille qui le logeait (il payait, savez-vous, quatre-vingts centimes par jour). Et la vieille—sa *fie*, comme il l'appelait, — un jour s'était mise au lit, toutes les rides tremblotant, et lui, à la soigner, avait eu froid, très froid, lui qui n'avait jamais pu se chauffer une bonne fois dans sa vie...

Elle était morte; il aurait fallu l'entendre dire : « Elle a fait deux grands yeux, puis une bouche comme ça, e-he-e-he-e-he, alors quelque chose a fait du bruit dans sa gorge comme si elle voulait vomir... et c'était tout, m' fi... »

Pour l'enterrement, il pleuvait; une pluie de janvier tombant en aiguilles de glace du ciel couleur neige mouillée, bleuissant la route en en découvrant le pierrage de granit. Parfois, près des fumiers piqués d'une fourche, un filet brun roulait, enrubanant le chemin.

Il sortit du cimetière avec les fils de la vieille, la terre grasse appesantissait ses pas, les semelles décollées pendaient.

« Une goutte de fort? Stronchevau, demanda un des fils.

— Sapridius! oui, m' fi! C'est pas pou' m' plaindre, mais j'ai comme qui dirait une glace su l'estomac. »

Ils entrèrent dans un petit café où il faisait froid, à cause du tic-tac de la pendule que l'on entendait très fort, rebondissant du carrelage luisant aux petits verres de l'étalage.

« Bin, Stronchevau, n' marchons devant, nous autres, n' s' allons trop vite ; toi si t' veux, va à l' maison del mère, c'est payé jusqu'à l' fin du mois... »

* * *

Le vieux reste en arrière, soulevant lentement chaque semelle qui s'ouvre en gueule de crocodile.

Il tremble maintenant, et sa moustache semble compter de l'argent, tant elle remue ; le plus dur, c'est que souvent, sans pouvoir l'empêcher, il enfonce sa mauvaise dent dans sa mâchoire ; c'est alors une douleur faisant un toc brusque aux tempes, un arrêt sur un pied.

Hosted by Google

Puis il prend sa « plate », la soulève à ses lèvres, vite, inquiet, et plus vite encore la replace dans sa grande besace.

Et en marche, car il a une idée, ce vieux; il veut aller chez M. le docteur, ça ne peut pas durer; s'il tombait malade, lui aussi...

Il fait ainsi une centaine de mètres, puis : « Sapridius, es-tu bête, Stronchevau, de te laisser mouiller ! » Et il met sa besace en capuchon sur sa casquette.

« Ça va mieux, à ç' t' heure ! » C'est même plaisir de regarder de là-dessous le brouillard gris de la pluie dans la vallée de l'Amblève et, en face, la montagne d'Oneux en tache floue, un peu plus grise.

C'est tout de même bien loin, Comblain-au-Pont ! Il est seulement au pont de Douxflammes ! et ses pieds clapotent dans les souliers pleins d'eau et, autour de sa poitrine, l'eau séchant met une camisole glacée !

Une charrette toute hurlante de cochons arrive; s'il demandait pour monter ! Elle passe vite, il crie : « *Moncheu* David ! »

Une blouse bleue se retourne, voit ce sac jaune sur un pantalon gris à pièces brunes : « L' bon Diu vous assiste, Stronchevau ! », un coup de fouet, clac, et dans la pluie la voiture s'éloigne.

Le vieux gémit, marche encore longtemps, passe deux ponts, il est sur la route de Comblain.

Soudain il entend une voix qui crie : « J'ai une lettre pour vous, Stronchevau ! » Il sait que c'est le facteur qui tous les jours lui lance cette plaisanterie; il se retourne : « Ah ! Moncheu le facteur, j' cré bin que bin vite j' vous ferai porter des lettres, des lettres de mort ! » Et à cette bonne farce de faire porter des lettres, lui qui n'en a jamais reçu ni expédié dans sa vie, le sac jaune rit, rit si fort que soudain il s'arrête; dessous, la figure en grimace, il a ri sur sa mauvaise dent.

Il continue son chemin. Quand il sera chez le médecin, va-t-il se chauffer ! Il voit la salle d'attente, le gros poêle d'où la chaleur monte dans l'air en tremblotement.

Hosted by Google

Ça lui donne un peu de courage, il marche plus vite; son pantalon colle aux jambes, la pluie commence à percer le sac si commode, même une goutte le chatouille derrière l'oreille.

Un parapluie passe, puis une voiture capote levée; ah! voilà les premières maisons, il va être arrivé.

Une servante vient ouvrir la porte, reconnaît le mendiant, veut la fermer.

Il s'avance doucement : Mamzelle!...

« Qu'est-ce qu'y n'a ? demande-t-elle brusquement en barrant le vestibule aux souliers sales.

— C'est pou l' visite!

— Pou rin, alors?

— Bin oui! pour ça! bin oui, Mamzelle... sourit le vieux.

— Avez-vous vos papiers? »

Le vieux arrête son sourire : ah oui, des papiers! — et par habitude de répondre oui à tout ce qu'on lui dit : « Oui, oui, v' s' avez raison, Mamzelle, des papiers! des papiers! » — Et en disant ce mot, le vieux est sérieux, sa main tremblant devant lui comme s'il écrivait quelque chose.

Déjà la porte est refermée : « Il ne pourra pas encore se chauffer! » Il faut des papiers pour cela!

Et le vieux sac retourne encore dans la pluie, bruissant, monotone, sur la route; il marche dans des odeurs de fermes, de forges où la corne de chevaux brûle; la porte d'entrée d'une boutique tinte, plus loin un coup de fouet, un chien qui aboie, une voiture dont les grelots tremblotent...

Son capuchon est mouillé comme un torchon de cuisine, le vieux a le geste de ramener ses vêtements autour de lui, il les colle encore plus sur ses os.

« Sapridius! v' là tout de même la maison commune! » Il va avoir ses *papiers* !

Le garde champêtre vient ouvrir, il lui faut un fier courage pour demander : « Moncheu le bourgmestre, il est là?

— Nenni, chez lui, à sa ferme!

Hosted by Google

— Oui, oui, à sa ferme, » acquiesce vite le mendiant, et il se sauve. — Pensez donc, le garde-champêtre!

Il repart encore, sort du village, passe près d'une carrière de granit pleine de coups de marteaux métalliques, grimpe une sente entre deux taillis.

Maintenant un point de côté lui met une barre rouge entre deux côtes. Chaque fois qu'il respire, il a un *élancement* terrible et l'ennuyeux pour cette vieille carcasse, c'est que la sente monte, drue, et qu'il habite...

Non, il ne peut aller plus loin! Il s'arrête, prend sa plate, boit un coup.

« Ho! ho! c'est pou beure que vous mendiez, v' nez cor' un peu demander chez nous! » lui crie un homme qui passe et qu'il n'a pas vu.

Il ne répond pas, monte encore entre les deux taillis bruns, que des fruits d'églantines piquent de points rouges.

Il ne voit plus. A chaque jambe il traîne cent kilogs; pour s'aider dans la montée, il saisit une brindille, c'est une ronce qui lui déchire la main, que brusquement il lâche.

Il tombe, un grand coup des reins jusqu'à la tête, il reste dans le chemin boueux à moitié assommé.

Il se relève membre par membre, ses habits gouttent, il a les mains pleines de boue, il les essuie avec une pincée d'herbe jaunie.

Il monte encore; devant lui, tout en haut, il y a une tache grise, la fin du chemin, puis c'est la pleine campagne, la ferme du bourgmestre.

Soudain, il pense que si « ça lui paraît si long, c'est qu'il regarde le chemin qui est encore à faire, il n'est pas encore si *biesse*, se dit-il, » et il rabat le sac sur ses yeux, marche, marche, marche...

Il est sans doute arrivé. — Comment, pas même à la moitié du chemin! Désespéré il s'arrête, il voudrait réfléchir à quelque chose, à quoi? il n'en sait rien, mais il *sent* qu'il devrait réfléchir et il ne le peut !

Hosted by Google

Allons, bon courage, Stronchevau, c'est là que sont les *papiers*, mais avant, il va s'accorder une petite gorgée d'eau-de-vie, il tâte dans sa poche, sa plate est cassée. Il lèche les morceaux, les jette, puis : ça ne va pas bin, m' vie « plate » qu'est cassée! Non, ça ne va pas bin! » Et il se met à pleurer comme il ne l'a plus fait depuis « quand il était petit ».

Tiens, c'est drôle, il a été petit, lui? Il réfléchit longuement, se répète : c'est drôle,... c'est drôle...

« Sapridius, suis-je enfin au bout? » Oui, il est dans un chemin de campagne où il glisse; il perd une semelle : « N' manquait plus qu' ça! » Il se retourne pour la regarder, collée au sol jaune.

Tout au bout, il y a une ferme de grès. Tout près, une bande de corbeaux, qui marchent gravement, soudain s'envolent avec des cou-ac cou-ac tristes comme leur tache noire dans le ciel sale.

Quelqu'un sort de la ferme, le mendiant s'arrête, toujours inquiet par nature, c'est un valet; il passe près du vieux.

« Moncheu, le bourgmestre est-i là ?

— Nenni, il est allé quéri des porcs au marché d'Aywaille!

— Bin, bin! à Aywaille, c'est ça! » — Le vieux s'arrête, laisse s'éloigner le valet, il n'aura pas des *papiers!*

Il ne pense qu'à retourner maintenant, faire un peu de feu, oh! du feu!

Il pense : « Ce que c'est tout de même le feu! » et, en passant près de sa semelle perdue, il la ramasse, la met en poche, inconsciemment.

Bon! voilà son bas qui perce maintenant et le chemin qui est si pierreux!

Comme il pleut toujours, il trempe ses vieux pieds dans un ruisseau qui dégringole par la sente.

Dans sa tête, c'est comme un tourbilion de vents, d'eaux, entraînant dans leurs remous un son de cloche qui annonce la rentrée de l'école.

Tout de même, s'il allait voir chez le médecin! Et puis il y a du feu, là!

Hosted by Google

Il sonne, on ne vient pas. Doit-il partir, sonner encore ? — Dans un grand mouvement de hardiesse, il tira encore la sonnette.

Enfin la servante vient.

« V' s' avez vos papiers?

— Non, Mamzelle, l' bourgmestre n'est nin là! »

Bonne fille, la servante voyant le vieux qui tremble tout, veut le faire entrer et soudain, elle s'arrête, elle a vu les souliers pleins de boue!

« Attendez, j' vas demander â Moncheu! »

Une porte s'ouvre sur un bruit de personnes qui mangent. « Faut absolument vos papiers! » revient dire la servante.

Il s'en va encore, il a froid, froid, il ne voit plus rien, ni la route, ni les maisons, mais une pensée très profonde qui revient en cauchemar : « Ce que c'est tout de même, des *papiers !* »

Soudain, des nasillements de trompes, un ronflement arrivent, il court vite sur l'accotement, se déchire le pied, sans semelle, une automobile passe.

Il en a bien vu d'autres, il reprend le milieu de la route, lève ses pieds l'un après l'autre, toujours, toujours...

Longtemps après, il lève le capuchon et malgré tout son vieux corps en souffrance, il rit, rit, sans le savoir, il est arrivé devant la maison!

Il entre, les fils sont là, se disputant parce que tous veulent avoir la pendule, chacun disant : « M' mère m'avait toujours dit que c'était pour moi! »

Le vieux entend cela en bourdonnement, enfin au feu, tout penché sur sa chaise, ses mains maigres en avant.

Et il a toujours froid.

« J' vas dans l' lit, » dit-il.

Un des fils se lève : « Dans l' lit, halte-là! pou salir tos les draps blancs, i sont pour moi à ç' t' heure! » Il les enlève vite, met à leur place quelques sacs et le matelas sur lequel la vieille a sué son agonie.

Hosted by Google

Le vieux s'y affaisse et, quand les disputes font silence, il y a une respiration essoufflée qui gémit : « M' pauv' fie... m' pauv' fie !

— Clos ta gueule ou bin...! » lui crie un des fils.

Le vieux se retourne contre le mur, ne dit plus rien, il est soudain levé d'un côté, puis de l'autre. Devant ses yeux il y a comme des spirales noires qui s'aplatissent et s'agrandissent sans cesse.

Soudain il a très chaud, et il répète : « des *papiers !* des *papiers !*

* * *

« Ah ! facteur, qué novelles ? demande une femme arrêtée sur son seuil, appuyée sur le manche de sa brosse.

— L' vî Stronchevau est mort !

— Oh ! oh !... vaut mieux lu qu'un père de famille !

— ... Et on n'a nin trouvé des *papiers !*

— On n'a nin trouvé des *papiers !* »

La femme est estomaquée : « C'est t' i permis d' mouri sins *papiers !*... Mais a-t' on jamais veyu ça !... »

Et soudain le facteur se met à rire, tout plié en deux, si fort que trois moineaux s'envolent d'un tas fumant de crottins de cheval : ... « Ha, ha, ha,... pas... pas encore... pas même... maintenant... ha... ha... ha... pas porter... des lettres... pou lu !... ha... ha... ha... ha... »

LUCA RIZZARDI.

Hosted by Google

LA PÉDAGOGIE PHYSIOLOGIQUE

Sa nature. — Importance de son rôle dans l'éducation et dans l'enseignement.

La pédagogie sera physiologique
ou elle ne sera pas.
Dr ALBERT MATHIEU.

BIBLIOGRAPHIE : 1) *Introduction à la médecine de l'esprit*, par le Dr MAURICE DE FLEURY, ancien interne des hôpitaux. Félix Alcan (Paris); 2) *Le corps et l'âme de l'enfant*, par le même; 3) *Observations sur le développement de l'enfant*, par GABRIEL GIRAUD; 4) *La pédagogie physiologique*, par le Dr ALBERT MATHIEU; 5) *La fatigue intellectuelle et physique*, par A. MOSSO (Paris, Alcan); 6) *L'éducation nouvelle*, par DEMOLINS. Firmin Didot, Paris. — *Annales pédologiques* du Dr SCHUYTEN. — *Bulletin de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfance*. — *Comptes rendus des séances du premier congrès d'hygiène scolaire et de pédagogie physiologique* organisé par la Ligue des médecins et des familles (Paris, librairie Masson).

Il nous arrive de rencontrer des élèves dont l'équilibre intellectuel, moral et physique est véritablement parfait. Jamais ils ne donnent à leurs parents ou à leurs maîtres que des sujets de satisfaction et de fierté. Non seulement leur conduite est uniformément irréprochable, mais ils poursuivent leurs études presque sans effort, en se jouant pour ainsi dire. Tout dans leurs facultés est harmonie, force et pondération.

Évidemment, ce n'est pas pour ces élèves d'élite que la pédagogie a été imaginée; facilement ils pourraient se passer de maîtres. Mais combien de tels élèves sont rares!

La plupart des enfants ou des jeunes gens qu'on nous confie ressemblent bien peu à ces élèves modèles.

Hosted by Google

Parmi les enfants qui fréquentent nos classes, nous en remarquons souvent qui sont plutôt tranquilles, timides, craintifs, mélancoliques ou tristes, quelques-uns pouvant présenter un ou plusieurs de ces caractères sans les autres, encore que pareils défauts se montrent volontiers associés.

Toujours nous voyons ces enfants répugner à la gymnastique et aux jeux mouvementés comme au travail intellectuel; toujours nous les trouvons moroses et en quelque sorte indifférents à la vie. Il en est même à qui vivre paraît peser et qui se suicident pour quelque motif futile.

On cite ce cas d'un étudiant d'université, enfant unique de parents plusieurs fois millionnaires, qui se noya pour avoir échoué dans un examen.

Tout récemment, une jeune fille qui n'avait pas étudié sa leçon de piano, fut réprimandée à ce sujet. Pour la punir, ses parents décidèrent qu'elle n'assisterait pas à un bal où elle était invitée. La jeune fille monte à sa chambre, étale sur son lit la toilette qu'elle devait porter au bal, ouvre la fenêtre, se jette dans le vide et vient se briser la tête sur le pavé!

Un tel état d'âme résulte ordinairement d'une diminution de vitalité, et particulièrement d'une forte dépression nerveuse.

* * *

Fréquemment aussi, nous rencontrons des enfants qui ont l'habitude de parler contrairement à la vérité. Ils mentent par crainte, pour s'excuser, par désir de plaire ou appréhension de déplaire, par vanité, par excès d'imagination, parce qu'ils identifient leurs rêves avec la réalité, parce qu'ils font confusion entre des êtres ou des évènements. Ils mentent encore par l'effet d'une mauvaise éducation prise dans un milieu peu favorable, ou par atavisme.

Or, chez de nombreux malades on constate précisément une tendance au mensonge ou du moins à l'exagération.

Hosted by Google

Ils perdent, en quelque sorte, le sens de la proportion exacte des choses et des faits. A mesure que leur santé se rétablit, leur cerveau pense plus juste et ils s'expriment avec moins de fantaisie.

Il semble résulter de là que la tendance au mensonge soit l'indice d'une maladie de la mémoire et qu'elle ait sa source dans la faiblesse cérébrale. L'habitude du mensonge, propre surtout à une certaine catégorie de neurasthéniques, serait la conséquence d'une névrose, un signe de débilité mentale.

On remarque d'ailleurs que la disposition au mensonge varie d'intensité avec la race, le climat, le sexe, l'âge, avec d'autres facteurs encore.

L'Asiatique ment plus que l'Européen, le Méridional plus que l'homme du Nord, la femme ignorante et nerveuse plus que l'homme instruit et pondéré, l'enfant plus que l'adulte. Contrairement à l'opinion reçue, on peut dire que les enfants sont naturellement menteurs et leur témoignage en justice devrait être récusé.

*
* *

Que d'enfants, dans nos classes, se montrent aisément distraits, facilement dissipés! Leur attention est vite fatiguée, ils saisissent lentement et s'assimilent avec peine, malgré un effort réel et prolongé. De plus, ils retiennent mal.

Les tenant pour responsables, nous les déclarons inintelligents ou paresseux. Or, étudiés au point de vue physiologique et médical, beaucoup de ces élèves se révèlent neurasthéniques. Ce sont des malades.

Un cerveau sans activité est souvent la conséquence d'un organisme débile. Et, précisément, la caractéristique de l'enfant névropathe est son faible pouvoir d'attention, l'impressionnabilité lente et fugace de son cerveau.

Pour la plupart d'entre eux, leur seul aspect extérieur décèle une constitution peu vigoureuse.

Pourtant, voici un élève de meilleure apparence, solide-

Hosted by Google

ment charpenté, bien musclé, mangeant bien, buvant et dormant de même. Vif à l'ordinaire et plein d'entrain au jeu, il apparaît, dès qu'on lui parle d'étudier, indolent et ennuyé, et fait preuve d'un esprit inerte et lourd.

Si la responsabilité de cette indolence n'est pas totalement imputable aux défauts d'un enseignement trop peu méthodique et concret, mal proportionné à ses facultés, sans vie et sans attrait, c'est que l'enfant, sans être atteint d'une maladie déclarée, souffre d'une nutrition difficile. De là, des fonctions languissantes du cerveau, et, par suite, une sorte de maladie de la volonté. La paresse, dans ce cas, est également consécutive à une vigueur cérébrale insuffisante, à une énergie vitale basse.

Il ne dépend sans doute pas de cet enfant neurasthénique de devenir à volonté un élève appliqué et travailleur. Le punir, c'est frapper un malade. Il a plutôt besoin de soins médicaux appuyés probablement d'un meilleur régime alimentaire que celui auquel il est soumis.

La paresse n'est pas naturelle à l'enfant. « L'expérience m'a appris, dit Falkenberg, que l'indolence chez les jeunes gens est chose si contraire à leur besoin naturel d'activité qu'à moins d'être l'effet d'une mauvaise direction, c'est presque toujours la marque d'un défaut constitutionnel. »

« La paresse, dit à son tour le Dr de Fleury, est une des manifestations les plus inévitables de la dépression nerveuse, une de ces maladies de la volonté, intimement unies à l'épuisement cérébral. Le paresseux est souvent un névropathe et la névrose est presque invariablement une habitude mauvaise de l'activité cérébrale. »

* * *

Non seulement beaucoup d'élèves nous apparaissent tristes et déprimés, menteurs et paresseux, mais un certain nombre, irascibles et colères, se montrent, dans leurs rapports avec leurs condisciples, querelleurs et violents, parfois cruels, et, en classe, répondent souvent de façon brusque ou insolente.

Hosted by Google

Or, si nous sommes nous mêmes de tempérament prompt, pour peu que la mauvaise humeur de l'enfant se fasse agressive à notre égard, elle excite la nôtre et la colère se déchaîne en nous, se manifestant par des gronderies emportées sinon par des coups.

La colère résulte de la concentration, dans le cerveau, d'une grande quantité de force nerveuse qui éclate brusquement et se traduit par des paroles violentes, une gesticulation excessive, un visage contracté, des yeux congestionnés et enflammés.

C'est, chez l'enfant comme chez nous, dans les mêmes circonstances, la manifestation d'un cerveau convulsé, un commencement d'épilepsie. C'est tout au moins une sorte d'attaque de nerfs pendant laquelle nous ne conservons qu'à demi la conscience de nos paroles et de nos actes.

Le moindre motif détermine une explosion de colère chez les personnes prédisposées, c'est-à-dire chez lesquelles la tension nerveuse est à l'état permanent.

Ce déclanchement cérébral, qui fait disparaître en nous l'éducateur, ne corrige jamais et peut avoir au contraire des effets déplorables en brisant tout ressort chez un enfant craintif, violemment impressionné. Nous risquons ainsi d'en faire une personnalité inquiète, timorée, dépourvue de toute initiative, sinon même un être tremblant et effaré dont l'état mental confine à l'imbécillité.

Et cependant, nous avons une tendance à admettre qu'il dépend tout à fait de l'enfant d'éviter certains accès d'irritabilité et de violence auxquels il est sujet.

En réalité, l'enfant colère est un petit nerveux dont le tempérament est déséquilibré et qu'il faut traiter par des moyens tour à tour pédagogiques et physiologiques.

* * *

Il semble donc résulter de ce qui précède que la plupart des défauts de caractère des enfants, héréditaires ou acquis, ont des causes physiologiques et correspondent plus ou moins à l'une des trois grandes névroses de

Hosted by Google

l'enfant, connues sous le nom de *neurasthénie, hystérie, épilepsie :* « Le doute, l'humilité, la peur, la tristesse, la pitié sont, à des degrés divers, des symptômes de l'épuisement cérébral.

« L'orgueil, la fatuité, la colère, l'égoïsme, le courage, l'héroïsme sont les manifestations ordinaires de l'exaltation de l'esprit (1). »

Nous établissons ci-dessous, d'après le Dr de Fleury, un tableau des états du système nerveux correspondant hypothétiquement à certains états d'âme, à certains défauts ou nuances de caractère des enfants :

Zone de la dépression nerveuse.	Zone neutre et normale du système nerveux.	Zone de l'excitation nerveuse.
1. Douceur, modestie.	État d'équilibre parfait, physique, intellectuel et moral.	1. Plaisir de vivre, joie franche.
2. Timidité, humilité.		2. Courage, vaillance, ardeur au travail.
3. Tristesse et mélancolie.		3. Gaîté bruyante.
4. Fatigue, paresse.		4. Énervement, larmes, gestes et cris sans but, fou rire.
5. Crainte.		5. Colère.
6. Terreur.		6. Grande fureur, gestes et cris violents, destruction d'objets.
7. Suspension de la sensibilité et des mouvements respiratoires (syncope). Anéantissement intellectuel.		7. Paroxysme, envie de tuer.

(1) Dr de Fleury, *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 318.

Hosted by Google

La pédagogie physiologique enseigne qu'il y a du danger à brusquer les différentes catégories d'enfants plus ou moins anormaux chez lesquels certains des défauts signalés en ce tableau sont fortement accentués, à vouloir les forcer à vaincre, du jour au lendemain, leur tempérament. Elle estime qu'il convient de les y amener peu à peu par l'action d'une pédagogie calme et reposante, appuyée au besoin par un régime alimentaire et un traitement médical que j'indiquerai tout à l'heure et propre, semble-t-il, à exercer sur eux un effet bienfaisant.

Origines physiologiques probables de certains défauts des enfants.

Recherchons à présent les causes physiologiques probables de ces affections morales de l'enfance qui semblent avoir leur source dans l'organisme.

Au nombre de ces causes et parmi les plus puissantes nous placerons l'hérédité et les mauvaises conditions physiques ou morales dans lesquelles l'enfant est élevé trop souvent.

En nous, pour ce qui concerne nos qualités et nos défauts, ce sont presque toujours les morts qui parlent, c'est-à-dire ces générations d'ancêtres qui nous ont précédés dans la vie.

Tel enfant, par exemple, est colère parce que ses parents lui ont transmis une constitution qui le fait aisément irritable et colérique.

De même, la faiblesse constitutionnelle de beaucoup d'enfants et nombre de tares qui les affligent sont souvent la résultante du mauvais régime observé par leurs ascendants, spécialement de l'abus de l'alcool et des plaisirs de la table, de certaine contagion surtout à laquelle s'exposent les viveurs, plus rarement du surmenage intellectuel. Ce mauvais régime a son contre-coup éloigné sur le cerveau et tout l'organisme de l'enfant et le prédispose à

Hosted by Google

la névrose et à une mentalité anormale, à la scrofule, à la tuberculose et au rachitisme.

Mais les causes de dépression chez l'enfant peuvent aussi être actuelles et tenir soit au mauvais régime physiologique auquel il a été soumis depuis sa naissance, tant au point de vue de la nourriture, de l'habitation que du local et du mobilier scolaire, soit à un régime intellectuel et moral mal entendu qui lui aura été imposé par le milieu où il a vécu ou par ses maîtres et sur lequel je reviendrai plus loin.

La *pédagogie physiologique* a pour objet la recherche et l'étude de ces causes d'affaiblissement organique qui ont un retentissement si profond sur l'état du cerveau.

Elle enseigne à en tenir compte dans l'éducation, à combattre ou à guérir les défauts qui en résultent non seulement par des procédés pédagogiques convenables mais aussi par un bon régime alimentaire et une médication appropriée. Elle estime que les vices se développent de préférence en terrain maladif et que, pour guérir l'esprit, il faut soigner le cerveau.

« La première condition du succès dans le monde, dit Spencer, c'est d'être un bon animal et la première condition de la prospérité nationale, c'est que la nation soit formée de bons animaux. »

« La santé de l'âme, l'équilibre de l'esprit dépend infiniment de la santé corporelle. » (Dr de Fleury.)

De la fatigue.

Sous l'action du travail cérébral ou musculaire, certaines substances qui entrent dans la composition de l'organisme se décomposent et produisent, en même temps qu'une énergie intellectuelle ou mécanique plus ou moins considérable, des matières de rebut qui sont toxiques.

Plus intense est l'activité de notre vie physique et intellectuelle, plus il se produit de ces déchets qui, dans toutes

Hosted by Google

les parties du corps souillent le sang, les muscles, les nerfs et les cellules elles-mêmes.

Si ces substances sont complètement brûlées par l'oxygène du sang et entièrement éliminées, tout va bien. Mais dès qu'elles s'accumulent dans l'organisme, nous nous sentons fatigués et si elles dépassent sensiblement les limites normales, nous devenons malades.

La fatigue est donc une sorte d'empoisonnement occasionné par une élimination insuffisante des matières de rebut produites par l'action cellulaire au cours d'un travail intellectuel ou physique.

Des expériences faites par le savant italien M. Mosso sur la fatigue, il résulte qu'il n'en existe qu'une seule espèce, la fatigue nerveuse. La fatigue des muscles n'est au fond qu'un phénomène d'épuisement cérébral.

Les parties du cerveau qui président aux mouvements de nos membres se fatiguent et s'énervent exactement comme celles qui président à la lecture, à la composition littéraire et au calcul.

C'est donc une erreur de croire que l'exercice physique repose de l'exercice intellectuel. Le cerveau est en même temps ce qui pense et ce qui agit : « Le cerveau, dit le Dr de Fleury, est à la fois ce qui perçoit, ce qui se souvient, ce qui juge, ce qui parle, ce qui écrit et ce qui remue bras et jambes (1). »

Tel enfant vient de se livrer à un travail d'esprit prolongé. Vous ne le reposerez pas en lui imposant des exercices gymnastiques qui exigent de grands efforts musculaires. Vous ajouterez une fatigue à une autre fatigue. Vous associerez deux surmenages. « C'est une erreur physiologique, dit M. Mosso, d'interrompre une leçon pour faire exécuter aux écoliers des exercices de gymnastique dans l'espoir qu'on diminuera ainsi la fatigue du cerveau. Pour reposer les enfants, il faut les laisser jouer et se divertir dans un air libre et pur. »

(1) Dr de Fleury, *Le corps et l'âme de l'enfant*, p. 194-195.

Hosted by Google

Ce qui nuit surtout aux enfants, c'est l'immobilité prolongée. Il faudrait leur accorder un temps plus long pour courir et s'ébattre librement.

Les écoliers anglais sont en général soumis à moins d'heures de classe et d'étude que les nôtres et aussi que ceux de France ou d'Allemagne. Ils finissent pourtant par acquérir autant de connaissances en travaillant et en s'ennuyant moins.

Or, l'un des buts de la pédagogie est d'apprendre aux élèves le plus de choses possible dans le moins de temps et avec le moins d'efforts possible.

Tirons de ce qui précède quelques conclusions pratiques :

1° Il est indispensable de réduire, dans toutes les écoles, le nombre des heures de classe et d'augmenter celui des récréations. Il faut s'efforcer d'obtenir des enfants plus d'intensité dans l'effort cérébral et le leur imposer moins long. Leur attention, au cours des exercices intellectuels sera d'autant plus soutenue.

L'idéal à atteindre dans une école serait d'y faire une part égale du temps au travail et au jeu, à l'éducation intellectuelle et à l'éducation physique.

Le pédagogue anglais Paget, peu satisfait des progrès d'une classe d'élèves, imagina de la scinder en deux sections. L'une de celles-ci suivit les errements anciens; l'autre eut son temps réparti entre le jeu et le travail. Au terme de la session scolaire, cette dernière section surpassa sensiblement l'autre en diligence et en savoir.

2° Les exercices physiques auxquels nous appliquerons les élèves n'exigeront qu'un effort musculaire modéré et seront de difficulté graduée.

En agissant différemment, nous provoquerions rapidement l'épuisement nerveux des plus faibles, qui sont précisément ceux que nous devons nous efforcer de rendre plus vigoureux.

L'exercice modéré est utile : il active la circulation du sang, délasse l'esprit, l'éveille, le dispose à recevoir un

Hosted by Google

nouvel enseignement. L'exercice pénible, excessif, violent, produit des effets contraires.

3° La fatigue physique étant un phénomène d'épuisement nerveux, il convient de multiplier les exercices auxquels préside la moelle épinière, c'est-à-dire ceux qui s'accomplissent automatiquement, sans effort particulier de l'esprit; tels les jeux mouvementés suivants : balle, barres, volant, cricket, course, bicyclette, danse, natation, canotage, etc., et de réduire le nombre de ceux auxquels préside le cerveau, c'est-à-dire qui exigent une intervention constante de la réflexion et de la volonté, comme beaucoup d'exercices relevant de la gymnastique athlétique, anneaux, barres parallèles ou barres fixes, escrime, etc.

L'escrime réclame une attention toujours éveillée. Elle est d'ailleurs toute en secousses vives et en à-coups brusques : elle n'est pas recommandable pour les enfants. Au surplus elle n'exerce pas également et symétriquement toutes les parties du corps. L'exercice de la canne et du bâton vaut mieux.

4° Les exercices physiques doivent être pour les enfants une occupation agréable, non une corvée pénible.

A ce point de vue, il faut bien admettre la supériorité du jeu libre, mouvementé et de grand air sur la gymnastique même scientifique et rationnelle, orthopédique et hygiénique ou suédoise.

Cherchons donc un ensemble systématique de jeux mouvementés et de grand air, non dangereux, excitatifs et amusants, propres à exercer toutes les parties du corps, par suite hygiéniques et utiles pour la santé, auxquels tous les élèves seront tenus de participer et faisons-leur une large part dans notre horaire.

Étude du tempérament de l'élève.

Si l'on tient compte de ce qui a été dit jusqu'ici des relations étroites qui lient le cerveau à l'organisme géné-

Hosted by Google

ral et de la fréquente subordination du moral au physique, on admettra certainement la nécessité pour le maître de bien connaître le tempérament de ses élèves — j'entends leur constitution physique non moins que leurs qualités ou leurs défauts intellectuels et moraux — afin de pouvoir en tenir compte dans ses méthodes d'enseignement ou d'éducation. Il est bien évident qu'avant d'accabler de reproches ou de punitions un enfant qui ne nous satisfait pas, notre devoir est de nous édifier sur les origines et les causes probables de son inappétence intellectuelle, de son caractère difficile ou de ses mauvais instincts.

En conséquence, on estimera sans doute qu'il serait utile de constituer à chaque élève un dossier renseignant le maître sur ses qualités, ses défauts constitutionnels, ses habitudes ancestrales et sur l'influence éducative du milieu où il est né et où il vit.

Nécessairement, il faudrait apporter une grande prudence dans les investigations indispensables, certaines de ces investigations pouvant être d'une nature assez délicate et propres à éveiller des susceptibilités.

Pour constituer pareil dossier, la pédagogie et la médecine se prêteraient utilement un mutuel secours, les observations psychologiques du maître se joignant aux observations physiologiques et médicales du docteur. Afin de faciliter ces dernières observations, on créerait avantageusement des dispensaires où les enfants anormaux et demi anormaux seraient pendant quelque temps tenus en observation et examinés de près par l'homme de l'art chargé de ce service.

A la suite de cet examen, certains élèves pourraient être soumis à une alimentation et à une médication appropriées, susceptibles de fortifier ou de guérir un organisme appauvri et malade.

L'installation de ces dispensaires serait des plus sommaires. Elle comporterait une salle d'hydrothérapie, une piscine d'eau courante, un cabinet pour le traitement électrique et une petite pharmacie.

Hosted by Google

Grâce à cette intervention médicale et au dossier dont nous venons de parler, il serait possible d'établir une distinction suffisamment nette entre les enfants normalement constitués, intellectuellement et physiquement, les anormaux et les demi anormaux qui se rencontrent parmi les enfants en âge d'école. Les anormaux seraient résolument écartés des classes ordinaires et placés en des écoles d'enseignement spécial. La tâche de l'instituteur est suffisamment difficile déjà pour qu'on évite de la rendre plus lourde et plus ingrate encore par l'admission des anormaux dans sa classe.

* * *

La question se réduit donc à celle-ci : Comment procurer aux demi anormaux assez nombreux qui fréquentent les écoles, le minimum de santé physique, intellectuelle et morale nécessaire pour les rendre capables de vaincre les difficultés de la lutte pour la vie, pour leur apprendre à se dominer et à tirer le meilleur parti de leurs aptitudes naturelles ou héréditaires, parfois indigentes et peu affirmées ?

Disons d'abord qu'entre ces enfants il y a lieu de distinguer deux grandes catégories d'élèves :

1° Les *déprimés du système nerveux :* enfants tristes, peureux, distraits, paresseux, menteurs, etc., individus généralement neurasthéniques, c'est-à-dire qui épuisent rapidement l'énergie de leurs centres nerveux et la récupèrent lentement ;

2° Les *excités du système nerveux :* enfants turbulents, irascibles, colères, batailleurs, cruels, et, en général, tous les indisciplinés de caractère violent, que l'on peut, à leur tour, subdiviser en deux groupes :

a) Les *excités accidentels du système nerveux* nés souvent de parents alcoolisés, qui sont de faible constitution et plutôt maladifs, encore que parfois ils n'en aient pas l'apparence ; *b*) les *excités permanents du système nerveux*,

Hosted by Google

individus sains et vigoureux, chez lesquels l'atavisme semble avoir reproduit le tempérament impulsif de leurs ancêtres sauvages.

Les premiers sont des *anémiques ou asthéniques,* c'est-à-dire dont le cerveau est anémié. Plutôt doux, sensibles et affectueux à l'ordinaire, ils se montrent pourtant facilement énervés et irritables. Un rien déchaîne en eux la colère, toujours à l'état latent dans leur cerveau. Ils s'emportent alors en bourrasques terribles qui ne sont d'ailleurs que feux de paille subitement éteints, mais au cours desquels ils seraient très capables d'un mauvais coup ou d'un crime. Leurs plus violentes excitations sont suivies de réactions extrêmes, de prostrations absolues, voisines de l'anéantissement. Il n'est pas rare de les voir alors, honteux et repentants des paroles ou des actes qui leur ont échappé dans leurs accès, redevenir humbles, timides, soumis et tendres.

Les seconds, les excités permanents du système nerveux ou *hypersthéniques* se caractérisent en tout temps par une surabondance d'énergie vitale qui tend à se dépenser en une action corporelle de préférence violente. Ils ont l'extérieur vigoureux, les muscles solides, les chairs fermes, un appétit que rien ne contente, un besoin de mouvement et d'exercice qu'ils n'arrivent pas à satisfaire.

Toujours turbulents, ils ont des façons brutales, et, pour peu qu'on résiste à leur volonté autoritaire et despotique, se manifestent prompts à la colère, à l'injure et aux coups. Ils aiment à détruire et à nuire, à voir ou à faire souffrir les animaux, parfois se montrent cruels et sanguinaires. D'ailleurs, sans pitié pour personne, n'en sentant pas la nécessité pour eux-mêmes.

En temps de guerre ou de révolution, à la bataille et au feu, dans les circonstances tragiques où il faut braver le danger et la mort, ils dépensent avec audace et volupté leur excès de force et deviennent les héros auxquels on élève des statues.

En temps ordinaire, ils forment la catégorie des cer-

Hosted by Google

veaux brûlés qui finissent dans les légions étrangères et les pays neufs, sinon dans les prisons.

* * *

Comment faire pour traiter au point de vue physiologique, conformément à leur tempérament et à leurs besoins, les différentes catégories de demi-anormaux dont nous venons de parler ?

On a constaté que les enfants soumis à un régime surtout végétarien paraissent en général moins vifs à l'étude que ceux qui se nourrissent de beaucoup de viande.

Le régime alimentaire des neurasthéniques ou déprimés du système nerveux, c'est-à-dire des enfants mélancoliques, tristes, peureux, distraits, paresseux, menteurs, excités accidentels du système nerveux, comportera donc une alimentation riche et plutôt carnivore, s'ils appartiennent à des familles aisées. Tous les aliments végétaux qu'on leur donnera seront fort digestifs, de façon à leur éviter les lourdeurs d'estomac et ces alternatives d'excitation et de dépression cérébrales consécutives aux digestions difficiles. Ni vins, ni liqueurs et autres excitants qui procèdent par à-coups et dont l'action sans durée est suivie de réactions déprimantes, mais de vrais fortifiants qui rendent peu à peu le ton à l'organisme malade ou affaibli.

Les enfants des familles pauvres et peu aisées prendront, l'hiver, de l'huile de foie de morue ; l'été, des préparations phosphatées (au glycérophosphate) ou des préparations au kola (1), excitants thérapeutiques qui, au dire de la faculté, sont d'excellents tonifiants.

Il conviendra aussi de soumettre cette catégorie d'enfants à l'action de stimulants mécaniques du système nerveux susceptibles de se supprimer d'un jour à l'autre

(1) Espèce de châtaigne africaine employée en médecine comme tonique et aliment d'épargne.

Hosted by Google

sans danger et sans malaise, ce qui n'est pas le cas pour l'alcool, la morphine, l'opium, lorsqu'on en a usé immodérément. Parmi ces stimulants, signalons : les pratiques hydrothérapiques régulières (bains et douches, usage quotidien du tub), friction à l'eau alcoolisée, massage, friction sèche au gant de crin, injections hypodermiques d'eau salée, bains de lumière et d'électricité, etc.

Bref, on s'attachera à stimuler le système nerveux central en vue de faire disparaître peu à peu l'engourdissement cérébral, d'où résulte vraisemblablement l'inapplication au travail et les autres défauts habituels de l'enfant névropathe.

Aux excités permanents du système nerveux ou hypersthéniques, on fera suivre un traitement à peu près entièrement opposé.

Leur régime alimentaire sera beaucoup moins excitant. On leur donnera une alimentation surtout végétarienne.

Le Dr Leven rapporte le cas d'un jeune homme de 17 ans, tout à fait indiscipliné, toujours agité, qui ne pouvait se livrer avec suite à aucun travail. Jamais il n'avait mangé de légumes, mais seulement de la viande et particulièrement du bœuf.

Le régime fut modifié. On supprima complètement le bœuf; on donna surtout des aliments végétaux. Au bout de deux mois, le caractère du jeune homme était devenu pondéré. Il avait cessé de se montrer désordonné et capricieux (1).

D'autre part, les hypersthéniques seront fréquemment occupés à des exercices d'une gymnastique énergique et même violente, à la natation et au canotage, à des travaux manuels fatigants. Ils s'astreindront en outre à des marches prolongées et passeront la plus grande partie possible de la journée au grand air.

Comme médication thérapeutique, on pourra leur faire prendre du bromure de potassium, qui est un calmant des

(1) Dr DE FLEURY, *Le corps et l'âme de l'enfant.*

Hosted by Google

plus efficaces, ou des préparations à la coca. (L'extrait de coca est employé en médecine, sous le nom de cocaïne, pour provoquer l'insensibilité.)

Mais il faut bien le reconnaître, la dépression nerveuse dont souffrent beaucoup d'enfants peut aussi tenir à d'autres raisons qu'à des causes physiologiques, par exemple à un régime intellectuel et moral mal conçu : programmes trop chargés ou mal interprétés, manuels trop copieux, inspection trop exigeante, horaire excessif ou qui sacrifie l'intérêt de l'élève aux convenances du maître, méthodes d'enseignement et procédés d'éducation défectueux, travaux à domicile trop longs et trop difficiles, souci de fréquents examens, etc., toutes causes qui contribuent à occasionner chez beaucoup d'élèves un surmenage précoce, par suite propres à engendrer l'insuffisance de vigueur cérébrale connue sous le nom de *neurasthénie infantile*.

La pédagogie moderne a fait d'incontestables progrès. Elle commence à tenir compte de la physiologie cérébrale de l'enfant, de sa psychologie et des lois de son développement ; elle observe, elle expérimente. Mais ses méthodes sont encore trop idéales, trop uniformes ; surtout elles s'appliquent trop à l'élève d'élite, tout au moins à l'enfant type, normalement constitué, alors que peu d'élèves aujourd'hui peuvent être considérés comme parfaitement normaux.

Beaucoup de maîtres s'imaginent encore qu'il leur suffit de bien connaître eux-mêmes ce qu'ils sont chargés d'enseigner, et qu'avec du zèle et quelque bon sens, ils se tireront d'affaire. Ils sont loin de compte s'ils ignorent la physiologie et la psychologie individuelles de leurs élèves et si, les connaissant, ils n'accommodent pas leur enseignement aux indications de cette physiologie et de cette psychologie.

D'autre part, avant de composer un programme d'études pour les enfants d'un certain âge, il conviendrait de déterminer scientifiquement la capacité moyenne de

Hosted by Google

travail cérébral dont ils sont capables, et alors seulement on s'occuperait d'élaborer un programme proportionné à leurs forces et à leurs facultés.

On pourrait parler ensuite de la formation d'un horaire où l'on réserverait une large place à l'éducation physique, au jeu, aux récréations, à la gymnastique, au travail manuel et aux excursions.

L'existence sédentaire de nos élèves, d'où tout mouvement un peu libre semble exclu, passée presque tout entière dans un air souvent vicié; une incessante excitation cérébrale occasionnée par la fièvre de continuels examens et par des concours difficiles sont pour l'enfant des causes souverainement débilitantes qui le prédisposent à la tuberculose, à la neurasthénie et à d'autres maladies nerveuses ou simplement physiologiques.

Actuellement, pour les enfants de 6 à 12 ans, au programme primaire, déjà fort lourd, vient fréquemment s'en ajouter un autre, supplémentaire, conçu par la famille et comportant l'étude du chant, du violon ou du piano, du dessin ou de la peinture, de l'une ou de l'autre langue vivante, de la danse, de la boxe, de la canne ou de l'escrime.

En sorte qu'il est souvent imposé à des enfants de 6 à 12 ans sept à huit heures de travail cérébral quotidien. Combien d'hommes, de 30 à 50 ans, n'en pourraient supporter davantage!

Et si l'on passe à l'enseignement moyen, on s'aperçoit que le mal ne fait qu'empirer. Bien des élèves d'athénée seraient heureux s'ils pouvaient, en travaillant dix heures par jour, satisfaire leurs maîtres sans se réserver d'autres heures de liberté et de repos que celle de l'après-midi du jeudi et du dimanche.

Mais beaucoup travaillent quotidiennement onze à douze heures, même les jours de fête et de congé qui paraissent d'ailleurs exclusivement faits à l'usage des maîtres, ces jours-là étant d'ordinaire particulièrement chargés de devoirs, de leçons et de répétitions.

Hosted by Google

En vérité, l'apparente paresse de beaucoup d'enfants ne semble guère moins imputable à notre système pédagogique profondément défectueux qu'au tempérament anormal et à l'intelligence insuffisante des élèves.

D'autant plus que nos méthodes d'enseignement laissent encore souvent beaucoup à désirer et demeurent en général peu attrayantes, étant trop verbales et trop peu actives.

Que de fois, si nos élèves sont distraits, paresseux, rebelles, il faut en accuser surtout notre maladresse à les prendre, notre inhabileté à les intéresser à ce que nous leur enseignons sans méthode suffisante, avec sécheresse et indifférence! D'ailleurs, c'est parfois aussi notre impétuosité de caractère, notre manque de sang-froid et de pondération qui est la principale cause du mal, et il conviendrait de se montrer aussi attentif à écarter de l'enseignement les maîtres nerveux avec excès qu'à exclure des classes ordinaires certains enfants anormaux.

Sans compter que nos punitions sont encore trop fréquemment excessives et illogiques. Certes, les punitions corporelles sont abolies, et s'il nous échappe de giffler un élève, c'est dans un accès d'impatience et de colère et par l'effet de quelque mouvement réflexe que nous regrettons aussitôt. Mais nous le privons encore de jeu, de promenade, de sortie. Nous donnons des lignes à copier, des verbes à conjuguer. Parce qu'il s'est montré en classe particulièrement agité ou bavard, nous immobilisons, pendant les récréations, dans la classe, au pied d'un mur, d'un arbre ou d'un pilier, exposé aux courants d'air et aux coups de soleil, un petit malheureux qui est simplement un nerveux détraqué, un malade, et qui précisément avait grand besoin de mouvement.

S'il faut des punitions, il conviendrait d'en chercher de plus logiques, de plus adéquates à la faute, sinon le but est manqué. Une punition logique pour l'enfant dont nous avons parlé serait, par exemple, de le faire courir jusqu'à extinction des forces physiques ou de l'appliquer à quelque autre exercice corporel prolongé et fatigant.

Hosted by Google

Le mieux pourtant serait de rendre les punitions de moins en moins nécessaires par un bon enseignement et des procédés éducatifs irréprochables. Dès lors, si nous avons préalablement écarté de nos classes les maîtres faibles ou trop nerveux et les enfants anormaux, si nous avons pris la précaution de faire suivre aux demi-anormaux un régime alimentaire et médical convenable, peut-être la discipline solidariste, dont je me propose de parler dans ces colonnes, suffira-t-elle à faire régner dans la classe l'esprit de travail et d'obéissance nécessaire au bon ordre et aux succès des études.

V. MIRGUET.

Hosted by Google

UNE CRISE LITTÉRAIRE

SYMBOLISME ET SYMBOLISTES [1]

II. — Les Symbolistes.

Henri de Régnier [2].

Nous avons vu comment Émile Verhaeren, dans l'effervescence de sa pensée, sème à pleines mains les idées parmi les images, créant des œuvres aussi riches de choses essentielles que merveilleuses et incomparables de couleur. Mais on peut reprocher à son rythme, extraordinairement expressif, de ne marquer point toujours d'une façon *agréable pour l'oreille* « les gestes de ses émotions »; on a souvent dit un peu de mal de « la musique des vers » de Verhaeren.

Ceux de H. de Régnier, au contraire, sont remarquables par leur aisance, leurs sonorités chantantes, les orchestrations mystérieuses qui s'y entendent [3], et toutes les mesures, peut-on ajouter, s'y succèdent et s'y mêlent, sans autre règle que celle d'une harmonie subtile et variée, qui

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1904.

[2] Henri de Régnier, né à Honfleur (Calvados) en 1864. Œuvres : Édition du *Mercure de France*. *Premiers poèmes* (« Les lendemains », 1885; « Apaisement », 1886; « Sites », 1887; « Épisodes », 1888; « Sonnets »; « Poésies diverses »); *Poèmes*, 1887-1892 (« Poèmes anciens et romanesques », 1890; « Tel qu'en songe », 1892, et plusieurs autres poèmes); *Les jeux rustiques et divins* (« Aréthuse », 1895; « Les roseaux de la flûte »; « Inscriptions pour les treize portes de la ville »; « La corbeille des heures »; « Poèmes divers », 1897); *Les médailles d'argile*, 1900; *La cité des eaux*, 1902.

[3] A. Mockel, *Propos de littérature*, p. 81.

Hosted by Google

se trouve impliquée comme naturellement dans leur forme même.

Pour la première fois dans les *Poèmes anciens et romanesques* (1890), les vers libres font leur apparition dans son œuvre, y alternant, dès lors, avec les vers traditionnels. Il avait donné auparavant divers recueils, où, sauf quelques césures déplacées, il se montrait docile aux lois de la métrique parnasienne. Du reste, plus il s'affranchit de celles-ci, plus religieusement il se conforme, dirait-on, aux lois supérieures d'eurythmie, qui ne peuvent être fixées par des formules mécaniques (1).

Après différents petits recueils : confidences discrètes, analyses curieuses et pénétrantes, il avait inauguré avec les *Épisodes* (1888), pour mieux extérioriser en beauté la hantise de son cœur et de son esprit, une sorte d'exotisme spécial. Un exotisme visionnaire, qui peuple des pays chimériques d'êtres fictifs parmi lesquels son imagination puisse se jouer librement, qui ne correspond ni à la vie contemporaine, ni à l'histoire, ni même à la légende, mais qui est un mélange de tout cela,

> ... Un rêve d'or, de mensonges et d'ombre,
> Que raille le sourire étrange de la vie (2).

Considéré à travers cette fiction, le monde des divers âges paraît imprégné de mystérieuses significations.

Peu à peu le symbole est devenu véritablement la méthode de penser avec laquelle H. de Régnier s'est familiarisé et comme l'aspect habituel de sa pensée. Cette atti-

(1) Un mot d'explication est ici nécessaire. « Lorsqu'il pratique l'alexandrin, H. de Régnier le vivifie par une riche variété de rythmes internes, en lui laissant sa force roide et ses formes sculpturales... Lorsqu'il renonce à user de cette mesure, il ne peut se résoudre à l'oublier... Le vers libre ne procède pas de soi-même, chez H. de Régnier, mais dérive de l'alexandrin qu'il allonge ou réduit pour s'y égaler de nouveau. Comme l'a fait remarquer Mallarmé, le fondement de ce vers est le souvenir du mètre ancien qu'il fuit, revient effleurer, quitte encore pour se confondre enfin en sa plénitude. » (Cf. A. MOCKEL, ouvrage cité, p. 92-93)

(2) H. DE RÉGNIER, *Premiers poèmes*, « Épisodes » (édit. du *Mercure de France*), p. 257. Cf. A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 207-213.

Hosted by Google

tude spirituelle se montre nettement dans *Tel qu'en songe, Aréthuse, Les roseaux de la flûte.* Tantôt son âme se dédouble (1), se penche sur elle-même, pour se découvrir avec le visage de sa rêverie; tantôt elle s'avance en manteau noir, escortée de ses compagnes, la Tristesse, la Solitude, l'Espoir, l'Amour, l'Oubli (2)... Et ce sont des églogues, des idylles, des paysages d'aube ou de crépuscule, des paroles graves et sentencieuses ou des chants légers de flûte. Mais derrière le sens clair et distinct de tous ces poèmes, on *sent* que c'est tout le troublant secret de la destinée, de la vie et de la mort, qu'un voyant *a évoqué sans le révéler* (3). Nous ne pouvons malheureusement citer d'entre ces pages que l'une des plus courtes :

LA MAISON.

La maison sur les eaux, pour s'y mirer, se penche,
Elle est fleurie, elle est fragile et toute blanche
Sous la vigne obstinée et le lierre fidèle.
Le ciel est beau; les fleurs sont douces; l'hirondelle
Noue et dénoue autour son vol qui s'enchevêtre,
Et dans l'eau singulière on la voit apparaître
Au miroir assombri que sa gaîté traverse,
Chauve-souris soudain d'un crépuscule inverse,
Avec la maison pâle et le ciel terne et sombre;
Et les deux cygnes blancs au-dessus de leur ombre
Qui se réflète noire et ne les quitte plus,
Mystérieux jumeaux l'un à l'autre apparus,
Semblent, doubles sur l'onde où leur spectre les suit,
Unir l'heure du jour à l'heure de la nuit (4).

(1) Ce dédoublement de personnalité est complet, par exemple, dans « La Gardienne », un des plus remarquables poèmes de *Tel qu'en songe.*

(2) Voici qu'à cette âme, grave, de penseur vient s'offrir, entre autres spectacles, celui de la beauté et de la grâce de la femme. Mais elle est éblouie à peine un instant par l'éclat de ce trésor apparu, qu'elle ne cherchait pas; c'est bientôt l'énigme du *moi*, caché sous les formes palpables, qui seule la passionne — pour sa souffrance et pour sa perte. Et ainsi naît ce poème d'une singulière puissance, « L'homme et la sirène », le plus considérable parmi ceux, tous admirables, d'*Aréthuse.*

(3) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 231.

(4) H. DE RÉGNIER, *Les jeux rustiques et divins* (édit. *Mercure de France*), « Les roseaux de la flûte », p. 136.

Hosted by Google

Avec la *Corbeille des heures,* H. de Régnier revient des très lointains pays de songe, plus près de la vie. Toutefois, nulle part sa poésie n'atteint plus parfaitement cet idéal de n'être, quoique intime et amoureuse, qu'une *allusion à la réalité.* Jamais non plus le rythme n'avait eu cette souplesse, cette variété, cette grâce, ni le vocabulaire cette abondance avec une égale vertu d'évocation et de suggestion (1).

Voici, par exemple, que ses *Pensées* lui apparaissent. Il les reconnaît :

REFRAIN.

Douces pensées !
Comme la mer chantait, ce soir-là, sur la grève
Le refrain éternel des heures brèves !
Douces pensées,
Pareilles à des algues enlacées,
Algue d'argent souple et bleui,
Algue d'or que le flot verdit,
Double serpent du caducée,
Thyrse d'oubli,
Joie éparse, douleurs passées
En mes pensées.

Celle-là qui sourit est venue,
Sur sa barque de fleurs, qui penche,
Des jours lointains de mon enfance ;
Je l'ai connue
Assise jadis à la porte
De la vieille maison ouverte sur la mer,
Elle m'apporte
Son rire clair...
Le flot roule parmi les algues,
Des conques d'émail et de nacre ;
On y entend toute sa vie,
On y écoute son passé vivant,
Écume, marée et vent,
Sa joie et sa mélancolie.
. . . . . (2)

(1) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 233 234.

(2) H. DE RÉGNIER, *Les jeux rustiques et divins* (édit. *Mercure de France*), « La corbeille des heures », p. 230.

Hosted by Google

Puis ce sont les heures qui passent en chantant ou en songeant :

Les heures de la vie chantent et passent
Debout et doubles, en guirlande
De joie ou de tristesse,
Fortes ou lasses,
Et leurs mains tressent
La couronne des jours, un à un, et s'enlacent.
Une, parfois,
D'un geste qui sourit ou d'un geste qui pleure,
Porte à ses lèvres qui les baise
La fleur de son extase ou la fleur de sa fièvre,
Durable ou brève ;
Et toutes chantent
Et passent, par les mains unies.

Ce sont les heures de la vie.
Les heures du passé songent dans l'ombre.
Les diadèmes d'or cerclent leurs cheveux sombres ;
Leurs robes sont graves de pourpres anciennes ;
Assises dans l'ombre, elles tiennent
De vieux miroirs pâles et ternes
Où elles se mirent longtemps
Et se cherchent toujours et ne se revoient pas.
Parfois, elles parlent tout bas ;
On les entend
Chuchoter comme un bruit de feuilles mortes ;
Elles ont des clefs qui n'ouvrent plus de portes,
Elles ont froid comme d'être nues ;
Chacune se sent seule ensemble,
Et la plus vieille boit de sa lèvre qui tremble
Au cristal d'une coupe fendue
Une eau de larmes et de cendre.

Les heures d'amour sont jeunes et belles.
Les voici toutes,
Regarde-les !
Que leur importe l'ombre ou les cieux étoilés,
Le doux soleil au fleuve et l'averse à la route,
Les roses d'autrefois, les épines d'alors,
Et les robes de pourpre et les couronnes d'or ?
Que leur importe
Le miroir, la corbeille et la clef et la porte ?

Hosted by Google

Regarde-les
Elles sont toutes là, couchées,
Chacune seule en sa pensée,
Aveugles, immobiles et belles;
Mais l'amour est au milieu d'elles,
Debout
Et mystérieux, tout à coup,
Dans l'envergure de ses ailes;
Il chante au milieu d'elles,
Et toujours,
Chacune en sa pensée entend chanter l'amour (1).

Relisons encore cette odelette d'amour, d'une grâce si précieuse :

Que te dirais-je
Sinon des choses d'hier :
L'ombre, la forêt ou la mer
Et le vent furieux et la pluie et la neige,
Et la ronce griffant la chair,
L'amertume d'avoir été dans le passé
Celui dont se souvient avec sa face morte
La tristesse debout qui, d'un regard lassé,
Suit, du seuil de la porte,
Sur la route où ses pas s'en vont de pierre en pierre,
Ce passant qui s'assit auprès d'elle en silence
Et qui pleura dans l'ombre en lui baisant les mains?

Que te dirais-je?
Avril a fondu la neige;
Le vent chuchote, hésite et tremble,
Lui qui parlait si haut avec sa voix d'hiver,
Sur le chemin;
Il y a des barques sur la mer
Et des fleurs au jardin;
Quelle fleur douce est dans ta main?
Et te voici debout au seuil et tu souris
Au soir qui m'a mené vers le porche où tu cueilles
La poupre qui renaît et l'or qui refleurit,
Entre les feuilles,
Sur la tige noueuse où pointe encor l'épine,
Car du passé saignant sort la rose divine.

(1) H. DE RÉGNIER, *Les jeux rustiques et divins* (édit. *Mercure de France*), « La corbeille des heures », p. 239.

Hosted by Google

Que te dirais-je?
Laisse-moi me taire; tout bas
Écoutons s'endormir l'écho mort de mes pas;
Il me semble que pleure encor une fontaine. .
Ne parlons pas!
La grande aile de l'ombre autour de nous s'éploie,
Demain je te dirai le songe de ma joie (2).

On le voit, H. de Régnier est bien le « poète de l'ombre et du rêve, de la lumière voilée, des mirages fugitifs ». Ses pièces ne font parfois qu'émouvoir notre songerie en accompagnant la sienne d'une lointaine musique, qui en indique à peine les incertains contours. Mais que de ressouvenirs, que de divinations furtives il éveille dans notre âme (2)!

Les deux derniers recueils que nous avons de lui marquent comme un retour à la poésie moins éthérée, plus réaliste, et en même temps sa forme métrique se fait plus régulière, plus précise. Ou plutôt disons que, dans ses récentes œuvres, *Médailles d'argile* et la *Cité des eaux*, son art exquis est parvenu à concilier merveilleusement la fluidité des symbolistes avec la plasticité des parnassiens, nous donnant plus d'une fois « le sentiment de la perfection dans l'inachevé ». Car parmi des « médailles » qu'on dirait frappées par J.-M. de Hérédia, nous retrouvons encore bon nombre de poèmes où, sous les voiles de l'image belle et objective, se déguise, avec son originalité et son charme troublant, l'âme méditative et douloureuse du poète. Telle celle que voici :

LA COURONNE.

Lasses du long chemin et la tête baissée,
Silencieusement, dans l'ombre, mes pensées,
Une à une, vers moi reviennent de la vie
Où toutes, à l'aurore, elles étaient parties.

(1) H. DE RÉGNIER, ouvrage cité, p. 251.
(2) G. PELLISSIER, « H. de Régnier », article dans la *Revue bleue* du 27 juillet 1895.

Hosted by Google

Les voici, elles sont debout, au crépuscule,
Devant moi, et chacune en tressaillant recule
Lorsque je la regarde au visage, et ses yeux
Se détournent pour fuir mon regard anxieux
Qui retrouve, debout et la tête baissée,
Celles qui furent, familières, mes pensées.
Ce sont elles; j'entends encor leurs pas lointains
Qui jadis m'ont quitté pour suivre le chemin
Qui descend, à travers les heures, vers la vie...
Qu'avez-vous fait? Ta coupe est-elle enfin remplie,
O toi qui voulais boire aux fontaines vivantes?
Mais non, sa main est vide et sa lèvre est brûlante,
Et, du geste, elle montre à ses pieds devant elle,
Ironique risée à sa soif éternelle,
Des débris de cristal et des morceaux d'argile;
Et toi, jadis si belle et sveltement agile,
A quel mauvais festin as-tu donc pris ta part
Que, la chair alourdie et les cheveux épars,
Tu chancelles d'ivresse en ta robe vineuse?
Va-t'en! Et toi, dis-moi la douleur qui te creuse
La joue ainsi? pourquoi crispes-tu tes deux mains
Mystérieusement dans l'ombre sur ton sein,
Pour cacher le serpent par qui, de veine en veine,
Coule en ton âcre sang le venin de la haine?
Et toi qui visitas l'orgueil, qu'apportes-tu?
Cette pourpre en lambeaux et ce sceptre tordu.
Et toi encor qui ris et, de sueur couverte
D'être allée au désir avec tes mains ouvertes,
Reviens de son étreinte enivrante et farouche
Lacérée à la face et mordue à la bouche?
Hélas! qu'avez-vous fait de moi, ô mes pensées?
Hélas! qu'avez-vous fait de vous, ô mes pensées?
Mais toi qui partais chaste, ô toi qui partais nue
Et seule de tes sœurs ne m'es pas revenue,
C'est vers toi, à travers moi-même que j'irai.
Tu es restée au fond de quelque bois sacré
Assise solitaire aux pieds nus de l'amour
Et, taciturne, vous échangez, tour à tour,
Toi te haussant vers lui et lui penché vers toi,
Une à une, les fleurs divines dont vos doigts,
Qui d'un geste alterné les prennent et les donnent,
Tressent pour vos deux fronts une seule couronne [1].

(1) H. DE RÉGNIER, *Médailles d'argile* (édit. *Mercure de France*), p. 32.

Hosted by Google

On ne pourrait pas dire que la philosophie de H. de Régnier soit clairement indiquée dans ses œuvres. Quoiqu'elle reste un peu diffuse, on l'y *entrevoit* pourtant sous l'aspect du pessimisme, très doux, d'une âme pour qui la réalité déplaisante s'est réduite petit à petit à n'être plus que la matière de rêves mélancoliques et tendres. La vie? Un songe, dont les événements sont combinés par le destin. Il faut donc traiter la vie comme on traite un songe et se résigner. Les cloîtres de la méditation nous offrent un refuge sûr, et l'art nous invite à prolonger notre contemplation du haut de sa « tour d'ivoire » (1).

Francis Vielé-Griffin (2).

Contrairement à l'attitude prise par H. de Régnier, perpétuellement drapé dans le manteau sombre de la Tristesse, F. Vielé-Griffin s'avance une fleur à la bouche, tout éclairé des rayons que la face de la Joie répand sur les choses. Car

Il pense que la vie est belle de bel espoir (3).

(1) H. DE RÉGNIER, ouvrage cité, p. 181.

(2) F. VIELÉ-GRIFFIN, né à Norfolk (Virginie) en 1864. Œuvres : *Poèmes et poésies* (1885-1895). Édition du *Mercure de France* renfermant : « Cueille d'avril »; « Joies »; « Les cygnes »; « Fleurs du chemin et chansons de la route »; « La chevauchée d'Yeldis »; *La clarté de la vie* (1897). Plusieurs poèmes dramatiques.

Plus d'une fois, Vielé-Griffin a exposé ses théories prosodiques et cherché à expliquer la révolution poétique à laquelle il prenait une si grande part. Et, à certains égards, nous aurions pu le ranger à côté de Kahn et du Moréas du *Manifeste*. Mais chez lui le poète prime tellement le critique qu'on oublie celui-ci pour ne retenir que celui-là avec son œuvre d'allégresse. On relira pourtant avec fruit ses études (*Entretiens poétiques et littéraires*, 1891, t. II, et 1892, t. IV; *L'ermitage*, août 1899 : « Causerie sur le vers libre et la tradition »; *Mercure de France*, octobre 1895 : « La poétique nouvelle », et *Idem*, mars 1899 : « La désespérance du Parnasse »).

(3) F. VIELÉ GRIFFIN, *Poèmes et poésies* (édit. *Mercure de France*), « La chevauchée d'Yeldis », p. 318.

Hosted by Google

Parfois pourtant, son souriant visage se voile d'un peu de pensive mélancolie, mais un instant seulement. Toute la vie ne nous enseigne-t-elle pas la confiance? Son activité et son amour ne sont-ils pas éternels? Pour être selon son vœu, agissons donc et aimons : telle est la morale. Et voici la sagesse : Drapons « nos cieux de pâles soies », semons nos jardins de fleurs au parfum grisant et « chantons en notre âme des choses folles (1) ».

Plus d'une fois, c'est à la poésie populaire, aux vieilles cantilènes, aux rondes enfantines, que Vielé-Griffin est allé demander des thèmes de joie. D'ailleurs, la naïve liberté d'allure de leurs rythmes s'accordait bien avec « sa spontanéité ennemie des règles imposées (2) ». Il lui arrive de conserver un refrain traditionnel, comme

> Derrière chez mon père, un oiseau chantait
> Sur un chêne au bois...

et « il laisse là-dessus aller son rêve, à lui, son rêve qui se joint à celui de jadis d'où est née la chanson (3) ». D'autres fois, il crée la pièce tout entière, si fraîche, si gaie, si spontanée qu'on croirait entendre l'âme primitive elle-même y épancher l'ivresse des heures lumineuses.

DES OISEAUX SONT VENUS.

Des oiseaux sont venus te dire
Que je te guettais sous les lilas mauves,
Car tu rougis en un sourire
Et cachas tes yeux en tes boucles fauves
Et te pris à rire.

Des fleurs t'ont promis quelque chose,
Car tu leur parlais comme on admoneste,
Puis voici que tu devins rose
En les effeuillant d'un si joli geste
Qu'il en disait la cause.

(1) F. VIELÉ-GRIFFIN, *Poèmes et poésies* (édit. *Mercure de France*), « Dédicace », p. 77-78.
(2) A. MOCKEL, ouvrage cité, p. 119.
(3) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 251.

Hosted by Google

La mer où s'en vont tes regards en nacelles
Te dit-elle aussi : « Ton heur te coudoie »,
Que, te retournant, tu t'épeures et chancelles
A me voir, là, tout près, sous les lilas frêles
— La mer, ou les fleurs, ou les hirondelles,
Ou ton âme à toi, subtile en sa joie (1).

Telles sont les pages de ce poème d'allégresse : *Joies*.

Alors Vielé-Griffin parut se recueillir. L'universelle vie des êtres et des choses, l'artiste la possède en lui, c'est de lui qu'elle se répand, c'est lui qui la crée : voilà la sensation très nette que Vielé-Griffin soudain a éprouvée. Oui, son âme est la source de tout. Cette âme, qui dira sa nature, son intime activité? Il la cherche, il l'épie désormais, non dans le domaine de la légende ou du rêve, comme de Régnier, mais dans la réalité même, allant jusqu'à s'inspirer parfois de l'actualité du fait-divers (2). Et il faut la deviner souvent dans les ténèbres de l'inconscient, d'où elle défie les rigueurs de notre analyse, mais d'où elle fait rayonner la Vie et la Joie.

Car la vie est belle et sainte
La vie est joie... (3).

C'est dans cet état d'esprit que Vielé-Griffin semble avoir écrit *Les cygnes*. Et, sans cesse, son œuvre proclame sa foi dans la Vie.

Crois : Vie ou Mort, que t'importe,
En l'éblouissement d'amour?
Prie en ton âme forte :
Que t'importe nuit ou jour?
Car tu sauras des rêves vastes
Si tu sais l'unique loi :
Il n'est pas de nuit sous les astres
Et toute ombre est en toi.

(1) VIELÉ-GRIFFIN, *Poèmes et poésies* (édit. du *Mercure de France*), p. 102.
(2) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 254-259.
(3) VIELÉ-GRIFFIN, *Poèmes et poésies* (édit. du *Mercure de France*), p. 277.

Hosted by Google

Aime : Honte ou Gloire, qu'importe,
A toi, dont voici le tour?
Chante de ta voix qui porte
Le message de tout amour!
Car tu diras le chant des fastes
Si tu dis ton intime émoi :
Il n'est pas de fatals désastres,
Toute la défaite est en toi (1).

On a reproché à Vielé-Griffin de friser assez souvent le prosaïsme, et il est vrai de dire avec M. A. Mockel que le poète des *Cygnes* « paraît concevoir son vers comme une parole déclamée ou plutôt contée ». Mallarmé avait déjà dit pour caractériser ce mode d'expression rythmique : « Un geste — alangui de rêverie, sursautant de passion — lequel suffit à scander. » Oui, le geste, telle semble être la base de cette sorte de Nombre nouveau, de ce nombre qui ne veut relever d'aucune autre critique que celle de l'ouïe plus ou moins bonne et de l'instinct de beauté de l'écrivain. On comprend ce qu'un art aussi individualiste doit fatalement comporter d'inégalités dans sa réalisation (2)!

Son art pourtant apparaît sensiblement perfectionné (3) dans la *Chevauchée d'Yeldis*. « Yeldis, aux yeux d'améthyste, gantée de violet, galope sur un palefroi, entraînant en une course éperdue cinq jeunes hommes qui loyalement l'aiment. Lequel sera digne de la posséder? Philarque est trop prudent, trop savant, trop riche :

Il semblait vieux, parfois, de cent années.

Il faut être simple pour goûter l'amour. Luc est trop vaniteux et trop mobile, jugeant la vie

Tantôt un pauvre leurre,
Tantôt l'épouvantail que l'on défie.

(1) VIELÉ-GRIFFIN, *Poèmes et poésies* (édit. du *Mercure de France*), p. 292.
(2) A. MOCKEL, ouvrage cité, p. 100-110.
(3) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 260.

Hosted by Google

En amour, on doit s'oublier et croire. Tous deux se lassent vite de la belle chevauchée, courant au son des grelots et des rires.

Claude, le rêveur, porte une viole à l'épaule; il raille parfois, mais sa voix douce le dément :

> Un gai mensonge
> Voilait son âme d'effronterie.

C'est un enfant trop faible pour la lutte de la vie, il meurt de lassitude à la poursuite du bonheur.

Martial est éloquent, triste et dédaigneux :

> De vieilles pensées grises comme la brume
> Songeaient en lui;
> . . . . . .
> Sa haine était sereine et sans retour
> Comme le fut son seul et bel amour.

Mais c'est un homme d'action qui sait braver les obstacles, et le bonheur souffre violence : beau paladin, Yeldis est à lui.

Le cinquième compagnon d'Yeldis, le poète, a gardé la meilleure part. « Il a compris l'âme et la beauté de la femme : qu'importe le reste? Longtemps il l'a suivie, l'a aimée comme la vie et la joie, il a vécu d'elle. Par elle, il a souffert, il a joui, il possède le secret de son propre cœur et celui de la nature : c'est elle qui l'a fait un homme [1] ».

On le voit, c'est, encore une fois, la vie que chante ce poème, qui respire je ne sais quel parfum des chevaleresques romans du cycle breton. Et comme le symbole est ici lumineux, et comme cette noble pensée de la femme initiatrice par excellence et de l'amour excitateur des énergies de l'âme, s'y marie à merveille avec la forme tour à tour majestueuse et gracieuse!

Mais voici que le lyrisme méditatif de Vielé-Griffin s'est épanoui mieux encore avec *La clarté de vie,* où, dans un

[1] E. VIGIÉ-LECOCQ, ouvrage cité, p. 92-93.

Hosted by Google

décor délicieux de nature, se jouent l'Amour rose et la Mort pâle. Les poèmes qui composent ce recueil « unissent au charme descriptif de *Joies* la profondeur de pensée des *Cygnes,* et ils doivent à leur délicate perfection, à leur aisance, une grâce exquise (1) ».

Regardez parmi la magnificence des moissons, orgueil de la terre nourricière, passer, se tenant par la main comme deux sœurs, la Vie et la Mort.

LA MOISSON.

Une ombre bleue
Traçait des cônes dentelés.
A l'Orient des meules,
Sur l'éteule ;
La plaine rose pantelait
D'un souffle maternel ;
On tassait l'or réel
Des lourds blés fauves,
Sous le soleil de Dieu.

Au halo violet des meules,
On chantait en buvant :
Du levant au couchant
C'était des rires ;
Là-bas
On marchait vers le Nord
Et, à l'avant,
La ligne des faux pâles faisait feu
— Comme étincellent des miroirs vivants —
Les faucheurs marchaient vers le Nord,
Couchant les grands blés derrière eux
D'un même effort ;

Puis venaient ceux qui liaient les épis
Et ceux qui groupent en faisceaux les gerbes pâles
Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples,
Ou l'une et l'une, d'un pas égal :
Et tous les chariots avec leurs cris
Et leurs bœufs — lents comme le blé qui monte —
Et tout le faix d'orgueil des lourds épis...
Nous eûmes honte...

(1) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 261-265.

Hosted by Google

Assis contre les gerbes chaudes
J'ai chanté, bas et pour moi-même,
Ceux-là qui rôdent
De porche en seuil,
Qui ne labourent et qui ne sèment,
Glanant la Vie selon l'accueil;

Et j'ai chanté, plus bas encor,
La faim et l'ombre de la mort
Honteuse et morne et telle qu'on n'ose
Dire qu'on a faim et pour quelles causes,
Et qu'on meure seul et sans révolte
D'avoir semé sans qu'on récolte
— La crainte et l'orgueil sont muets;
... Tel qui mourait, on l'a tué,
La faim faisant sa bouche acerbe...

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses
Entre les blés, au mois des gerbes (1).

Et, de nouveau, voici l'hymne à la Vie, qu'il faut vivre, puisque ses bras nous étreignent et nous empêchent de jamais atteindre le rêve de notre âme qui passe et nous appelle en vain.

ÉTIRE-TOI, LA VIE...

Étire-toi, la Vie est lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique
Et de tout cet amour qui double chaque pas
Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Passe — et n'appelle qu'une fois.

(1) F. VIELÉ-GRIFFIN, *La clarté de la vie*.

Hosted by Google

Marche dans l'ombre, cours!
Est-il un abîme que tu craignes?
O hâte-toi!... il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Étend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

Alors,
Étreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art;
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie;
Immortalise en elle ta seule heure :
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rie et pleure
Quand le printemps verdoie
Au bois joyeux
Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire;
Et chante dans la clarté de son sourire... (1).

Actuellement, c'est la forme dramatique que paraît affectionner de plus en plus la pensée de Vielé-Griffin. Ainsi les différentes faces de celle-ci s'expriment dans les images des personnages qu'il crée pour les représenter. Il faut aussi dire que le vers libre se prête à souhait au dialogue, et celui que le poète de *Joies* a adopté reproduit plus naturellement que tout autre l'aisance capricieuse de la conversation (2).

Cependant, nous ne pouvons nous arrêter à analyser, dans cette courte étude, ni Πάλαι, où se trouvent quelques-uns des plus beaux vers du maître, ni *Phocas le jardinier,* qui est, dit-on, son chef-d'œuvre théâtral, ni la *Légende ailée de Wieland le forgeron,* d'une conception si élevée et d'une composition si harmonieuse.

(1) F. VIELÉ-GRIFFIN, *La clarté de la vie.*
(2) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 265-276.

Hosted by Google

Si nous nous étions proposé d'épuiser la liste des novateurs, dont l'effort contribua à l'épanouissement du symbolisme, il faudrait évoquer le nom et l'œuvre de ces deux écrivains trop tôt en allés, qui, selon le mot d'Émerson, sentirent « passer à travers leur pensée l'esprit de l'heure », nous voulons dire GEORGES RODENBACH (1) et ALBERT SAMAIN (2). Puis, nous pourrions parler de STUART MERRILL (3), d'ANDRÉ FONTAINAS (4), de PIERRE QUILLARD (5), d'ANDRÉ-FERDINAND HEROLD (6), d'EPHRAÏM MIKHAËL (7), de CAMILLE MAUCLAIR (8), de PAUL FORT (9), de PIERRE LOUYS (10), de CHARLES VAN LERBERGHE (11), de MAX ELSKAMP (12), de PAUL GÉRARDY (13), de quelques autres encore, que groupa autour de ceux, dont nous avons dit plus haut l'initiative, un

(1) GEORGES RODENBACH, né en 1855, à *Tournai*, mort à Paris, en 1898. Œuvres : *Le règne du silence ; Le miroir du ciel natal*. Paris, Charpentier.

(2) ALBERT SAMAIN, né à Lille en 1859, mort en 1900. Œuvres : Société du *Mercure de France*, 2 vol. : *Au jardin de l'infante ; Aux flancs du vase*.

(3) STUART MERRIL, né en 1863, à Hempstead (près de New-York). Œuvres : Société du *Mercure de France*, 2 vol.; *Poèmes*, 1887-1897; *Les quatre saisons*, poèmes, 1900.

(4) ANDRÉ FONTAINAS, né à *Bruxelles*, en 1865. Œuvres : *Les vergers illusoires ; Nuits d'Épiphanies ; Les estuaires d'ombre ; Crépuscules*.

(5) PIERRE QUILLARD, né en 1864, à Paris. Œuvres : Société du *Mercure de France*, 1 vol. : *La lyre héroïque et dolente*, poèmes.

(6) A.-FERDINAND HEROLD, né en 1865, à Paris. Œuvres : Société du *Mercure de France*, 2 vol. : *Images tendres et merveilleuses*, poèmes ; *Au hasard des chemins*, poésies.

(7) EPHRAÏM MIKHAËL, né à Toulouse, en 1866, mort en 1890. Œuvres : *Œuvres d'Ephraïm Mikhaël* (poésies, poèmes en prose). Paris, Lemerre.

(8) CAMILLE MAUCLAIR, né à Paris, en 1872. Œuvres : *Sonatines d'automne*. Paris, Perrin.

(9) PAUL FORT, né en 1872, à Reims. Œuvres : Société du *Mercure de France*, 3 vol. : *Ballades françaises*, trois séries.

(10) PIERRE LOUYS, né en 1870, à Paris. Œuvres : *Astarté*, poèmes. Paris, A. Besnard ; *Chansons de Bilitis*.

(11) CHARLES VAN LERBERGHE, né à *Gand*. Œuvres : *Les entrevisions ; La chanson d'Eve*.

(12) MAX ELSKAMP, né à *Anvers* en 1862. Œuvres : *Dominical ; Salutations dont d'angéliques ; En symbole vers l'apostolat ; Six chansons du pauvre homme ; Enluminures ; La louange de la vie*.

(13) PAUL GÉRARDY, né à Saint-Vith (Prusse rhénane) en 1870. Œuvres : *Chansons naïves ; Roseaux ; Pages de joie*.

Hosted by Google

commun amour pour une poésie « plus fluide, plus ailée et plus mystérieuse » que ne l'avait été jusque-là la poésie française.

Mais nous avons cru que ces personnalités littéraires, en quelque estime qu'on puisse tenir chacune d'elles, n'ont pas de valeur représentative spéciale au point de vue du mouvement esthétique qu'il importait de caractériser.

* * *

La collectivité symboliste est aujourd'hui détruite. Lequel d'entre ceux qui en furent les protagonistes revendique encore ne fût-ce que l'appellation dont ils avaient fait comme leur enseigne? Aucun; c'est par des routes diverses qu'ils marchent désormais à la renommée.

Cependant, tous, tant qu'ils sont, ils ont définitivement dit adieu au pays des brouillards, où il leur avait paru de bon ton, jadis, surtout aux adeptes de certaine côterie, de s'attarder. En effet, « lisez, dit M. Retté, lisez, par exemple, les vers et les romans de H. de Régnier, de J. Moréas, de Verhaeren, de Stuart Merril, de Paul Adam, de G. Kahn, la *Vie des abeilles* de Maurice Maeterlinck, vous y trouverez un large panthéisme et, exprimées dans une langue savante, claire et musicale, une vision aiguë de la société actuelle, la nature sous ses aspects les plus grandioses et des sensations saines (1) ». Ainsi les symbolistes satisfont, dans une large mesure, aux conditions nouvelles que les aspirations présentes ont imposées au lyrisme. A cette heure, comme le notait naguère M. Brunetière, il faut « que le poète rentre dans la vie, qu'il exprime avec une clarté personnelle ce qu'il y a de mystère dans l'univers, dans l'homme et dans l'histoire (2) ».

D'autre part, les plus intransigeants des révolutionnaires d'hier se sont singulièrement assagis. Ce n'est pas

(1) AD. RETTÉ, *Le symbolisme*, p. 8.
(2) F. BRUNETIÈRE, *Études critiques*, septième série, p. 259.

Hosted by Google

qu'ils soient retournés au vers traditionnel. Mais celui dont ils revêtent leurs pensées s'en différencie seulement par quelques rythmes nouveaux qu'il admet, par quelques libertés heureuses qu'il s'accorde, sans que la cadence naturelle de la langue en pâtisse.

* * *

Telle fut la crise symboliste, utile, tout compté, et féconde, puisqu'elle ranima la poésie française, qui se mourait dans les chaînes dorées, dont elle s'était elle-même chargée, et lui infusa un sang nouveau; féconde aussi, puisqu'elle suscita, entre autres, des Maeterlinck, des Verhaeren, des H. de Régnier, que la notoriété a déjà élus et que, demain, la gloire couronnera.

ARTHUR DAXHELET.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Les livres.

ALBERT KOHLER, *La religion de l'effort.* Brochure de 88 pages. Paris, Fischbacher, 1904.

Il faut distinguer, dans l'opuscule de M. Kohler, deux parties bien différentes : une partie d'observation psychologique premier chapitre); puis toute une construction, je n'ose dire théologique dans le sens habituel, M. Kohler ayant horreur des *dogmes*, je dis donc mythologique, où l'auteur s'efforce de justifier les diverses expressions chrétiennes : Dieu, Dieu père, etc.

La première partie est remarquable. M. Kohler analyse l'acte vraiment humain, conscient, voulu, non pas l'acte par lequel on *imite,* mais celui par lequel on *crée :*

« L'acte conscient, considéré en lui-même, est un ensemble fort complexe. Il apparaît comme un mouvement que plusieurs éléments concourent à produire : 1° l'aperception de ce qui n'est pas encore; 2° l'aperception de l'état présent comme imparfait et transitoire; 3° l'aperception de l'état qui n'est pas encore comme meilleur que l'actuel.

« Aussi, pour s'affirmer dans l'acte le plus simple, l'âme se trouve dans la triple nécessité : et d'avoir la vision d'un état subséquent : et de regarder l'état dans lequel elle est présentement renfermée comme relativement mauvais, c'est-à-dire comme limitant son être à ce qui ne lui suffit plus : et de considérer l'état à venir comme préférable à celui dans lequel elle est. Dans tout acte conscient, si

Hosted by Google

infime soit-il, l'âme se révèle donc visionnaire, et, de plus, impatiente de s'échapper de l'état présent dont elle ne s'explique la nécessité que parce qu'il est le seuil de celui auquel elle veut parvenir. »

Sautons quelques lignes qui constituent une incursion pas très heureuse sur le terrain de la métaphysique, par rapport aux notions de temps et d'espace. Rentrons en psychologie. Le passage d'un état à un autre, du moins bien au mieux, est accompagné de ce sentiment que nous connaissons tous : *l'effort*.

Or, « dès que nous nous rendons compte de ce qui se passe en nous, nous sommes obligés de convenir que l'effort apparaît inexplicable à la raison. Il est, dans l'état vers lequel l'être s'efforce, au moins une qualité qui n'est pas contenue dans l'état d'où il part : la réalisation certaine, nécessaire, de celui auquel il tend. Pourquoi, dès lors, se lancer ainsi vers ce qui n'étant pas encore devrait par cela même laisser dans l'incertitude et l'irrésolution l'être raisonnable?

« Que celui-là ne croie pas avoir répondu de façon satisfaisante qui déclarerait que, s'il en est ainsi, c'est que la vie a une tendance à s'affirmer, l'acte à se réaliser. Car, si dans son acte l'être a conscience de s'efforcer, c'est que l'état dans lequel il veut se réaliser ne sort pas de l'état antécédent ainsi que tombe à terre un fruit trop mûr. Comment s'efforcerait-il, s'il n'était que la victime d'une transformation nécessaire?

« Il reste donc, que le passage conscient et voulu de l'état présent à l'état subséquent, qui est l'énigme même de la vie humaine, ne se laisse pas ramener à un équilibre de lois raisonnables (1).

« Cette force qui préside à l'illogisme de la vie, qui inspire à l'être la confiance, sans laquelle il ne croirait même pas à la possibilité de son développement, cette puissance énorme et déraisonnable qui meut l'homme vers sa destinée, nous l'avons reconnue : elle est la croyance, elle est la foi. »

Tout cela est excellent, mais déjà, dans les dernières lignes du

(1) Il vaudrait mieux dire : *rationnelles*, *logiques*. L'expression « *déraisonnables* » qui vient plus loin est un paradoxe qu'on ne saurait approuver.

Hosted by Google

chapitre, apparaît *l'équivoque* provenant de la similitude de noms entre la foi en l'idéal et la foi chrétienne :

« Si, comme nous avons cru pouvoir l'affirmer, la foi est vraiment la génératrice de tout le religieux, l'effort, forme universelle et nécessaire de l'activité humaine, se trouve être ainsi la forme universelle et nécessaire du phénomène religieux. Il n'y aura rien de religieux qu'en ce qui s'efforce, et aucun effort ne sera, qui n'ait une valeur religieuse proportionnelle à son intensité. Tout ce qui sera authentiquement créé par la foi, et la vie même, seront d'ordre religieux, et rien ne vaudra religieusement que sous la forme et selon la loi de l'effort. »

Sans doute, les chapitres qui suivent sont destinés à justifier cette assimilation. Et dans la *conclusion*, l'auteur la légitimera encore par ce principe, que l'âme, pour développer son être selon l'exigence de sa foi, « affirmera la nécessité de tout ce par quoi est conditionné ce développement, autrement dit, elle croira à ce développement et à tout ce qui l'assure. Elle ne peut autrement, car sa loi est de croire. Ainsi elle ne saurait vivre sans un Dieu qui légitime sa foi : en elle, elle le découvre aussitôt. Sa vie croyante, ayant l'effort pour forme nécessaire, elle reconnaît en l'effort la forme de l'activité divine. Parce qu'il lui serait impossible d'être asservie par un monde qui paralyse son élan, elle voit en lui une création divine, c'est-à dire une manifestation d'effort qui, loin de s'opposer au sien, concourt à le réaliser. Enfin, quand son activité fait irruption au dehors, c'est pour travailler avec Dieu à l'œuvre éternelle.

« Cette série d'affirmations, par lesquelles elle assure son élan, soutient son mouvement et s'élève hors du néant que serait l'état d'inertie, sont des affirmations croyantes, c'est-à-dire essentiellement religieuses. Elles ne doivent être confondues avec aucune autre, car, à la différence des dogmes, elles tendent non à immobiliser l'activité de l'âme, mais à le promouvoir. Leur caractéristique et leur justification, leur droit d'être en l'âme et d'y vivre, est que, toutes, elles aboutissent à l'obligation de l'effort, à la nécessité de l'action toujours grandissante. Parce que chacune d'elles fournit à l'équation de la vie une de ses données, leur ensemble constitue la religion éternelle de l'âme. »

Mais nous connaissons tous des hommes qui font des efforts

Hosted by Google

héroïques sans avoir besoin de tous ces postulats. D'une loi *générale* de la vie psychique nous voilà donc transportés dans les exigences *individuelles* du cœur et de l'imagination. Je ne conteste en aucune manière le droit de l'âme au mythe qui l'enthousiasme, qui dirige, soutient son activité, surtout au mythe chrétien si particulièrement efficace; je tiens seulement à constater que nous entrons là dans une sphère personnelle, où l'on ne saurait plus tirer de conclusion universelle. Ou le christianisme libéral doit proclamer hautement le caractère individuel, absolument facultatif, de ces images religieuses, ou bien il les transforme inconsciemment en ces dogmes qui lui inspirent une terreur même un peu outrée (1).

MARCEL HÉBERT.

*

PAUL DESJARDINS, la *Méthode des classiques français : Corneille, Poussin, Pascal.* In-18. — Paris, Armand Colin.

Ce volume se compose de trois études : « Le classicisme de Corneille »; « La méthode classique de Nicolas Poussin »; « Les règles de l'honnête discussion selon Pascal ». Par le rapprochement de ces trois morceaux, l'auteur s'est proposé de mettre en lumière ce fait que les ouvrages, très peu nombreux, décidément installés dans notre littérature comme *classiques*, doivent cette solidité singulière au procédé d'invention qui les a produits; c'est ce procédé qu'il s'agit de déterminer et de décrire. L'art classique ne fait pas de place à l'arbitraire; il ne se permet pas d'insérer son caprice dans la réalité; il ne croit pas pouvoir disposer des données de fait; dans cet art, le réel avec ses lois secrètes et sûres affleure partout. Ce caractère essentiel et profond, M. P. Desjardins le retrouve et nous le fait voir dans la tragédie et la comédie de Corneille, dans l'œuvre de Nicolas Poussin, dans la dialectique de Pascal. Sa démonstration est un modèle de claire et sobre simplicité, elle est parfois spirituelle et ne dédaigne pas une pointe de paradoxe (ainsi quand le

(1) J'ai en vue le chapitre VI (*Le vice mortel*). Non, le prêtre catholique n'est pas toujours « un tyran d'âmes borné et têtu »; seulement, lui et ses ouailles éprouvent le besoin du mythe d'une autorité infaillible, comme M. Kohler éprouve celui du mythe d'un Dieu personnel.

Hosted by Google

critique explique par l'amour seul la lutte entre le devoir et l'entraînement du cœur chez les héros du Cid); elle n'échappe pas toujours à la contradiction (comp. p. 178 avec 147 à propos de cette discutable « peur d'inventer, peur de mentir » des classiques). Mais elle est savoureuse, a l'accent personnel et, en somme, rafraîchit de vieux thèmes à dissertations académiques.

*

PÉLADAN, *Pérégrine et Pérégrin*. In-18. — Société du *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris.

Pérégrine et Pérégrin, le nouveau roman de Péladan, est la peinture d'un dernier amour, de celui où les femmes mettent tout leur cœur.

Cette passion d'automne qui a les ardeurs de l'été s'encadre à chaque chapitre dans un décor nouveau qui varie l'impression des amants. La jalousie et ses transes, la volupté et ses réactions sont étudiées avec une pénétration subtile qui caractérise l'auteur du *Vice suprême* et de *la modestie et vanité*. Mais ce qu'il faut ajouter, c'est malgré quelques traits, le gain de plus en plus significatif en sobriété presque classique, qui s'accuse en ce nouveau livre d'un auteur, dont le maniérisme voluptueux fut jadis proverbial.

*

Jamais MAURICE MONTÉGUT, l'auteur du *Geste*, des *Épées de fer*, des *Filles pauvres*, etc , n'a serré de plus près le drame parfois comique de la vie moderne, que dans son dernier roman, *l'Usurier*, que vient de publier la librairie Ollendorff. Œuvre où, dans des scènes vivantes, s'agitent tous les mondes, celui du théâtre, celui des filles, et dont certaines pages resteront comme l'une des peintures les plus curieuses de notre société d'aujourd'hui.

*

De Jules Lemaître, un nouveau livre est toujours attendu avec une impatiente curiosité. Ceux-là même que le nationalisme dégoûte ou décourage ne peuvent contester qu'il y ait à apprendre chez un adversaire aussi inventif et aussi disert, d'une acuité d'observation égale à son acuité de pensée. *Théories et impressions* (Société française

Hosted by Google

d'imprimerie et de librairie) est un recueil où il y a de tout, de l'excellent et du médiocre, de la politique et de la littérature. La politique, surtout pour nous autres Belges, est peu attirante chez M. Lemaître, dont nous savons d'avance la chanson. Mais une série d'articles sur le théâtre sera lue et goûtée certainement. Depuis Rutebeuf jusqu'aux Variétés, il y a, dans le vagabondage d'idées qui caractérise l'éminent essayiste, de quoi suggérer bien des choses, réveiller bien des souvenirs, enseigner une méthode analytique où le juge expert de la scène se révèle à nouveau. Deux ou trois historiettes, un peu surprises de se trouver là, terminent agréablement le volume.

*

Sous ce titre modeste et souriant à la fois, *Frimousses*, un étudiant liégeois, et une institutrice montoise, Mlle Gabrielle Leich, nous content des histoires d'enfant. Petits poèmes en prose, d'une tenue très propre, d'une émotion pas vulgaire et d'un sentiment juste, ces histoires seront lues et répandues utilement. Pourquoi ne pas les relier en veau et en faire les premiers livres de distribution de prix? Le contenu en est cent fois moins banal que celui des éternelles anecdotes vertueuses de la bibliothèque rose (Liége, imprimerie de *la Meuse*).

*

Au *Mercure de France*, des romans, et encore des romans. Il en est peu qui aient l'allure aussi plaisante pour les « gens du monde » que *les Tendres ménages* de M. Toulet. C'est l'actualité habillée au dernier ton, avec l'argot voulu, la superficialité des sentiments et la correction des attitudes, en plus de l'immoralité foncière des relations, où se reconnaîtra un certain monde de sport et de plaisir luxueux L'écriture adroite ne gâte rien.

*

Les deux premiers volumes de la *Vie et la correspondance* de Taine (Paris, Hachette, in-12) méritent une longue étude; elle sera prochainement publiée ici-même. Signalons-en aujourd'hui le haut intérêt biographique et aussi la remarquable signification pour la connaissance d'un temps où la littérature française semble avoir subi des revers douloureux. En somme, de la génération de 1850-1870, s'il

Hosted by Google

est fait abstraction de la poésie parnassienne ou arrière-romantique, il restera quatre ou cinq noms, dont les plus grands, Georges Sand, Sainte-Beuve et Mérimée, sont des survivants de l'âge précédent. Il n'y a que Flaubert, dont l'art supérieur soit fait pour servir de « standard » au second empire. Dans la critique et l'histoire, Taine et Renan se dressent pareils à deux colonnes. Mais celle de Taine est la plus haute, dans le recul où nous commençons à vivre, et c'est pourquoi toute ligne échappée de sa plume a un singulier prix. Elle en a d'autant plus que cette correspondance d'amis n'est, à bien lire, autre chose, qu'une série de confessions et d'admonitions qui font penser aux épîtres de Sénèque ou de tel autre ancien. Taine ne désarme jamais, et l'étonnant puritanisme de ce pur esprit dépasse encore ce qu'en avaient raconté ses biographes. Le tome I va des origines à 1850, le tome II nous conduit jusqu'en 1870. Ils sont donc le commentaire moral des idées d'un temps où les idées furent rares, et d'une société dont les mœurs déclinent. Double privilège qui rend ces deux volumes inestimables.

W.

Hosted by Google

L'INOCULATION BIBLIQUE DANS LA LANGUE ET LA LITTERATURE FRANÇAISES

La langue française est une œuvre d'art, qu'il a fallu dix siècles de culture persévérante et réfléchie pour mener au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui. Cela n'implique point que les ouvrages écrits dans cette langue marquent nécessairement une progression constante, et il est certain qu'au XVI^e^, et surtout au XVII^e^ siècle, des hommes de génie ont tiré de cet instrument des sons plus parfaits que tel ou tel écrivain des temps postérieurs. Mais ce sont là des exceptions sur lesquelles il serait dangereux de régler son jugement. La moyenne de ceux qui écrivaient, il y a deux ou trois cents ans, était certainement inférieure à celle de nos hommes de lettres, si l'on tient compte de la nouveauté relative des pensées à exprimer et si l'on compare les procédés stylistiques des uns et des autres.

Notre outillage, au sortir du collège, est infiniment plus riche et plus varié que celui de nos aïeux. Une instruction moins étroite et bornée, des facilités de communication intellectuelle plus grandes, le goût et le sens du voyage développés prématurément, bien d'autres agents encore peuplent nos cervelles de quinze ans d'images, de mots qui, jadis, se recrutaient avec une lenteur appropriée à d'autres mœurs et à d'autres besoins. Peut-être est-ce aux dépens de l'intériorité que cet afflux

Hosted by Google

rapide a lieu en nous; on pensait ou, du moins, on méditait davantage; on combinait avec plus d'ardeur, dans des syllogismes plus rigoureux, les premiers éléments de cogitation offerts par l'expérience; le choc de la sensibilité, affectée du dehors, n'avait pas les répercussions directes et parfois foudroyantes dont nos nerfs ne savent se garder. Il semble, à y prêter quelque attention, que l'âme d'un contemporain de Corneille et de Balzac soit plus proche de celle d'un sujet des premiers Capétiens qu'elle ne s'apparente à notre âme de citoyen moderne.

*
* *

Parmi les éléments de ce tout composite qu'est une langue littéraire, il en est d'hérités et d'acquis. L'idiome ressemble donc à l'individu. La transmission du père au fils a, chez celui-ci, une large part dans les qualités morales et les aptitudes professionnelles. Mais chacun accroît, dans une certaine mesure, le bien qui lui fut légué. Ainsi se modifie la race, ainsi se modifie le langage, image fidèle de ceux qui le parlent.

On a souvent étudié les facteurs qui se succèdent ou s'unissent et se combinent pour entretenir la vie du langage (1). Il y a là une circulation sanguine non moins active que la nôtre et dont les lois sont presque aussi clairement énoncées. Les mots qui composent l'appareil glottologique sont à la fois sons et idées. Les sons évoluent, les idées changent. Il en est qui décroissent, s'étiolent, meurent. D'autres les remplacent. Les vocables exprimant les premières tombent en désuétude; d'autres vocables se substituent à eux, correspondant aux nouvelles formes où l'esprit verse ses curiosités autrement aiguillées. Il n'est donc pas indifférent de se demander à quelle date un mot est entré dans la langue, puisqu'il est

(1) Voir notamment *La vie des mots*, par Arsène Darmesteter, et *La Sémantique*, par M. Michel Bréal dont la 3e édition vient de paraître chez Hachette.

Hosted by Google

comme le passe-port d'une idée qui manquait auparavant dans le mobilier intellectuel de la race.

Ces réflexions trouvent un appui remarquable dans la publication récente d'un livre de M. Trénel. Ce livre est une thèse volumineuse de Paris, intitulée : *L'ancien testament et la langue française du moyen âge* (VIII^e^-XV^e^ siècle) (1). En étudiant l'élément biblique dans la langue de la prérenaissance, M. Trénel a révélé à plus d'un philologue et à la totalité des gens cultivés l'existence d'un filon, dont on ne soupçonnait guère l'épaisseur dans la masse linguistique sur laquelle est assise la culture française.

Consultez les manuels d'histoire du français et vous apprendrez que, si le fond de notre idiome est latin, si l'apport germanique y est relativement considérable, les langues sémitiques ne lui ont quasi rien donné. Les mots arabes, en petit nombre, datent, dans notre langue, de l'époque des croisades pour la plupart; l'hébreu est à peine représenté par quelques vestiges araméens ou talmudiques (gêne, amen, éden, chérubin, Pâques, cabale) (2).

Voilà l'apparence. Et voici la réalité. De bonne heure, la bible fut vulgarisée par des traductions en vers et en prose, par des adaptations, des imitations et des commentaires sans nombre. MM. Samuel Berger et Bonnard ont consacré des livres entiers de recherches aux anciennes versions des livres saints et, comme M. Paul Meyer l'a montré (3), ils n'ont pas épuisé ce sujet spécial. L'infiltration biblique s'est donc accomplie par des voies particulières; elle a accompagné l'évangélisation, le culte, les pratiques pieuses des plus humbles. De là des transmissions innombrables qui nous échappent, parce que l'estampille chrétienne les a recouvertes et que c'est au

(1) Paris, Léopold Cerf, in-8°.

(2) M. Trénel me paraît s'avancer fort, en attribuant à *jubilé* une origine hébraïque; quant à plusieurs noms de plantes et de pierres précieuses de provenance orientale, c'est par la Grèce qu'ils nous sont parvenus.

(3) SAMUEL BERGER, *La bible française au moyen âge;* J. BONNARD, *Les traductions de la bible en vers français au moyen âge.* Comparez *Romania*, t. XVII.

Hosted by Google

vocabulaire chrétien, c'est-à-dire français, qu'on s'est adressé pour les rendre plus aisées et plus rapides. Mots (les uns d'église, les autres populaires), façons de dire, comparaisons, métaphores, antithèses, sentences, allusions, autant de vestiges certains d'une pénétration qui a été plus large et plus profonde qu'une conquête militaire. Celle-ci n'aurait réussi qu'à contraindre les corps et, peu à peu, à changer les manières de vivre et les lois de subordination sociale. Une conquête religieuse a tout de suite révolutionné le for intérieur. Elle a eu sur la mentalité de la race une action qu'il est encore malaisé de définir et surtout de mesurer aujourd'hui.

* * *

De tous les mots où la nouvelle foi s'est marquée en traits de flamme, pour ainsi dire, il en est un qui, comme on devait s'y attendre, a été prononcé le plus fréquemment, avec des intentions plus formelles et un accent plus net que tous ses congénères. C'est le nom du Seigneur, Dieu des armées de l'Ancien Testament, Dieu de bonté et de fraternité du Nouveau. Je ne sais plus quel est le philologue qui soutint jadis dans une revue italienne que les mots *Dieu* et *diable* étaient des termes savants, non des termes populaires; ce serait par l'Église qu'ils auraient pénétré dans le langage des foules; celles-ci ne les auraient jamais admis à l'honneur d'une impatronisation directe, comme les mots *pain*, *vin*, *cheval*, *bœuf*, etc. Et de fait *diabolum* aurait, régulièrement transmis, donné quelque chose comme *jable* en français (comparez *diurnum*, qui a donné jour) et *Deum* n'a pu donner *Dieu*, mais *Dé*, qui est d'ailleurs usité au moyen âge.

Mais il importe peu que l'étiquette ait passé de la main cléricale à la main laïque. Ce qui est sûr, c'est que de très bonne heure la langue fourmille d'équivalents, destinés à exprimer la notion de ce qu'un philosophe anglais appellera, non sans une apparence d'ironie grave, l'Incon-

Hosted by Google

naissable. Et que ce soit *Dé*, *Domnedeu*, *Sire*, *Senior*, *le Roi* ou *Altismes* (= le Très-Haut), ces équivalents ne laissent subsister aucun doute sur la notion de respect et de croyance qui y est attachée.

Sous l'influence de la lettre biblique et évangélique, d'autres expressions viendront corser le vocabulaire pieux des écrivains de langue d'oïl. Le nom du Seigneur recevra des compléments, rappelant tantôt ses rapports avec le peuple élu, tantôt les attributs de sa puissance, ou encore les qualités dont le pare l'imagination pieuse des rédacteurs des écrits sacrés. Tantôt on dira *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,* ou simplement *Dieu d'Israël;* tantôt ce sera le *Dieu des armées,* le *Dieu juste,* le *Dieu de gloire* ou *de vengeance*. Son trône, ses anges, ses voies et ses œuvres, sa loi (qui sous ce nom de *loi* signifiera un jour : la religion) et jusqu'à sa face, son œil vengeur, son doigt justicier, seront successivement évoqués. L'examen du *Roland* d'Oxford nous révèle déjà une mythologie chrétienne où surabondent des tours périphrastiques, dont le sens et la lettre sont empruntés à la divinité. Mais ce n'est là qu'un des éléments, nous prouvant la forte teinte de christianisme dont un lettré était imprégné aux environs de 1100. Dans ce poème guerrier, rien ne manque de ce qui rappelle les choses de la foi nouvelle, ni les invocations et les prières, ni les messages angéliques, ni les songes (*avisions*), ni le miracle renouvelé de Josué, ni la confession et la communion d'après les rites institués par Jésus ou par l'Église. Certes le vocabulaire, qui sert à exprimer tout cela, est latin, du moins en très grande partie. Mais des mots comme *angele,* comme *beneiçun,* comme *avision,* ont revêtu une signification inconnue à leur prototype romain ; la nouveauté est donc aussi grande, quoi qu'on pense, que si le poète avait créé ou emprunté des termes étrangers à la langue latine. Au contraire, l'utilisation qu'il fait de vieux mots, employés régulièrement depuis de longs siècles, prouve que ces mots avaient subi dans la conscience collective la transformation nécessaire pour

Hosted by Google

se prêter à des fonctions nouvelles. Ils sont l'éclatante démonstration de la révolution morale qui était opérée, aux environs de 1100, dans des âmes, que le paganisme avait si longtemps retenues par ses croyances et ses pratiques.

Les effets de cette révolution furent durables. Quand, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Racine écrira *Esther* et *Athalie,* il aura l'air d'avoir retrouvé, du premier coup, toute la terminologie d'une langue sacerdotale, perdue dans l'oubli du passé, et que notre curiosité archéologique admirera sans conteste ni réserve chez le plus classique des écrivains français.

Certes, en 1830, on reprochera à Racine son mépris de la couleur locale, et dans un article fameux des *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve, non sans d'heureuses sourdines, se fera le porte-voix des révolutionnaires; il évoquera, avec un luxe verbal qui nous amuse, le décor imposant du temple dont il est à peine fait mention dans les cinq actes d'*Athalie* (1); il regrettera qu'il n'y soit question ni des colonnes gigantesques, ni des statues colossales dont l'aspect jetait dans les âmes une terreur superstitieuse, en même temps que l'or et les marbres arrachaient au visiteur un cri d'admiration. Mais il se gardera bien de critiquer la justesse et l'appropriation de la langue. C'est qu'en effet, Racine, si sobre sur le chapitre de la mise en scène, n'a pas hésité, dans un souci supérieur de la vérité d'impression, à démarquer la bible pour faire parler à ses héros le langage qui convenait. On a calculé avec précision que sur les 1,285 vers d'*Esther*, il y en avait 450 traduits littéralement du texte hébreux; que 400 autres devaient quelque chose à la bible et qu'un tiers seulement de la totalité étaient entièrement du cru du poète tragique. Les mêmes constatations se vérifient en ce qui concerne *Athalie*. Les deux tragédies renferment environ deux cents

(1) Il est vrai que dans son *Port-Royal*, le grand critique, revenu de beaucoup d'illusions et de quelques emportements, fera une retraite habile et se désavouera spirituellement.

Hosted by Google

citations des psaumes, dont le souffle lyrique les traverse de toute son ardeur.

Telle fut la méthode de Racine au XVII^e siècle. Elle avait pour elle une vieille tradition, dont les écrits du XII^e siècle attestent, cinq cents ans plus tôt, l'implantation dans la langue. Quand Joad dit au premier acte d'*Athalie :*

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte...

il reproduit simplement un passage de la Genèse, qui se retrouve à plusieurs endroits des autres livres sacrés. Déjà le rédacteur de l'*Épître Saint-Étienne* traduit naïvement cette formule pieuse ; elle reparaît dans un sermon du XII^e siècle, publié par M. Suchier, et nombreux sont les passages d'autres textes qui la répètent. De même, *aimer Dieu*, *bénir Dieu*, *louer Dieu*, *croire en Dieu*, *espérer en Dieu*, *tenter Dieu*, *marcher dans les voies de Dieu*, sont l'enveloppe de notions morales, étrangères au paganisme. C'est la bible qui les a données à la langue française, par l'entremise de la *Vulgate* et de l'Église. N'est-ce pas une dotation qui vaut bien celle de quelques noms et de quelques adjectifs, qui changeront peu à peu de physionomie dans leur normal emploi ?

* * *

Montons quelques degrés, et du mot (verbe ou épithète) passons à des tours de langage où la poésie de l'Orient a laissé des empreintes plus nettes. Il est admis que chaque peuple a son arsenal d'images propres, comme il a son trésor de légendes. Il se peint exactement dans celles-ci, enveloppées de brumes mystérieuses si le peuple vient du Nord, riches en traits réalistes s'il est du Midi. Ce qui, semble-t-il, s'emprunte le plus malaisément, ce sont les images, précisément parce que les images sont les expressions les plus directes, les plus spontanées de l'expérience collective. Pourtant l'Orient, par le canal biblique, nous

Hosted by Google

a transmis tout un lot de tours figurés, où se marque nettement son génie à la fois fruste et savoureux. *Le pasteur et son troupeau*, *la brebis égarée* sont des façons de dire familières à Jésus et à ses disciples. Nous les avons adoptées, de même que nous disons *le bouc émissaire*, *le rameau d'olivier*, *la manne tombant des cieux*, *les plaies d'Égypte*, *le veau d'or*, *la brebis du pauvre*, *la rosée céleste*, *la terre promise*, etc. Et que d'autres ressouvenirs de la vie pastorale et des vicissitudes historiques des anciens Hébreux! De même leurs croyances et leurs usages sont attestés dans des expressions métaphoriques, comme *la main de la mort*, *descendre dans la tombe*, *dormir son sommeil*, *n'être que poussière*, *déchirer ses vêtements*, *que ce sang retombe sur sa tête*, *se laver de ses péchés (et se laver les mains d'une chose)*, *boire le calice*, *abreuver de fiel*, *défendre la veuve et l'orphelin*, *briser ses fers*, *endurcir son cœur* et vingt autres, énumérées par M. Trénel.

Montons quelques degrés encore. La poésie hébraïque a fait irruption dans la poésie française; elle l'a parfumée de ses senteurs fortes, quelquefois âcres, toujours nouvelles. Qui n'a pas lu Herder et ses enthousiastes analyses d'une si rare faculté, concédée à ce peuple, de narrer en mots concrets, familiers, peignant d'un trait les actes les plus simples dont la nature est pleine, les sentiments les plus élevés, les idées les plus abstraites?

Déjà Herder avait fait observer que l'hébreu n'emploie pas de mots abstraits, qu'il recourt à une comparaison plutôt qu'il n'inflige une épithète à l'être, ou bien à l'objet, qu'il veut désigner. Le goût des personnifications est plus vif encore en lui que chez les anciens Grecs. Toute une mythologie encadre la vivante image de son Dieu. Il anime les astres, dont il fait les serviteurs de Jéhovah; les vents sont ses messagers; les étoiles sont ses filles, qui dansent autour de son trône. La vie grouillante du Pan hellénique n'est rien, si on la compare aux mille tressaillements, aux palpitations indéfinies, dont la poésie des psaumes et des cantiques nous communique la perception.

Hosted by Google

M. Trénel n'a pas négligé cette source d'inspiration, que le génie français a utilisée à son tour. Mais, en bornant ses recherches aux siècles du moyen âge, il s'interdisait une abondante cueillette. Ce sont, en effet, les artistes modernes qui ont eu surtout l'heureuse idée d'inoculer à notre langue des tours, dont la hardiesse nous surprend encore après plus d'un demi-siècle d'admiration littéraire.

On lit dans la bible : « Vos éclairs ont lui sur la terre; la terre s'est émue, elle a tremblé. »

Lamartine (1) dira dans la *Chute d'un ange :*

Son œil était l'éclair et son geste tuait.

Et Hugo, dans les *Contemplations :*

L'éclair est son regard, autant que le rayon.

Ouvrez la bible au livre de Job (XV, 333) et vous lirez : « Il se flétrira comme l'olivier que la grêle dépouille de ses premières fleurs », et, au livre d'Osée (XIV, 7) : « Sa beauté sera celle de l'olivier (2). »

Cela deviendra chez Lamartine :

Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons.
(*Nouvelles méditations.*)
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile.
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.
(*Chant lyrique de Saül.*)

De même encore le « Jéhovah des eaux » du *Cantique sur le torrent de Tuisy* est un emprunt à la bible, et c'est peut-être la bible qui a fourni à Lamartine cette image heureuse de la *Chute d'un ange :*

Et de ce *lac de joie* où Dieu l'a retrempé...

(1) Voir Zyromski, *La poétique de Lamartine.*

(2) Il est permis de se demander si l'arbre épique par excellence (c'est-à-dire l'olivier) dont la poésie héroïque du nord de la France nous parle avec une insistance si énigmatique, n'est pas une réminiscence des chants bibliques.

Hosted by Google

Car il est question, tout au moins d'un « fleuve de joie » dans le Psalmiste (44,4).

Il est vain de multiplier les citations. Chez Lamartine, mais plus encore chez Hugo et chez Vigny, l'influence de la bible est manifeste. Nous verrons bientôt qu'elle ne se limite pas à des réminiscences stylistiques, mais que le choix des sujets, les allusions les plus variées, toute une série d'imaginations et de transpositions proviennent du torrent biblique, sur lequel, sans risquer d'en tarir les flots, ont pu se pencher les poètes de tous les temps.

Dès les premiers siècles de notre littérature les emprunts sont flagrants bien qu'ils se restreignent à un petit cercle d'idées. Le plus souvent c'est l'homme dans ses rapports avec son Créateur, qui est désigné. Il sera l'*œuvre des mains* divines, ou bien il adorera lui-même l'*œuvre de ses mains;* il marchera, tremblant dans le *sentier de la vie;* ou bien, *artisan de mensonges, d'iniquités*, il se révoltera contre son Maître; mais le châtiment ne sera pas lent à venir, et il devra manger le *pain de larmes,* connaître les *jours de tribulation*, la *terre d'esclavage,* la *maison de servitude,* vivre dans cette *vallée de larmes* qu'est notre terre. C'est en vain qu'il *prendra le ciel à témoin*, qu'*il baisera la trace des pas* de son Créateur; celui-ci le fera *rentrer dans la poudre,* et il achèvera, enfin, sa misérable vie sur un *lit de douleur*.

Nous avons conservé dans l'usage quotidien la plupart de ces façons de dire, et il est même arrivé que la notion figurée, que chacune d'elles comporte, se soit perdue en cours de route. Un *lit de douleur*, ce n'est plus l'image saisissante, qui, dans le psaume XL introduit une invocation au Seigneur (*Dominus opera ferat illi super lectum doloris ejus*) (1); c'est une de ces mille expressions, banales

(1) De même dans Ezéchiel, on trouve *calice mœroris... repleberis* (tu boiras jusqu'au fond le calice de la douleur). Au XIII[e] siècle, un traducteur en fera *li hanap de douleur*, Eustache Deschamps, *li calices de douleurs*. Déjà Jésus « avait bu le calice jusqu'à la lie », suivant le texte évangélique. On rencontre des tours analogues : *coupe de salut*, *coupe de fureur*, que M. Trénel a utilement rapprochés de *fontaine de vie*, etc.

Hosted by Google

jusqu'à la trivialité, dont les journaux à un sou font une large consommation dans la rédaction de leurs plus humbles faits divers.

Le millésime est moins complètement effacé dans d'autres locutions médullaires que nous avons empruntées à la langue poétique des anciens Hébreux; il y a même quelque recherche à parler du *creuset du malheur* et quelque ridicule à peindre le *front d'airain* d'un tyran. D'autres fois, par une transposition habile, un de ces tours périmés a retrouvé toute sa vivacité d'effet. En intitulant un de ses recueils de vers : *Les Quatre vents de l'esprit*, le plus biblique des poètes modernes ne s'est-il pas souvenu des *Quatre vents du ciel*, dont il est fait mention dans le livre de Zacharie et dans le livre de Daniel?

Les métaphores sont, selon les termes de la rhétorique, des comparaisons abrégées. Les comparaisons elles-mêmes abondent dans la bible, la plupart tirées des êtres vivants et des objets familiers à nos sens. Dans le VIII^e^ chapitre du livre de Job (pris au hasard entre vingt pareils), les paroles sont comparées à un vent impétueux, la crédulité de l'hypocrite à une toile d'araignée, l'hypocrite lui-même à une plante qui pousse sa tige sous la chaleur solaire : cette plante reparaît dans les Lamentations de Jérémie (III, 45) et dans d'autres endroits. Partout c'est la nature qui fournit les termes d'un parallèle à la fois simple et saisissant (1).

(1) Le « roseau pensant » de Pascal est d'origine biblique. *S'appuyer sur un roseau*, qui naturellement fléchit, est une expression métaphorique qu'on relève dans le second livre des Rois, dans Isaïe et Ezéchiel. De là à comparer l'homme à un roseau, en raison de sa fragilité, il n'y avait qu'un pas. Mais il fallait le génie de Pascal pour associer à cette idée de fragilité l'idée antithétique de noblesse qu'exprime le mot « pensant ».

Je reviendrai sur les sentences bibliques incorporées dans les *Pensées* de Pascal. Elles sont innombrables. Parmi les définitions de l'homme auxquelles il remet sans cesse la main, sans jamais être satisfait, combien ne sont que des reproductions d'un texte hébraïque! Voyez Genèse, VII, 14; Jérémie, III, 1; Psaumes, II, 14; tout l'Ecclésiaste, et souvenez-vous des nombreux fragments où le grand chrétien s'y reprend à tant de coups pour exprimer sur notre humanité l'inexprimable.

Hosted by Google

M. Trénel passe en revue un assez grand nombre de comparaisons, empruntées à la bible par la langue du moyen âge. La plupart ont survécu (1) : *Aussi nombreux que les étoiles du ciel ou les grains de sable de la mer; pareil à la rosée du matin, à la paille emportée par le vent; s'évanouir comme fumée, sécher comme l'herbe; passer comme une ombre, garder comme la prunelle de ses yeux, chanceler comme un homme ivre, fondre comme cire*, et jusqu'à ce *fort comme la mort,* dont un romancier moderne a fait le titre d'une de ses plus belles fictions, autant d'images entrées dans la conscience populaire et qui ont perdu leur valeur littérale et jusqu'à leur charme de poésie.

Comparaisons et métaphores sont également issues d'un rapport d'identité constaté entre deux êtres ou deux objets. La figure opposée est celle qui nous dépeint un rapport inverse. L'antithèse, au lieu de rapprocher deux termes les oppose. Elle n'est pas étrangère à la poésie biblique, et je ne sais pourquoi M. Trénel s'est montré si peu prodigue des exemples que lui fournissait cette poésie : « Dieu abaisse le superbe et élève celui qui s'humilie », telle est une des formules favorites aux prophètes hébreux; le christianisme la fit sienne. De même on relève chez eux les antithèses *frapper... guérir; manger... être rassasié; chercher... trouver;* toutes sont restées familières à notre langue, et les plus grands poètes français s'en sont souvenus dans leurs vers (2).

Est-ce là toute notre dette envers une littérature que l'Église a rendue la plus populaire de toutes? Elle suffirait à nous convaincre qu'en faisant l'histoire des mots

(1) *Être blanc comme neige* (515) me laisse hésitant. L'antiquité latine n'ignore pas cette comparaison, que les poètes des XII^e^ et XIII^e^ siècles ont repris pour compte.

(2) Voyez le procédé antithétique chez Racine :

« Cieux, écoutez ma voix, Terre, prête l'oreille. »

Et chez Victor Hugo :

« Quand elle me disait : mon père,
« Tout mon cœur s'écriait : mon Dieu »

Hosted by Google

français et de leurs significations successives, on n'écrit que le premier chapitre d'une lexicologie scientifique de notre langue. Mais il est d'autres voies, par où l'infiltration hébraïque s'est opérée en français. Un grand nombre de nos proverbes et sentences ont leur origine dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Il n'est pas un chapitre des évangiles auquel ne se rattache une vérité aphoristique consacrée par la sagesse des nations.

Plus rares sont les emprunts à l'Ancien Testament (1). Ce que nous lui devons surtout, ce sont des « commandements » que récitent encore tous les chrétiens ; ce sont aussi des modes de langage qui renferment une allusion certaine à un événement, dont la bible nous a gardé le souvenir. *Le fruit défendu, la pomme d'Adam, la tour de Babel, le plat de lentilles,* qui coûta à Esaü son droit d'aînesse, les *sept vaches grasses* (*ou maigres*), *adorer le veau d'or*, fort comme *Samson*, séduisant comme *Dalila*, *la sagesse de Salomon* (et un *jugement de Salomon*), *Mané, Thécel, Pharès, le festin de Balthazar, la statue aux pieds d'argile, pauvre comme Job* et bien d'autres vestiges d'une instruction religieuse, dont la bible a fait les frais, émaillent encore le langage courant ; ils servent à des usages analogiques, qui ne cessent de vivifier en nous le souvenir des légendes, que l'histoire sainte a implantées en nos cerveaux d'enfants.

* * *

J'ai essayé de marquer en m'aidant le plus souvent des recherches de M. Trénel, quelle a été l'action directe de la bible sur la langue française. Ce n'est pas aller trop loin que de dire qu'il n'est pas un deuxième livre, dont l'influence soit comparable à celle du code religieux que l'Église a revêtu de bonne heure, aux yeux des simples, de l'autorité d'une provenance divine.

(1) On lui doit pourtant des sentences éternelles telles que *Dieu ne veut pas la mort du pécheur ; la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ; qui donne aux pauvres prête à Dieu*, etc.

Hosted by Google

Mais il n'y a pas que les simples, artisans précieux et infatigables du langage national ; il y a les lettrés, qui, dès les XI^e^ et XII^e^ siècles, se sont efforcés à interpréter dans de beaux vers, puis dans une prose d'abord lourde et hésitante, les vérités de la religion ; qui, de cette tâche primordiale, plus ou moins imposée par la foi ou la coutume, ont passé à des tâches plus strictement humaines, mais sans oublier tout à fait les visions rayonnantes ou terribles, dont leurs cerveaux avaient été si longtemps pleins. Ce sera l'objet d'une seconde étude que de parcourir, à grandes enjambées, la littérature française et d'y noter l'empreinte chrétienne, en ce qu'elle garde d'éléments traditionnels, empruntés plus ou moins consciemment aux livres de la foi.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

LES PEINTRES PRIMITIFS FRANÇAIS

Au moment où paraîtront ces pages, le pavillon de Marsan fermera ses portes. Mais de l'exposition parisienne il demeurera quelque chose. Elle n'a pas été seulement un régal de dilettante; elle fut un événement qui garde son importance dans l'histoire de l'art, puisqu'elle révéla aux ignorants et imposa aux plus récalcitrants un fait longtemps nié et désormais indiscutable : l'existence et la splendeur des primitifs français. Oui, il y a des primitifs français; oui, au XIVe et au XVe siècle, en dépit de toutes les influences, méridionales d'abord, venues du nord par la suite, un art original et puissant s'est formé sur cette terre où est né l'art gothique.

C'est à M. Bouchot qu'on en doit la démonstration (1). Au retour de l'exposition des primitifs à Bruges, en 1902, où figuraient d'ailleurs quelques tableaux français, M. Bouchot sentit qu'il y avait une certaine honte pour la France à continuer de s'ignorer elle-même. M. Courajod et ses disciples avaient montré la gloire ancienne de sa sculpture. Rien n'était fait pour les peintres d'avant le XVIe siècle. Quelques rares échantillons au Louvre; pour le reste on connaissait des noms d'artistes, on connaissait aussi des œuvres éparses dans les musées, les collections, les cathédrales. Mais on ne rattachait pas ces œuvres à ces noms. Un panneau à Florence, un grand triptyque à Aix, représentaient seuls le maître Nicolas Froment. Jean Perréal était notoire par un petit tableau au Louvre, par un autre à Berlin, — mais qui n'étaient point de lui. Avant l'étude

(1) Un article passionné de M. Georges Hulin à propos de l'exposition de Bruges avait attaché le grelot. (Voir Georges H. de Loo, *De l'identité de certains maîtres anonymes*. Gand, Siffer, 1902, *in fine*.)

Hosted by Google

de M. Camille Benoit, en 1902, nul n'avait identifié et rapproché les uns des autres les chefs-d'œuvre du maître de Moulins. Bien plus : par un singulier caprice de l'ignorance, on attribuait à l'Allemagne ou à la Flandre les morceaux les plus purement français; au hasard, d'ailleurs : pour le maître de Moulins on prononçait à la fois les noms de Holbein, de Van der Goes et de Ghirlandajo, — un Allemand, un Flamand et un Florentin ! mais on n'y regardait pas de si près. L'admirable *Annonciation* de l'église de la Madeleine à Aix (exp. n° 37), malgré les costumes français et le style français de certains détails qu'on retrouve à Dijon, était désignée comme un ouvrage de Jean van Eyck, — ce qui peut se justifier par une influence eyckoise en effet très marquée, — mais on l'attribuait aussi à Albert Dürer, ce qui dépasse les limites normales de l'absurdité. Pour le portrait de Juvénal des Ursins, de Fouquet, on prononça longtemps le nom de Wolgemut, ce qui est encore plus grotesque. Et comme la vierge protectrice du Puy de Dôme (exp. n° 28) devait faire invinciblement songer à Parri Spinello, d'Arezzo, on la donnait libéralement à je ne sais quelle école d'Allemagne.

Quelques critiques d'art s'étaient récemment efforcés de mettre un peu d'ordre dans ce beau gâchis. Mais cent questions restaient encore à poser, à résoudre. C'est à M. Henri Bouchot, à son intelligente volonté et à son infatigable zèle qu'on doit d'avoir pu les étudier enfin avec le sérieux qu'il fallait, en comparant entre elles quelques centaines d'œuvres qu'on a vues réunies pour la première fois.

Cette exposition n'est assurément pas complète — qui donc aurait pu l'espérer? — mais elle offre à notre admiration des merveilles de grâce, de caractère, de sentiment et de style. Des attributions insoutenables ont été réformées, des ouvrages anonymes se sont groupés en collection, montrant la main d'un même artiste, et l'on a pu saisir les grands courants de la pensée française telle qu'elle s'est réalisée dans la peinture, et à travers des influences diverses, en quatre grandes écoles : l'école de Paris, et du centre, l'école de Picardie et d'Artois, l'école de Provence, et l'école de l'Est et du Nord-Est, où je

Hosted by Google

voudrais réunir les peintres bourguignons, lorrains et wallons (1).

***

Cependant, tout n'est pas français ici. De même qu'il se trouvait à Bruges, en 1902, quelques œuvres non flamandes, on découvre à l'exposition de Paris un petit nombre de panneaux qui n'y figurent évidemment que par erreur. M. Georges Hulin a désigné avec sa perspicacité coutumière ceux qu'il faut restituer à la Flandre. On ne peut qu'accepter son opinion, quant au nº 116 (maître de la *Mort de Marie*, ou Jan Joest, dit M. Hulin). Il faut encore lui donner raison pour les nos 121 et 137, et l'attribution à Gérard David de la figure de *Dieu bénissant entre deux anges*. Quant à la *Vierge à l'enfant* (13), en qui M. Hulin voudrait voir l'œuvre de Broederlam, le dessin des yeux me force à restituer plutôt à l'école siennoise ce charmant morceau. On n'a pas assez remarqué les yeux bridés et mi-clos de la vierge-mère, opposés aux yeux ronds et largement ouvert de l'enfant. C'est un trait propre à Sienne et invariable au XIVe siècle.

Pour curieusement nouvelle qu'elle soit, et habilement offerte, l'argumentation du même critique n'a pu me convaincre non plus à un autre moment : c'est lorsqu'elle conclut à rendre à l'art flamand, et spécialement à l'art de Jean van Eyck, deux des plus beaux portraits de Fouquet, parce qu'ils ne sont pas de profil. Il n'est pas exact que la Flandre ait été seule, au commencement du XVe siècle, à concevoir le portrait *de trois quarts*. Il suffit de se rappeler les cinq portraits par Uccello du musée du Louvre où deux visages seulement sont montrés de profil, les trois autres étant de trois quarts ou de face.

(1) Un premier résultat tangible de l'exposition des primitifs, c'est qu'elle a déjà donné lieu à une série d'études du plus haut intérêt. J'ai cité M. Camille Benoît. M. Bouchot, M. Durand Gréville, M. Paul Vitry ont signé d'importants travaux ; M. Georges Hulin a publié une brochure remarquable sur les traces laissées ici par l'art flamand, tandis que M. Dimier se consacrait à l'étude des portraits. Je ne parle que de la peinture : encore n'ai-je point tout lu. Le catalogue de M. Bouchot est lui-même une œuvre considérable, que nul ne pourra désormais ignorer. On n'en saurait pourtant adopter sans réserve toutes les conclusions : il convient de le lire avec respect, mais avec liberté.

Hosted by Google

D'autres tableaux me semblent provenir du midi de la Belgique, tels le n° 140 (Patenier sans doute, pour autant qu'on en puisse juger à la distance où se trouve placé ce morceau) et le n° 136 (Provost? si l'on s'en réfère à l'étude de M. Hulin sur ce peintre). Mais, de même que les œuvres du maître de Flémalle, tout cela appartient à l'art français.

Des Pays-Bas passons à l'Allemagne, pour lui restituer la *Sainte-Catherine* entre deux saints (n° 72, école tyrolienne, ou peut-être souabe) et le triptyque montrant une *Pieta* entre Sainte-Catherine et Sainte-Barbe (n° 96, école de Holbein le Vieux.) La *Présentation au temple*, n° 133, paraît appartenir à l'Allemagne plutôt qu'à la Lorraine, si l'on tient compte des types des personnages, de l'architecture rhénane du fond et du sentiment général. Enfin, les deux tableaux représentant *Sainte-Catherine et Sainte-Barbe*, à l'étage (n° 372), semblent être d'un peintre allemand influencé par l'Italie et spécialement par les Lombards.

Tout cela est peu de chose. La part de l'Italie est plus considérable, surtout pour le midi de la France, et rien n'est plus logique. Le peintre Simone di Martino, de Sienne, fut appelé à Avignon pour y décorer le palais des papes. Tandis qu'il travaillait à ces fresques, il eut auprès de lui des élèves ou des disciples, propagateurs naturels de son art. De Giotto, on ne sait pas encore s'il vint dans la vallée du Rhône. Peu importe d'ailleurs : les œuvres de son école pouvaient aisément franchir une frontière si faiblement défendue contre la culture italienne. En tout cas, celles du grand Simone demeuraient à Avignon et elles devaient servir d'exemple aux peintres du midi, comme le *Jugement* de Rogier de la Pasture à Beaune devait éclairer plus tard les artistes de la région bourguignonne.

Certes, il est difficile de faire le départ entre les ouvrages des artistes français, disciples directs de Simone et des giottesques, et ce que les artistes italiens ont pu laisser d'eux-mêmes en France, ce qu'ils ont achevé de leurs propres mains. Elle est de l'école siennoise, sans nul doute, cette petite vierge dont je parlais plus haut à propos de Broederlam (n° 13); mais

Hosted by Google

n'est-ce pas d'après un modèle français qu'elle fut dessinée, et dès lors, qu'oserons-nous conclure? D'autres tableaux sont plus nettement italiens, et, par exemple, la petite *Adoration des mages*, de M. Lippmann, et la *Mort de la Vierge*, de la même collection, dont les dimensions sont identiques et qui semble de la même main (nos 5 et 6). Bien que cet art soit évidemment encore celui de Simone Martini, peut-être voudra-t-on sentir ici, dans le visage de la Vierge mourante, une certaine nuance de beauté, une structure aux lignes résistantes que Sienne ne nous donne pas toujours. J'hésite à le reconnaître. Mais serait-elle vraiment française, cette influence, et ne se rattache-t-elle pas plutôt aux origines de cette école naissante qui sera celle de Gentile da Fabriano? Ailleurs, un petit panneau attribué à l'école de Provence (le *Calvaire*, le *Christ jardinier*, n° 7) est si parfaitement giottesque, qu'on y discerne mal quoique ce soit d'étranger à l'Italie.

Mais voici un diptyque divisé en vingt-quatre scènes, qui nous suggère non plus seulement une contrée, mais la filiation directe d'un peintre illustre, — non plus seulement les caractères siennois, mais tous ceux qui désignent à Sienne même l'art de Duccio di Buoninsegna (1). De Duccio cette œuvre a la suavité, la science du groupement par masses, la vérité expressive, l'éloquence dans la simplicité, une certaine fragilité aussi. Moins de liberté dans l'utilisation des espaces, peut-être; mais Duccio a eu deux manières. Dans sa *Vie du Christ*, de Sienne, les premières scènes sont d'une composition plus touffue, tandis que pour les dernières, — celles qui se passent en plein air, — l'ordonnance est d'une telle grandeur, d'une telle sûreté, que celle de Giotto lui-même pourrait sembler confuse en comparaison. Ici une série de détails viennent directement de Duccio, depuis les auréoles, ornées de rinceaux délicats et cerclées d'or, jusqu'au type de Saint-Pierre et jusqu'au geste même de ce personnage (2). Je veux bien que

(1) Ce tableau n'est point catalogué; c'est la *Vie du Christ*, appartenant à M. Douglas, de Londres. Une étiquette l'attribue à l'école du Midi.

(2) Comparez la *Pentecôte* du tableau de M. Douglas avec le *Lavement des pieds* de Sienne. En outre, l'ange de dextre du *Jugement dernier*, l'ange sénestre de l'*Ascension* sont les frères des anges du grand tableau de *Santa Maria Novella*, de Florence, jadis attribué à Cimabue, aujourd'hui restitué à Duccio.

Hosted by Google

certains traits n'appartiennent pas exclusivement à Duccio : encore demeurent-ils siennois ; fût-il prouvé que le tableau a été peint en France, il n'en serait pas moins italien. Les figures des bergers dans l'*Adoration*, nous font souvenir de Simone di Martino, — l'élève de Duccio, — et les saintes femmes de la *Crucifixion* se retrouveront dans la descente de croix siennoise de l'église inférieure d'Assise. Il serait intéressant de connaître l'avis du jeune maître de la critique italienne, M. Berenson, et celui de M. Mason-Perkins.

Une aquarelle vaguement attribuée à l'école française (exp. 26) prête à des réflexions analogues. Ce portrait de Louis II d'Anjou appartient tellement à l'art de Pisanello, qu'on oserait presque le donner à ce maître. Même sensibilité du trait, même grandesse, et dans le modelé, cette douceur légère, à la fois élastique et résistante, où le relief est suggéré plutôt qu'il ne s'accuse. A l'époque assignée à ce beau morceau, Vittore Pisano avait 30 ans ; ses œuvres de Vérone, où il y a plus de maîtrise, datent de dix ans plus tard. Et certes, il s'agit ici d'un prince français, mais qui avait régné sur la Sicile, — et en 1410, il était en Italie. Enfin, j'ai quelque peine à reconnaître comme français le tableau qui porte ici le nº 85. Il représente la *Vierge agenouillée devant l'enfant ;* un chevalier l'adore à genoux, présenté par un évêque, son patron. La coiffure de la Vierge est lombarde ; son air de tête garde je ne sais quoi d'ombrien ; l'allure générale des personnages rappelle vaguement l'école de Ferrare, proche à la fois de l'Ombrie et de la Lombardie. Et peut-être ceci est-il provençal comme on l'affirme, mais comment ne pas songer à Francesco Bianchi devant cette couleur un peu terne, cette ordonnance aux lignes verticales, et surtout devant ces yeux fatigués du chevalier et de l'évêque, ces yeux aux paupières presque fripées, qui semblent avoir contemplé jadis des choses d'un si insoutenable éclat, que leur regard s'y est à tout jamais brûlé...

***

J'ai parlé longuement des tableaux d'origine douteuse et je ne m'en excuse guère, car la question a bien son intérêt.

Hosted by Google

Voici maintenant les œuvres indiscutablement françaises, qui, je me hâte de le dire, forment non pas seulement la majorité, mais la presque totalité des tableaux ici exposés.

L'Italie fut influencée par Byzance et par l'antiquité ; Rogier de la Pasture renouvela l'école de Cologne ; la Flandre a connu les poussées du romanisme. Nul art ne demeure absolument étranger à l'art des régions voisines, et nous verrons qu'en France l'art italien et l'art flamand s'implantent tour à tour avec une irrésistible force. Quel est donc, dans l'art français, la part proprement française, quelle est celle qui lui vient du dehors? Il eût été certes fort malaisé de le dire il y a six mois ; grâce à l'exposition de Paris, la réponse peut être donnée avec quelque certitude.

Oui, il y a un art primitif français. Cet art est original, il est divers, il est puissant. Pour la sculpture, il serait oiseux de le démontrer : il n'est besoin que de regarder les cathédrales, que d'examiner les ivoires. A l'exposition de Paris, un admirable morceau du XIII^e^ siècle (*Figure de roi*, n° 288) suffirait à démontrer la noblesse et la force d'une époque où la France régna par ses poètes. Mais je ne parle ici que de la peinture, et dans la peinture même l'art français atteste sa grandeur dès le XIII^e^ siècle par ses incomparables manuscrits à miniatures. Ce n'est plus l'art roman : l'art gothique est déjà instauré, et l'on sait qu'il est d'origine française.

Mais c'est surtout à partir du XIV^e^ siècle qu'un style vraiment original se montre dans l'étude de la nature, la préoccupation du caractère et le sentiment tout particulier de l'harmonie décorative : l'utilisation des espaces.

L'étude de la nature, on la retrouve partout, en une attitude vraie, en un geste observé. Le caractère, le voici tout à coup saisi avec force, avec beaucoup de verve aussi, dans le *Roman du cheval Fauvel* (franç. 146) dont les peintures sont un peu, pour les arts du dessin, ce que le *Roman du renard* est dans l'histoire de la littérature.

Quant au sentiment de l'espace, il est partout dès le XIV^e^ siècle et même dès la fin du XIII^e^ (exp. n° 9). C'est le trait le plus particulièrement français — et siennois —, et je

Hosted by Google

m'étonne un peu qu'on n'ait pas songé jusqu'ici à le dire. Comparons, par exemple, un manuscrit italien des giottesques avec le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais (exp. n° 27) avec l'*Image du monde* (n° 29) ou avec les *Miracles de Notre-Dame* (n° 32); en dépit de la force expressive des lignes, nous saisissons aussitôt la faiblesse architecturale italienne, la confusion des masses, la lourdeur de l'ordonnance, au regard de la composition française plus volontaire et plus sûre, plus claire en ses proportions, mieux disposée quant aux traits généraux de la construction, — et peut-être moins fortement établie quant à la structure de chaque silhouette, peut-être un peu plus sèche aussi, mais plus harmonieuse dans l'ensemble, mieux balancée, plus nette en son arabesque générale qui se découpe avec décision sur de grands espaces libres. — Pol de Limbourg et ses frères, dans les *Très riches heures* du duc de Berri, conserveront cette qualité française qu'ils renforcent d'une grâce italienne, et jusqu'à la fin du XV^e^ siècle, elle s'affirmera plus apparente encore parmi les nobles paysages que Jean Fouquet peignit dans les *Antiquités juives* de Josèphe (n° 128) et dans les *Grandes chroniques de France* (n° 130) (1).

En dehors des manuscrits, la peinture nous montre dès le XIV^e^ siècle un chef-d'œuvre. C'est le portrait de Jean le Bon. Rien de plus simple, rien de plus puissant, rien de plus grand que cette silhouette. L'âge en a écaillé la matière, le temps en a brisé tel trait décidé, la couleur même s'est ternie. N'importe : un grand artiste a mis ici la marque du génie. Rude et forte, savamment construite, sage et sans cri mais gardant en elle toute la véhémence de la vie, cette inoubliable figure veille à la base du noble monument que le maître de Flémalle, Rogier de la Pasture, Nicolas Froment, Jean Fouquet et le maître de Moulins vont élever sur la terre des Gaules.

(*A suivre.*) ALBERT MOCKEL.

(1) Les admirables *Heures* d'Étienne Chevalier, à Chantilly, offrent des caractères pareils adaptés à l'art du « groupement ». Mais ici nous sommes moins frappés, car Ghirlandajo, en Italie, combine des dispositions analogues.

Hosted by Google

LA JOIE D'AIMER [1]

VI

Le lendemain, Claude goûta une sensation étrange de félicité, mêlée d'il ne savait trop quels scrupules imprécis. Plus que jamais, le souvenir d'Hélène le hantait et il éprouvait une impérieuse nécessité de se justifier ses actes. Il se trouvait moralement coupable de trahison et d'abandon. En vain pensait-il que c'était elle qui l'avait délaissé, qu'il avait assez souffert, qu'il n'était que juste qu'un autre amour lui apportât l'oubli de ses tourments : il se sentait coupable quand même.

D'avoir oublié complètement l'aimée lui causait une peine réelle.

« Mais, est-ce que je peux changer mon caractère ? se disait-il. Pour moi, le besoin d'aimer constitue une maladie. Hélène n'étant plus l'objet de mon amour, mon amour a besoin d'un autre objet, et il l'a trouvé dans cette petite fille que j'adore, à cette heure. Car je l'aime... A quoi bon me le nier encore ? Et, somme toute, quel mal y a-t-il à cela ? Je ne lui en ai rien dit jusque hier. C'était tout ce que je pouvais faire pour me soumettre à la vulgarité des convenances. Pourquoi essayerais-je encore de me tromper ? Si je suis tel, à quoi bon m'acharner à vouloir me voir sous un autre jour ? »

(1) *Suite*. Voir le numéro du 15 mai 1904.

Hosted by Google

Cette raison, surtout, le satisfaisait. Son caractère était tel, mais il aurait souhaité qu'il fût autrement. Et comme cela le préoccupait, il voulut en détourner sa pensée. Il sortit à la recherche de son confident de toujours, de l'ami affectueux dont les idées se liaient le plus intimement aux siennes.

« Je viens me confesser, mon ami; mais arme-toi de toute ta patience.

— Je t'écoute, parle. Il me semble que tu es aujourd'hui sous l'empire des émotions des grands jours... Que t'arrivet-il?

— Mille choses... Comme si je t'en devais l'explication, je viens te dire que je ne suis pas l'homme que j'ai toujours cru être jusqu'à ce jour...

— Je le sais déjà.

— Vraiment?

— Vraiment; car nous n'avons jamais un concept véritable de nous-même.

— Peut-être..., mais c'est seulement d'aujourd'hui que je m'en aperçois...

— Avec une conscience éveillée et vigilante, tu devais en arriver là.

— Oh! le fait est très rare... Hier, je n'étais rien de ce que je suis aujourd'hui... Je suis changé, radicalement. L'univers entier m'apparaît sous un autre aspect. Je n'étais qu'un pervers, Michel. Tu ne sais pas quelles découvertes j'ai faites en une minute, et combien hypocritement je me cachais à moi-même ma véritable manière d'être!»

Michel sourit doucement, mais, sans en tenir compte, Claude continuait ardemment :

— Ce que, jadis, je croyais être sentimentalité n'était que sensualisme. Aujourd'hui, j'en suis certain. Je vis au sein d'une constante avidité de sensations, et je ne sais si c'est dépravation, mais rien n'est capable de l'abreuver. Il m'est impossible de comprendre la douleur d'autrui, et cependant j'y compatis. Mais son spectacle me froisse et j'en détourne la vue avec dégoût. Parfois, je me dis que c'est là un des résultats des mul-

Hosted by Google

tiples déceptions que je dois à la vie. Peut-être est-ce vrai. Certes, comme tous, j'ai eu des années où j'ai cru à la beauté du sacrifice ; heureusement, elles sont à jamais passées... Aujourd'hui, je souris en relisant ces pages publiées autrefois, et où je proclamais je ne sais trop quels droits et où je défendais je ne sais trop quel principe de fraternité ! Était-ce assez ridicule ! A cette heure, j'ai la certitude que tout cela n'était que puffisme ! Et cela me console quelque peu. De toutes façons, cette défense de la canaille, cette prêcherie de doctrines émancipatrices me paraissent incompréhensibles. Je n'ai certes jamais dû y croire, et c'eut été mentir à ma conscience.

— Tu exagères ! Tu arrives toujours aux extrêmes...

— Non, Michel, non ! Je m'explique peut-être mal ; tu ne me comprends pas. Je n'ai pas de la haine pour le peuple. Ce que je hais, c'est sa sottise, sa folie de vouloir tout égaliser. Cette manie a causé plus de préjudices aux hommes que l'abus de pouvoir et de force de tous les tyrans réunis. Si notre malheur naît d'ambitions irréalisables, le commencement de notre bonheur serait de lutter contre elles. Mais tout ceci, au fond, m'importe peu. L'humanité est sans intérêt pour moi. Ces indignations ne sont que le résultat du choc momentané d'une idée répulsive contre les miennes. »

Il se tut un instant et sourit.

« L'amour seul est intéressant. Que dirais-tu si je t'assurais que je suis amoureux ? Tu serais étonné ?

— Nullement. »

Poursuivant leurs pensées en silence, Claude et Michel continuèrent leur route. A peine faite, sa confession inquiétait Claude. Et pourtant, il croyait avoir parlé sincèrement. Aimer, aimer ! Peut-être n'aimait-il pas encore ? Mais quelque chose de plus étrange lui survenait. Un moment, il se sentit porté à faire à son ami une confidence complète, mais il éprouva une certaine crainte superstitieuse en se rappelant le mot de Stendhal : « Un amour dont on parle est un amour à moitié mort. » Il fit un effort et reprit :

Hosted by Google

« N'en doute pas, Michel. A notre époque, seuls l'amour et l'art peuvent intéresser les âmes vouées à l'isolement, auquel j'ai condamné la mienne. Il y a dans la femme une source de sensations capables de nous transporter vers une vie idéale. Le désir sous toutes ses formes, la volupté avec toutes ses nuances, la chair avec ses spasmes et ses rébellions, avec ses faiblesses et ses colères, les efforts de l'âme jusqu'à la passion et ceux du corps jusqu'à la jouissance sont seuls capables, avec l'art pur, de donner à notre existence l'intensité que je lui souhaite. »

Il se tut un instant.

« Il faut continuer la nature et non pas la copier, ajouta-t-il ensuite. C'est là le secret possédé, à tous les temps, par les grands artistes. C'est par lui qu'ils sont parvenus à la beauté.

— Mais comment y arriver?

— Avec la grâce! Tout homme a une œuvre de beauté à réaliser. Point n'est besoin qu'elle soit une manifestation extérieure. Elle peut être sa vie elle-même. Mon ambition est réduite à cette chose : me créer un monde interne où je pourrais vivre en continuel équilibre, en perpétuelle curiosité, indifférent aux tumultes et aux contingences vulgaires. Ce monde qui est le mien, égoïstement, je l'embellirai, et quand elle y pénétrera, l'aimée en sera toute embellie. D'une femme quelconque je fais l'héroïne du roman dont j'ai besoin pour vivre. D'un roi ridicule, je fais un roi épique, et mettant la réalité au service de ma fantaisie, je transforme l'univers au gré de mon désir!

— Mais la réalité s'impose...

— De courts moments... »

Ces paroles le clouèrent. Il allait les nier. Mais malgré lui, en son for intérieur, il était bien obligé d'en reconnaître la véracité : « Oui, oui, la réalité s'impose! » se répétait-il mentalement. Et il évoquait les misères et les tristesses si proches, si palpitantes encore, et auxquelles il n'avait pu opposer les originales théories qu'il achevait d'exprimer.

Hosted by Google

« Que te voilà pensif! reprit Michel.

— Oui, oui; je pense que tu as peut-être raison. C'est vrai; j'ai souffert beaucoup, beaucoup, plus qu'aucun autre, et qui sait si ce n'est pas à cause de cette anxiété d'embellir ma vie? »

Et se remémorant Hélène, les angoisses passées, les horribles tortures, les cruels tourments, il frissonna, se demandant inquiètement :

« Mais est-ce bien vrai que je veuille recommencer tout cela? »

VII

Pendant quelques jours Claude s'enferma dans un isolement absolu, à la recherche de l'origine de ses sentiments. Le souvenir des phrases qu'il avait dites à son ami l'attristait. Il pensait que s'il était réellement l'homme des aveux de cette confession, il était indigne de cet amour que Marguerite lui offrait. Un être égoïste, avide de sensations, capable de tout sacrifier à son plaisir! « Non, certes, il n'était pas tel! Et la preuve n'en était-elle pas dans cet amour lui-même? » Mais tout ce qu'il avait éprouvé pour Hélène s'éveillait au fond de sa mémoire, et il se demandait anxieusement s'il l'éprouverait plus ardemment pour Marguerite.

« Serait-il vrai que la passion fût morte à jamais pour lui et qu'il ne ressentirait plus qu'une vaine et maladive curiosité sentimentale? »

Le caractère érotique et sentimental de son amour déroutait toutes ses recherches; la sensualité et le sentiment se mêlaient en lui d'une façon si parfaite qu'il ne savait plus déterminer à quel instant et dans quel cas l'une pouvait avoir la suprématie sur l'autre. Il avait toujours aimé la femme avec tous les spasmes de sa chair en même temps qu'avec toutes les tendresses de son âme délicate et malade. Il avait vécu une vie entière d'erreurs pour en arriver aux incertitudes présentes.

La complexité et la duplicité de son caractère engendraient

Hosted by Google

le doute, et comme en tant d'autres occasions, une fois de plus, il interrogeait sa conscience.

Cette perplexité le tourmenta plusieurs jours. Sinon apaisé, tout au moins résigné, il renoua le cours de sa vie antérieure.

Il commença par rendre visite à M. Jimenez. Il subit de sa part mille reproches ; personne ne pouvait lui pardonner cette absence, accoutumé qu'on était déjà à le voir chaque jour.

Justement, Marguerite n'était pas là. Elle n'était plus venue depuis deux jours et Émilie se disposait à aller la chercher.

Mais ce fut inutile. Elle arrivait peu d'instants plus tard. A la vue de Claude son visage se couvrit d'une telle rougeur que son émotion ne fut un secret pour personne.

« Je vous ai fait peur ? demanda Claude, en riant.

— Non, non ! Mais j'ai été vraiment très surprise de vous voir...

— Et pourquoi ?

— Je ne vous croyais plus à Barcelone.

— Vous pensiez que je m'étais enfui ? Mais je ne serais point parti sans vous présenter mes adieux...

— Qui sait ? Qui sait ?...

— Non, non ! J'ai été très préoccupé, presque malade même, tous ces jours-ci...

— Pas toutes les heures, pourtant ! répliqua M. Jimenez, avec son éternel besoin d'ironie. Pierre et Vincent sont allés deux fois chez vous et vous n'y étiez pas.

— C'est vrai... Je suis sorti quelques instants pour faire ma promenade coutumière.

— En quête de poésie...

— Non, en quête d'un calme qui m'était très nécessaire.

— Et vous voilà guéri ?... Tant mieux, mon ami, tant mieux ! »

Les heures passèrent, douces et tendres. Claude songeait que les violents tumultes de son sang, les désirs farouches de sa chair, les idées folles de son esprit avaient disparu à jamais. Il

Hosted by Google

se sentait aimé, et il se laissait aimer avec une passivité presque absolue, sans aucune autre aspiration, imposa silence aux voix de ses désirs.

Non, non; il n'avait jamais aimé de cette façon. Cet amour était le grand et admirable amour réservé pour couronner sa vie de toutes les tendresses et de tous les enchantements...

Et il contemplait doucement l'aimée avec la sérénité tranquille d'un amour incommensurable.

VIII

Novembre finissait.

Au cours rapide de ses jours, Claude avait vu renaître et mourir sa propre vie.

De temps en temps, il se rappelait encore, comme d'une crise lointaine, l'abattement terrible qui lui avait fait désirer la mort. Et aujourd'hui, anxieux de vivre, il se demandait, sans pouvoir se répondre, quel phénomène avait bouleversé son esprit. Il se souvenait d'avoir beaucoup souffert, mais il ne savait plus préciser en quoi avait consisté sa douleur. C'était là un de ces faits réels que la mémoire retient mais que l'intelligence n'explique pas. Et, par suite de cette inconscience même, le passé n'avait plus de valeur pour lui. Renaissant à une nouvelle vie, il entrait dans la maturité avec l'inexpérience d'un adolescent. Seul, le poids des années l'inquiétait, et pensant à la mort prochaine de sa jeunesse, il s'accrochait à son nouvel amour comme on s'accroche au bonheur dont on sait la trop courte durée.

Il se sentait attiré par cette enfant dont la main compatissante semblait le guider sur un nouveau chemin de sa vie, et il en éprouvait une gratitude et une anxiété centuplant son amour.

Avec une puérile satisfaction il se souvenait avoir lu dans un livre rempli d'observations profondes, « que les femmes pré-

Hosted by Google

fèrent les hommes de trente à trente-cinq ans » (1), et cette pensée le remplissait d'une joie indicible.

Envahi par cette inexplicable pudeur qui existe dans toute passion sexuelle, il commença, peu à peu, à se sentir gêné en présence de l'aimée quand d'autres personnes étaient présentes et ni dans ses paroles, ni dans ses actes, on ne voyait plus l'abandon des premiers jours. Il préférait se taire et la contempler.

Seules, une question d'Émilie ou une exclamation de surprise toujours ironique de M. Jimenez l'arrachaient à sa contemplation.

« Mais qu'avez-vous donc? lui disait celui-ci. Avez-vous déjà épuisé le répertoire de vos nouvelles? »

Et, obligé par ces questions, craignant de révéler ce qui se passait dans son cœur, il parlait, essayant de s'étourdir lui-même de la sonorité de ses phrases.

Parfois, dominé par un sentiment de timidité qu'il ne savait s'expliquer à lui-même, à l'heure coutumière de sa visite, il se sentait pris d'une défaillance et d'une émotion indéfinissables qui lui faisait abandonner, pour ce jour-là, l'impétueuse nécessité qu'il avait de voir Marguerite. Mais son désir, plus fort que sa timidité, dirigeait ses pas vers la demeure amie où il arrivait toujours à la même heure.

Et comme il avait besoin de la voir, d'entendre sa voix, durant plusieurs jours, aux heures où elle sortait pour aller chez Émilie, il l'attendait, caché au coin des rues, mais n'osant jamais l'aborder. Pourtant, un soir, il s'enhardit :

« Ah! quel heureux hasard que celui qui nous fait nous rencontrer!

— Vraiment! Passez-vous souvent par ici?

— Mais oui... surtout ces jours-ci...

— Et pourquoi?

(1) SCHOPENHAUER, *La vie, la mort et l'amour*.

Hosted by Google

— Pourquoi ?... Figurez-vous que je cherche ici quelqu'un que jai perdu.

— Ah !... Et qui ?...

— La tranquillité. »

La jeune fille parut comprendre et se tut.

Ils firent quelques pas ensemble dans un silence que Claude ne savait rompre.

Il demanda enfin :

« N'avez-vous rien à me dire, Marguerite ? »

Elle le regarda, doucement :

« Si, Claude,... j'ai beaucoup de choses à vous dire, mais je ne saurais jamais... Je ne saurais... Attendez encore... »

Et Claude murmura :

« Soit... Je saurai attendre encore. Ah ! voilà si longtemps que je veux vous parler, continua-t-il, vous dire combien je vous aime, Marguerite... Mais, chaque fois, les paroles s'évanouissent sur mes lèvres, et c'est à peine si mes yeux savent vous dire toute ma tendresse... Voyez-vous...

— Ah ! Claude, taisez-vous, de grâce ! Je ne veux pas vous entendre... Je ne veux pas...

— Mais je ne vous comprends plus !

— Pour Dieu, Claude, ayez pitié de moi ! »

Elle eut un frisson :

« Cette tombée de nuit me fait mal, » murmura-t-elle encore.

Elle paraissait exténuée.

« Vous souffrez ?

— Non, plus maintenant... Un jour, vous connaîtrez ce secret... »

Et il y avait dans sa voix une telle confiance, un tel abandon, qu'elle semblait lui crier : « Ah ! va, je suis bien tienne, mon Claude !... »

Hosted by Google

IX

Le lendemain, une idée douloureuse obséda l'âme de Claude. Il se demandait anxieusement s'il n'avait point froissé Marguerite en lui parlant encore de son amour. Cette pensée l'accompagna jusqu'au moment de franchir le seuil de M. Jimenez.

« Voulez-vous nous accompagner chez Marguerite? lui demanda Émilie. Nous y allons, mère et moi. Elle ne vient pas aujourd'hui. Elle m'a envoyé un mot me disant qu'elle était un peu indisposée. Dites, voulez-vous venir? »

Et, comme Claude paraissait hésiter, elle insista :

« Si! si! Venez... Cela lui fera plaisir...

— Mais je connais à peine sa famille!

— Qu'est-ce que cela fait! Et puis, ne nous accompagnez-vous pas? Vous êtes un ami si affectueux! »

Claude répondit, sans relever l'ironie :

« Soit... Je vous accompagne. »

Ils sortirent.

Claude n'était jamais allé chez Marguerite. Une émotion intense l'étreignait de penser qu'il allait franchir le seuil de l'habitation de l'aimée. Comme il venait de l'affirmer, sa famille lui était presque inconnue. C'est à peine s'il avait salué quelquefois la mère et causé incidemment au frère. Tout ce qu'il savait d'eux, c'était que les deux enfants, Manuel et Marguerite, étaient nés en Amérique (en Colombie), où ils avaient perdu leur père.

D'anciennes relations, presque de la parenté, les unissaient aux Jimenez.

De le voir entrer, Marguerite sourit doucement. Elle était assise dans un exquis petit salon; le livre qu'elle achevait de lire étalait son titre sur un meuble.

« Je vous félicite, Marguerite, pour votre goût délicat. Vous lisez des œuvres choisies... »

La jeune fille rougit et, voulant dominer son trouble, elle répondit :

Hosted by Google

« Oh! c'est un roman de...

— Ah! oui..., interrompit Émilie, je l'ai lu aussi et, franchement, il ne me plaît pas. Mais ne l'avons-nous pas lu ensemble, ce livre plein de mensonges?

— C'est possible... Je ne m'en souviens pas...

— Et vous, monsieur Marin, qu'en pensez-vous? interrogea la mère de Marguerite.

— Oh! moi...? Marguerite vous le dira mieux que moi, madame.

— Je vous dis que ce sont tous mensonges! interrompit Émilie. Figurez-vous qu'on y parle d'amour pendant je ne sais plus combien de pages et comme si, réellement, cela s'était passé, et puis, crac...! Il paraît que ce n'était pas vrai, que ce n'était qu'un songe. Ces choses-là me donnent une colère...! Tu te souviens, Marguerite? Après avoir pleuré comme de petites folles sur la mort de Malapersona — c'est l'héroïne —, nous apprenons, en tournant la page, qu'elle vit encore... Ne vous en déplaise, mon ami Claude, ce n'est pas ainsi qu'on fait des romans.

— Si, si. J'en suis très fâché, répliqua Claude en riant. Mais ce qui me console, c'est que Marguerite le relit.

— Oh! cela peut plaire à Marguerite sans avoir rien de plaisant. »

Mme Jimenez intervint :

« Voilà que vous vous mettez à jouer la malade, Marguerite?

— Oh! ce n'est rien de grave... Un petit malaise... Je me suis couchée trop tard, je pense... »

Et comme si ces paroles lui évoquaient un souvenir, une rougeur envahit son front.

« Il ne faut pas lire le soir, dit Claude.

— Oh! je n'étais déjà pas bien quand je vous ai quitté...

— Comment? Tu l'as vu hier? demanda Émilie.

— Mais oui... Nous nous sommes rencontrés par hasard dans cette rue, répondit Claude.

Hosted by Google

— Quel heureux hasard! riposta la jeune fille.

— Alors, nous vous attendrons demain pour dîner? demanda Mme Jimenez.

— Oui... Oui... J'irai demain. »

Émilie s'approcha du piano où s'ouvrait une partition de Chopin.

« Oh! toujours cet ennuyeux Chopin! s'écria-t-elle.

— Tu n'as encore dit que des blasphèmes! Que te faut-il donc?

— Certes, j'adore la musique... Mais que Claude arrive, et il nous emplit la tête de Chopin, de Beethoven, de Schumann, de Mendelsohn, de Franck, de Wagner..., puis il trouve que Mascagni est vide et Puccini trivial! »

Marguerite se prit à rire.

« Tu as beau rire! Mais tu ne peux nier que la *Marche héroïque* ne te laisse malade durant deux jours.

— Moi...? Quand t'ai-je donc dit cela?

— Que tu es gentille...! Enfin ne te fâche pas...! Tout ce que tu voudras...! Dès aujourd'hui, je te prends pour conseillère...

— C'est une terrible charge! interrompit Claude. Il vaut mieux suivre chacun son goût. »

X

Après les incertitudes, les craintes, les luttes, l'âme de Claude en était arrivée à cet état où l'imprécis a besoin de se préciser et où le vague nécessite une définition.

Après la lassitude des sentimentalités spirituelles, son être entier tendait vers une expansion et un amour capables de réaliser toutes les délices inventées.

Ces heures d'attente, mêlées de déceptions et de délires, lui furent véhémentes.

Il envisageait avec abattement ce tumultueux bouillonnement de son sang qui le portait à la folie sensuelle. Ses yeux

Hosted by Google

se cernaient, ses nerfs se tendaient à se briser, et la crise passée, il se retrouvait le visage inondé de larmes. Non, vraiment, jusqu'à cette heure, il n'avait jamais éprouvé de désirs aussi violents. Seule, la présence de l'amie lui ramenait un peu de calme. Près d'elle, cette insensée ardeur s'évanouissait pour faire place aux tendres exaltations sentimentales. Il éprouvait une nécessité impérieuse de lui dire avec toutes les paroles de feu combien il l'aimait et comme il la désirait d'un amour qui était la quintessence de tous les amours, d'un désir qui était une folie.

« Demain ! demain, je le lui dirai,... » se dit-il en une minute de réaction.

« Elle m'aime, pourquoi ne serait-elle pas mienne ? Je la veux ! Je la veux ! »

Et comme il sentait un doute grandir au fond de sa pensée, il se répéta :

« Oui, je la veux ! L'amour et le désir s'unissent en cette passion pour en faire la plus grande de ma vie. »

Un souvenir s'éveilla au fond de sa mémoire, un nom vint sur ses lèvres :

« Hélène !... Mais, ne doit-on aimer qu'une seule fois dans sa vie ? De quelle consolation peut donc être un amour qui se contente d'un souvenir ? Oui, je l'ai aimée beaucoup, mais maintenant j'adore Marguerite. »

Il sentait sourdre en lui comme une colère contre cette pensée qui semblait vouloir troubler son bonheur.

« Oui, demain ! demain, je parlerai... Demain je lui arracherai la parole attendue... »

Et ce demain rempli d'anxiété se leva pour lui, souriant.

XI

Quand il arriva chez M. Jimenez, Pierre et Vincent — les deux aînés de la famille — lui communiquèrent le projet qu'ils avaient formé.

Hosted by Google

Il s'agissait de célébrer la fête patronale de leur mère à la campagne :

« Oui, nous passerons toute la journée de demain à la campagne.

— Il fait justement un temps superbe.

— Et tu seras des nôtres, n'est-ce pas? ajouta Pierre.

— Il n'y aura que des parents, Marguerite et toi. Mais toi, l'on te considère comme étant de la famille.

— Certainement, je serai des vôtres, répondit Claude.

— Et le soir, si la nuit est bonne, nous rentrerons, Vincent et moi, en automobile à Barcelone. Si tu veux faire le voyage avec nous tu pourras juger de mes qualités de chauffeur.

— Non, non, mille mercis... Je resterai avec les vieux...

— Et les jeunes! » répliqua malicieusement Pierre avec ce sourire ironique qu'il avait hérité de son père.

Claude lui pardonnait aisément ces plaisanteries, car il sentait bien qu'elles n'avaient rien de calculé. Seule, Émilie, peut-être, soupçonnait la vérité. Il en avait, d'ailleurs, presque la certitude. Dans les relations des deux amies, la primitive cordialité avait disparu et un sentiment, sinon de jalousie au moins d'envie, séparait Marguerite d'Émilie. Ce phénomène n'avait pu échapper à ses yeux perspicaces. En plus d'une occasion, d'ailleurs, il avait surpris des bouts de dialogue, des mots de reproche échangés entre les deux jeunes filles. Il avait deviné le tempérament ardent qui se cachait en Émilie sous des apparences d'insouciance et de frivolité.

« On dirait que vous êtes brouillés, » leur avait-elle dit plus d'une fois.

Un moment, Claude était resté sans répondre, craignant de dévoiler son secret.

« Ah! oui, s'exclama-t-il enfin. Vous ne savez pas combien Marguerite est mauvaise. Je croyais bien que nous étions fiancés et voilà qu'elle en aime un autre!

— Qui vous a dit cela? questionna Marguerite sans savoir le but de ces paroles. Cela n'est pas vrai!

Hosted by Google

— Sait-on ? Sait-on ? riposta Émilie, et elle parut demeurer pensive.

— Il n'y a pas à en douter », riposta Claude, sous le regard stupéfait de Marguerite.

Et quand, ce jour-là, il put enfin lui expliquer sa façon de faire, elle en demeura surprise.

« Vraiment, je ne me serais jamais imaginé cela... Comme elle doit souffrir ! »

Ces mots étaient comme une révélation.

Claude voulut parler. Un trouble envahit les yeux de la jeune fille. Il se tut. Sans qu'il le voulût, cette sensibilité l'inquiétait. Ce phénomène lui paraissait extraordinaire et il trouvait singulier que l'amour, dans cette âme, eût pris le caractère d'une passion réfléchie et prudente. En elle, rien ne décelait les rafales de la curiosité ni l'instinctif désir, et il songeait douloureusement :

« Non, je ne lui dirai rien aujourd'hui ; je souffre et je ne veux pas souffrir plus. »

XII

La nuit tombait.

Le soir avait été tendre pour Claude, lui apportant des instants de solitude avec l'aimée.

Marguerite et Émilie avaient trouvé dans le jardin une touffe énorme de violettes dont le parfum s'exhalait à travers les allées.

« Je n'aurais jamais cru, disait M. Jimenez, que Claude fût comme il est. Le voilà heureux, aujourd'hui, de toutes choses que j'aurais pensé devoir lui déplaire. Comme on juge mal les hommes ! »

Cet étonnement de M. Jimenez, Claude le partageait aussi.

Mais non, ce n'était pas la fête qui le rendait heureux, et seule la présence de l'aimée lui avait apporté de la joie. Pour elle, il avait parlé, il avait conté des histoires extraordinaires, décrit des paysages, remémoré des souvenirs.

Hosted by Google

Elle paraissait comprendre que toutes ces phrases étaient tissées pour elle seule, et jalousement, elle les recueillait.

Dans cette échappée de la mémoire vers les jours d'autrefois, les heures heureuses, les heures d'angoisse, il ne pouvait manquer de payer un tribut à la musique, sa passion enthousiaste, et les noms des maîtres sublimes surgirent, louangés.

« Quelle éternelle gratitude je vous dois pour *votre* Chopin ! » s'exclama Marguerite.

Pour elle, Chopin était de Claude, parcequ'il le lui avait révélé. Et, comme suggestionnée par le nom et le souvenir, elle s'assit au piano.

Aux accords d'un prélude, succédèrent le motif d'un nocturne, la phrase troublante d'une polonaise, le rythme classique d'une mazurka.

« Ah ! cette musique ! fit-elle enfin, que de consolations je lui dois !.. Schumann m'afflige, Beethoven m'attriste, Wagner me trouble, Mozart m'amuse, mais mon Chopin me console... On dirait qu'aux sons de ses accords je suis capable de reculer les horizons d'une vie étroite. »

Dans son enthousiasme elle paraissait un être immatériel, l'incarnation fugitive du rêve toujours envolé.

Ému, Claude la contemplait :

« Mais, comment êtes-vous capable de sentir ces choses, Marguerite ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas... Mais je les sens..., répondit-elle ingénument.

— Mais ces paroles, ces paroles que vous avez dites, où donc les avez-vous prises ?

— Je ne sais pas..., répéta-t-elle. Il m'arrive parfois de me parler à moi-même et de ne pas me comprendre... »

XIII

La nuit avançait poétique et sereine :

« Une nuit délicieuse ! disait Émilie.

Hosted by Google

— Je la passerais toute entière au balcon! s'exclama Marguerite.

— Nous y resterons tout le temps qu'il vous plaira, ajouta Claude.

— Mais moi, je dois rentrer, » répliqua M. Jimenez. Et il s'éloigna avec sa femme.

Pierre et Vincent étaient partis pour Barcelone.

Les jeunes filles et Claude restèrent à la fenêtre.

La lune réfléchissait sa face pâle dans les vitres, éclairant les visages et les corps.

La tête contre la vitre, Marguerite contemplait l'extérieur, et son regard semblait se perdre dans la douce désolation de cette nuit plongeant le paysage dénudé dans l'enchantement berceur de la quiétude et du silence.

Muets, ils goûtaient la joie de l'heure présente.

Doucement, Marguerite appuya son regard sur Claude. Elle murmura :

« Le bonheur doit être ainsi...

— Le bonheur se vêt de toutes les formes et choisit tous les instants pour rencontrer ses élus, » répliqua Claude.

Un silence gênant suivit ces quelques mots.

Lentement, Émilie s'éloigna de la fenêtre.

« Parlez-moi, Marguerite, murmura Claude, se sentant plus à l'aise en voyant Émilie s'éloigner.

— Je ne sais que dire... On dirait que toutes mes forces m'ont abandonnée...

— Dites, ne vous souvenez-vous plus de votre promesse? J'ai tant attendu déjà!

— Oh! Claude, non! pour Dieu, ne me bercez pas d'une espérance qui, éteinte, pour moi serait la mort...

— De quelle espérance parlez vous, Marguerite?

— Je vous en supplie, Claude! Je ne suis qu'une petite fille, mais je ne sais ce qui existe en moi qui me remplit de terreur quand je pense à *cela*... Non, Claude, je souffrirais trop... vous... vous...

Hosted by Google

— Parlez, dites... Parlez...

— Non, c'est impossible... Je ne veux pas parler... Ce serait horrible... »

Claude la voyait secouée d'une étrange convulsion.

Il lui prit doucement la main et, avec toute la tendresse que lui inspirait cette petite âme se cabrant à l'approche du danger et qui se sentait sans force pour y échapper, il lui dit :

— Calmez-vous, Marguerite... Puisque vous le voulez, que cela vous trouble tant, je me tairai encore... J'attendrai...

— J'étouffe, » soupira-t-elle.

Claude ouvrit la fenêtre.

La nuit lumineuse enveloppait le jardin de son mystère séducteur. Des rumeurs indécises s'élevaient, descendaient, comme la respiration de la nature endormie et rêveuse.

De la terre, des souffles humides et froids montaient vers le balcon, et du silence exquis tombait du ciel.

Un sourire fleurit les lèvres de la jeune fille.

Une torpeur délicieuse s'emparait de son corps. Des frissons inconnus couraient sous sa peau blanche.

« Je ne sais, mais vos paroles me causent une grande souffrance, murmura-t-elle enfin.

— Vous souffrez? Mes paroles vous font souffrir! Ah! petite, comme je souffre de votre souffrance et comme je vous aime! »

Il parlait. Doucement, il l'enveloppait d'un voile de mots tendres, et son cœur de vierge battait à coups plus forts.

« Ah! Marguerite, Marguerite, que je t'aime!

— Ah! Claude! »

Et il y avait dans sa voix comme un écho d'amour infini.

XIV

En souvenir de cette minute Claude avait conservé le bouquet de violettes qui fleurissait le corsage de Marguerite. Chez

Hosted by Google

lui, il avait ouvert le coffret où dormait les choses mortes, souvenirs d'amours morts. Des évocations montaient de ce cercueil de ses pauvres tendresses passées. Des joies, des tristesses, des minutes anxieuses, des heures folles, de la douleur et du plaisir sommeillaient là, réveillés tout à coup. Une horreur s'empara de son âme. Il considérait ces témoins si proches et déjà si lointains des heures enfuies, le regard agrandi. Une fois de plus, le doute s'éveillait au fond de sa conscience. Il songeait : « Voilà donc à quels débris se réduisent les temps les plus heureux! Tout est misérable et périssable... Le bonheur est inaccessible. La renonciation à la joie ne serait-elle pas le commencement de la paix? » Mais l'ardeur de son jeune sang protestait contre ses pensées.

Un souvenir et un nom montèrent à ses lèvres : Hélène! Et en une seconde il revécut toutes les délices de cet autre amour. « Que faire? Que faire? » se demanda-t-il.

« N'ai-je pas déjà assez souffert? » Et il demeurait songeur, les violettes en main devant le coffret ouvert. Une angoisse atroce l'étreignait. Tout à coup, sa poitrine se gonfla vers l'espérance et, comme s'il venait de trouver l'énigme derrière laquelle se cachait la félicité, il ferma le coffret violemment. Doucement, il emplit un vase d'eau, et y déposant les fleurs, il murmura : Pourquoi les enterrer? Ah! qu'elles vivent, qu'elles vivent, comme mon amour! » Une senteur troublante s'épandait dans la chambre...

Ainsi finit *La joie d'aimer*.

TOMAS ORTS RAMOS.
(Trad. L. WAUTHY.)

Hosted by Google

LE

PROBLÈME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE[1]

VI

Certes, il est doux parfois de céder à un penchant, à une sollicitation des sens, à la concupiscence qui nous travaille. Mais si chaque être qui foule la terre obéissait ainsi à ce qui lui plaît, à ce qui l'attire, il faudrait au moins que tous les êtres eussent même force et même énergie pour se défendre et ne point être victimes. A moins que la force doive constituer le droit, ce qui serait la négation de la justice ou du moins de l'idée que rationnellement il faut s'en faire. Non, il suffit de tenir compte de nos propres protestations, chaque fois que nous sommes personnellement victimes d'un acte arbitraire ou que nous subissons la violence, pour se convaincre du droit de défense qu'a celui qu'on cherche à duper ou à dépouiller. « Aimez-vous les uns les autres. » Que deviendrait cette recommandation si, à chaque heure, il nous était permis de nous ruer sur nos semblables pour nous approprier leur bien, et laisser à la violence seule le soin de décider?

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 février 1904.

Hosted by Google

Les notions de justice — qui sont la raison même — sont ancrées en nos âmes; la passion la plus vive ne peut les détruire; elle les trouble, elle épaissit autour d'elles comme un brouillard; un instant suffit pour les dérober à notre conscience, un instant les y fait reparaître. Au remords, à la nuit, succèdent alors l'allégeance, la lumière.

Cette dépendance mutuelle où nous sommes obligés de vivre n'est point une entrave à notre initiative. Notre liberté, circonscrite quand il s'agit de nos relations sociales, s'agrandit et prend des proportions considérables dans le domaine de la pensée. Nous pouvons tout scruter, tout analyser, chercher à tout savoir. Elle ne se borne pas à nous laisser promener notre curiosité sur toute l'étendue du globe dont nous piétinons la surface, d'en fouiller les profondeurs; elle nous permet d'explorer les espaces et d'interroger les secrets de l'infini. Et quelle carrière immense est ouverte à notre imagination!

Là est la vraie grandeur de l'homme et le signe de sa supériorité. Mais cette imagination, cette admirable faculté qui le fait créateur et parfois lui fait entrevoir, comme en une lueur, la vérité, parfois aussi la lui dérobe, et l'entraîne vers des extrémités tout autres. C'est de nous faire discerner ces extrémités, de nous montrer ces écueils dangereux vers lesquels nous nous laissons dériver, non pas seulement par nos penchants, mais par nos rêves, que l'éducation doit s'occuper. Je dirais volontiers qu'elle a pour mission de nous enseigner la lutte, la lutte contre nous-même.

C'est désarmer l'homme vis-à-vis de son semblable, c'est le livrer, pieds et poings liés, à la malignité de ceux qui, moins scrupuleux, n'obéissent à aucune considération d'équité, de justice... Telle est l'objection, et cette objection est fondée. La société a dû se créer des moyens de se défendre; elle a édicté des pénalités contre ceux qui faillissent, ériger des juges et des tribunaux. Elle frappe les coupables; mais elle ne les atteint pas tous. Que d'iniquités, d'injustices, de lâchetés, qui sont entrées dans les

Hosted by Google

habitudes de la vie courante, restent debout; que de victimes elles font à chaque heure!

Et bien, encore une fois, supposez universellement répandue cette discipline des esprits et des cœurs, cet appel incessant à la raison; supposez les classes dites déshéritées mises ainsi sur le même pied que les classes dites privilégiées, qui doivent être les plus honnêtes, commettra-t-on une erreur de croire ou d'espérer que la civilisation aura fait un grand pas et que l'œuvre de justice sera bien près d'être accomplie?

Les tentatives de réformes sociales elles-mêmes, parfois si subversives, deviendront moins brutales, parce que moins impatientes et plus réfléchies; plus maîtres d'eux-mêmes seront ceux qui réclament; la droiture et le bon sens seront moins étrangers au plus grand nombre, et, dès lors, moins violentes les mesures prises pour les réaliser.

Toute cette vie nouvelle, il appartient à l'école et aux éducateurs, en général, de la faire naître.

Apprendre à lire, à écrire, à calculer est certes indispensable : il n'est qu'une souche inerte celui qui reste privé de cette initiative, un aveugle condamné à marcher à tâtons; c'est de plus un être dangereux : l'ignorance absolue plonge l'âme dans l'abjection. Tout au moins, le malheureux qui n'a reçu une parcelle quelconque de culture intellectuelle, au milieu de ses semblables moins abandonnés, portant en eux quelque lumière, est profondément à plaindre, il est un paria, un jouet, une victime.

Mais débrouiller le cerveau, sans assainir le cœur, c'est rendre l'homme plus dangereux. Tout ce que l'on a fait jusqu'ici est insuffisant. A l'Église seule, comme nous l'avons dit déjà, a été laissée la tâche de détourner des voies mauvaises. Ce n'est pas assez. Cette action doit être constante, de tous les instants, de tous les âges : la vie tout entière est un apprentissage. Éveiller le sentiment de la justice et du bien est quelque chose, mais à condition de l'entretenir, d'y faire persévérer celui à qui on l'a inculqué. L'on s'y prendra à temps, quand, souple et duc-

Hosted by Google

tile encore, l'enfant, comme le sarment, peut être conduit et guidé dans une direction donnée. Trop tôt le mal germe pour qu'on ne l'extirpe pas dans sa racine; trop vite il renaît, si constamment on ne le surveille.

Je ne sache pas qu'il y ait un être humain complètement dépourvu de ce don divin de l'émotion qui, s'il tient parfois de la crainte, est souvent aussi la source d'élans généreux, de juvéniles enthousiasmes. Cherchez la voie du cœur par ce moyen, mais de bonne heure et sans remettre à plus tard ce que vous pouvez obtenir sur l'heure : ce serait déjà trop tard alors.

Mettez dans la conscience des enfants, faites y palpiter cette idée qu'en eux-mêmes se trouve la récompense de leur conduite, bonne ou mauvaise, sous cette double forme : la satisfaction ou le remords (1). Ne leur laissez pas le loisir de choisir, indiquez le but à atteindre ; faites-leur aimer le sacrifice : il est bon et généreux d'y accoutumer les âmes.

Le soldat monte à l'assaut, court à une mort presque certaine, cédant à un élan sublime : il entre dans la tranchée, la franchit, monte au rempart, enlève le drapeau qui couronne les murailles. Mais il tombe blessé, et cependant une joie immense l'envahit : il a fait son devoir, et dans cette idée se trouve sa récompense.

Au jeu, un coup d'où dépend le gain est contesté par celui contre qui est tenu la partie : il est menacé de perdre. Fort de son droit, conscient de la justice de sa cause, tout à coup le gagnant cède. Il aime mieux renoncer au gain que de voir mettre en doute sa loyauté.

Le pied heurte un obstacle. C'est un trésor, de quoi assurer le sort de celui qui le trouve, enrichir sa famille.

(1) Il est presque insensé de soutenir, comme je l'ai entendu soutenir, qu'il n'est point d'enfant qui, arrivé à l'âge de raison, n'ait entendu parler du bien et du mal et qui n'en connaisse la portée et les conséquences. Combien de milieux où l'on n'en parle, si l'on en parle, que de manière faire préférer le mal au bien ! Puis, ce n'est pas d'en avoir entendu parler qu'il s'agit, c'est d'y avoir été exercé, par l'éducation, c'est-à-dire par la culture incessante de la conscience morale.

Hosted by Google

Personne ne le lui a vu ramasser... Personne? L'oiseau qui passe rapide, la nuée qui glisse blonde ou dorée dans le ciel, sa conscience, ce témoin irrécusable, seront ses accusateurs. C'est assez. Et la démarche tremblante, le front pâle d'abord, puis, subitement rasséréné, il court remettre le trésor à la première autorité qu'il rencontre. Pauvre, il aura la quiétude, la paix intérieure, l'estime de lui-même.

Mille traits de ce genre, de bravoure, de loyauté, de grandeur d'âme, narrés aux enfants, à chaque heure du jour, à propos de tout, d'une leçon de lecture, d'histoire, de langue, façonneront à la longue les auditeurs à une bonne et nécessaire direction morale.

Ce n'est pas que je prétende que dans l'accomplissement du devoir se trouve toujours le bonheur; c'est dans le sacrifice de sa propre satisfaction, dans la joie d'avoir su triompher, pour l'accomplissement du devoir, de la crainte, de la douleur, du danger et jusque dans l'idée de la perte du bonheur, que consiste la sanction des actions humaines. C'est la récompense immédiate, terrestre, dirai-je, qui n'exclut pas cette récompense médiate et souveraine qui nous est promise ailleurs, et dont il faut parler aussi, en même temps que de la vie future, de l'immortalité de l'âme, de Dieu; de Dieu, dont l'image doit être dressée dans tous les cœurs, debout et adorée.

* * *

Si le doute s'éveille dans l'esprit de ceux qui nous écoutent, dissipez-le. Il est possible que l'un d'eux se demande pourquoi nous décider à la générosité, à la mansuétude, aux grands élans de l'âme, quand c'est à raison de leur manque de générosité, de mansuétude et de grandeur d'âme que d'aucuns réussissent. Loin de nous dépouiller de tout moyen de défense, on devrait, au contraire, apprendre de bonne heure à opposer l'astuce à l'astuce, nous faire méchants afin de mieux résister aux méchants.

Hosted by Google

Songeons aux dangers sans nombre qui, à toute heure, nous entourent; envisageons les forces de la nature contre lesquelles nous avons à lutter; comparons-nous à certains animaux, nos maîtres par la taille et la vigueur, contre lesquels nous avons à nous défendre; relevons le nombre de ceux d'entre nous qui tombent victimes de la guerre, des désastres, des maladies, un doute ne s'élève-t-il pas en notre esprit aussi sur les vrais desseins de l'auteur de toutes choses? Que croire? Dans cette œuvre immense, dans cet univers créé, pauvres atomes, ne sommes-nous pas les victimes nécessaires à un but suprême, immense, que nous ne saurions entrevoir, ni comprendre? Notre existence si courte, l'espace d'un soupir, eu égard à l'éternité; nos moyens si faibles contre les obstacles si grands et les résistances si fréquentes auxquels nous nous buttons à chaque heure, ne font-ils pas de nous des victimes prédestinées, et, de même que les fourmis écrasées inconsciemment sous nos pas, ne faut-il pas que nous soyons écrasés à notre tour?

Quelle réponse trouver? Ne pourrait-on pas invoquer des raisons de ce genre, par exemple, indépendamment de celles que l'on invoque déjà? A chaque heure, des mondes disparaissent, des mondes nouveaux se forment. Des humanités nouvelles y naissent. C'est la loi du progrès.

Notre planète aussi est appelée à une fin certaine : nos déserts immenses, nos Himalaya, nos monuments dont nous sommes si fiers, nos grandes cités turbulentes, nos chefs-d'œuvre d'art et de littérature, nos découvertes scientifiques qui nous ont initiés à quelques secrets de l'œuvre du céleste maître, tout s'en ira en poussière, et l'espace ne conservera pas même de notre monde la trace passagère que laisse dans l'onde le sillon d'un navire.

Mais alors pourquoi tant nous préoccuper de notre amélioration, de notre perfectionnement?

Parce que nous y sommes excités malgré nous. Une sorte de poussée en avant nous travaille qui se révèle

Hosted by Google

dans notre impatience du temps, s'écoulant avec trop de rapidité ou trop de lenteur à notre gré; nous la sentons encore dans cette curiosité du nouveau, dans cet espoir presque toujours déçu, et pourtant sans cesse renaissant, d'un lendemain meilleur qui nous tient en haleine et, enfin, dans cette invincible impression d'une antériorité quelconque à notre existence et d'une postériorité aussi, de même que dans cette rébellion de l'esprit, qui, n'ayant conservé aucune conscience de la première heure, se demande pourquoi nous connaîtrions la dernière? Ce fini dont nous percevons si difficilement la notion en ce qui nous concerne, tandis que nous avons plutôt une conception de l'infini qui nous effraie par son insondable grandeur, tout cela nous confond, et, plus nous creusons le problème, moins il paraît soluble par l'idée que tout cessera de nous quand la terrestre vie aura cessé : j'affirmerais, pour ma part, que l'âme est immortelle, rien que pour l'horreur que me cause la pensée d'un anéantissement complet et éternel.

Eh bien! qui dit que nos âmes ne sont pas appelées à recevoir pour demeure ces planètes nouvelles destinées à se peupler d'humanités de plus en plus parfaites, dont nous parlions tout à l'heure, et qui doivent leurs progrès aux épreuves subies, aux progrès obtenus par notre humanité actuelle et imparfaite? Ainsi s'expliquerait cet infini de la création que Pascal a démontré, en quelque sorte, au moyen d'une figure géométrique.

Notre amélioration morale, cette éducation plus parfaite que je rêve, cette exaltation du bien dans tous les cœurs aurait ainsi une portée et une sanction, nullement en contradiction avec les données admises d'une vie éternelle et d'un au-delà, où chacun trouvera ou la récompense ou la peine due à sa conduite terrestre.

Dans ma pensée, tous, célèbres ou ignorés, savants ou ignorants, grands ou petits de ce monde, nous avons une mission égale. Point de priorité parmi nous sous ce rapport. Si une fierté est permise, c'est celle que donne la

Hosted by Google

certitude de ne rien négliger pour être meilleur que les autres.

Eh bien, mères de famille, pères, éducateurs, vous qui avez une action sur la discipline morale des hommes, travaillez à leur procurer cette fierté-là. Insistez, insistez encore, insistez toujours. Vous arriverez à produire une sorte de phénomène d'hypnotisme suggestif.

VII

J'ai parlé de la nécessité de créer auprès de chaque école primaire une classe maternelle, à moins qu'il n'existe dans la localité une école gardienne.

J'insiste sur ce point. Il est capital. Aussi longtemps que par l'école bien organisée nous n'aurons pas contribué à universaliser cette éducation de famille, la meilleure et la plus pénétrante, il faut que nous nous substituions à la mère absente, et que nous réagissions sur la famille.

A la crèche-école gardienne de Saint-Josse-ten-Noode, dont j'ai eu l'honneur d'être administrateur pendant un grand nombre d'années, nous nous sommes efforcés, par l'éducation des enfants, de réagir sur la famille elle-même.

L'enfant le plus proprement tenu, c'est-à-dire, celui dont les vêtements étaient le mieux et le plus adroitement raccommodés, le plus soigneusement lavés et blanchis, valait à la mère et non pas à l'enfant lui-même, une récompense spéciale. Aussi à la mère une récompense si celui qu'elle envoyait à la crèche ou au gardiennat avait été constamment assidu, s'il avait dans sa conduite, dans ses manières, décélé quelques soins éducatifs, dont tout le mérite revenait à la mère.

On adjoignit à ces encouragements d'autres stimulants non moins heureux, par exemple, un répertoire complet de petites chansons ayant pour objet d'exalter au moins ces vertus courantes : la patience, la bonne volonté, la

Hosted by Google

persistance dans le bien, la bonne humeur (cette charmeresse qui, assise au foyer, y entretient non seulement le contentement mais une activité de bon aloi), de chansons qui, composées généralement sur un rythme gai et entraînant, se substituaient, lentement mais sûrement, à celles plus libres, beaucoup plus libres, rapportées de la rue ou du cabaret.

Les résultats de ce système ont été réellement surprenants. Il est sorti tout un petit monde plus poli, plus civilisé de ces essais ; d'excellents ouvriers plus tard se signalant par des qualités diverses. Il en est sorti même des artistes, un au moins, dont le nom et les œuvres sont arrivés à la célébrité.

J'en conclus, et je me crois autorisé à en conclure, que des moyens de ce genre employés dans le moindre village, dans les centres industriels et manufacturiers, dans les milieux populeux, où la fréquentation peut être généralement imposée ou stimulée (1), auraient une influence décisive sur le relèvement des classes inférieures. Que de choses d'ailleurs à mettre en œuvre dans cet ordre d'idées !

C'est par l'éducation des petites filles, elles qui seront

(1) La difficulté la plus sérieuse, pour que partout l'école soit à la hauteur de sa mission, ce sera de trouver en nombre suffisant des maîtres capables. Mais elle ne durera qu'un temps ; des mesures énergiques, la sérieuse intention de réussir en triompheront. Mais il importe qu'on ne croie pas que, parce qu'il s'agit du bien et de l'avenir de ceux qui ne sont rien, on ne fait aucun effort. Ce ne sont pas eux seulement, d'ailleurs, qui sont intéressés dans la question, mais la société tout entière. Le suffrage universel n'associe-t-il pas les masses à la direction de l'administration publique ; n'ont-elles pas voix au chapitre, et, dans l'intérêt de ce conservatisme qui enraie parfois les réformes démocratiques, n'est-il pas strictement prudent de prendre des mesures pour éclairer et instruire ceux qui font nombre, pour adoucir et discipliner leurs mœurs, en même temps que pour assainir leurs idées ? Cela s'impose comme mesures préventives. S'il faut des sacrifices et des efforts, que le pays ne les marchande pas ! Qu'on ne laisse pas s'accréditer cette idée que ceux qui nous gouvernent ne résistent à toute tentative vers le mieux, que parce que le mieux pour eux est ce qui existe.

[*N. B.* — Ceci a été écrit avant notre réforme électorale. Combien elle justifie et vérifie les dires de M. Greyson. — *N. d. l. R.*]

Hosted by Google

les mères de famille des générations prochaines, que se fera d'abord l'épuration. Nous l'avons dit déjà. Il importe d'y insister.

Mais, s'il en est ainsi, comme il faudra s'y prendre avec précaution! Il ne s'agit pas de faire de ces fillettes des demoiselles maniérées, minaudières, plus habiles à se nouer un ruban dans les cheveux qu'à se façonner une jupe, à ravauder des bas, à préparer un jour, avec soin, le repas de l'époux, de l'époux affamé par le travail et qui, au seul fumet du potage cuisiné par sa femme, lève en rentrant le nez avec je ne sais quelle impression de bien-être, lui allant au cœur et le prédisposant au contentement.

Et la propreté, est-elle bien difficile à faire règner partout? De l'eau, il n'en manque pas. On lave, on frotte, on essuie, on fait la chasse à la poussière; tout est blanc, tout reluit; une seconde fraîcheur vient baigner la maisonnée et fait qu'on l'aime, qu'on s'y plaît. Puis l'épouse doit s'efforcer d'effacer de son front la trace des soucis, avoir le courage de sourire quand elle sent des larmes sourdre, pour que l'homme, à qui incombent toutes les fatigues, toutes les contrariétés de sa tâche, les oublie dès qu'il a passé le seuil du logis. Il faut que ce logis devienne une sorte de temple, le centre aimé, recherché, béni, dont le souvenir le poursuit et l'encourage au labeur.

Bien d'autres soins incomberont à la femme devenue la ménagère dans son nouveau logis, étroit et modeste, pour qu'elle s'en acquitte avec intelligence; ils exigent que de bonne heure elle voie clair en elle-même et autour d'elle, avec une amabilité qui attire et cependant commande le respect. Tout cela n'est nullement incompatible avec la situation sociale la plus modeste, pas plus qu'il ne sera difficile de mettre en elle, avec l'énergie du bien, la volonté du vrai.

Qu'elle ait avec cela une culture suffisante, elle sera l'égale des femmes les plus distinguées. Mais il faudra que par des exercices physiques appropriés au sexe et à l'âge, par une gymnastique sagement enseignée, elle affermisse

Hosted by Google

ses muscles. La femme est appelée aux fonctions les plus nobles en même temps que les plus douloureuses. Il importe qu'elle ait la poitrine robuste, les membres relativement forts et assouplis, les reins et les flancs capables de porter le précieux fardeau que la nature lui confiera : elle est la principale collaboratrice de Dieu dans la génération humaine.

En un mot, faisons la forte et saine si nous voulons qu'elle conçoive fort et sain celui qui naîtra d'elle. Nous mettons toujours quelque chose de nous dans ce que nous élaborons. Ce qui est bon chez la femme, rendons le meilleur.

Une observation dont il est bon, me semble-t-il, que ceux qui ont mission de faire de la femme ce qu'elle doit être rationnellement un jour, tiennent compte dans leurs conseils. Dès que la mère s'est aperçue que c'est une fille qui a été le prix de ses souffrances, son esprit entrevoit mille soins spéciaux à lui donner. Il faut — cela est général, dans les ménages pauvres comme dans les ménages riches — il faut que l'enfant soit élevée en fille, c'est-à-dire traitée avec plus de douceur, et aussi avec une tendance très marquée à éveiller et à développer en elle l'instinct de la coquetterie, et toutes les petites manies qui en sont la caractéristique. On lui fait à l'oreille et d'une voix câline des contes où des fées surgissent de nuages, où apparaissent des princes charmants... Toutes auront la pantoufle de verre.

La mère ou la nourrice exprime ainsi les sentiments dont son propre cœur déborde; elle a attendu vainement, elle, le prince annoncé; elle sait bien qu'il n'a jamais apparu et n'apparaîtra jamais que dans les rêves. C'est égal, elle berce l'enfant de cet espoir qui sera l'éternelle déception. De plus, et pour lui faire bien sentir qu'elle a droit à toutes les préférences, à toutes les adorations, elle vante la finesse de ses membres, le potelé de sa poitrine à l'heure où, débarrassée de ses langes, elle s'étend et s'étire... En un mot, elle fait entrer en elle par tous les

Hosted by Google

pores, et à tous les moments, cette tendance souvent ridicule à la prétention, à l'affectation vaniteuse, qui gâte les meilleures natures.

Pour un empire on ne lui inspirerait pas des idées plus conformes à son rôle, à sa mission si importante, si élevée pourtant.

Le mal de tels procédés éducatifs ne serait pas grand, si chacun n'en usait d'après les inspirations de son propre tempérament, de ses goûts, de son milieu, et si l'idéal proposé n'était tout différent. Dans la classe ouvrière on entrevoit souvent, comme type, l'œil provoquant, le langage osé, une démarche un peu déhanchée, le talon frappant la terre avec crânerie ou s'y traînant avec nonchalance. Et le langage et les petites mines qu'on enseigne dès les premières heures — tout étant dicté par le même sentiment, le même amour-propre, la même affection et le même désir de voir un jour la jeune fille charmer et plaire — ont leur cachet de caste. Ici l'éducation proprement dite est un peu plus virile, je veux dire, plus hasardée. Une sorte d'endurcissement à la brutalité, à la réplique hardie et sonore la caractérise. Le vocabulaire est plus restreint, mais plus inventif.

Les recommandations de douceur qu'il est bon que la mère se rappelle quand c'est une petite fille qu'elle berce en son giron, elle ne doit pas les perdre de vue quand c'est un petit garçon qu'elle y tient. Appelé à devenir *un homme*, il est traité avec plus de sans-gêne, là surtout où règne le débraillement des mœurs. L'éveil de ses sens, bien souvent, se fait au milieu de scènes où s'échangent les gros mots, les invectives, les reproches, et c'est bien pis, s'il est provoqué par des effusions indiscrètes jusqu'à l'impudeur. La mère l'appelle à son secours; elle se voit victime, et bien qu'ayant bec et ongle, cela la console de croire que son fils un jour lui prêtera aide et appui.

Il y a d'autres moyens de lui inspirer la virilité, laquelle n'a rien de commun avec la brutalité. Combien il est plus mâle et plus noble de savoir se commander! Voilà ce que

Hosted by Google

doit être à même de faire comprendre un jour à son fils celle qui est destinée à être mère. Voilà dans quel ordre d'idées il faut l'élever à sa grave mission.

* * *

En supposant que, transitoirement, l'école dont la fréquentation par tous les enfants sera désormais assurée; en supposant, dis-je, qu'elle ait cette tâche difficile, délicate, mais combien honorable, de se substituer aux mères absentes, empêchées ou incapables, plusieurs générations devront être soumises à ce régime; du temps s'écoulera, cela est entendu, avant d'en venir à l'application pure et simple des obligations de la famille et des lois de la nature, mais là sera précisément la conquête; la double action familiale et scolaire s'exercera parallèlement : celle-ci entretenant, affinant ce que celle-là aura préparé, les choses s'amélioreront encore. Incontestable me paraît cette affirmation.

L'humanité restera ce qu'elle est et doit être, avec les ressorts nécessaires à son énergie, à son activité : les passions, les vices, les caprices, les emportements, la colère, l'envie, l'hypocrisie, le mensonge; elle continuera de traîner derrière elle tout ce cortège avilissant. C'est entendu. Mais le cheval, auquel on met un mors, qu'on dresse à l'obéissance, à l'élégance de l'allure, au calme, au sang-froid, non plus ne change de nature. Aux qualités innées : la beauté du port, la fougue, la chaleur du sang, on en a ajouté d'autres, on les a disciplinées, et l'animal a gagné de valeur et de prix.

Cette influence de la domestication, ce domptage dont nous nous servons auprès des animaux, quand nous voulons apprivoiser leurs forces à notre usage, à nos plaisirs, nous la constatons chaque jour autour de nous. L'influence d'une éducation patiente, qui n'est qu'un domptage, ne restera donc pas sans effet salutaire sur les enfants et sur les hommes eux-mêmes.

Constamment, avec cette répétition régulière, avec

Hosted by Google

cette persistance ingénieuse dont s'inspire l'amour maternel, les mêmes recommandations étant faites, les natures les plus rebelles finiront par s'en imprégner ; l'habitude de s'y conformer sera prise et deviendra bientôt un besoin.

Pénétrez-vous de cette idée, vous à qui incombera le soin de dresser vos fils, vos filles ou vos élèves. Pour réprimer trop de hardiesse, travaillez à faire naître la prudence ; pour éveiller l'esprit de justice ou la commisération, décrivez les transes des victimes injustement frappées... Tout cela avec des précautions telles que vous ne substituiez pas la pusillanimité au courage instinctif, la peur au sang-froid, une mièvre sensiblerie à la sensibilité vraie. A tous les poisons de l'âme, versez un antidote sûr ; ennoblissez-la.

(A suivre.) ÉMILE GREYSON.

Hosted by Google

LA GUERRE SOUS-MARINE

I. — Le sous-marin dans l'histoire.

La question des sous-marins passionne actuellement le monde maritime, car le nouvel engin, à peine apparu, s'annonce comme une arme formidable et invisible, contre laquelle il n'est pas, du moins jusqu'à présent, de défense possible.

Si le difficile problème de la navigation sous l'eau a été, ces dernières années, victorieusement résolu, et si le bateau submersible réellement pratique est enfin trouvé, c'est grâce aux recherches lentes et passionnées de plusieurs générations d'inventeurs — recherches sur lesquelles les ingénieurs modernes ont pu greffer les innombrables et merveilleux progrès accomplis dans le domaine de la science.

Les différents travaux ayant pour objectif la navigation sous-marine sont tellement nombreux, que leur seule description exigerait des volumes entiers; aussi nous contenterons-nous d'examiner sommairement dans ce chapitre les principales tentatives qui ont conduit à la solution du problème.

On ne connaît pas au juste l'époque précise à laquelle remontent les premières tentatives de navigation infra-pélagique, mais ce que l'on sait de source certaine, c'est que, vers 1620, un médecin hollandais, Cornelius van Drebbell, ami de Jacques Ier, roi d'Angleterre, essaya sur la Tamise un bateau-plongeur à bord duquel le monarque lui-même navigua. Vers la même époque, un contemporain et ami de Descartes, le P. Mersenne, que ses nombreux travaux scientifiques avaient révélé comme savant distingué, donna, dans un de ses écrits, la

Hosted by Google

description d'une embarcation destinée à se mouvoir sous les flots. Ce bateau devait posséder une coque de cuivre en forme de fuseau, de façon à diminuer la résistance de l'eau sur la carène.

En 1773, un Américain du Connecticut, David Bushnell, passa à l'exécution des principes émis par les savants de l'époque; son bateau, la *Tortue,* était une sorte de caisse ovoïde affectant la forme de deux carapaces de tortue jointes ensemble hermétiquement. L'immersion s'obtenait par l'introduction d'une certaine quantité d'eau dans un réservoir ménagé à la partie inférieure de l'appareil. La propulsion s'effectuait au moyen d'une hélice, d'après les uns, au moyen d'avirons, d'après les autres. Si la première de ces versions est vraie, elle fait remonter d'un demi-siècle l'époque de la découverte de l'hélice comme propulseur maritime.

Bushnell, ayant échoué dans sa tentative, abandonna ses travaux, et la question de la navigation sous-marine ne fut retirée de l'oubli dans lequel elle était tombée que grâce à l'Américain Robert Fulton. Son bateau, le *Nautilus*, lancé sur la Seine en 1800, fit en France beaucoup de bruit. La coque avait la forme d'un œuf de 2 mètres de diamètre, elle était en bois et recouverte d'un doublage en cuivre. L'immersion s'obtenait par introduction d'eau et la propulsion par une hélice en plongée et par des voiles en émersion. Malgré les succès obtenus, Fulton ne trouva pas auprès de l'empereur Napoléon les encouragements nécessaires à la continuation de ses travaux; découragé, il quitta la France, passa en Angleterre et de là retourna en Amérique, où il abandonna l'étude des sous-marins pour celle des navires à vapeur.

Durant plusieurs années, la navigation sous-marine ne fut plus l'objet que de rares projets ou tentatives; nous citerons entre autres expériences et travaux ceux des frères Coëssin, de Montgéry, du marquis de la Feuillade d'Aubusson, de Castera et Lemaire, du Dr Payerne, etc.

En 1855, un Bavarois, nommé Bauer, construisit en Russie, sous les auspices du grand-duc Constantin, un bateau-plongeur affectant la forme d'un phoque et long de $15^{m}80$ sur $3^{m}80$ de

Hosted by Google

largeur au maître-couple. Sa coque, faite de tôles épaisses de 15 millimètres et larges de 60 centimètres, lui permettait de résister à une pression de 50 mètres de profondeur. Ce bateau fut essayé à Cronstadt, le jour même du couronnement d'Alexandre II. On raconte au sujet de cette expérience une anecdote assez curieuse : Bauer ayant embarqué en plus des hommes de l'équipage cinq musiciens de la flotte, l'hymne russe fut joué au fond de la mer. Ce concert sous-marin fut entendu, paraît-il, par plusieurs navires croisant dans un rayon de 150 milles aux environs.

Le succès ayant couronné la tentative de Bauer, le gouvernement moscovite lui fit commande d'une corvette sous-marine mixte. Le bâtiment devait marcher à l'aide de la vapeur à la surface et de l'air comprimé sous l'eau. L'armement qui lui était destiné consistait en artillerie et en une mine sous-marine placée à l'avant. Ce projet, faute de subsides, ne fut jamais mis à exécution.

La tentative de Bauer fut le point de départ d'une foule d'autres conceptions plus ou moins fantaisistes. De nombreux inventeurs cherchèrent dans l'application des moteurs à vapeur, à air comprimé, à hydrocarbures, etc., la solution du problème et n'arrivèrent à aucun résultat digne de remarque.

Parmi les essais sérieux tentés à cette époque, nous citerons ceux de Alstitt, en Amérique, et de l'amiral Bourgeois, en France.

Le bateau de Alstitt marque l'apparition des sous-marins autonomes, — il était mû à la vapeur à la surface et à l'électricité sous l'eau — et le *Plongeur* de l'amiral Bourgeois, celle du gros sous-marin garde-côtes. Ce bâtiment avait extérieurement la forme d'un cigare légèrement aplati sur le tiers de sa circonférence. Sa longueur était de $44^{m}50$ sur $3^{m}50$ de hauteur totale. L'immersion s'obtenait par l'introduction d'une certaine quantité d'eau dans des cylindres spéciaux. Lorsqu'on voulait remonter, on chassait cette eau au moyen de pompes. La propulsion s'obtenait grâce à une hélice actionnée par une machine à air comprimé de la force de 80 chevaux; quant à la stabilité, elle devait être réglée au moyen d'un système de gouvernails

Hosted by Google

horizontaux et de pistons hydrostatiques — système qui ne répondit pas aux espérances de l'inventeur. Ce fut, d'ailleurs, le manque de stabilité du *Plongeur* qui le fit condamner. Relégué dans un bassin de l'arsenal de Rochefort, il fut transformé en magasin de charbon, et termina comme tel sa carrière

Durant la guerre de la sécession américaine, les confédérés firent usage de quelques sous-marins très défectueux d'ailleurs, destinés à torpiller les puissants cuirassés fédéraux, et qu'ils surnommèrent pour cette raison *Davids*, en souvenir de la lutte biblique entre le nain et le géant. L'un de ces bateaux, qui avait sombré trois fois au cours de ses expériences et coûté la vie à un grand nombre d'hommes, réussit le 17 février 1864, sous le commandement du brave lieutenant Dixon, à détruire la corvette fédérale le *Housatonnic*, mouillée en face de Charlestown, mais il fut englouti dans son triomphe, entraînant avec lui dans l'abîme l'héroïque équipage qui le montait. C'est là d'ailleurs le seul fait d'armes des bateaux sous-marins.

Pendant une vingtaine d'années, la question des torpilleurs submersibles fut assez bien délaissée. En 1885, les travaux de l'ingénieur suédois Nordenfeldt, l'inventeur bien connu des mitrailleuses et canons à tir rapide qui portent son nom, donnèrent une nouvelle impulsion au problème. Les bateaux de l'inventeur suédois ont été successivement essayés à Landschrona (Suède) en 1885, à Salamine (Grèce) en 1886, à Portsmouth en 1887; ces modèles de submersibles ont été acquis ultérieurement par la Grèce et la Turquie. Les particularités du système Nordenfeldt résident dans l'emploi de la vapeur surchauffée pour la marche en immersion et d'hélices verticales pour la plongée et la stabilité à diverses profondeurs. L'horizontalité est maintenue par des « gouvernails horizontaux » analogues à ceux de la torpille Withehead.

Avec quelques perfectionnements, les bâtiments de Nordenfeldt auraient pu devenir des submersibles excellents. Malheureusement, l'inventeur abandonna ses travaux relatifs à la navigation sous-marine pour s'adonner à d'autres études.

En 1886, Waddinghton, ingénieur anglais, lança à Liver-

Hosted by Google

pool un bateau semblable à celui de Nordenfeldt, mais mû à l'électricité, qui s'annonça comme l'agent moteur idéal de la navigation sous l'eau. Waddinghton fut suivi dans cette innovation par M. Goubet, qui construisit sous les auspices de l'amiral Aube, alors ministre de la marine française, un simple canot sous-marin, fondu d'une seule pièce de bronze. Un moteur électrique actionnait une hélice propulsive et directrice de l'invention de M. Goubet, qui supprimait ainsi le gouvernail. Ce bateau avait une longueur de 5 mètres sur une largeur de 1 mètre. Par suite de ses petites dimensions, deux hommes seulement pouvaient s'y asseoir dos à dos. Plus tard, M. Goubet construisit un modèle agrandi de son torpilleur et en perfectionna certains détails; mais il n'eut pas de succès auprès des descendants de l'amiral Aube au ministère, qui refusèrent d'acquérir ce bateau sous-marin. En désespérance de cause, l'ingénieur l'a vendu récemment pour la somme de 40,000 francs.

En 1888, M. Gustave Zédé, reprenant une idée du célèbre Dupuy de Lôme, construisit en collaboration avec M. Romazzotti, du génie maritime, et M. Krebs, commandant d'infanterie, un sous-marin de 30 tonneaux, le *Gymnote*, qui servit de prototype à tous les sous-marins électriques français actuellement en service. Ce bâtiment, destiné avant tout à servir de bateau d'études, ne reçut que des dimensions fort restreintes : il ne mesure que 17 mètres de long sur 1m80 de hauteur. Sa forme affecte celle d'un long cigare, ou plutôt celle d'une gigantesque torpille Withehead. De même que cet engin, il est muni de gouvernails horizontaux, destinés à déterminer, selon leur inclinaison, la montée ou la descente du bateau. Une petite plate-forme est disposée à la partie supérieure du navire pour permettre au commandant de faire ses observations; en immersion, un poste lui est réservé dans une tourelle ou « block-haus », couronnant la plate-forme et munie du « tube optique » pour la vue de la surface.

Le succès obtenu par le *Gymnote* détermina le gouvernement français à faire mettre en chantier un modèle agrandi du même type. M. Romazzotti en fut chargé : le *Gustave*

Hosted by Google

Zédé mesure 48m50 de longueur sur 3m50 de diamètre, il déplace 267 tonneaux, ce qui laissait au début des craintes assez justifiées pour sa facilité d'évolution. Il embarque 2,000 accumulateurs et file 12 nœuds à la surface et 8 nœuds sous l'eau. Ses essais furent presque un échec et on fut forcé de remanier complètement le navire. Cependant, grâce aux travaux persévérants de plusieurs officiers et ingénieurs de la marine, on parvint à en faire un modèle passable.

Les défauts remarqués dans le *Gustave Zédé* conduisirent à de nouvelles études; il en résulta la construction d'un type nouveau, le *Morse*, intermédiaire entre le *Gymnote* et le *Gustave Zédé*, et dû comme ce dernier à l'ingénieur Romazzotti.

Le *Morse* est construit en bronze Roma; sa longueur s'élève à 35 mètres et son déplacement à 140 tonneaux. Une des particularités de sa construction réside dans l'emploi d' « évolueurs », hélices latérales montées à l'arrière sur un arbre horizontal, transversal à la coque.

Tandis que les sous-marins électriques poursuivaient leurs brillants essais, l'attention des marins et des techniciens était attirée par le *Narwal*, submersible mixte de haute mer, que M. Laubœuf, à la suite du concours institué en 1896, avait présenté au conseil des travaux de la marine. Le *Narwal* marche à la vapeur à la surface — le combustible employé est l'huile lourde brûlant dans une chaudière Seigle; — en plongée, cette force est remplacée par l'électricité emmagasinée dans des accumulateurs, que le premier moteur recharge, tandis que le bateau navigue à la surface. Les sous-marins de ce type peuvent lancer deux torpilles par le travers.

De même qu'en Europe, aux États-Unis le problème est poursuivi avec ardeur. Parmi les constructeurs accrédités auprès de l'amirauté de l'Union, il nous faut remarquer M. Holland, qui a acquis une renommée incontestable dans la question.

Après de nombreuses expériences faites avec des bateaux de petites dimensions, M. Holland construisit le *Plunger* qui fut lancé le 7 avril 1897. Ce navire mesure 25m50 de long et sa section circulaire a 3m50 de diamètre. La vitesse est de

Hosted by Google

15 nœuds à la surface et de 8 nœuds sous l'eau. La propulsion s'obtient au moyen d'un moteur à gazoline pour la marche en émersion et d'une machine électrique pour la marche en submersion. La stabilité est réglée au moyen de gouvernails horizontaux, de plus un régulateur d'immersion automatique fort ingénieux permet de maintenir à volonté le bateau à une profondeur donnée.

Au *Plunger* succéda le *Holland*, type sur lequel sont construits tous les submersibles américains actuellement en service. Ce bâtiment est identique à son prédécesseur, mais il a été l'objet de nombreux et importants perfectionnements. Sa forme ressemble beaucoup à celle d'un marsouin gigantesque dont la queue serait remplacée par des gouvernails et des hélices. Il atteint 24 mètres de longueur et $3^{m}40$ de diamètre; il déplace 150 tonnes quand il navigue à la surface et 165 tonnes quand il se trouve entre deux eaux. La force motrice est fournie par un moteur à gazoline pour la marche en émersion et par une machine électrique pour la route en immersion. Le rayon d'action est porté à 1,000 milles. Le *Holland* est armé de tubes lance-torpilles et de canons à air comprimé qui font de lui, selon l'inventeur, le plus formidable engin de guerre maritime que l'on connaisse.

L'importance des sous-marins est, d'ailleurs, reconnue par toutes les puissances maritimes; aussi, voit-on dans la plupart des pays, une partie du budget de la marine consacrée à la construction de torpilleurs submersibles.

En Angleterre, on a adopté un sous-marin type *Holland* perfectionné : 10 unités ont été mises à flot.

En Allemagne, M. Howald a lancé, il y a quelque temps, à Kiel, un bateau-plongeur de 30 mètres de long, de $3^{m}60$ de diamètre et de 180 tonnes de déplacement. Ce navire n'a pas donné de bons résultats à en juger par le dédain avec lequel le gouvernement impérial semble traiter la navigation sous-marine.

En Russie, on construit actuellement le *Poukalow*, sous-marin inventé par l'ingénieur Kuteinikoff et par le lieutenant de vaisseau Kolbassieff. Ce bateau est formé ds parties démon-

Hosted by Google

tables réunies par des boulons ; il est long de 16 mètres, large de 1m30 et déplace 20 tonnes ; la propulsion s'obtient au moyen de six hélices mues par des moteurs électriques.

En Italie, l'*Audace* et le *Pullinno*, sous-marins à fonctionnement électrique de l'ingénieur Pullinno, ont donné d'assez bons résultats.

En Espagne, le *Péral*, autour duquel on a fait tant de bruit en 1889, est relégué au fond d'un arsenal.

La Suède a beaucoup de confiance dans le submersible construit par l'ingénieur Enroth, c'est un navire de 25 mètres de long, de 4 mètres de large et de 3m50 de hauteur. Deux machines à triple expansion actionnent le propulseur. La force motrice est demandée à la vapeur en navigation ordinaire et à l'air comprimé sous l'eau. Des gouvernails horizontaux assurent la stabilité.

Enfin, au Brésil, on travaille à la construction d'un sous-marin dessiné par M. Mello Marquès et sur lequel on fonde de grandes espérances.

On le voit, la solution complète du problème si complexe de la navigation sous-aquatique est bien près d'être trouvée. Encore quelques perfectionnements et nous verrons bientôt réalisé le rêve de Jules Verne avec son *Nautilus!*

II. — Le sous-marin dans la guerre navale.

La question de l'utilité militaire du sous-marin est actuellement très discutée dans les milieux maritimes. A certains, ce nouvel engin, à peine sorti du domaine de la théorie pure et de l'expérience, paraît d'un rendement assez problématique. D'autres émettent l'avis que pour peu qu'il continue à progresser, il révolutionnera de fond en comble la guerre navale. Les faits basés sur des expériences semblent donner raison à ces derniers.

Devant le sous-marin, les cuirassés les plus fortement armés, les plus fortement protégés ne comptent plus ; s'ils le rencontrent, leur perte est certaine, car ignorant sa présence, ils ne peuvent l'éviter, et ils n'apprendront qu'ils ont eu affaire avec

Hosted by Google

lui que lorsque la torpille éclatera contre leurs flancs, c'est-à-dire trop tard! De deux flottes rivales il ne restera bientôt plus que les submersibles. Ceux-ci continueront-ils la lutte entre eux? Non, car sous l'eau la vision est excessivement limitée, et la condition première pour se battre, c'est de se voir; les submersibles seraient donc forcés de remonter au jour, à l'air libre, pour lutter comme des bâtiments ordinaires.

Il en résulte une conséquence très curieuse que M. le lieutenant de vaisseau Hourst, de la marine française, fait ressortir dans son intéressant ouvrage, *Notre marine de guerre :*

« Le jour où quelque inventeur aurait créé le sous-marin autonome et sûr, écrit cet officier, ou même le submersible dont la navigation ordinaire s'effectue à la surface mais qui plonge à l'occasion, les flottes commerciales devront, en prévision d'une guerre navale, devenir elles-mêmes sous-marines.

« Prenons la plus forte puissance maritime, l'Angleterre, par exemple, et supposons-la luttant avec une nation beaucoup moins forte sur mer, mais pourvue de sous-marins.

« Les bâtiments de guerre ne comptent plus; s'ils rencontrent un sous-marin, leur perte est certaine; le sous-marin peut même aller les détruire dans leurs propres ports de guerre.

« Dès lors, que devient l'énorme commerce maritime anglais? Ses paquebots, ses cargo-boats seront tranquillement coulés sans être avertis du danger autrement que par l'explosion d'une torpille contre leurs flancs, suivie d'une brève agonie.

« Seuls les sous-marins survivront à la destruction en se cachant au sein de la mer, où nul, sauf par hasard, ne pourra les atteindre, puisque leur immersion et leur route resteront également inconnues.

« Peut-être la lutte pourra-t-elle encore s'engager près des côtes, dans les passes resserrées, par des petits fonds? Mais alors l'armement de ces côtes interviendra; ce ne sera plus une guerre navale.

« On voit quel bouleversement dans le monde entier est susceptible de produire la réussite de quelque ingénieuse

Hosted by Google

conception, peut-être déjà éclose dans le cerveau d'un inventeur, et qui n'attend qu'un concours heureux de circonstances pour se révéler. »

En attendant la réalisation plus ou moins proche de ces suppositions qui n'ont rien d'utopique, les sous-marins, tels qu'ils sont actuellement, peuvent rendre en bien des points de notables services. Ainsi, pour la défense des côtes, ils constituent des engins de tout premier ordre; le blocus déjà difficile de nuit depuis l'apparition du torpilleur de haute mer, devient grâce à lui totalement impossible. De nombreuses expériences en font foi. Nous allons les relater.

L'escadrille des torpilleurs sous-marins de Cherbourg a fait sous ce rapport, le 25 juillet 1902, une manœuvre extrêmement remarquable. Sur l'initiative de M. Camille Pelletan, ministre de la marine, et sur l'ordre de M. le vice-amiral Fournier, inspecteur des défenses sous-marines, cette flottille composée des submersibles autonomes : *Triton*, *Silure*, *Espadon* et *Sirène*, appareilla de Cherbourg à 11 heures du soir sous le commandement du capitaine de frégate Heilmann, qui montait le vieux torpilleur 60, et fit route directe sur Brest. Pendant la nuit, elle fut en butte au mauvais temps qui sévit sur les côtes de Bretagne plusieurs jours durant et elle fut forcée de chercher un refuge dans les passes de Perros-Guirec, où elle se trouva relativement à l'abri. Le lendemain matin, profitant d'une accalmie, elle reprit le large, mais la bourrasque s'élevant de nouveau, elle fut forcée de revenir en arrière après une lutte de quatre heures contre une mer démontée. Ayant pu mouiller entre les plateaux de la Méloine et Triagoz, elle laissa passer le mauvais temps et arriva ensuite sans encombre à l'entrée de la rade de Brest. Les submersibles, pendant cette épreuve, s'étaient admirablement comportés, s'élevant facilement à la lame, roulant fort peu, ils étaient beaucoup plus à l'aise que le torpilleur qui les convoyait.

« Après avoir reçu des ordres par sémaphore, lisons-nous dans le compte rendu de cette manœuvre, publié par la revue *Armée et marine* du 24 août 1902, les submersibles se sépa-

Hosted by Google

rèrent, à l'entrée de la rade de Brest, du torpilleur 60, qui, comme une poule préposée à une couvée de jeunes canards, ne pouvait les suivre dans leurs extraordinaires évolutions. Il importait en effet, pour que l'expérience s'effectuât dans toute sa rigueur, que l'attaque eût lieu en plein jour contre un bâtiment prévenu, faisant tous ses efforts pour apercevoir ses adversaires et sans que les sous-marins eussent bénéficiés en quoi que ce soit des ressources du port de guerre pour préparer leur succès. Pendant que le torpilleur 60 gagnait le cinquième bassin du port de Brest, les submersibles, disparaissant de la surface des flots, firent donc *incognito* leur entrée dans notre belle rade militaire et se rendirent à l'opposé de Brest, dans la petite anse de Lauberlach, où ils passèrent la nuit après avoir rechargé leurs accumulateurs par *leurs propres moyens,* sans aucun ravitaillement en combustible ou en vivres. Le lendemain matin, à l'heure fixée, et alors que toutes les jumelles scrutaient vainement la plaine liquide, ils émergèrent inopinément l'un après l'autre à moins de 400 mètres du *Fulminant,* à bord duquel l'amiral Fournier, enchanté, complimenta chaleureusement les commandants.

« Dans l'après-midi, une seconde attaque eut lieu en présence de nombreux officiers accourus à l'invitation de l'amiral. Le *Fulminant* appareilla et traversa la rade; les submersibles avaient disparu; chacun d'eux, pour éviter tout danger de collision, devait se tenir dans un secteur déterminé; mais bien qu'on connût approximativement leur position, il fut impossible de les apercevoir avant leur émersion, c'est-à-dire avant la fin de leur attaque. »

On voit qu'avec de telles armes, il ne saurait plus être question de blocus des côtes. En outre, à côté de l'effet matériel que produiraient incontestablement ces terribles engins sur des navires assiégeants, il faut considérer combien déprimante serait leur présence sur le moral des équipages. L'extrait suivant d'une lettre d'un officier du *Fulminant* en témoigne éloquemment :

« Dans l'après-midi, écrit cet officier, les quatre submersibles nous ont attaqué de nouveau. Pour tenter de les

Hosted by Google

dérouter, nous avons traversé la rade à bonne allure. Nos hommes étaient absolument énervés. Le docteur a constaté que, chez plusieurs d'entre eux, les battements du pouls passaient de 80, chiffre moyen, à 100 et 120 pulsations. Il faut les contenir et les raisonner, pour qu'à la vue des moindres reflets noirs de l'eau, des remous ou des plis inattendus des vagues, ils ne crient pas : « Alerte! ». Si les canons étaient chargés, ils partiraient tous seuls... J'avais beau me dire que nous n'étions qu'en manœuvre d'expérience, je respirais mal... Enfin, à moins de 400 mètres du *Fulminant,* nous avons vu tout à coup émerger les quatre submersibles. Ils nous avaient cernés; ils nous auraient détruits depuis longtemps.

« Nous nous y attendions et, tout de même, nous avions la gorge serrée et aussi le cœur plein d'orgueil... L'amiral Fournier nous a dit : « Souvenez-vous de cette date, messieurs, « elle comptera dans les annales de la marine française. Pour « la première fois, quatre submersibles, par leurs propres « moyens et par gros temps, sont venus de Cherbourg à « Brest. C'est un raid sans précédent. Entrés invisibles dans « la rade de Brest, où pourtant nous nous gardions d'eux, « ils ont été maîtres de détruire nos bateaux et pouvaient « repartir comme ils étaient venus... »

Cette belle expérience fut renouvelée peu de temps après, par les mêmes submersibles, en rade de Saint-Waast-la-Hougue. Voici, d'après le *Journal* du 6 octobre 1902, quelques extraits du rapport adressé par le commandant Heilmann, de la station des sous-marins de Cherbourg, au ministre de la marine, à propos de cette seconde manœuvre :

« Une escadre ennemie était mouillée sur rade de Saint-Waast-la-Hougue, laquelle était bloquée par les sous-marins immergés. Mais pour se rendre à leur poste d'observation, les sous-marins devaient partir de Cherbourg sans avoir été aperçus et parcourir ainsi une grande distance, car les torpilleurs de l'escadre ennemie veillaient leur départ et avaient mission de prévenir l'amiral que les sous-marins se trouvaient dans ces parages.

« Si les sous-marins avaient été aperçus se dirigeant sur

Hosted by Google

Saint-Waast, il est bien évident que l'ennemi, prévenu par les *destroyers* marchant à une très rapide allure — 26 nœuds environ —, ne serait pas resté au mouillage : il aurait pris le large et, dès lors, le sous-marin devenait pour lui moins dangereux.

« Seuls les submersibles autonomes : *Narwal*, *Espadon*, *Sirène*, *Silure* et *Triton* concouraient à cet exercice d'attaque, car il eût été impossible d'y adjoindre le *Morse*, le *Français*, l'*Algérien*, dont le rayon d'action ne permettait pas d'entreprendre un aussi long trajet.

« La durée de la plongée était fixée à douze heures : de 6 heures du matin à 6 heures du soir.

« Les ordres donnés aux commandants des submersibles leur laissaient toute latitude sur l'heure de l'appareillage. Ils devaient seulement être en plongée à 6 heures du matin et gagner leur poste sans avoir été aperçus de l'escadre ennemie; il en était de même pour le retour à Cherbourg.

« On voit l'intérêt qui s'attache à cette manœuvre. Les cuirassés ennemis au mouillage pouvaient, en essayant de sortir de la rade, être attaqués et torpillés sans avoir aperçu les sous-marins qui, leur mission remplie, regagnaient Cherbourg sans être inquiétés.

« Ces conditions ont été rigoureusement remplies et aucun sous-marin ne fut aperçu, venant prendre son poste de veille.

« Des recommandations avaient été faites aux commandants pour être rendus sur le lieu de leur croisière assez longtemps à l'avance pour leur permettre d'opérer une large ventilation (car ils avaient dû naviguer quelque temps à la vapeur) et de s'assurer que les foyers ne contenaient plus aucune parcelle de coke enflammé pouvant donner lieu à des émissions de gaz toxiques qui eussent été particulièrement dangereux pour une plongée de douze heures.

« Pour éviter les inconvénients reconnus dans une attaque récente qui faisait courir un danger éventuel aux sous-marins obligés d'émerger pour signaler leur présence aux cuirassés après chaque attaque, les submersibles avaient été munis de

Hosted by Google

flotteurs très ingénieusement disposés par l'un des commandants.

« Ces flotteurs lestés, à la base, portaient à l'autre extrémité un petit pavillon numéroté (1, 2, 3, 4 ou 5). Introduits dans les appareils de torpilles, ils étaient lancés lorsque le sous-marin attaquait en remplacement des appareils à cône de choc, dont l'emploi est remis à de prochains exercices.

« Les flotteurs, en venant à la surface, prenaient la position verticale et indiquaient au navire, par le numéro du pavillon, que tel sous-marin venait de le torpiller. Il était donc facile de juger de l'efficacité de l'attaque.

« Ce système une fois perfectionné sera précieux pour les exercices.

« C'est donc munis des instructions qui précèdent et après avoir pris toutes les précautions d'usage que les sous-marins autonomes effectuèrent leur plongée. Les passes à garder avaient environ 2 milles de largeur et le courant, très fort en rade de Saint-Waast, rendait le stationnement difficile.

« Le torpilleur 60 qui escortait les sous-marins, avait mouillé assez par le sud du Cordonnet, afin de faciliter la tâche au submersible chargé de garder la partie sud définie seulement par des alignements lointains.

« Le premier jour, le temps fut beau, mais pluvieux, avec brise assez fraîche la nuit.

« Le second jour, le temps fut magnifique, mais la mer plate rendait la tâche difficile aux sous-marins.

« Enfin, le troisième jour, le temps tout en restant beau était moins clair. Une forte brise levait une petite houle obligeant les sous-marins à montrer plus de périscope.

« Cette tâche des sous-marins était encore rendue plus difficile par l'ignorance où étaient leurs officiers de la route et de la vitesse des cuirassés.

« Les rentrées et sorties des bâtiments étaient séparées par de longs intervalles ou soudain se succédaient rapidement, laissant ainsi peu de répit à la surveillance des submersibles.

« Il faut aussi ajouter que la surveillance de deux contre-torpilleurs sur les flancs des cuirassés augmentaient considéra-

Hosted by Google

blement les difficultés de l'attaque, la profondeur du fond ne permettant pas aux sous-marins de passer sûrement sous les cuirassés, comme au large de Cherbourg.

« Il résulte des expériences de Saint-Waast-la-Hougue que, bien que plusieurs fois les bâtiments aient pu entrer et sortir sans avoir été inquiétés, et bien que plusieurs attaques aient été faites dans des conditions telles qu'on doit les considérer comme manquées, le nombre des attaques réussies est encore assez considérable pour que l'on puisse affirmer qu'avec nos engins, si imparfaits qu'ils soient, un ennemi subirait de grandes pertes en essayant d'entrer ou de sortir d'un port lorsque les passes seront gardées par les sous-marins.

« Comme conclusion, il est bon de retenir que non seulement la France possède le sous-marin efficace, quoique toujours en étude pour les améliorations possibles, mais qu'aussi le personnel prouve chaque jour son endurance en résistant à des plongées de douze heures et en les répétant fréquemment.

« Dans ces exercices, l'attaque est prudente et simulée, mais tout prête à croire qu'en combat réel, où l'audace jouerait un grand rôle, nos officiers feraient grand cas des sous-marins.

« Les exercices de Saint-Waast ont aussi démontré une chose importante : *les submersibles ayant un rayon d'action considérable, pourraient visiter une rade anglaise et torpiller les navires qui s'y seraient réfugiés.* »

Ces expériences ont causé une profonde impression dans tous les pays maritimes. L'opinion des marins des différentes puissances et particulièrement celle des Anglais, qui ont suivi avec attention depuis dix ans les progrès accomplis dans la navigation sous-marine et ses applications à l'art militaire, est très utile à connaître. Voici, à ce sujet, l'extrait d'un article de l'*United Service Gazette :*

« Après avoir déclaré que la France possède actuellement vingt-neuf sous-marins électriques et cinq submersibles, l'auteur de l'article ajoute qu'avant peu d'années, elle en aura des centaines : « Ce qui permettra à cette puissance, non seulement « de protéger ses ports, mais aussi d'attaquer la flotte anglaise « à la manière des guerillas boers assaillant l'armée régulière

Hosted by Google

« au Transvaal. Environ 90 p. c. des nombreux bâtiments qui « fréquentent la Manche sont anglais et notre importance « commerciale dépend d'eux. Supposons qu'en temps de « guerre cent sous-marins français soient lancés dans la « Manche pendant la nuit. Ces bâtiments ont une vitesse et « un rayon d'action leur permettant de se porter sur la route « suivie par nos navires avant le lever du jour; ils pourraient « causer des dégâts incalculables à ces victimes sans défense et « ne se doutant de rien. Il en est de même en ce qui concerne « la Méditerranée. Le sous-marin a donc une valeur dix fois « plus grande que celle de la torpille mécanique. » (1)

Il nous est facile de juger par ces quelques lignes de la valeur du nouvel engin de guerre. Et nous pouvons déjà prévoir l'époque — vraisemblablement peu éloignée — où se réalisera la prévision émise il y a un siècle par le ministre anglais Pitt, à l'examen des projets de guerre sous-marine de Fulton :

« Si ce mode de combattre est jamais adopté, c'en est fait des marines militaires! »

JACQUES DÉLAY.

(1) DE GRAFFIGNY, « Les sous-marins et leur rôle » (*Revue scientifique* du 3 janvier 1903).

Hosted by Google

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

Économistes, sociologues, même les philosophes déplorent la constante émigration qui dépeuple les campagnes au profit des villes; ces dernières, quelles qu'elles soient, voient leur population s'accroître au delà des limites de leur natalité normale. Aucun remède n'est proposé; on devine plutôt un profond découragement à l'examen d'un mouvement que les progrès sociaux ne font qu'exagérer.

L'évolution sociale n'est qu'une forme de l'évolution naturelle; elle peut pêcher par excès, comme tout ce qui est humain, mais elle n'en reste pas moins dépendante des lois de la nature.

La loi d'émigration est générale, elle répond à une nécessité physiologique. L'être vivant, plante ou animal, qui est adapté à un milieu, ne lutte plus; dès lors, il est condamné. Il faut à l'organisme l'excitant d'une adaptation, le stimulant de conditions nouvelles, de peu différentes, pour ne pas languir et déchoir. Il est évident que les transitions ménagent l'organisme et préparent l'adaptation, alors que des milieux trop dissemblables occasionnent des troubles souvent mortels.

La statistique a observé que dans l'atmosphère salubre des campagnes, à l'abri des épuisantes excitations nerveuses des grands centres, les noms propres disparaissent en l'espace de quatre siècles, soit approximativement après douze générations, disparition amenée par décès, stérilité ou dispersion. Nous croyons que dans les villes de vie active, le même phénomène se produit en moins de quatre générations.

Hosted by Google

Quel est, dans la nature, le mobile de l'émigration? Ce n'est, exclusivement, ni la faim, ni la température, ni les espèces ennemies, tous ferments de la lutte vitale, du progrès physique et intellectuel, mais la malpropreté. L'instinct de pollution se manifeste partout. Chez la plante — qui assimile, emmagasine et ne rend que ce qu'elle a pris à l'air — la pollution est remplacée par l'épuisement du sol et l'acidité des détritus végétaux. Chez l'animal, la pollution concerne surtout l'eau de boisson. Il est extrêmement remarquable de constater que l'animal prend soin d'éloigner de son refuge habituel les fèces, dont la décomposition l'incommode directement, mais qu'il néglige absolument de veiller à la qualité des eaux potables. Loin de les entretenir pures, il les salit à plaisir, les piétinant pour les mélanger de fange, s'y vautrant en les souillant, y apportant des herbes qu'ils ne mangent pas et qu'ils ne lavent pas d'ordinaire (oiseaux de volière), recherchant les eaux impures; le bétail, à la pâture — est-ce atavisme? — préfère les abreuvoirs contaminés par le purin. On a interprété le fait en avançant que l'animal recherchait les eaux quelque peu salines. Mais cette salinité lui est mieux assurée par la terre ou la roche.

L'homme s'est montré encore moins prévoyant, car de l'état sauvage à l'état actuel, il a vécu et il vit dans le voisinage de ses détritus, lesquels souillent l'air, le sol, le sous-sol des villes les plus luxueuses, les sources, les puits, les eaux courantes. Les conséquences d'un pareil abandon sont poétiquement traduites par la légende d'une tribu caraïbe (1). Partout où s'installait la tribu, un dieu malfaisant, aux allures perfides du serpent, rampait souterrainement, ne tardait pas à les rejoindre et à prodiguer la mort dans leurs rangs. Ils fuyaient pour retrouver le calme, mais partout ils rencontraient, après quelques années de trêve, le dieu meurtrier. Et, en effet, où le clan s'installait, il continuait les mêmes errements, empoisonnant le sol de ses résidus, polluant les eaux potables, véritables bouillons de culture envahis par le bacille du typhus,

(1) Ch. Letourneau, *Évolution religieuse.*

Hosted by Google

qu'il s'inoculait et qui le décimait. Un singulier instinct l'avertissait que le danger résidait dans le sous-sol, qu'il était fixé pour longtemps dans la résidence et qu'il fallait le fuir.

L'animal, dont les associations sont plus mobiles et dont les villages souterrains, quand il en existe, ne sont jamais établis à proximité des eaux (humidité du sous-sol, crainte des crues; colonies de castors sur l'eau courante) ne pâtit pas des mêmes dangers, et pour lui la question de l'alimentation reste le véritable mobile de l'émigration, individuelle ou collective, définitive ou saisonnière. Les grands troupeaux néanmoins évitaient — il n'en reste guère — plus difficilement la contamination, et les épizooties dues à des pestes diverses, originaires des eaux polluées, inoculées par la boisson ou par les mouches ponctionnantes, en éclaircissaient les rangs et provoquaient des émigrations d'affolement. Les foules animales comme les foules humaines sont très sujettes au mouvement de panique.

L'adaptation parfaite à un milieu enlève les stimulants de la vie, elle endort l'activité cellulaire et conduit à une rapide extinction des individus. La paléontologie nous montre l'émigration des espèces et leur adaptation à des conditions extrêmes de celles du présent : le lion était répandu en Europe. l'éléphant et le rhinocéros, à fourrure épaisse, se rapprochaient des régions glaciales; le tigre s'élève à de hautes latitudes en Asie; les singes anthropoïdes, confinés dans une aire de dispersion chaude, humide, fort restreinte, n'ont jamais pris une grande extension. L'animal domestique dégénère rapidement et son organisme se défend mal contre l'envahissement des ferments pathologiques. La consanguinité est une cause de dégénérescence et de stérilité.

Le paysan aisé qui n'a plus à lutter pour conquérir la fortune, manque du stimulant nécessaire au travail physique et tend à déchoir. Il sent instinctivement qu'une phase critique s'ouvre pour sa descendance, aussi la pousse-t-il au dehors, vers d'autres milieux, soit par des mariages avec des conjoints de localités éloignées, soit par le changement de profession (manuelle, mais plutôt libérale), formes premières de l'émigration.

Hosted by Google

Le même mouvement saisit toutes les populations et les conduit vers les centres d'attraction, ceux qui ont alimenté longtemps les causeries familières et préparé insensiblement l'esprit de la jeunesse vers l'émigration. Mais la nature ménage les transitions de milieux et elle incite à émigrer du bourg vers le village, du village vers la ville voisine, des petites villes vers les grandes, des grandes villes vers les capitales, des capitales vers les grandes capitales cosmopolites.

De même que l'évolution sociale pousse vers les grandes agglomérations, l'évolution familiale tend vers la fortune : parties de rien, par le travail les générations voient leur sécurité établie, la prospérité grandir, la richesse s'accumuler, jusqu'à ce que sonne l'heure prochaine de la dislocation, de la ruine, de l'extinction.

La campagne se repeuple par l'émigration isolée, normalement. Ce sont des étrangers venus on ne sait d'où, engagés à demeure ou comme tâcherons ; ils peinent longtemps, se font remarquer et accepter, malgré l'hostilité sourde du début, arrivent à s'établir honorablement, font souche, et commence l'évolution du campagnard.

Pendant que des noms nouveaux s'introduisent au village, les noms du village envahissent la ville. Le paysan, jeune, plein d'espoir et de bonne volonté, une fois débarqué dans ce milieu inconnu, où tombent ses prétentions, se débarrasse d'emblée de la routine qui, au village, le rendait têtu et mal intentionné, de cette routine qui est une des causes de la stabilisation du milieu campagnard, une cause de déchéance. La sujétion à la ville lui paraît supérieure à l'indépendance rurale, toutes les conditions lui semblent bonnes. Il s'établit dans le milieu nouveau, avec une solide charpente, des organes sains et vigoureux, mais le cerveau rapidement suggestionné par les influences qui l'entourent. Il conserve son obstination, qu'il applique au travail ; sa parcimonie, qui règle sévèrement son budget. Les années passent, calmes, prospères, permettant aux fondateurs de la première génération urbaine, de solide constitution et peu sensible aux émotions, si épuisantes, d'atteindre un âge avancé.

Hosted by Google

La famille issue de cette souche est embourgeoisée. Élevée moins durement, le milieu étant policé, elle se montre plus dégourdie. L'instruction a développé ses facultés, le contact journalier des hommes, les mille bribes de la civilisation et des sciences qu'elle s'assimile sans cesse, dans ses travaux ou dans ses plaisirs, la rend moins âpre au gain, plus disposée à céder à l'intellectualité. Sa sensibilité physique grandit et prépare la sensibilité intellectuelle de la deuxième génération. Mais l'organisme, quoique adapté à l'atmosphère urbaine, se ressent d'une vie matérielle trop bien assurée, où l'excès naît de l'habitude, dans un air moins oxygéné, plus contaminé, qui gêne l'épuration de l'organisme, dans un milieu où les sensations physiques sont constantes et entament peu à peu le système nerveux. La longévité est atteinte, mais elle l'est surtout par le surmenage des viscères (affections des organes de la digestion, de la circulation, de la dépuration, et, en plus, chez la femme, les nombreux troubles dus à la répression de la maternité).

La deuxième génération hérite des prédispositions aux affections organiques et les aggrave (usure générale, tuberculose), mais au point de vue intellectuel elle se débourgeoise pour se libéraliser. Moins solide que ses parents immédiats, elle souffre en elle-même et dans sa descendance, plus efféminée. Plus idéalisée par la culture intellectuelle, elle offre moins de vigueur et de résistance pour les labeurs rudes, elle accuse moins de vaillance, plus d'indécision; elle cherche les voies faciles, que, erronément, elle juge plus relevées, plus conformes à son orgueil ou à ses aptitudes, mais qui, en fait, répond mieux à son besoin de protection. Et la protection lui vient de l'État, par l'obligation du diplôme pour les carrières libérales, le fonctionnarisme officiel ou privé. L'enseignement vise moins les connaissances réelles que l'étalage superficiel consacré par le diplôme; il engendre ou nourrit les préjugés contre le travail matériel, ce précieux adjuvant de l'hygiène rationnelle. Le parasitisme social s'élabore.

La prédominance de la vie intellectuelle porte atteinte à la prolificité de la race, déjà victime de l'hérédité des tares orga-

Hosted by Google

niques. Cette prolificité est même volontairement réduite par les difficultés de l'existence ou les aspirations vers une vie facile, l'ambition d'atteindre des sphères plus hautes où le luxe accompagne les honneurs.

L'intellectualité pousse néanmoins aux grandes entreprises, élargit l'esprit d'initiative d'une part, concentre la force d'association d'autre part; elle discipline le travail producteur, provoque les débouchés, manipule le capital avec maëstria, prend ses points d'appui sans scrupule partout où ses convenances les jugent favorables : dans les centres politiques, religieux, scientifiques, etc. Mais en se rapprochant ainsi de l'apogée, elle use et épuise les moyens de lutte, elle se rapproche aussi de la décadence : dans la voie financière elle dégringole vers l'escroquerie en passant successivement par la spéculation, la corruption, le jeu, la loterie; dans la voie morale elle tombe brusquement dans la dépravation ou les goûts grossiers des classes inférieures.

Aux atteintes organiques se sont greffées les affections mentales, toute la machine animale usée avant l'heure : les nerfs sont surmenés chez tous les affairés (névroses), et bien que la gymnastique fonctionnelle ait rendu le cerveau plus puissant et plus résistant chez l'urbain que chez le rural, son exploitation trop exclusive le ruine, dans ses localisations (déséquilibre, manies) ou dans son ensemble, chez les imaginatifs (littérature, arts d'écoles), les combinateurs (invention, affaires, politique), les accumulateurs (érudition), et il ne conserve un certain équilibre que chez les savants ou les artistes vrais, lesquels doivent à la nature la paix de l'expérience et la philosophie des acquisitions pondérées. Alors que ces derniers atteignent une longévité relative, les autres s'éteignent prématurément dans la souffrance, la désespérance et le scepticisme.

La race est condamnée, la famille disparaît, le nom des aïeux est perdu. La civilisation urbaine, obéissant à la nature, fait place aux nouvelles souches rurales, aux frustes, dont l'organisme plein de vigueur peut subir le rongement d'une lente décadence, et dont le cerveau plus neuf est à même de

Hosted by Google

renouveler l'évolution meurtrière des générations qui viennent de s'effondrer.

Parfois s'observe une tentative de résistance, des mésalliances réparatrices qui désolent les parents, mais qui sont aisément combattues. Toutes, au surplus, ne sont pas réparatrices et équilibrent plutôt des situations morales que la résistance organique.

Dans les campagnes la famille s'éteint surtout par dispersion, cela après que la douzième génération, la dernière, ait dû la vie au concours de plus de deux mille ancêtres; la même famille s'éteint radicalement, dans les grands centres, en moins de quatre générations (concours de quinze ancêtres seulement). Ce parallèle entre la vie de nature et la vie sociale est d'autant plus saisissant qu'il se rapporte à l'état normal. Bien des familles disparaissent prématurément, et, ici encore, la prépondérance des villes s'accuse lamentablement. Quand nous parlons de quatre générations urbaines, soit approximativement 120 ans, nous supposons que les deux dernières jouissent de conditions de fortune qui leur permettent des villégiatures de vacances ou de traitement médical à la campagne ou à la mer. Le repos au grand air pour les surmenés, le travail au grand air pour les anémiés refont l'organisme et retardent la déchéance, à la condition que les causes d'usure mondaine ne les y suivent pas. Le retour à la nature doit être franc, sincère.

C'est là un retour occasionnel, de peu d'importance pour le maintien de la race familiale. Il y a mieux. A l'émigration des ruraux vers les villes doit correspondre l'émigration des urbains vers les campagnes. Les races se referont dans un milieu plus normal, la lutte d'adaptation se produit au profit d'un organisme faible plongé dans un milieu sain. L'urbain, qui dispose de l'intelligence et du capital, entreprendra une exploitation plus rationnelle de la terre, de ses produits; il protègera la nature contre les déprédations; il apportera dans le milieu timoré, obstiné, conservateur, souvent peu généreux des campagnes, une largeur d'esprit en rapport avec sa science; il usera de plus d'initiative pour combattre les crises

Hosted by Google

économiques ou les aléas atmosphériques, que l'on doit tous deux à la cupidité humaine (surproduction industrielle ; déséquilibre entre la production agricole, créatrice, et qui doit dominer, et la production industrielle, utilisatrice ; déboisement) ; il utilisera mieux les forces mécaniques, bref les rapports entre villes et campagnes seront plus étroits, plus rationnels, et dégagés de cette hostilité envieuse qui n'est qu'un aspect de l'inertie conservatrice contre l'évolution sociale, du passé contre l'avenir.

La déchéance des familles et leur extinction isolée ne doit pas être confondue avec la déchéance de la race humaine. La race humaine s'adaptant à l'évolution physique du globe s'améliore, ainsi que le témoignent la progression de la longévité moyenne et le retard des caractères séniles chez les vieillards. Les progrès de l'hygiène (logement, nourriture, vêtements, propreté), l'amélioration des mœurs, l'abolition de la transmission forcée des professions et de l'interdiction de l'expatriation, la sécurité individuelle mieux garantie, justifient l'accroissement physique et le progrès mental de la race humaine (1).

Les progrès de l'hygiène et les mutualités protègent contre le chômage, la maladie, l'impuissance dans la vieillesse, etc., et prolongent la vie moyenne ; ils seraient de nature à amener la surpopulation dans l'avenir si l'affaiblissement volontaire de la natalité, la mortalité infantile et la stérilité des familles en voie d'extinction n'agissaient en sens inverse.

Les villes ne doivent pas se dissimuler que, avec l'accroissement de leur population, grandit leur nuisance à la vie, et qu'il leur sera impossible, matériellement et financièrement, de répondre aux exigences hygiéniques de l'avenir. Elles ne

(1) Il est frappant de constater, en visitant les ruines des châteaux-forts, combien les logements des soldats sont exigus ; les meurtrières de vigie, en couloir, ne sont accessibles qu'à nos adolescents ; les armures prouvent une taille moindre que notre moyenne. Les animaux domestiques devaient présenter la même infériorité, si l'on en juge par les fers, plus petits, des chevaux. Et, en remontant plus loin dans la passé, on sait que les Troglodytes étaient de petite taille. L'observation (squelettes) et la légende (nain, gnome, cobold, etc.) sont d'accord sur ce point.

Hosted by Google

résistent qu'en raison de leur mortalité et de l'émigration réparatrice qui masque le mal. Leur mortalité, descendant de 30 p. m. à 18 p. m., n'en reste pas moins supérieure à celle des campagnes salubres (4 à 5 p. m.) (1).

Cette mortalité répond également à une loi de nature. Déjà la concurrence vitale rend la vie difficile. Si nous supposons 900,000 ménages belges de 30 ans, ayant deux enfants, lesquels se marient à 30 ans et ont également deux enfants, les sexes comptés par moitié, on arrive, tout le monde en vie, à une population de 5,400,000 habitants, ou triple en deux générations (2). La marche normale semble indiquer le doublement de la population en deux siècles (Quetelet), soit approximativement 50 p. c. en trois générations, c'est-à-dire huit fois moins. En déduisant une génération pour la mortalité naturelle ou sénile, coefficient considérable, on voit l'énorme décimation que l'on doit à la vie urbaine.

*
* *

L'émigration, pour répondre aux lois de nature, doit être régularisée, se présenter spontanément où elle a sa raison d'être; désordonnée, elle devient une cause de trouble social, elle prouve une détestable gestion des intérêts généraux.

On a pu croire un moment que l'émigration obéissait à une impulsion d'ordre cosmographique, la conduisant de l'est vers l'ouest, accompagnant le soleil et recherchant ses bienfaits. La poussée de la race aryenne vers l'Europe et l'Afrique du Nord, le refoulement des peuplades nègres du Soudan vers l'Atlantique, l'exode européen vers le nouveau monde, se justifient par d'autres motifs : les barrières naturelles (Himalaya, plateaux glacés de l'Asie, la mer), la conquête arabe et l'esclavage, l'attrait des aventures, de l'or, des richesses fabuleuses attribuées aux civilisations péruvienne et mexicaine et généralisées à tout le continent. Mais la race jaune a conquis

(1) Dans les pays neufs, les villes se déplacent plus aisément.

(2) Parents = 1,800,000 + 1,800,000 descendants (première génération) + 1,800,000 (deuxième génération). Les grands-parents sont sexagénaires.

Hosted by Google

les deux Amériques à une époque inconnue; elle envahirait encore l'Amérique du Nord sans une loi inflexible; la race malaise s'est étendue et diversifiée en Océanie; les Russes gagnent le Turkestan, la Sibérie, et visent la Chine, la Perse, l'Hindoustan; la conquête de l'Afrique a été plus heureuse entreprise par l'ouest. L'émigration est guidée ici par des considérations d'ordre géographique (richesses naturelles et facilités des voies de communication).

L'émigration est naturelle quand elle est motivée par les nécessités individuelles; elle favorise la conservation de la race, par l'adaptation à des milieux nouveaux, sans désagréger la société. Il en était de même de l'émigration collective des premiers peuples, peu nombreux mais peu industrieux, suivant les déplacements du gibier et conquérant par la force les territoires envahis. L'émigration est encore naturelle quand elle porte les esprits aventureux, les initiatives, les déclassés de nos civilisations, vers des pays plus libres, où leur activité plus physique qu'intellectuelle ne détone pas, ne les ravale pas, et ne les fait pas classer, au moindre désaccord, parmi les réfractaires. Nos mœurs les étouffent ou les portent à la criminalité. Là où leur tempérament peut s'épanouir, ils établissent les bases de sociétés vigoureuses, d'éclosion rapide et d'évolution remarquable. Les voyageurs sont unanimes sur ce point que chez les peuples d'aventuriers il y a bien plus de sécurité pour les biens et pour la vie que dans nos pays populeux; on n'y a pas fonctionnarisé le service défensif, on le pratique soi-même, intelligemment, sans provocation mais sans faiblesse. La jeune population a la virilité des sociétés naissantes, des corps sains, des intelligences frustes mais droites, et elle n'a pas nos tares.

On ne peut que déplorer à cet égard — en dehors des considérations de droit et de justice — le cosmopolitisme que l'on doit à l'esprit de conquête : conquérir à 10 contre 1 de petits peuples vaillants et tranquilles n'est pas seulement un crime abominable pour le présent, c'est encore — par le nivellement inesthétique et contraire à la nature et à la science, des mœurs, des coutumes, des besoins — supprimer de gaîté de cœur les

Hosted by Google

ferments de la rénovation des races décadentes. La vitalité des races qui se rapprochent de la vie de nature est trop souvent prouvée par l'absorption des vainqueurs, malgré la décimation à la guerre des éléments les plus robustes et les plus virils, parmi les vaincus. Cette assimilation ne peut s'observer en l'absence de contact, lors d'extermination systématique ; mais on a cru remarquer que la nature modelait la race conquérante, au point de vue physique, dans la même direction que la race disparue.

Les Allemands, les Anglais, les Italiens, qui colonisent par masses, les Russes, les Danois, les Suisses, etc., qui émigrent par familles, illusionnent la métropole et suggèrent des conquêtes pacifiques dans l'avenir. L'Allemagne escompte la germanisation de l'Amérique du Sud, l'Angleterre est d'une audace envahissante qui en impose et empêche de voir la faiblesse de ses moyens de défense. En réalité, les progrès les plus marquants dans les moyens de production et les débouchés n'empêcheront pas la lutte économique de devenir de plus en plus aiguë et de tenir à distance la patrie d'origine, patrie dont les exigences grandiront avec l'impuissance sénile, l'anémie qu'elle doit à tous les suçoirs du fonctionnarisme civil, militaire et religieux. D'autre part, l'influence des milieux, quoique troublés par l'invasion en masse et la destruction des richesses naturelles, n'en persistera pas moins ; l'évolution physique et mentale s'effectuera dans un sens américain, nettement séparatiste et indépendant. On peut même prévoir que les jeunes sociétés, issues d'un socialisme pratique très large, devront aux difficultés matérielles de l'existence une allure radicale, autoritaire et étroitement protectionniste, qui sera le germe d'une rapide décadence par auto-intoxication. Les États-Unis, l'Australie, la Nouvelle-Zélande subissent les prodromes de ce mouvement qui, ailleurs, prend les allures plus anodines des pan... ismes (panslavisme, pangermanisme, panaméricanisme, même l'artificiel flamingantisme).

*
* *

Hosted by Google

L'émigration cesse d'être naturelle quand elle est le résultat de troubles économiques, elle devient alors aussi nuisible aux entreprises que le départ des bras rend exsangues, qu'à celles qu'elle compromet par une activité disproportionnée à leur importance. Tous les facteurs qui l'encouragent sont d'ordre sociaux et tous prouvent la faiblesse de la gestion nationale et la décadence des familles.

C'est la défense nationale confiée au prolétariat le moins recommandable, celui qui est dépourvu de moyens d'existence (volontariat, remplacement) et qui place le soutien de modeste famille dans un milieu funeste, le condamnant deux fois. Cette défense par procuration n'est maintenue que par la décadence bourgeoise, le manque de virilité, alors pourtant que le service obligatoire — obligatoire, s'il est utile; à supprimer, s'il ne l'est pas — apporterait un certain effet curatif contre la déchéance. Avec les causes physiques d'élimination du service militaire et la pauvreté des campagnes, c'est l'élément rural qui forme le contingent, enlevant aux cultures de solides moyens de production.

Le service fini, les habitudes et les goûts ont changé; peu de libérés regagnent les champs et ceux qui y retournent n'ont plus la même ardeur. La discipline a détruit leur indépendance, la sujétion les attire par impuissance personnelle, ils alimentent cette deuxième source d'appauvrissement des campagnes, la domesticité haute (petits fonctionnaires) et basse, source doublée par l'appoint féminin. Ici encore, nous avons une preuve de la déchéance des familles, car le nombre et la variété des serviteurs accuse le degré de notre faiblesse, de notre insuffisance, compliquées par la multiplicité des besoins artificiels. Être le plus possible son propre serviteur est un principe d'hygiène physique et sociale à enseigner pratiquement dans les écoles et les familles.

Faiblesse musculaire encore et préjugés, orgueil, qui nous obligent à demander aux campagnes une aide pour les travaux rudes (bâtisse, charpenterie, terrassement; carrière, briqueterie; conducteurs, hommes de peine, etc.). Et comme s'est surtout en matière de bâtisse que le contrôle est le moins aisé,

Hosted by Google

les complicités plus faciles et plus sûres, et les dilapidations moins apparentes, il y a disproportion entre les travaux et la réalité des besoins, par conséquent une activité tout artificielle est créée qui, pour éviter la crise, est condamnée à... l'irrégularité.

L'industrie agricole a préparé l'exode des ruraux vers les autres industries. Celles-ci utilisent tout : les capacités et les non-valeurs, les forts et les faibles, les prolétariats rural et urbain. Elles disciplinent et mécanisent ces foules humaines, les adaptent à un milieu artificiel, funeste, où l'air est corrompu, où les sens sont surmenés, où la pensée est éteinte, où les sentiments humains se fondent dans une animalité passive, instinctivement hostiles contre les employeurs, à défaut du patron plus immédiatement saisissable — et qui serait plus humain — et même contre la société, indifférente à leur pénible existence. Le ménage et la famille sont rompus par l'absorption du père, de la mère, des enfants ; la vie brisée brutalement par une catastrophe n'émeut qu'un moment. La déchéance est rapide, infailliblement assurée par les maladies organiques, la tuberculose, la consomption, les sollicitations forcées de l'alcoolisme, et l'effacement cérébral, ce dernier à peine stimulé par les suggestions politiques ou violemment surexcité, pour quelques heures seulement, lors des crises du travail. La concentration capitaliste, les trusts, la grande industrie ne peuvent qu'aggraver la situation, et, à côté d'une prospérité toujours éphémère, amener des crises fatales à des populations entières.

L'émigration féminine (domesticité, travaux manuels, commerce) n'est pas sans réaction fâcheuse sur la vie de famille, la tenue du ménage, les mariages, donc sur la création de nouvelles familles rurales.

Les voies de communication et la presse sortent le campagnard de son horizon étroit et incitent les jeunes à acquérir plus de bien-être, à changer de milieu.

L'extension de l'enseignement a permis aux enfants de suivre les écoles des villes voisines, pour la fréquentation desquelles toutes les facilités leur sont offertes. Ils y acquièrent des connaissances générales qui les soustraient à leur milieu :

Hosted by Google

tout leur parle de civilisation urbaine, rien ne concerne la vie des champs, si ce n'est de plates descriptions littéraires dont, mieux que personne, ils apprécient la banalité et la fausseté. Les parents refusent à l'unanimité la création de cours d'agronomie dans l'enseignement moyen, et, là où ces cours existent, ils ont été plutôt imposés que sollicités.

A côté de l'enseignement général coexiste un enseignement spécial (écoles industrielles, écoles de mécanique, écoles de dessin, écoles de musique, etc.) que le rural peut fréquenter avec la même aisance et vers lesquelles il se dirige avec la pensée arrêtée de quitter les champs.

Les progrès sociaux sont tous de nature à provoquer et à encourager la dépopulation des campagnes, ils ont exagéré l'émigration spontanée, naturelle, et l'ont rendue funeste. Ils l'ont rendue d'autant plus obligatoire que l'activité sociale se porte sur tout ce qui est nécessaire à la vie, qu'elle concentre les moyens d'alimentation et de jouissance, sur lesquels elle spécule, les amène en quantité et trouble le marché national au point d'enlever à nos produits leur valeur marchande réelle.

Le cultivateur est entravé dans sa défense par son isolement: on l'isole du crédit par le privilège du bailleur; des baux surannés, l'obligation morale et juridique des usages locaux, la réflexion des impôts qui entravent l'industrie agricole sur la valeur de la matière première, l'impossibilité ou la difficulté de recourir à des cultures de substitution, surtout avec la concurrence mondiale provoquée par la spéculation et les moyens de transport, sont toutes causes économiques bien plus paralysantes que les troubles atmosphériques. La crise s'aggrave de dissensions nationales : l'urbain, forcément libre-échangiste, fait du campagnard un protectionniste par nécessité, une nécessité mal entendue, mais contre laquelle ce dernier ne trouve aucune compensation.

C'est pourtant la prospérité des campagnes qui établit la prospérité commerciale des centres voisins, qui crée ces petites industries où patron et ouvriers s'associent de cœur et d'âme, sans chômage redoutable et sans surmenage. Les ouvriers de ces petites industries connaissent leur métier plus à fond et

Hosted by Google

trouvent mieux à s'employer, alors que le personnel de la grande industrie, plus spécialisé, plus mécanisé, se fait de plus en plus remplacer par des machines, qu'il perd avec ses moyens d'action ses moyens d'existence. Il y perd trop souvent son honnêteté, car la grande industrie vise le bon marché et la poudre aux yeux, elle falsifie les produits plus en grand.

C'est encore dans ces petits centres que s'élaborent, lentement et par le travail, les fortunes les plus solides et les mieux administrées, les réserves pour l'avenir, que la spéculation moderne a tant ébréchées.

Le courant ne peut évidemment être remonté. Mais il importe de bien observer que l'outrance de la vie mercantile a transformé en fleuve émigratoire le petit ruisseau naturel qui, aux caprices des obstacles, apportait en son cours gaîté, fraîcheur et santé. Ce fleuve émigratoire, qui comble les vides de la mortalité, les agrandit sans cesse et tend à se substituer à la décimation brutale des populations par la guerre chez les nations civilisées.

Mais si le courant ne peut être remonté, on peut le reproduire en sens inverse, avec l'élément urbain menacé, encore possesseur d'intelligence et de capitaux, et alors tous les progrès sociaux visant l'expansion humaine, son instruction généralisée ou spécialisée, pourront trouver leur utilisation indifféremment dans les campagnes ou dans les villes, avec les mêmes avantages économiques; la campagne se repeuplera et progressera comme milieu intellectuel et épargnera à la ville de funestes pléthores. Comme le mercantilisme est en voie de stériliser tous les territoires qu'il a spoliés, que les risques de l'agriculture européenne (climat, maladies) finiront par s'étendre aux sols épuisés et déboisés d'outre mer, la rénovation de l'agriculture par la science répondra à l'urgence des besoins nouveaux. Nous entendons une science s'inspirant des phénomènes naturels et non la science systématique (1) —

(1) On est déconcerté à la lecture ou à l'audition d'œuvres de savants, de haute notoriété, de l'autoritarisme qui se dissimule — pas toujours — sous un langage faussement modeste, de la prolixité des interprétations les plus banales et des

Hosted by Google

déviée par une scolastique aussi prétentieuse qu'ignorante — et étroitement utilitaire — déviée par le mercantilisme moderne — qui prévaut beaucoup trop.

L'influence morale complète naturellement les avantages physiologiques et économiques de l'émigration urbaine vers les campagnes. Cette émigration sollicite les organismes en décadence, à la volition atteinte par la suggestion des milieux mondains, sportifs, viveurs, milieux artificiels, cabotiniers, où la plus suprême prétention accompagne la plus réelle nullité, milieux sociaux désagrégeants, milieux physiques névrosiques, d'où naissent les abracadabrances d'art, d'écoles, de snobisme, les inepties de l'ignorance dorée.

Rien ne surpasse le milieu rural quand il est peuplé d'intelligences ouvertes et cultivées. Le grand air pur de la campagne (1), avec la santé, nous vaut l'équilibre fonctionnel du cerveau, la pondération du penser, et, par un intense besoin de paix morale et de tranquillité physique, fera plutôt pencher vers le conservatisme que vers la passion et l'outrance; le milieu rural est avant tout égalitaire, même altruiste; ces qualités s'observent déjà avec les natures primitives, mais elles sont complètement développées chez les trop rares intelligences supérieures qui s'y rencontrent.

Déjà la vie exclusive de luxe devient impossible, et la noblesse, dont les revenus s'affaiblissent sans cesse, se voit contrainte de prolonger la vie de château, même de l'accepter d'une façon définitive. L'avenir de l'agriculture la porte, sous nos climats, plutôt vers les spéculations animales que vers les cultures de vente. Il ne faut plus qu'une faible impulsion pour que les fortunes nobiliaires en décroissance et les fortunes industrielles en croissance, au lieu de s'égarer dans l'élevage sélectif, onéreux et sans avenir des animaux de luxe, qui sont

erreurs colossales que l'analyse de leur exposition fait découvrir. Il semble que le mal soit général dans le fonctionnarisme scientifique. La vraie science est à la portée de toutes les intelligences.

(1) C'est à l'air pur que la campagne doit ses avantages, malgré les conditions peu hygiéniques du logement, de l'alimentation, du travail, des mœurs, que l'intellectuel modifiera rationnellement.

Hosted by Google

aussi des races en déchéance, se complaisent à un élevage plus rationnel et plus rémunérateur.

Nous voyons aussi la finance, sous l'initiative individuelle ou sous la forme collective (associations, syndicats, etc.), développer les industries agricoles ou installer économiquement, loin des crises des centres, tout autre genre d'industrie, hygiéniquement isolée dans l'espace libre des campagnes.

Les moyens de communication (trains vicinaux, bicyclettes, etc.) favorisent la pénétration physique des campagnes; le tourisme et les arts s'associent pour la protection des sites contre le vandalisme; les intellectuels apprécient la vie champêtre qu'ils savent rendre élevée et pleine de charmes, sans se fondre dans une population qui la subit sans la comprendre.

La compromission sans cesse croissante de l'épargne publique par tout un monde parasite qui vit de l'incertitude des choses et qui la provoque, contribuera à son tour à chercher dans la stabilité des moyens ruraux une sécurité pour ses placements, sécurité que les pouvoirs sont de moins en moins en état de sauvegarder.

La science expérimentée guidera les uns et les autres et assurera le succès de l'émigration réparatrice (1).

LEON DUMAS.

(1) *Agriculture de l'avenir*. Éditeur, Gilon, à Verviers.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Livres récents. — Je ne suis pas le premier à constater que la nouvelle école de littérature (à quand celle qui lui succédera?) est entrée dans l'âge critique. On portraiture ses principaux représentants, et il ne manque pas de biographes pour nous conter les moindres particularités de leur personne et de leur art. Après les trois volumes de *Masques* de M. Remy de Gourmont, le volume de M. Kahn, *Symbolistes et décadents*, les souvenirs plus ou moins autobiographiques de M. A. Retté, les critiques subjectives et virulentes de ce dernier, celles de M. Gregh et de maint chroniqueur de revues « jeunes », on pouvait croire qu'un peu de silence s'imposait et que l'on nous donnerait des œuvres, rien que des œuvres, et de jugements point. Au contraire, et il serait puéril de s'en désoler.

C'est d'abord, dans la collection, déjà signalée ici, des « Célébrités d'aujourd'hui » (Sansot et Cie, à Paris), une étude de M. Paul Léautaud sur *Henri de Régnier*, avec un bon portrait et des appendices utiles. L'étude n'a pas la prétention d'être bien critique; mais elle est de quelqu'un qui sait, qui connaît son auteur, et on la consultera avec fruit. Il y a notamment un précieux passage sur la méthode de travail du plus arrivé des jeunes poètes, plus quelques beaux vers de lui choisis avec tact.

M. Albert Mockel a réimprimé son article du *Mercure de France* sur *Charles Van Lerberghe*. Il y a joint une bibliographie et un bon portrait. Voilà l'auteur de la *Chanson d'Ève* entré dans la gloire. On ne s'en plaindra pas dans une revue où ses louanges furent récemment chantées par M. Wilmotte.

M. René Martineau nous donne un essai de biographie et de bibliographie sur *Tristan Corbière* (Mercure de France, in-18). Rien de littéraire; mais du document qui paraît sûr et une sympathie loyalement confessée pour l'auteur des *Amours jaunes*, qu'on ne connaît guère, entre non-initiés, que par les *Poètes maudits* de Verlaine, c'est-à-dire par une assez mauvaise compagnie, qu'il n'avait pas choisie

Hosted by Google

lui-même. Fils de marin (et de journaliste-romancier), marin lui-même, Corbière fut un caractère dans toute la valeur du terme; il eut ses originalités un peu outrancières, un peu laborieuses; il eut surtout son humour de caricaturiste, autant que d'écrivain, et il valait la peine qu'on nous le dépeignît dans un déshabillé qui nous le montre bien, ainsi que l'a déjà défini Jules Laforgue, « cassant, concis, cinglant le vers à la cravache... », menant cette existence, sans grande joie et sans but aucun, d'exilé et de valétudinaire, dont le fil fut tranché si tôt. Sur le père de Corbière, qui a laissé des vers et surtout des romans curieux, il y a, dans cette biographie, un renouveau de notes rares et de documents, dont on doit remercier le consciencieux collectionneur, M. Martineau.

*

Biographique aussi, mais dans un ton si différent et se rattachant à des préoccupations si peu semblables, l'étude volumineuse de *Louis Veuillot*, que son frère Eugène poursuit en un troisième tome (Paris, Retaux), consacré à la période 1855-1869. C'est, en somme, l'histoire du parti catholique en France, avec ses dissentiments intérieurs et ses efforts d'expansion, qu'on trouve écrite ici. Nous espérons y revenir. R.

*

Au *Mercure* ont paru deux romans, de femmes tous les deux, l'un en collaboration, l'autre qui est exclusivement l'œuvre d'une *authoress* encore nouvelle dans le métier et qui, par des voyages et des sympathies en Belgique, attire l'attention plus particulièrement. Nous voulons parler des *Confessions d'une amante*, de Judith Cladel. La fille du célèbre romancier s'est, semble-t-il, racontée au moins partiellement dans ce premier récit, où elle met en scène une jeune fille éprise d'un grand acteur et apprenant, dans son commerce sentimental avec lui, à connaître les premières joies et les premières affres de la passion. Très demi-vierge, cette jeune personne a été assez sottement élevée par son père dans le culte du cabotin génial, qui, d'abord, s'amuse de sa candeur, puis s'intéresse à sa joliesse d'adolescente et, enfin, s'éprend tout à fait d'elle, mais en homme de théâtre, très *double*, très chargé d'orgueil et vêtu d'oripeaux jusqu'au paroxysme des aveux et des effusions. Certaines touches sont évidemment de vive observation; d'autres se ressentent de l'inexpérience de l'auteur, qui est une imaginative, comme toutes les Méridionales, et va, va son train d'enfer lorsque son démon familier la tente et la pousse. C'est bien jeune en comparaison de la *Faustin*, d'une *Faustin* virilisée; mais c'est frais, sincère, honnête et même coura-

Hosted by Google

geux, avec parfois un déhanché de bon garçon qui étonne et gêne un peu. A lire en tout cas.

L'autre roman, *Célina Landrot*, par Marie et Jacques Nervat, est une histoire comme il en est mille; mais ce qui la singularise, c'est qu'elle nous transporte en Nouvelle-Calédonie, nous montre des forçats vivant en petits bourgeois, faisant la popote européenne comme de parfaits électeurs et... éligibles, sauf que l'instinct bestial reparaît de temps en temps chez le père Landrot, une brute toujours ivre, comme il y en a des tas en Belgique, chez Bastiani, le séducteur de Célina. Réaliste, mais sans tartines descriptives ni fioritures d'école, le roman est curieux, dénote une connaissance du milieu et est écrit dans une langue moins feuilletonesque que beaucoup d'autres du même système.

W.

Chronique musicale.

Les concours du Conservatoire. — Le charme et l'intérêt d'une chronique mensuelle résident dans son caractère rétrospectif. C'est quand l'impression directe d'une œuvre ou d'un événement d'art a déjà perdu de sa spontanéité, qu'il est aisé au chroniqueur de l'analyser conformément à une méthode plus objective, et d'étendre ses réflexions à des idées générales qui dépassent la teneur littérale du sujet. En ce sens les concours, du Conservatoire, qui viennent de finir, amènent infailliblement une foule de considérations critiques sur les cours qui y donnent lieu. Quoique les examens publics se soient présentés cette année sous les auspices d'une organisation savante et d'un jury de premier ordre, tout à l'honneur de l'habile direction Gevaert et de l'infatigable M. Wotquenne, on ne peut pourtant affirmer qu'ils consacrent, dans leur ensemble, l'excellence de la méthode dont ils résument les effets. L'exécution souvent irréprochable, la technique serrée, et la virtuosité de certains concurrents ne constituent pas un gage suffisant des qualités intrinsèques de l'enseignement d'un Conservatoire. Certes, le travail technique et mécanique est indispensable à celui qui désire un résultat satisfaisant au bout de ses études; mais il ne résume pas la seule condition de réussite et de valeur propre à une carrière musicale. Les conditions à réunir sont plus nombreuses; les travaux sont fort variés, et l'entente de la musique comprend bien d'autres études que celles de l'harmonie, du contre-point, de l'orchestration ou de l'application instrumentale particulière à l'élève qui la poursuit. C'est cette compréhension libre et générale de l'art qui semble manquer aux auditions scolaires du Conservatoire; son

Hosted by Google

absence y procure une sensation d'inachevé, et y enferme toute l'activité artistique dans les limites d'une exécution, dont la perfection musicale est elle-même une des causes de l'insuffisance esthétique.

A côté de la partie pratique qui suppose chez l'exécutant le savoir et les qualités professionnelles nécessaires, l'œuvre d'art se résoud dans l'accord esthétique de son principe initial. Sa valeur générale repose sur la cohésion logique des divers éléments qui la produisent; elle naît autant du concept premier d'où elle émane que des divers moyens pratiques auxquels elle se subordonne, et se développe conjointement à l'art particulier dont elle dérive, avec l'idée générale qui en fait sa raison d'être. Une telle compréhension de l'art assure à l'esthétique la place prépondérante. Elle provient de cette théorie qui amène à considérer dans une œuvre l'idée qui lui a donné naissance, son utilité sociale et sa signification morale, avant les moyens et les formes qu'elle détermine. Elle reconnaît à l'art, la mission d'enseigner avant celle de charmer ou d'étonner; elle oblige l'interprète et l'amateur à connaître avant de sentir, et résume chacune des manifestations artistiques particulières dans l'idée intelligente, préconçue qui a déterminé sa production.

Le virtuose ou le chanteur est surtout un interprète, et l'interprétation est, après le travail du compositeur, la chose la plus belle et la plus haute dans l'art musical. La propagation des œuvres célèbres comprend le travail du virtuose; celui-ci forme le lien le plus intime entre le public et le compositeur; il doit donc non seulement en savoir tous les moyens mécaniques, mais encore connaître toute la psychologie, tout le caractère de celui qu'il traduit à ses auditeurs. La compréhension d'une œuvre d'art nécessite pour le virtuose, autant que pour le chanteur, un travail esthétique aussi ardu et aussi intelligent que sa production pratique. Toute page musicale se présente conforme à l'époque historique qui l'a vue naître; elle est le reflet d'une personnalité, d'un génie original qui l'a conçue, dans des termes particuliers et à un instant défini de son existence, sous l'influence des idées ambiantes et du lieu où sa fantaisie lui a donné libre cours. Chacune de ces considérations entre en ligne de compte et a sa valeur propre pour établir la facture d'un compositeur. Il faut que celui qui interprète une œuvre en comprenne les finesses les plus subtiles, les motifs les plus puissants et se connaisse capable d'y coordonner toutes les parties, avec autant de régularité, de spontanéité et d'intensité artistique, qu'elle en résume originalement.

Il y a un peu plus d'un siècle, les exigences musicales étaient différentes de ce qu'elles sont à présent. C'était au temps où le *bel canto* italien permettait et demandait toutes licences, et où l'art du chant résidait uniquement dans une virtuosité instrumentale parfois

Hosted by Google

extraordinaire. Les plus habiles chanteurs étaient les meilleurs interprètes. Il suffisait alors d'être virtuose pour être musicien et l'introduction de vocalises personnelles, d'ornements, de gammes chromatiques et de *gorgheggi* formait une des nécessités requises de l'exécution musicale. En ce temps-là, le compositeur avait à peine sa personnalité distincte ; il travaillait le plus souvent pour le chanteur ou la cantatrice qui produisait ses ouvrages et destinait ceux-ci d'avance à l'interprétation d'une personne déterminée, ce qui en limitait nécessairement la valeur et en empêchait le plus souvent la réédition scénique.

Heureusement pour la musique, les temps sont changés. Nos exigences présentes concèdent toute l'importance au compositeur, qui arrive même, comme chez Richard Wagner, à considérer le chanteur comme partie intégrale de l'orchestre des instruments. Aujourd'hui, chanteurs et virtuoses doivent se placer complètement sous la dépendance de celui dont ils débitent les œuvres. Ils doivent connaître à fond toutes les conditions normales qui ont présidé à leur élaboration esthétique, de façon à pouvoir vivre et sentir les pages qu'ils interprètent. L'éducation musicale de Bayreuth est à ce point de vue général merveilleusement conçue, et l'on y a vu des hommes tels que Félix Mottl ou Weingartner remplir le rôle d'assistants dans un orchestre qu'ils devaient diriger par la suite. Il est incontestable que les œuvres de Bach ou de Händel nécessitent une méthode de production totalement différente de celle que peuvent requérir les ouvrages modernes. Une fugue de Bach doit être exécutée dans une allure accessible aux instruments de l'époque, aussi bien qu'une gavotte de Rameau doit pouvoir se jouer telle que son maître a dû la concevoir, réglée sur les notes du clavecin, et tout au plus sans pédale forte.

Ces diverses considérations exposent de quelle façon le travail de l'interprète musical est soumis aux connaissances diverses qui résument l'esthétique générale de son art. Un bon musicien doit rechercher le contrepoids de son éducation pratique et pousser parallèlement toutes les études littéraires et philosophiques qui lui sont de première utilité. Cette exigence s'étend autant aussi bien au chef d'orchestre qu'elle s'affirme chez le virtuose et le chanteur, et sa nécessité est incontestable. On ne doit pas aller au Conservatoire pour étudier le violon ou le chant, mais bien pour apprendre la musique, et, selon le mot de Lavignac, il ne faut jamais perdre de vue, que « le pianiste qui n'est que bon pianiste est un mauvais pianiste ».

Il est une distinction essentielle à établir entre les écoles qui se bornent à instruire leurs élèves en technique musicale pure, et celles qui envisagent leur éducation artistique à tous les points de vue Le

Hosted by Google

Conservatoire de Bruxelles fait malheureusement partie des premières, et malgré le mauvais vouloir des élèves, on se demande si son habile direction a fait tout ce qu'elle devait pour tenter par des auditions répétées, ou des conférences d'extension, le réveil de l'intérêt général de la musique parmi ses disciples. Il semble qu'elle n'a pas médité suffisamment ce sujet, ou qu'elle n'a pas compris, pour le futur musicien, la nécessité des études de culture générale, rendues obligatoires comme cela se pratique exceptionnellement à Prague, à Vienne et à Munich. C'est ce que les concours de cette année ont une fois de plus établi, et ce qui justifie notre grief à leur égard.

P. G.

Hosted by Google

LES MASQUES

Quand Antonin Patenôtre, archiviste communal à Saint-Eusèbe, mourut d'avoir trop longtemps respiré la poussière des paperasses — ainsi que le bruit en courut par la ville —, M. le curé déclara qu'une âme vraiment chrétienne venait de quitter ce bas monde, et certes, M. le curé s'y connaissait. Cela rendit au bonhomme Patenôtre un peu de la considération que les dames bourgeoises qui dirigent l'opinion publique à Saint-Eusèbe lui avaient retirée jadis, à cause de ses bizarreries. On disait de M. Antonin Patenôtre qu'il ne faisait rien comme tout le monde : c'est terrible en province. Aussi bien, sa dévotion scrupuleuse semblait-elle faire injure à la tiédeur de ses contemporains. De plus, il ne faisait point de visites et n'avait point d'amis. Bien qu'il fût poli, serviable et gracieux de langage, il semblait vouloir tenir les gens à distance, et la façon qu'il avait de fuir le monde faisait croire qu'il eût voulu le châtier. Rien n'était pourtant plus loin de sa pensée : il avait l'âme humble et douce; ses victoires sur soi-même — les seules qu'il remportât jamais —, il voulait les cacher à soi-même, et il avait trouvé moyen de remplir sa vie de ces mille scrupules que le grand nombre a la sagesse de laisser à de « plus grands clercs »; sans cesse occupé de consolider dans son cœur le château branlant d'une foi que ses subtilités mêmes menaçaient, il partageait ses jours entre les devoirs de son état et les pratiques d'un culte qu'il rendait minutieux. Le pauvre homme estimait qu'il avait d'horribles fautes à expier.

Au temps de sa jeunesse, alors qu'il possédait du bien, il avait vécu dans les grandes villes; on disait même qu'il avait été fort mondain, ne dédaignant pas de porter son hommage aux femmes et souvent d'ailleurs bien accueilli d'elles. Cela faisait sourire ceux qui n'avaient connu que le vieil archiviste Patenôtre, mais ses contemporains racontaient de lui plus d'une aventure fort galante.

Ce n'étaient pourtant pas ses péchés contre la chair qui tourmen-

Hosted by Google

taient le pieux homme. En ce temps où il avait été du monde, cette fureur de tout discuter, de tout contrôler et vérifier qui sévit aujourd'hui, lui avait infecté l'âme. Il avait péché plus gravement par orgueil que par luxure, appliquant sa raison — qu'il avait du reste assez faible au dire de certains — à des choses que la raison ne doit pas effleurer. Heureusement, il n'était pas de ceux qui s'accommodent des doutes et des recherches incessantes où s'épuisent les vrais libertins.

Hors les sentiers dessinés par les pas prudents de nos ancêtres, il avait vu que, dans le domaine moral, nulle voie n'est tracée qui soit commode et sûre, nul poteau ne se distingue à quoi se puisse accrocher le devoir.

De cette contrée glacée des négations où les âmes délicates ne peuvent vivre longtemps, il était promptement revenu.

« C'était bien plus le mauvais penchant de son esprit et cette maladie du scrupule qui l'avaient un instant détourné de l'Église, disait le curé, que la mauvaise qualité de son cœur. »

Aussi avait-il été ramené à Dieu très promptement avec une foi d'autant plus ardente qu'il avait vu le danger qu'il y a à discuter, fût-ce les détails infimes d'une religion qui doit être acceptée en bloc comme toute perfection.

Les tristesses de sa vie avaient grandement contribué à lui démontrer la nécessité d'un monde futur. Sa femme, qu'il aimait, l'avait trahi; ses amis et ses enfants avaient dissipé son patrimoine, et le dégoût qu'il avait des hommes avait été pour beaucoup dans le goût qu'il avait pris de Dieu.

Sur le déclin de sa vie, le souvenir de ses erreurs l'avait rempli de chagrin, et sa crainte d'y retomber avait été si constante et si vive qu'il avait passé ses dernières années à méditer les ouvrages des Pères de l'Église et des docteurs récents, afin d'y puiser les arguments vainqueurs par lesquels on répond aux sophismes des impies. Aussi Dieu lui avait-il donné la grâce qu'il souhaitait le plus : cet abstracteur de quintessence était mort avec la foi du charbonnier.

Telles furent, à peu près, les réflexions judicieuses que le curé doyen de Saint-Eusèbe, psychologue et casuiste à ses heures, communiqua à ses amis le soir du jour où la dépouille mortelle d'Antonin Patenôtre fut portée en terre.

Cependant, l'âme de celui-ci franchissait les espaces infinis, s'élançant vers le séjour céleste.

Hosted by Google

C'est d'abord une course dans l'éther, dont la sensation lui rappelle certains rêves d'enfant où il lui semblait qu'il tombait dans le ciel en une chute vertigineuse et délicieuse à la fois. Durant ce trajet, il ne se rappelle rien, il ne se rend compte de rien. C'est la demi-inconscience de son agonie qui se prolonge, rêve délicieux, prélude à l'éternité. Il arrive ainsi à l'entrée du Paradis, dans le vestibule du pays bienheureux. C'est une vaste salle de proportions indéterminables, d'une architecture étrange et chimérique, telle que les hommes ne la peuvent soupçonner. Antonin Patenôtre juge que rien ne peut être plus splendide, et il admire de toutes ses forces. Cependant, il s'étonne que ce palais de perfection ait un tel air de délabrement. Il ne peut s'empêcher de lui trouver une ressemblance singulière avec quelque noble demeure abandonnée; la poussière d'étoiles qui couvre toutes choses lui paraît tenir un peu l'éclat des matériaux divins.

Au fond de la salle, un trône immense et solitaire attire ses regards. Il y voit saint Pierre.

Traditionnel et vénérable, le prince des apôtres branle le chef d'un air à demi sommeillant.

Antonin Patenôtre s'approche du tribunal en tremblant de respect.

ANTONIN PATENÔTRE, *se signant.*

Grand saint, je suis un humble chrétien. J'ai péché, car l'homme est faillible, mais la sincérité de mon repentir fait que je me remets avec confiance dans la miséricorde divine.

SAINT PIERRE, *d'une petite voix cassée qu'on entend à peine.*

Oui, oui, je sais. Votre prière est montée jusqu'à nous. Car j'écoute encore quelquefois du côté de la terre.

Vous avez su vivre et mourir comme si rien ne s'était passé. Vous n'avez pas oublié les anciennes chansons et les vieilles paroles. Vous êtes resté fidèle à un idéal qui paraît de plus en plus lointain aux hommes d'aujourd'hui. Cela vous sera compté.

ANTONIN PATENÔTRE, *modestement.*

Les temps sont durs aux personnes honnêtes, et la vertu est difficile en ce siècle de tentations. J'ai fait de mon

Hosted by Google

mieux, grand saint, et c'est pourquoi j'espère en la bonté de Dieu.

SAINT PIERRE.

Demeurez en repos, brave homme. Vous êtes de ceux qui ont au Paradis leur place marquée. Comme Dieu se repose en ce moment, je vais vous conduire au séjour des bienheureux.

ANTONIN PATENÔTRE, *au comble de la joie.*

Je vais donc voir Notre-Seigneur Jésus?

SAINT PIERRE, *maussade.*

Sans doute.

ANTONIN PATENÔTRE.

Seigneur! Seigneur! Il me semble que je ne pourrai supporter sa vue... Notre-Seigneur Jésus!...

SAINT PIERRE, *brusquement.*

Lequel voulez-vous voir d'abord?

ANTONIN PATENÔTRE.

Comment lequel? Notre-Seigneur Jésus, le Fils qui est assis à la droite du Père!

SAINT PIERRE, *après avoir regardé Patenôtre avec étonnement.*

C'est vrai. Vous êtes un homme d'autrefois; vous ne savez pas ce qui est arrivé... Peut-être ferais-je bien de vous prévenir. Voyez-vous, tout s'est décrépit ici, comme les choses de la terre. Pour avoir une vieillesse plus longue que celle des hommes, nous n'en sentons pas moins l'âge venir. Nous sommes de vieux immortels. Quand je suis arrivé ici, il y a bien longtemps, il y avait déjà deux Jésus, un juif et un antisémite. Vous comprenez qu'ils ne pouvaient pas se souffrir... Aujourd'hui, j'ai dû renoncer à les compter...

ANTONIN PATENÔTRE.

Que signifie, grand saint?... Mon esprit renonce à comprendre...

Hosted by Google

SAINT PIERRE, *avec impatience.*

Croyez-vous qu'on puisse connaître l'éternité en un jour? Moi, le plus vieil habitant de cette portion de l'empire des morts, je ne la connais pas encore. Au reste, cela n'a pas d'importance. Regardez autour de vous, causez avec les passants, cela vous fera quinze jours agréables. N'avez-vous pas appris, dans votre existence terrestre, que la seule sagesse est d'accepter d'un œil serein les étrangetés et les douleurs du monde?

ANTONIN PATENÔTRE.

Certes, mais notre espoir était que, dans l'autre vie, qui est la vraie vie, tout serait d'ordre et de clarté.

SAINT PIERRE.

Les hommes sont donc incorrigibles? Ils veulent donner aux réalités suprêmes la figure de leurs imaginations et si le destin dément les petites vérités qu'ils se sont données, ils l'accusent de les avoir trompés.

(Le prince des apôtres a prononcé cet apophtegme du ton définitif et désabusé d'un philosophe qui attend des générations à venir la sanction de sa doctrine.)

Antonin Patenôtre, craignant de l'avoir offensé, baisse la tête et ne répond pas. Le spectacle nouveau qui s'offre à ses regards absorbe du reste son attention. Cheminant silencieusement à côté de saint Pierre, qui marche à petits pas, courbé sur son bâton pastoral, le nouvel élu, quittant le vestibule de l'arrière-monde, pénètre dans l'Eden. Il voit se développer autour de lui les perspectives infinies d'un merveilleux jardin. De plusieurs côtés s'étendent des horizons immenses, de larges avenues conduisent le regard jusqu'à des étangs silencieux bordés de forêts. En d'autres points, on voit des coteaux boisés succéder à de paisibles vallées où brille le cordon argenté des rivières; plus loin, ce sont des bosquets d'arbustes fleuris, des prairies d'herbe douce, des charmilles délicieusement odorantes. Mais tout cela semble diaphane, immatériel, une lumière vague et brumeuse flotte sur les choses, les couleurs sont adoucies et comme fanées; les frondaisons harmonieusement distribuées sont immobiles et sans vie, pareilles à un décor d'opéra. On entend au loin d'exquises musiques, mais si menues, si lointaines, si chevro-

Hosted by Google

tantes qu'elles font penser à des chansons d'autrefois qu'une grand'-mère chanterait d'une voix cassée qui fut jolie, en s'accompagnant sur une épinette. Les fleurs qui s'entassent aux parterres sont étranges et somptueuses, telles qu'on n'en vit jamais en aucun lieu de la terre, mais elles semblent desséchées et figées sur leur tige. On dirait que leurs couleurs ont pâli; elles font songer à ces floraisons étranges que des artistes d'Orient tracèrent d'une aiguille ingénieuse sur des soies multicolores, pour la décoration des temples. De même, les oiseaux qui peuplent les branches; leur plumage bigarré est fait de nuances imprécises et passées, comme s'ils avaient volé trop longtemps dans le soleil.

D'abord Antonin Patenôtre admire avec ferveur :

« Quelle haute leçon pour nos subtilités! songe-t-il. Ce sont les imaginations des humbles, les légendes des ancêtres naïfs qui se trouvent le plus près de la vérité, et non nos confuses espérances métaphysiques. »

Cette pensée qu'il juge admirable le remplit d'aise. Mais peu à peu, l'aspect irréel, l'air vieilli du paysage lui causent une impression de malaise dont il n'ose se rendre compte. Il se sent vraiment chez les morts, et il lui semble qu'au fond de son cœur et confusément, il commence à regretter le mal de la vie.

« On ne peut rien quitter sans regret, songe-t-il, même les lieux où l'on a souffert. »

Et il continue à cheminer aux côtés de saint Pierre, toujours silencieux.

Après avoir traversé quelques allées, ils arrivent dans une partie plus fréquentée du parc divin. Dans les prairies et les sentiers, cheminant par groupes, Antonin Patenôtre aperçoit des âmes. Elles ont à ses yeux l'aspect des corps qu'elles occupaient pendant la vie. Elles portent les costumes de leur temps et de leur état. Il y a des esclaves de Rome, vêtus de la tunique de laine; des magistrats ont la toge blanche bordée de pourpre; des nobles des derniers siècles, vêtus d'étoffes somptueuses et brillantes, portent avec grâce l'épée et la dague. Mais le plus grand nombre sont des pauvres couverts des guenilles dans lesquelles ils moururent et telles qu'on ne peut distinguer à quelle époque ils appartinrent.

« Assurément, se dit Antonin Patenôtre, ils ne souffrent plus de la faim et du froid. Ils ont oublié les douleurs de la vie. »

Mais pourquoi gardent-ils leur attitude d'humilité? Le Seigneur a dit pourtant : « Ceux qui sont les derniers seront les premiers. »

Hosted by Google

Peut-être cette humilité est-elle feinte? Ne serait-ce pas la plus délicate des vengeances?

Le pauvre homme voudrait demander à saint Pierre l'explication de cette singularité, mais la crainte de le mécontenter encore l'arrête. Il se souvient, d'autre part, des douleurs que lui valurent sur la terre ses vaines curiosités.

Aussi bien, voici qu'un bruit singulier attire tout à coup son attention : le fracas d'une kermesse, le son joyeux des verres entre-choqués, des refrains et des rires ; le vacarme si profane s'échappe d'une vaste tonnelle. Entre les arcades qui en forment l'entrée, Antonin Patenôtre aperçoit de longues tables dressées où des milliers de convives festoient joyeusement.

SAINT PIERRE.

Ce sont les Flamands qui mangent la *rijspaep* avec la cuiller d'or.

ANTONIN PATENÔTRE.

Excusez mon étonnement, grand saint, mais comment se fait-il que les Bienheureux soient encore soumis aux nécessités du corps?

SAINT PIERRE.

Pour ceux-ci, c'est un plaisir. Le bonheur qu'ils ambitionnaient leur fut accordé. N'est-ce pas un trait de la sagesse divine que la joie méritée soit distribuée selon l'imagination que chacun s'en fait. Ce sont les philosophes qui veulent imposer à leurs semblables des jouissances dont ceux-ci n'ont que faire. Ces bonnes gens-ci, croyez-moi, sont les plus heureux de tous ; ils arrivent en Paradis sachant bien ce qu'ils désirent : ils y trouvent toute satisfaction. De même les Turcs. Ceux-là passent leur éternité, vautrés sur des coussins, à regarder des danseuses faire tourner rythmiquement leur nombril au milieu de leur ventre blanc.

ANTONIN PATENÔTRE, *stupéfait.*

Des Turcs, au Paradis!

SAINT PIERRE.

Sans doute. Leur paradis était autrefois distinct du

Hosted by Google

nôtre ; mais tous les séjours supraterrestres sont aujourd'hui réunis.

ANTONIN PATENÔTRE, *chez qui la stupéfaction emporte le respect.*

Quoi ! Notre-Seigneur tolère?...

SAINT PIERRE, *sévèrement.*

Allez-vous discuter ses volontés?

ANTONIN PATENÔTRE, *humblement.*

Pardonnez, grand saint, à un chrétien qui croyait connaître les vérités révélées.

SAINT PIERRE, *bougon.*

Ne vous ai-je pas dit que vous auriez souvent sujet de vous étonner en cet arrière-monde?

Antonin Patenôtre se repent dans son cœur, et prononce mentalement l'acte de contrition.

Cependant, autour d'eux, le paysage change. Ils arrivent dans un lieu où la végétation paraît plus fanée, plus pâle encore que celle que Patenôtre a remarquée jusque-là.

Le chemin est redevenu désert, mais dans les taillis on entend des frôlements de branches, des bruits de pas. Tout à coup, le nouvel élu sursaute : il vient d'apercevoir un être étrange, ni homme ni bête, le visage barbu, cornu comme les démons qui s'agitaient autour de son petit lit dans les cauchemars de son enfance. Ce démon a l'air bonhomme : il sourit dans sa barbe grise avec une indulgence sardonique. Et puis, il est si vieux, si vieux, si ratatiné et si cassé, qu'en vérité il n'a plus l'air bien redoutable. D'autres êtres semblables sortent du taillis, et regardant saint Pierre et Patenôtre, ils se mettent à rire entre eux, en les montrant du doigt.

« Eh ! saint Pierre, dit le premier, tu vieillis à ton tour. Bientôt nous te verrons aussi décrépit que nous-mêmes. »

Mais saint Pierre fait semblant de ne pas les entendre, ou ne les entend pas.

Patenôtre les regarde curieusement et reconnaît alors des faunes pareils à ceux dont les artistes anciens nous léguèrent la figure.

Derrière eux, trottine une jolie petite vieille grisonnante et parée de fleurs fanées. N'est-ce pas une nymphe un peu décrépite?

Et peu à peu, le parc divin se peuple de tous les dieux charmants

Hosted by Google

qui, dans les mythologies lointaines, rappelaient à l'homme la sainteté de l'instinct.

Mais tous sont vieux, ridés et recroquevillés sur eux-mêmes : ce sont des ombres de dieux. Les nymphes branlent le chef comme de très vieilles femmes, les centaures traînent avec peine leurs vieilles pattes aux sabots élargis, et voici, sur un banc de gazon, Silène, qui s'enivre avec de l'eau claire.

SAINT PIERRE.

C'est ici, voyez-vous, la plus vieille partie du Paradis, les anciens Champs-Élysées. Mais ils ont été désaffectés, et c'est là que les dieux qui ont fait leur temps viennent aujourd'hui prendre leurs invalides.

ANTONIN PATENÔTRE.

Les faux dieux, les dieux païens, ont-ils donc existé, grand saint?

SAINT PIERRE.

Sans doute, les livres sacrés auraient dû vous le faire savoir. Ne vous ont-ils pas montré que Dieu le Père, du temps qu'il s'appela Jéhovah, a passé de longs siècles à les combattre? C'était alors un dieu guerrier et dur. Sa colère était terrible : le feu du ciel détruisait les villes, brûlait les moissons, répandait la désolation parmi les hommes. Mais, avec le temps, il est devenu indulgent, facile à vivre et même un peu mou, au point qu'il en vint à chercher l'alliance même des vaincus. Peut-être se dit-il qu'un jour viendra où il sera vaincu à son tour.

ANTONIN PATENÔTRE.

Que dites-vous, grand saint? De mon vivant, une telle parole m'aurait paru un blasphème.

SAINT PIERRE.

Ce qui fut un blasphème peut devenir une prière. On voit de plus étranges choses dans cet arrière-monde.

ANTONIN PATENÔTRE, *absorbé.*

Seigneur, Seigneur, il me semble que je rêve...

Hosted by Google

SAINT PIERRE.

Cependant, — on vous l'enseigna — c'est la vie terrestre qui est le songe, et l'arrière-monde la transcendante réalité.

(A ce moment, une très ancienne personne s'avance doucement vers Patenôtre. Elle est laborieusement fardée et parée. Les cheveux teints d'une nuance étrange sont semés d'une poudre d'or, elle porte un costume compliqué et le plus riche du monde, dont les plis dissimulent mal son extraordinaire embonpoint. De son visage c'est à peine si l'on peut discerner les traits qu'il affectait autrefois. Les paupières lourdes sont striées de mille petites rides. La seule beauté qui lui reste, ce sont des épaules demeurées somptueuses, qu'elle orne d'un triple collier de pierres admirables.)

SAINT PIERRE.

Tenez, voici Vénus, une déesse qui fut autrefois parmi les plus adorées et les plus puissantes. Aujourd'hui, elle se ressent terriblement de son âge.

Ce fut ma plus dangereuse ennemie, au temps où j'évangélisais.

VÉNUS.

Qui vous presse aujourd'hui, ombres heureuses? On va sans hâte, d'ordinaire, aux chemins des Champs-Élysées.

SAINT PIERRE.

Je cherche Notre-Seigneur Jésus.

VÉNUS.

Le Galiléen? Je ne l'ai vu d'aujourd'hui, et pourtant, il vient souvent parmi nous, car il n'a plus à présent la funeste colère qui l'animait jadis contre nos autels.

Hélas! elle ne serait plus de saison. Qui donc, parmi les hommes, pense encore à nous? Le dernier de mes sanctuaires a été détruit depuis longtemps, et les mains froides des pédants touchent seules maintenant mes statues. J'étais belle, pourtant, et maternelle aux hommes. De mes paupières arrondies, coulait la volupté souveraine. Mon ventre recélait l'espoir des générations; mes

Hosted by Google

seins gonflés et veinés de bleu comme ceux des nourrices étaient le symbole de l'éternelle fécondité. On m'adorait à Cythère et dans les îles bien heureuses, sous le nom d'Aphrodite. En d'autres lieux, je me nommais Astarté. J'étais la nourricière, la toujours belle, la bonne déesse, la joie des hommes et des dieux et pourtant, le souvenir de mes colères remplissait de terreur le cœur des vierges et des mères. Aujourd'hui, les serpents seuls habitent mes temples en ruine, et ceux qui les visitent en comptent les pierres méthodiquement, ce sont des barbares savants au cœur sec que mon nom ne fait plus trembler ni d'adoration ni d'effroi. D'autres sourient en pensant que des histrionnes m'incarnèrent sur les tréteaux des théâtres. Je ne suis plus qu'une ombre, un souvenir, et, certains jours, il me semble que je suis la plus vieille des déesses.

SAINT PIERRE.

C'est bon, c'est bon, voilà de vieilles histoires, vous les raconterez une autre fois.

(Il entraîne Antonin Patenôtre. A mesure qu'ils avancent dans les Champs-Élysées, le nombre augmente des dieux retraités et vieillis. D'abord stupéfait et un peu effrayé, Antonin Patenôtre commence à s'en amuser beaucoup; il les regarde curieusement, et se rit de leur décrépitude. Vulcain, claudicant et voûté, traîne avec peine un marteau de forge énorme et le plus pesant du monde. Minerve dissimule ses yeux bovins, devenus chassieux, derrière des lunettes à monture d'écaille. Junon porte bonnet, et Zeus Olympicos, tout vacillant, s'appuie sur le vieil enfant ganymède dont le visage est fripé et ridé comme celui d'une courtisane attardée dans le métier. Puis d'autres ombres encore passent plus bizarres encore, et si décrépites sous leurs oripeaux gemmés qu'on a peine à discerner leur visage. Ce sont les plus anciens des dieux, ceux qui naquirent dans les mystérieuses terres d'Orient où le souvenir des peuples disparus s'entasse en villes superposées. Voici ceux d'Égypte, très grands, avec des têtes d'animaux et des membres raidis. Saint Pierre prononce leurs noms d'un air distrait, comme le concierge maussade qui, pour la millième fois, montre un palais historique : Ammon l'Éternel, Neith, qui fut au commencement et flotta sur les eaux, alors que la terre ne s'en dégageait pas encore, Phtah qui fit le

Hosted by Google

monde, Toth qui l'anima d'intelligence. Voici enfin la grande Isis. Sa peau brune s'est parcheminée et ses yeux agrandis par les larmes éternelles semblent occuper toute sa figure : elle est si vieille, si vieille, si courbée, si réduite par l'âge qu'elle semble disparaître tout entière sous l'immense coiffure bariolée et cornue qui décore sa tête.

Puis ce sont d'autres dieux encore : ceux de l'Inde, avec des infinités de membres pareils à des tentacules, ceux d'Assyrie et de Chaldée, ceux de Perse et de Phénicie, Baal, Moloch, féroce et stupide, Melkart, vêtu en marin, et Tânit, dont le voile déchiré ne cache plus le visage hermétique. Toutes ces ombres passent silencieuses, craintives et mélancoliques, et leur succession ininterrompue donne à l'âme simpliste d'Antonin Patenôtre l'impression d'un étrange cauchemar. Il se demande s'il est bien mort, si l'aventure de son trépas, le va-et-vient silencieux de ses parents autour du lit mortuaire, les larmes de sa vieille servante, les gestes sacrés du prêtre, la confession marmottée avec peine dans l'agonie commençante, l'arrivée au Paradis, la conversation avec cet étrange saint Pierre, enfin, cette procession de toutes les idoles passées, tout cela n'est pas un cauchemar inspiré par Satan?

Brusquement, le tirant par le bras, saint Pierre l'arrache à ses pénibles pensées : « Voilà Notre-Seigneur, dit-il, voilà le Maître. »

Portant ses regards du côté que lui indique saint Pierre, Antonin Patenôtre voit s'avancer deux ombres vêtues de la robe judaïque : l'une est très vieille, avec un nez qui rejoint le menton, une barbe blanche et clairsemée; ses gestes sont lents et sinueux, et son dos se courbe en de perpétuelles salutations; l'autre est celle d'un homme à la barbe blonde, aux yeux clairs, l'air d'un jeune sémite ardent et cérébral; mais le visage est douloureux, creusé de rides; les épaules se voûtent et toute la personne porte l'empreinte d'une extrême lassitude et d'une tristesse infinie.)

SAINT PIERRE, *montrant le jeune homme.*

C'est Lui! Il cause avec Philon, un vieux rabbin d'Alexandrie qui prétend avoir inventé le christianisme.

(Antonin Patenôtre, hébété de respect, demeure immobile.)

Approchez-vous sans crainte. Écoutez leurs discours. Cela vous renseignera sur bien des choses.

(A Jésus.)

Seigneur, que la paix soit avec vous! Je vous ai amené

Hosted by Google

aujourd'hui un bon chrétien, un homme d'autrefois, un de ceux qui vous aiment comme vous voulez être aimé.

JÉSUS.

Qu'il soit le bienvenu, Pierre!

(Patenôtre s'incline profondément et balbutie des paroles inintelligibles.)

PHILON.

Ah! le pauvre homme! Ce qu'il aura de déceptions!

JÉSUS.

Non, s'il sait aimer.

PHILON.

L'amour, la doctrine d'amour! C'est là votre dernier refuge. C'est ce que j'enseignais en mon école d'Alexandrie. Moi aussi, j'ai dit: « Aimez-vous les uns les autres. »

JÉSUS.

Sans doute, mon cher Philon; je ne nie point que tu n'aies dit des choses admirables, mais tu les as dites dans le langage des scribes. Peut-être mes paroles étaient-elles bien plus anciennes encore. M. Renan m'a assuré que nous trouverions sans doute en quelque coin du céleste séjour de vieux prophètes d'Israël qui les avaient dites aussi. Je le veux croire.

Mais j'ai su les faire entendre de ceux pour qui personne n'avait encore parlé.

Qu'importe que des vérités éternelles soient produites en formules admirables, si elles ne sortent point du cabinet des philosophes. Ah! que je préfère à votre approbation hautaine les cris d'amour des humbles gens que je haranguais sur la montagne, dans mon beau palais de Galilée, ou le salut de ce pauvre homme-ci (*montrant Antonin Patenôtre*).

PHILON.

N'est-ce pas ce même peuple qui criait : A mort! quand vous montiez le chemin sanglant du Golgotha?

JÉSUS.

Savaient-ils ce qu'ils faisaient? C'était une heure

Hosted by Google

trouble; l'Esprit mauvais possédait leur cœur et les pharisiens les avaient excités contre moi.

PHILON.

Non pas, Jésus. Ils obéissaient à leur instinct de haine contre tout ce qui est noble, contre tout ce qui commande. Le divin Platon l'avait dit : il ne faut pas que de pures idées pénètrent des âmes indignes. En offrant à ces hommes-là tes maximes d'amour, tu les as souillées de l'haleine empestée des portefaix; elles se sont chargées des impuretés qu'emporte avec soi tout ce qui traverse la foule. C'est par l'élite que l'on doit faire régner la justice. Notre peuple était une élite.

JÉSUS.

Mes disciples réussirent là où échouèrent les philosophes.

PHILON.

Ont-ils vraiment réussi? Ceux qui aujourd'hui prononcent ton nom ne commettent-ils pas autant d'injustices, autant d'adultères que les publicains de Galilée, que les Pharisiens qui te firent mourir? On t'élève des temples avec l'argent des prévarications, et c'est ta légende même qui sert à maintenir dans la terreur et l'obéissance ceux que tu voulais libérer. Tu as aboli le nom d'esclave, il est vrai, mais tu n'as pas aboli l'esclavage; les immenses prisons où, devant d'étranges machines de fer, des hommes, des femmes, des enfants passent leurs jours afin que d'autres hommes vivent dans l'opulence et la volupté valent-elles mieux que les ergastules de notre temps? Ceux qui travaillent aux champs souffrent-ils moins de la faim que les laboureurs de jadis? Qu'y a-t-il de changé, si ce n'est les noms?

(Durant ce discours, un petit vieillard, vêtu du manteau des philosophes, s'est approché. En entendant les paroles de Philon, il éclate de rire.)

SAINT PIERRE, *bas à Antonin Patenôtre.*

C'est Lucien de Samosate, un méchant railleur qui fait profession de haïr tous les dieux.

Hosted by Google

LUCIEN.

Bien dit, mon vieux Philon, tu deviens sage. Encore que tu ne sois qu'un barbare, et pis qu'un barbare, un Juif, tu viens de parler comme un véritable Hellène. Notre ami le Galiléen, qui fait le bon apôtre, est au fond plein d'orgueil, et il est bon de lui apprendre la vertu d'humilité qu'il enseigna.

JÉSUS.

Peux-tu, méchant railleur, suspecter mon amour des hommes?

LUCIEN.

Non pas. Tes intentions furent excellentes, mais tu n'en as pas moins supprimé quelques-unes des rares jolies choses qui faisaient supporter la farce de la vie.

Parce que je me permettais quelques plaisanteries sur ces vieux Olympiens qui, au fond, étaient de joyeux bons-hommes de dieux, tes disciples m'ont pris pour un allié, et ma foi, cela me ferait regretter mes bons mots, si regretter quelque chose n'était pas la dernière des sottises. Je ne protestai pas assez nettement du reste, mais ils m'amusaient les bons fanatiques. Dans ce temps-là, ils étaient infiniment plus drôles qu'à présent. Rien n'est plaisant comme les mines péremptoires des gens qui se figurent avoir enfermé dans leur cerveau la vérité. Ceux-là marchaient toujours tête baissée, faisaient les yeux blancs, dessinaient de petits poissons sur le sable et parlaient par énigmes. Un jour, à Athènes, du temps où j'enseignais la sophistique, il en vint un qui voulut me faire adorer son dieu. Je ne protestai point : les dieux nouveaux ont souvent sur les anciens quelque supériorité, mais le trait le plus admirable de ce dieu-là, aux yeux de mon prophète, était d'être incompréhensible et plein de ténébreuses contradictions. Il était souverainement bon et souverainement juste, mais ne se donnait pas la peine de révéler à tous sa justice et sa bonté. Il façonnait les hommes à le méconnaître, et les punissait de cette méconnaissance dont il était l'auteur.

Hosted by Google

ANTONIN PATENÔTRE, *bas à saint Pierre.*

Comment cet impie est-il dans le royaume de Dieu?

SAINT PIERRE, *sentencieux.*

La miséricorde du Seigneur est infinie.

PHILON.

Eh! Lucien! qu'as-tu à faire en ces lieux, toi qui manques absolument de sens religieux? Que ne vas-tu te distraire avec les Turcs, au lieu de te promener dans le jardin des dieux?

LUCIEN.

Parbleu! c'est que les Turcs m'ennuient, tandis que les dieux me divertissent. J'ai passé assez agréablement ma vie à regarder par la fenêtre de ma maison, et à rire des folies que je voyais. Or, rien ne me paraît plus plaisant que les efforts que vous faites tous ici — dieux désaffectés, et vous, philosophes, précieux serviteurs chargés d'écarter de toutes les maisons divines l'éternelle curiosité, — pour donner aux hommes des raisons de vivre et des raisons de mourir. Le bonhomme Zeus s'y était fort bien employé jadis, de même qu'Apollon qui fut splendide, Dionysos qui fut amoureux, ironique et cruel, et le vieillard Pan qui, du temps où j'étais sur la terre, annonçait sa mort aux bergers d'Arcadie, en gémissant au fond des forêts. Mais ceux-là avaient été sans doute usés par les prières ou enfumés par les sacrifices. Ils ne réussissaient plus à faire oublier aux pauvres gens la peste, la guerre et le collecteur d'impôts. Celui-ci (*montrant Jésus*) nous vint de Judée. Il était tout neuf, jeune et joli. On crut aux espérances qu'il apportait; il fournit aux potiers, aux pêcheurs, aux esclaves l'illusion d'une supériorité, l'espoir de dominer à leur tour; à nos philosophes il donna des sujets de disserter d'autant plus commodes que que le dieu qu'il adorait était plus absurde et plus incompréhensible. Il promit la justice, le bonheur et la vertu; les autres dieux étaient devenus trop vieux, et peut-être trop sages pour faire des promesses : on voulut le croire,

Hosted by Google

parce qu'on avait besoin d'espérer. Les femmes sont peut-être pour quelque chose là-dedans...

Et cependant, comme sous le règne de Jupiter tonnant, les riches, peu après son arrivée, gouvernèrent le monde, et leurs richesses aussi bien que leurs loisirs furent faits d'injustice et de dureté. On capta les héritages, on convoita la femme du voisin, on dépouilla les orphelins et les faibles alors comme autrefois...

JÉSUS.

J'ai dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Et puis, en vérité, tant d'imposteurs ont pris ma place et corrompu mon nom...

LUCIEN.

C'est ce que me disait, ces jours derniers, l'éon Christos.

JÉSUS.

Ce charlatan!

LUCIEN.

Il fut moins dangereux que toi. Tu avais, je te l'accorde, les intentions les meilleures, et cependant, qu'as-tu fait, si ce n'est détruire les belles vertus vaillantes et joyeuses pour les remplacer par des vertus d'esclaves?

Rhéteur subtil, tu as fait de la lâcheté l'humilité, de l'impuissance à jouir, à se venger, à réagir contre la vie, le renoncement; de la paresse d'esprit, la sainteté. Et comme ta morale n'était praticable que pour des fous ou des malades, tu as introduit l'hypocrisie dans un monde qui avait bien assez de vices pour se passer de celui-là.

Nos plaisirs étaient innocents; sans honte et sans pudeur nous nous laissions aller à la bonne loi naturelle; tu as inventé le péché et la mauvaise conscience. Dans ta fureur fanatique, tu as interdit les joies saisissables en prêchant le bonheur illusoire d'une indéterminable vertu.

PHILON, *dogmatique.*

La vertu est le souverain bien et la souveraine réalité. Platon l'a dit.

Hosted by Google

LUCIEN.

Que le diable emporte Platon! Lui aussi travailla à nous gâter la vie en nous montrant ces ingénieux songes.

JÉSUS.

On m'a fait dire bien des choses. Je voulais simplement que les pauvres fussent consolés; je voulais verser un dictame à ceux qui souffrent. Ce sont les docteurs et les scribes qui ont terni ma mémoire. J'étais un dieu pour les pauvres gens, dans la crêche d'une étable entre le bœuf et l'âne. Il m'avait plu que des bergers fussent les premiers à m'adorer, car je voulais vivre tout près du cœur des races. Mais hélas! c'est le sort des dieux de changer de visage.

LUCIEN.

Ils perdent souvent au change.

JÉSUS.

Mille divinités étrangères vinrent, sous mon nom, décevoir mes disciples.

LUCIEN.

Et elles te poursuivent encore aujourd'hui. Tiens! Je les vois qui viennent, sans doute pour te chercher querelle. Nous allons rire. Rien ne me réjouit plus que de vous voir vous disputer entre vous, vous qui voulez faire du bonheur avec de la souffrance, et qui ne comprenez pas qu'il est des hommes pour qui le chagrin est une nécessité.

(On voit s'approcher un groupe de personnages disputant avec une fureur extrême et s'interrogeant sans cesse les uns les autres en un bruyant chamaillis. Aussitôt qu'ils aperçoivent Jésus, ils cessent leurs querelles, et s'approchent en clignant des yeux. Le premier qui arrive à portée de la voix est vêtu d'un magnifique costume alourdi de pierreries, de broderies d'or et de soie. Son visage est hiératique et sévère. Deux yeux énormes semblent envahir toute la figure; il porte la barbe soigneusement taillée à la mode alexandrine.)

SAINT PIERRE, *bas à Antonin Patenôtre.*

Vous allez entendre un terrible bavard. Il se fait appeler Christ ou Jésus, mais son nom véritable est Noûs.

Hosted by Google

NOÛS.

Eh! eh! qui vois-je?

N'est-ce pas mon ancienne incarnation, le petit rabbin de Galilée qui dispute avec le vieux Philon? En vérité, tout va bien mal à présent en ce ciel transitoire. On voit sans cesse les âmes des hommes errer dans le jardin des dieux. Qu'y a-t-il, je t'en prie, Jésus, mon ami?

JÉSUS, *avec un air de lassitude infinie.*

Laisse-moi, charlatan d'Égypte, toi qui as mis à ma bonne parole un déguisement ridicule.

NOÛS.

Eh quoi! tu te révoltes? Tu me méconnais encore, ingrat coquin? Que serais-tu sans moi, le fils aîné du Dieu suprême que les plus sages d'entre les mortels nomment des sept lettres sacrées : Abraxas.

LUCIEN.

Abraxas! Voilà certes un dieu singulier dont je n'ai pas encore ouï parler.

NOÛS, *avec solennité et sur un ton de mélopée.*

Au commencement, l'Ineffable père était seul. Mais de ses sept perfections, en des amours infinies, naquirent les démiurges faiseurs de mondes, et Zeus et Iareh, Ormutz et Moloch. Et Iareh était le plus puissant et le plus méchant d'entre eux, rusé et double comme Israël son peuple. La guerre fut entre lui et les autres démiurges, et le trouble et la douleur étaient dans l'univers. Les hommes souffraient de mille maux quand le Père me délégua, moi, Prince des éons, afin de rétablir la paix dans le Plérome et dans le monde. Je vins sur terre et aux rives du Jourdain le Baptiste m'incarna dans l'Homme-Jésus, car c'est sous ton nom, ingrat, que je révélai la loi de vie et la succession des êtres qui reproduit la généalogie des éons. Je suis le Christ véritable, le roi du Plérome et tous les dieux qui sont ici ne sont que de grossières émanations de mon Père divin.

Hosted by Google

LUCIEN.

Ton père, ton vrai père, ô Prince des éons, n'est-ce pas ce vieux fou de Basilide dont j'ai connu les disciples à Antioche. C'étaient de fameux charlatans.

NOÛS.

Tais-toi, païen ! Comment se fait-il, saint Pierre, qu'on laisse pénétrer parmi nous de pareils drôles ?

SAINT PIERRE, *avec humeur.*

Il y a beau jour que personne ici n'obéit plus aux règlements.

LUCIEN, *à Noûs.*

Comme on voit que tu as pris des leçons chez les rhéteurs ! Tu brilles dans l'invective d'un éclat incomparable. Mais il me semble que je vois là-bas l'éon Christos lui-même qui s'approche à son tour ; peut-être saura-t-il te mettre à la raison.

(Survient un personnage étrange, au visage régulier, éclairé de grands yeux glauques et vêtu d'une tunique byzantine surchargée de broderies.)

NOÛS.

Que m'importe cet imposteur infâme, qui, vêtu d'un de mes aspects passagers, tenta de se faire prendre pour ma divinité sept fois tutélaire !

L'ÉON CHRISTOS, *d'une voix grave et chantante, comme s'il entonnait un hymne religieux.*

Salut, ô mon Père ! Toi qui veux m'ignorer et toi, Jésus, mon fils, que j'envoyais jadis sur terre pour sauver les hommes.

LUCIEN, *à part.*

Nous allons entendre de belles choses. (*Il s'incline avec un respect simulé devant l'éon Christos.*) O perfection suprême, daigne compatir encore une fois à notre ignorance et nous dicter l'histoire et la loi !

L'ÉON CHRISTOS, *sur un ton de mélopée.*

Au commencement était Bythos, Proarchè, Propator

Hosted by Google

l'Insondable, et sa compagne, Sigè la Silencieuse, de toute éternité. C'est d'eux que tu naquis, ô mon Père oublieux, Noûs, Monogénès, de même que ta sœur Aléthia, dont furent les fils Logos et Zoè, Anthropos, Ecclesia, Sophia, suprême sagesse. Ainsi s'établit le Plérome divin, et dans notre conscience parfaite, nous, les éons, nous trouvions le suprême bonheur. Et cependant, dans la chute infinie des siècles, nous oubliâmes celui que nous ne pouvions voir, Bythos l'Insondable. Seule, Sophia se souvint : mystérieux amour pénétra son être, et, de toute la force de son désir, elle s'éleva vers Bythos. Et ce désir mit le trouble dans le Plérome. La terreur et l'agitation furent dans le monde divin. Alors, ô mon Père, tu m'engendras, ainsi que mon frère Pneuma, afin que nous fissions régner à nouveau l'harmonie. Mais Sophia, dans l'ardeur de sa passion sans but, avait créé seule l'hermaphrodite Hakamoth, qui n'était pas un éon, mais qui pourtant participait de la nature divine. Et de lui naquit la matière périssable.

ANTONIN PATENÔTRE, *bas à saint Pierre.*

Que signifie cet étrange discours?

LUCIEN, *qui l'a entendu.*

Personne n'y a jamais rien compris, mon cher, mais il faut avouer que c'est très beau.

L'ÉON CHRISTOS.

Repoussée du Plérome, elle errait dans les espaces infinis...

NOÛS, *outré de colère.*

Te tairas-tu, insupportable bavard?

PHILON.

Il est donc impossible de converser en paix?

LUCIEN, *éclatant de rire.*

De la discussion jaillit la lumière, mon cher Philon.

NOÛS, *à l'éon Christos.*

Tu n'es qu'un païen déguisé.

Hosted by Google

L'ÉON CHRISTOS, *comme s'il n'avait pas entendu.*

Mais tu ignorais ces choses, Jésus de Nazareth. L'esprit souffle là où il lui plaît, les desseins du Plérome sont impénétrables.

JÉSUS.

Oui, j'ignorais ces choses, et j'ai voulu les ignorer. Je suis venu parmi les hommes pour les consoler dans les grandes douleurs qui les opprimaient par la faute des usuriers et des publicains. J'apportais une parole d'amour, et non de vaines doctrines.

L'ÉON CHRISTOS.

Qu'importe l'amour, si l'on n'a pas la gnose?

(Il s'éloigne majestueusement en haussant les épaules, suivi par Noûs qui continue à l'injurier.)

LUCIEN.

Qu'importe l'amour si l'on n'a pas la gnose? dit celui-ci. On rencontre au royaume des cieux d'autres fanatiques qui disent la grâce.

JÉSUS.

Jamais je n'ai songé, mon Dieu, à toutes ces subtilités. J'apportais une raison de vivre, une raison d'espérer à ceux qui n'avaient même plus d'espérance.

LUCIEN.

Et tu rendais la vie présente d'autant plus misérable; tu enlaidissais le monde, car tu donnais des raisons de vivre et de dominer à ceux qu'avait condamnés le destin. Je ne croyais pas beaucoup aux vertus du père Jésus et des Olympiens, mais du moins ces vieux dieux nous enseignaient-ils à vivre joyeusement; toi, tu apprenais à attendre la mort; tu apprenais même à mourir.

PHILON.

Est-ce qu'on peut apprendre aux hommes à mourir? Nous pouvons bien construire les doctrines les plus dangereuses, nous pouvons être les prêcheurs du néant; nos discours et nos vérités n'ont point d'importance. Le vieil

Hosted by Google

instinct des races a vite fait de les réfuter ou mieux de les transformer à son profit.

(A ce moment, on entend un grand bruit de ferraille et l'on voit arriver un jeune guerrier armé de pied en cape; sous le casque, il a la barbe blonde et les yeux clairs. Il semble un frère plus jeune et plus fort de Jésus de Nazareth.)

LUCIEN.

Voici un autre de tes concurrents, Jésus, et non des moins redoutables, car quelques hommes aujourd'hui le connaissent et l'adorent encore. Salut, seigneur Christ, vaillant chevalier et conducteur de peuples!

LE SEIGNEUR CHRIST.

Beaux cousins, mes confrères, je vous salue!

LUCIEN.

Vous arrivez à propos, seigneur, pour trancher un curieux différend. Voici Jésus de Nazareth qui vient de se quereller avec quelques collègues, les christs d'Égypte et de Syrie. Il prétend à présent que sa doctrine fut la seule consolatrice. Voici, d'autre part, le vieux Philon qui assure que le christianisme fut une religion de mort.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Tu oses dire cela, chien de Juif! Ah! si j'avais entendu une telle parole autrefois, tu n'aurais pas attendu longtemps ton châtiment! Mais mon bras s'est lassé de frapper et de punir; il me semble que depuis peu une fatigue nouvelle engourdit mon cœur, et je me demande quelquefois, moi qui de tous ceux d'ici étais jadis le plus fort et le plus joyeux, si nos ombres aussi ne vont pas s'évanouir à leur tour.

LUCIEN, *à part.*

Il faut que tout aille bien mal pour que celui-ci cesse de faire le matamore.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Quelques ombres très savantes, M. Renan et M. Strauss, qui s'y connaissent en dieux, m'ont assuré que nous mourrons aussi.

Hosted by Google

PHILON.

Ce sont les dieux barbares qui meurent, les dieux conquérants et guerriers. D'autres renaîtront.

LE SEIGNEUR CHRIST.

On m'a assuré que les marchands de ta race pouvaient s'en passer ou du moins les placer si loin qu'ils deviennent inaccessibles et ne gênent point leur lucre.

LUCIEN.

Vous voilà loin de votre ancien optimisme, Seigneur.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Hélas ! qu'y faire? La tristesse et l'ennui de cet empyrée trop vieux finissent par m'envahir à mon tour. Je croyais à mon éternelle jeunesse, moi, le dieu millénaire des humanités vaillantes; moi, le père et le protecteur de ceux qui font régner dans le monde l'ordre et la justice. Plusieurs fois, j'ai changé de nom et de visage, car les hommes se fatiguent des noms et des visages. Mais mon pouvoir et mon rôle paraissaient éternels. Les Grecs, qui m'avaient fait splendide, noble et jeune, m'appelaient Apollon Sauter, Ouranios, Hécatos, Ploutoxos. En ce temps-là, j'étais jeune et plein de force; il m'arrivait des aventures merveilleuses parmi les hommes et parmi les dieux. J'étais l'image chérie d'un peuple fort et vaillant, harmonieux et beau; je conduisais le soleil bienfaisant; de mes flèches triomphantes, je perçais le Python dévoreur d'hommes, et j'inventais des machines pour rendre la vie plus belle et plus féconde, la guerre plus ardente et plus meurtrière. Mais le monde devint vieux et malade. Il fut un temps où les hommes n'eurent plus le courage de vivre. Leur cœur fut mou et douillet, leurs yeux clignotants n'eurent plus la force de regarder vers le soleil; les maîtres perdirent la volonté de commander et les esclaves cessèrent d'obéir. Le temps effrita la puissance des lois et la terre, lasse d'elle-même, eut soif de douceur et de larmes. Alors surgirent de toutes parts mille dieux étranges venus d'Orient et, parmi eux, ce Jésus de Naza-

Hosted by Google

reth, que les Juifs apportèrent et qui voulait consoler tous ces dégradés de la vie.

Ses autels remplacèrent mes autels, et les hommes m'oublièrent pour quelque temps. Mais alors, il restait de la générosité et de la vaillance dans le monde. Les hyperboréens descendirent encore une fois du pays des forêts, et comme au temps des Héraclides, je fus parmi eux : il me suffit de changer de nom. Ces braves gens croyaient t'adorer, pauvre petit Dieu d'Orient, mais ils ne pouvaient te comprendre, — car tu leur conseillais la lâcheté devant la vie, — et dans le fond du cœur, c'est moi qu'ils aimaient. C'est moi qui soufflai l'héroïsme aux paladins redresseurs de torts. Sous le nom de saint Georges, c'est moi qui poursuivis le dragon de ma lance, et tout bardé de fer, qui combattis le démon; c'est moi qui marchais à la tête des armées occidentales quand elles s'élancèrent vers les plaines de Judée ou vers Byzance, ville des marchands. C'est moi qui fus le dieu vaillant de ces vaillants, le héros de ces héros, l'idéal et le chef de la race généreuse qui fait régner dans le monde l'ordre et la justice.

(A ce moment, on voit surgir de la foule des âmes que le désir d'entendre a groupées autour des disputeurs un personnage aux épaules carrées, vêtu du bourgeron et coiffé du bonnet phrygien. Il a les yeux larges et larmoyants, l'attitude à la fois orgueilleuse et humble du révolté. C'est le démocrate Jésus.)

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

Toi, tu fais régner l'ordre et la justice ! Tu n'es que le Dieu des riches et des prêtres. Depuis que tu existes, tu n'as jamais fait que servir à la domination des puissants. Tes doctrines n'ont été que le masque de leurs ambitions. Tu as eu beau employer le langage de l'humanité et affecter la douceur de cœur, on t'a reconnu, et maintenant, parmi nous, tu ne cherches même plus à te cacher. Tu n'es que la figure nouvelle de toutes ces vieilles divinités cruelles que les nobles, les prêtres et les rois inventèrent jadis afin de justifier leur tyrannie et d'assurer leur domi-

Hosted by Google

nation. D'abord, tu fus cynique ; Dieu des races conquérantes, tu persécutas les vaincus sans honte et sans pudeur. Puis, quand la justice eut grandi dans le monde et que les peuples commencèrent à prendre conscience de leurs droits, tu changeas de langage. Tu contrefis le Nazaréen naïf et doucereux, tu dis aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » afin de persuader aux humbles, aux travailleurs, aux esclaves, de supporter le sort terrestre que leur avaient fait tes serviteurs.

Ah ! ce fut un trait de génie, une trouvaille merveilleuse ! Les anciens dieux cruels et durs, mais du moins loyaux, avaient dit aux vaincus : « Vous souffrez parce que telle est notre volonté, et si vous vous révoltez contre elle, vous souffrirez plus encore. » Toi, tu as trouvé mieux ; tes mensonges ont été plus puissants que leurs menaces. Tu as exalté la souffrance ; tu es arrivé à persuader aux pauvres gens qu'elle est salutaire, qu'elle leur ouvre les portes de ton royaume, et telle a été ton adresse sournoise que tu n'as pas eu de dévots plus fidèles que ceux mêmes dont tu courbais les volontés, dont tu énervais l'énergie.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Tu parles comme un serf révolté ; tu n'es que le dieu de la canaille.

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

Je suis le dieu de la justice.

LE SEIGNEUR CHRIST.

La justice des esclaves !

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

Apparemment. Comme il n'y a qu'un Dieu !

LE SEIGNEUR CHRIST.

C'est moi qui fais régner dans le monde l'ordre et la justice selon la loi des races.

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

Des races conquérantes et tyranniques... Moi, je suis le dieu des prolétaires, le dieu des masses. C'est moi qui

Hosted by Google

ai donné aux paroles de ce rêveur juif leur véritable signification. Ses formules creuses devinrent fécondes quand je les animai de ma haine; tu m'as souvent vaincu, Dieu double! mais mon heure va venir; le nez encore chargé de la fumée de l'encens, vous pouvez tous ici célébrer vos gloires anciennes. Moi seul, j'ai encore des autels où l'on m'adore d'un cœur pur.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Où sont-ils tes autels? Dans les « maisons du peuple »?... Oui, je sais! C'est là qu'on prépare l'idéal de demain. On y prêche un nouvel évangile et c'est ce pédant de Karl Marx qui est le premier des apôtres. Il est vraiment séduisant, votre idéal : la satisfaction de votre ventre y domine et vous prenez des airs religieux pour réclamer votre pitance quotidienne.

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

Je proclame le droit à la vie. Je veux que chacun apporte à l'édifice social le concours de sa bonne volonté. Point de privilèges, point de forces gaspillées, tous pour un, un pour tous.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Des mots, des mots!

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

Les derniers pour lesquels on meurt! Si tu prenais la peine de regarder sur terre, aristocrate volontairement aveugle, tu verrais que, parmi les hommes d'aujourd'hui, il n'y a que mes amis qui sachent encore ce que c'est que l'enthousiasme et la foi; eux seuls résistent au marchand sans dieu, empereur et roi de ce monde finissant.

LE SEIGNEUR CHRIST.

Pauvre niais! Tu ne vois donc point que tu travailles pour eux? Tu groupes les pauvres en des masses que l'intérêt domine, tu disciplines le troupeau pour faciliter aux bergers à venir leur domination. Ceux qui sont nés pour obéir ont besoin de maître.

Hosted by Google

LE DÉMOCRATE JÉSUS.

La conscience humaine s'éclaire. Il n'y aura bientôt plus ni maître, ni esclave. Je ferai régner dans le monde la justice et la solidarité. Chacun alors prendra conscience de ses droits et de ses devoirs, et l'humanité sera comme une belle forêt dont tous les arbres égaux et libres enchevêtrent leurs branches fraternellement, et sans contrainte, étalent leurs frondaisons au soleil. Alors...

SAINT-PIERRE, *bas à Antonin Patenôtre.*

Si vous voulez continuer à écouter ce bavard, grand bien vous fasse! Pour moi, je retourne à ma porte.

(Il s'éloigne aussi vite que le permet son grand âge.)

ANTONIN PATENÔTRE, *hésitant sur ce qu'il doit faire, commence par suivre saint Pierre, mais, enfoncé dans sa rêverie, il ne tarde pas à demeurer en arrière. Aussi bien s'en console-t-il aisément, car il sent le besoin d'être seul, afin de réfléchir aux graves événements dont il fut le témoin. Marchant à grands pas, il se met à monologuer avec toute la conviction que comporte sa situation singulière.*

Hélas! c'était dans la vie notre torture la plus vive que de ne pouvoir résoudre les énigmes qui sans cesse s'offraient à notre esprit.

Posséder enfin la paix des certitudes! Se reposer sur des vérités immuables, contempler l'essence des choses et connaître les lois éternelles, c'était notre espérance la plus claire, et voici que par delà la mort, nous retrouvons nos hésitations, nous revoyons tous les dieux différents que les rhéteurs, les prêtres et les philosophes de la terre nous offraient successivement.

Qui donc me dira où est Dieu?

Ah! que tout est décidément étrange! Avoir vécu toute une vie dans la foi dogmatique et dédaigneuse, et se retrouver au seuil de l'arrière-monde devant les problèmes que mon orgueil dédaignait.

Mon orgueil! N'ai-je pas péché par orgueil? Et tout

Hosted by Google

ceci ne serait-il que le châtiment qu'Il m'impose : un Purgatoire énigmatique et douloureux ?...

Et cependant, n'ai-je pas vu Jésus et l'apôtre Pierre ? Dieu peut-il décevoir ainsi un pauvre pécheur ?...

Ah ! notre Père, notre Père, faites qu'un rayon de votre lumière divine m'éclaire ; que je sache seulement si c'est ici quelque coin du Purgatoire ou du Paradis !

UNE VOIX.

Eh ! sans doute, c'est le Paradis ! En pouvez-vous douter, vous qui venez de converser avec tant de dieux ?

(Antonin Patenôtre se retourne et aperçoit un petit vieillard très ridé, très velu et coiffé d'une jolie couronne de pampres. Sa tête ironique et souriante émerge d'un taillis de roses, de petites roses toutes pâles et comme fatiguées d'avoir trop embaumé. Lentement il écarte les branches, et Antonin Patenôtre voit tout à coup apparaître dans la mousse un pied de chèvre.)

ANTONIN PATENÔTRE, *se signant.*

Miséricorde ! Le démon !

LE VIEILLARD, *éclatant de rire.*

Non, mon ami, non ! Je suis encore plus vieux que le démon, et je ne suis pas aussi redoutable. Jadis, en des temps si lointains que les hommes s'en souviennent à peine, c'est moi qui murmurais dans les roseaux phrygiens, moi qui enseignais aux hommes les chansons de vie. Non, je ne suis pas le démon, mais un brave homme de Dieu, qu'on n'écoute plus guère, peut-être bien parce qu'il radote, mais qui a, du moins, la sagesse de ne rien exiger. Je suis le grand Pan, bien déchu, comme tu vois, de son ancienne splendeur.

ANTONIN PATENÔTRE.

Seigneur, Seigneur, où suis-je ? Que signifie l'étrange comédie qui, depuis ma mort, s'offre à mes sens ?

PAN.

C'est la comédie de l'arrière-monde, mon pauvre ami. Elle est un peu déconcertante au premier abord, mais l'on

Hosted by Google

s'y fait, je te le jure. Quand j'ai été remisé ici, je me suis d'abord désolé quelque temps comme toi, car je perdais de douces choses : les hommages des villageois auxquels j'étais accoutumé, le bouc qu'on me sacrifiait à l'automne, les chansons et les danses dont on entourait mes autels; tout ce qui me faisait trouver ma condition de dieu supportable. Je m'ennuyais fort d'être privé de ces plaisirs ; mais on se fait à tout, et malgré quelques rhéteurs qui vous feraient prendre en aversion le Verbe sacré, le lieu, somme toute, est habitable. Pour moi, je me suis retiré dans ce coin désert du jardin. On y trouve encore quelques fleurs point trop fanées, et deux ou trois vieilles nymphes viennent de temps en temps me tenir compagnie. Nous causons de notre jeunesse, nous nous racontons des histoires, et nous nous arrangeons ainsi une éternité relativement confortable.

ANTONIN PATENÔTRE.

De grâce, qui donc êtes-vous?

PAN.

Ne te l'ai-je pas dit? Je suis Pan, le vieux Pan. Les hommes m'ont-ils donc tout à fait oublié ?

ANTONIN PATENÔTRE.

Par pitié, cessez cette raillerie.

PAN.

Mais ce n'est pas raillerie, je te jure. D'où diable viens-tu, mon brave homme? Tu dois être nouveau dans le céleste séjour?

ANTONIN PATENÔTRE.

J'arrive de ce matin.

PAN.

De ce matin! Qui donc t'a conduit dès l'abord dans le quartier des dieux désaffectés? Nous ne sommes plus que des ombres, mais l'ombre d'un dieu est encore d'un commerce assez difficile pour un simple mortel.

Hosted by Google

ANTONIN PATENÔTRE.

C'est saint Pierre qui m'a conduit ici.

PAN.

Ce vieux bougon n'en fait jamais d'autres. Sous prétexte que les prêtres de son Église ont promis à leurs fidèles qu'ils verraient leur Dieu, il les amène tous ici pour peu qu'ils le demandent.

ANTONIN PATENÔTRE.

C'est donc bien le Paradis que cet étrange séjour?

PAN.

Par une vieille habitude, nous disons les Champs-Élysées, mais c'est la même chose, c'est le séjour des morts.

ANTONIN PATENÔTRE.

Les Champs-Élysées! Je croyais, moi, que ce n'était qu'une vieille chimère.

PAN.

Peut-être avais-tu raison : tout est chimère, mais les hommes et les dieux en vivent. Il faut les renouveler de temps en temps. C'est pourquoi l'on change de dieux. Je suis bien vieux; mais quand je vins au monde par une belle matinée du printemps de la terre au milieu des bergers et des troupeaux heureux, il y avait déjà des autels et des dieux dont on avait oublié le nom. Quand, aux carrefours d'Arcadie, les pâtres et les jeunes filles m'invoquaient pour que je rendisse leurs épousailles fécondes; quand, aux flancs du coteau campanien, le fermier m'offrait les prémices de sa récolte, j'entendais leurs ombres gémir dans le feuillage, et je riais de leur vaine tristesse. Mon tour vint : le collecteur d'impôts rendit désertes les campagnes; des esclaves d'Orient remplacèrent le fermier dans la villa; ils apportaient d'autres dieux : l'Isis égyptienne ou la Bonne Mère, ou Mithra l'Iranien. C'était le temps où les maîtres du monde suivaient les leçons funestes des philosophes, les

Hosted by Google

plus perfides des hommes comme les autres Olympiens; je voulus leur complaire, et je souffris qu'ils vêtissent de mon nom leur rêverie creuse : il fut utile à leurs jeux de mots. Et tandis que les sophistes souriaient méchamment du père Zeus, ils daignaient prononcer les paroles sacramentelles quand ils nommaient le grand Pan.

Un temps, je crus à leur sincérité, puis je connus que ce n'était pas moi qu'ils adoraient; mais un faux semblant. Je n'étais qu'un pauvre petit dieu des champs et nullement l'enflure métaphysique qu'ils avaient imaginée. Du reste, ils m'abandonnèrent bientôt, quand ils virent que les dieux d'Orient se prêtaient mieux à leurs chimères. Alors, je sentis que j'allais mourir, et, de forêt en forêt, de vallée en vallée, je poussai ma plainte dans le vent. Depuis j'ai compris qu'il fallait accepter la destinée et que la sagesse, même pour un dieu, est de sourire à la fatalité. Ton seigneur commence à le comprendre à son tour.

ANTONIN PATENÔTRE.

On adore toujours le saint nom de Jésus.

PAN.

Le nom peut-être, mais pas le dieu. Au reste, savent-ils quel est celui à qui ils adressent leurs prières?

Sans doute, vous ignorez ces choses, mon brave homme, mais quelques-uns sur terre le savent déjà. Sous les habits de votre seigneur Jésus, il n'y a plus qu'une momie, un cadavre, et rien ne sent plus mauvais que le cadavre d'un dieu. Il faut jeter beaucoup de parfums au nez des hommes, les endormir avec de puissants narcotiques pour qu'ils ne s'en aperçoivent point. Vos prêtres s'y emploient; mais la supercherie, peu à peu, se dévoile, et l'odeur nauséabonde perce au travers de l'encens.

ANTONIN PATENÔTRE, *les yeux au ciel.*

Mensonge, mensonge!
Tout ceci n'est que vaine apparence.

Hosted by Google

PAN.

Cependant, n'as-tu pas vu ton Dieu?

ANTONIN PATENÔTRE.

Peut-il ainsi se jouer de ma foi? Il est pourtant l'infinie bonté.

PAN.

Et c'est pour cela qu'il est l'éternel mensonge. Le Dieu que vous servez, comme celui que j'étais, n'avait, dans sa miséricorde, d'autre désir que de donner aux mortels la volonté de vivre et le courage de bien mourir. Il fallait pour cela leur cacher beaucoup de choses.

ANTONIN PATENÔTRE.

Ne te compare pas au Christ; il est la vérité, et tu n'es que chimère.

PAN, *éclatant de rire.*

Ah! ah! C'est bien cela; vous avez voulu que votre Dieu fût la vérité...

Sache qu'il y a des questions qu'il ne faut pas poser, car elles sont empoisonnées.

Je me souviens d'une vieille histoire que l'on contait de mon temps à ceux qui voulaient trop savoir.

Midas, roi de Phrygie, ayant poursuivi longtemps dans la forêt le vieux Silène, le saisit un matin, tandis qu'il dormait. Il lui demanda qu'elle était la chose que l'homme devait désirer par-dessus tout. Immobile et muet, le dieu, d'abord, ne répondit point. Puis forcé par l'imprudent, il éclata de rire et dit ces paroles :

« Race éphémère et misérable, enfant du hasard et de la peine, pourquoi me forces-tu à révéler ce qu'il vaudrait mieux pour toi ne connaître jamais? Ce que tu dois préférer à tout, c'est pour toi l'impossible : c'est de n'être pas né, c'est d'être néant. Après cela, ce que tu peux désirer de mieux, c'est de mourir bientôt. »

Médite cette histoire que les Hellènes se racontaient en tremblant.

Hosted by Google

ANTONIN PATENÔTRE.

Que m'importe ce conte et tous vos songes creux! Dieu est la vérité unique et souveraine, l'éternelle bonté, la suprême justice. Vous n'êtes que des rêves d'iniquité, des masques interposés par des imposteurs entre l'homme et la face du Seigneur.

PAN.

Des masques, oui!

Tu es bien de ton temps; tu ne crains pas l'exemple de Midas, et, toi aussi, tu forces le vieux Silène. Écoute, puisqu'il en est ainsi.

Des masques, tu l'as dit, nous sommes des masques, de vaines apparences, d'étranges et décevantes chimères, tous tant que nous sommes, ici, dans cet arrière-monde, aussi vieux que le monde véritable.

Les uns après les autres, nos visages illusoires tombent sous la curiosité des hommes pour faire place à d'autres visages. Suivant l'humeur de l'époque, ils sont splendides, cruels et bariolés, ou ternes et moroses, clignotants et humbles ou fiers et hautains, héroïques, insouciants et jeunes comme des guerriers d'Occident ou hiératiques, compassés et mystérieux comme des prêtres chaldéens. Nul ne dure; tous s'usent et se fanent : un funeste instinct des hommes, le dangereux démon qui dit pourquoi? nous arrache les uns après les autres.

Vous n'avez pas vu parce que vous n'avez pas voulu voir, mais le masque ascétique que vous appelez Jésus tombe à son tour.

Trop d'hommes ont voulu regarder ce qu'il cachait.

ANTONIN PATENÔTRE.

Et que cache-t-il donc?

PAN.

Tu veux le savoir? Derrière les masques de Dieu, il y a le vrai visage de la vie si magnifique et si terrible que nul visage humain n'a pu le contempler.

Hosted by Google

Plus brillant que le soleil à midi, plus serein qu'une matinée printanière, plus dur que le roc millénaire, plus cruel qu'une armée victorieuse. Nul n'a osé regarder ce visage effrayant et sublime, nul n'a pu affronter le feu de son regard, nul, pas même un héros, une femme ou un enfant.

Peut-être un jour cette heure viendra-t-elle, mais elle n'est point proche. Vous aurez encore longtemps besoin des masques de Dieu sur la terre.

(Il s'éloigne en riant.)

ANTONIN PATENÔTRE, *demeuré seul.*

« Seigneur! ne me reprenez pas dans votre fureur et ne me châtiez pas dans votre colère. Vos flèches m'ont percé de toutes parts et votre main s'est appesantie sur moi. Il n'est aucune partie de moi-même qui n'ait ressenti vos coups. Ayez pitié de mon ignorance, éclairez-moi.

« Mon Dieu, je crois fermement tout ce que croit et enseigne votre sainte Église catholique, parce que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper. »

L. DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

L'INOCULATION BIBLIQUE DANS LA LANGUE ET LA LITTERATURE FRANÇAISES [1]

J'ai, dans une première étude, interrogé le vocabulaire français ; rares ou inexistants à la surface, les vestiges de pénétration judéo-chrétienne s'y sont révélés de plus en plus nombreux à mesure que mon investigation portait davantage sur la date et la provenance des mots, des locutions, des tours, des images qui, comme dans toute langue cultivée, donnent au français sa véritable physionomie. Le lexique vulgaire n'est que la moindre partie du lexique d'un idiome littéraire. Un mot n'a pas qu'un sens. Dans chaque sens particulier, il ne se prête pas qu'à une seule acception. Associé à d'autres, il collabore à des significations en nombre quasi indéfini. Et si l'on tient compte des valeurs figurées qui transportent d'un mot à un autre le soin de nommer ou de qualifier l'être ou l'objet, d'exprimer une activité, on arrive à une sorte de découragement, et en tout cas de confusion, devant les richesses insoupçonnées de sa langue.

* * *

Mais ce n'est là qu'un des aspects de la question soulevée par le livre de M. Trénel [2]. Parce que cet érudit,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet.

(2) Rappelons-en le titre : *L'ancien testament et la langue française du moyen âge.*

Hosted by Google

justement féru de précision et décidé à ne rien omettre dans le champ de ses investigations, a borné celles-ci à l'ancien français, il ne me sera pas interdit de poursuivre au delà une enquête dont l'initiative hautement louable lui appartient.

On a vu précédemment les traces que la terminologie des écrits saints a laissées dans le langage moderne ; elles y apparaissent, même là où il est le plus familier, le moins imbu, à première vue, de la tradition sacerdotale et livresque. Il en est des figures et des sentences que le peuple a empruntées aux textes bibliques comme de ces images défraîchies, décolorées, exsangues, qui sont devenues des façons de parler tout abstraites. Nous disons « *essuyer* un affront, *recueillir* des suffrages, *verser* dans l'erreur » sans que la notion si expressive, renfermée primitivement dans le vocable qui désigne une activité particulière, éveille en nous le moindre ressouvenir de cette activité. La plupart des fossiles qui remontent, dans le langage populaire, à une source judéo-chrétienne, ont éprouvé le même sort ; ils n'en attestent pas moins la force de pénétration d'un document religieux, qui s'imposait chaque jour à l'attention respectueuse des croyants.

Si les consciences les plus humbles ont reçu ce dépôt, de plus en plus appauvri avec l'effort des siècles, il est de toute certitude que l'imagination de l'artiste n'a pu en aucun temps rester indifférente, et comme imperméable, à une action qui s'exerçait justement sur la sensibilité. L'artiste, plus que tout autre homme, garde des impressions de l'enfance et de la première jeunesse un souvenir conscient, en même temps qu'elles se traduisent chez lui, par des voies mystérieuses pour lui-même comme pour nous, en images, en vocables, dont le retour plus fréquent, l'emploi original, la combinaison indépendante constituent un des plus fermes éléments de sa personnalité intellectuelle.

De toutes les premières impressions, celles que laisse une éducation religieuse sont peut-être les plus tenaces et

Hosted by Google

les plus vives à la fois. Songez à Racine, que Port-Royal a comme envoûté, à l'adolescence catholique de Victor Hugo, qui a pesé sur sa maturité et qui, par un phénomène d'inversion mentale dont les exemples ne sont pas rares, n'a pas été sans agir à rebours sur les imaginations de sa vieillesse. Lui-même, dans les *Contemplations*, nous dit quelle joie lui procura, alors qu'il était tout petit, la lecture de certaines pages de la Bible :

> Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants,
> . . . . . .
> Nous montions pour jouer au grenier du couvent,
> Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
> Sur le haut d'une armoire un livre accessible.

Ce livre, c'était la Bible, et un jour il tomba entre leurs mains :

> ... Nous lûmes tous les trois ainsi tout le matin
> Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
> Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes (1)...

Mais ce n'est pas la seule manifestation d'une influence qui apparaît à toutes les époques de notre littérature. Elle s'est encore exercée en pleine lucidité d'âme, par le libre arbitre d'un grand nombre d'écrivains, qu'attirait le charme ou la grandeur des objets bibliques. Traduction, paraphrases, adaptations, imitations libres en vers ou en prose, depuis le début du XII^e^ siècle jusqu'à la fin du XIX^e^, les œuvres se sont succédé sans interruption notable, toujours recommencées, parce que toujours lues et goûtées.

Pendant les siècles du moyen âge, cette persistance n'a pas de quoi étonner. La littérature y a pour tâche quasi servile de populariser les vérités de la foi, et il est naturel qu'elle consacre ses premiers essais à la narration des miracles et du martyr d'un confesseur de la nouvelle doctrine, de même qu'elle n'aura rien de plus empressé que

(1) *Contemplations*, II (Aux feuillantines). Comparez :

> Le soir elle prenait *une Bible*, etc.,

où il nous montre sa fille apprenant à lire dans le « saint livre » à sa jeune sœur et éclairant ce jeune cœur « à ce foyer inextinguible de divine tendresse ».

Hosted by Google

de se mettre au service du clergé. Des rangs de celui-ci sortiront les premiers traducteurs de la Bible, dont l'œuvre sera facilitée par l'enseignement exégétique tel qu'il est organisé à Paris, à Chartres, à Liége, à Bourges, à l'abbaye du Bec et dans bien d'autres lieux.

* * *

M. Samuel Berger a conjecturé que le plus ancien psautier français fut composé, vers l'an 1100, dans une abbaye normande du sud de l'Angleterre. La version était double, et le traducteur « probablement travaillait sur un de ces psautiers à triple colonnes, où l'on lisait, en regard, les trois traductions de saint Jérôme : le psautier dit *hébraïque,* le psautier dit *gallican* et le psautier dit *romain.* C'est la glose du texte gallican qui est devenue le psautier français du moyen âge ». L'opinion de M. Berger, attribuant à un même personnage les deux versions, a été contestée par M. Paul Meyer. Quoi qu'il en soit, on doit s'accorder pour dire qu'une de ces versions a connu une fortune singulière. Elle a servi de base à tout ce qu'on a écrit jusqu'au XVI^e^ siècle sur ce thème sacré. Son texte est celui des « cent et quelques manuscrits du livre des psaumes que nous possédons ». Ce texte est contenu dans le psautier de Montebourg, reproduit par un certain nombre d'autres manuscrits. En appendice de ces derniers figurent des cantiques extraits de l'Écriture et destinés à être chantés à l'église. C'est parmi eux que M. Berger a retrouvé la forme romane la plus ancienne qu'on ait conservée de l'oraison dominicale, et il en a suivi les transformations d'un texte à l'autre, jusqu'à la fin du moyen âge.

Après le psautier de Montebourg, il faut ranger la célèbre version des *Quatre livres des rois,* que nous possédons avec sa glose. Puis vient le tour d'une version de l'*Apocalypse*, dont la plus ancienne copie est de la fin du XII^e^ siècle. A cette époque, les translations du latin en français se multiplient avec une étonnante fréquence, les

Hosted by Google

unes en vers, les autres en prose. Mais les trouveurs ne les avaient pas encore entre les mains, qu'ils mettaient déjà les narrations bibliques au pillage dans leurs fictions plus ou moins romanesques.

Déjà, à propos de la chanson de *Roland*, il a été fait allusion aux divers *motifs* que le vieux poème avait empruntés à la tradition biblique. Les songes de Charlemagne ne sont qu'une imitation flagrante des visions dont est pleine l'Écriture sainte. Le soleil arrêté en sa faveur, c'est le soleil arrêté pour permettre à Josué d'achever sa victoire. De même, les anges, qui portent au vieil empereur les messages célestes, sont des figures familières à l'imagination judéo-chrétienne.

Est-ce à ces quelques traits que se borne l'imitation du poète inconnu? De lui et de ses pareils, on peut dire que tout leur art est imprégné du sentiment que dégagent les saints écrits. La conception générale de leurs ouvrages diffère essentiellement par là de celle des chefs-d'œuvre antiques. Le fatalisme gréco-romain n'est plus. Une philosophie plus humaine lui succède, et la douleur, cette grande nouveauté, fait grimacer parfois et se tordre, et parfois tomber en pâmoison, des héros qui n'ont plus l'impassibilité homérique. L'homme est à la fois plus près et plus loin de son Dieu. Son libre arbitre s'affirme; mais sa crainte superstitieuse se renforce aussi. En vain vous chercherez ici cette noblesse d'attitudes de Philoctète rivé sur son roc, d'Iphigénie attendant le bûcher, d'Alceste et de Niobé. Les pairs de Charlemagne, comme lui-même, « plorent des oilz »; ils s'évanouissent, ils ont toutes nos faiblesses; ils sont des êtres à notre taille, malgré ce que le recul et l'imagination du poète leur prête de physiquement supérieur à nous.

De là résulte, on l'a souvent dit, un contraste trop évident entre les thèmes préférés des artistes anciens et ceux des artistes chrétiens. Les uns ont pour la peinture de la douleur physique un éloignement certain. Les autres, soit parce qu'ils y voient une expiation, soit parce que leur

Hosted by Google

philosophie est faite de tristesse et de renoncement en faveur d'un au-delà, se complaisent, au contraire, dans les descriptions et les analyses des maux qui ravagent la terre. Comparez le récit d'un combat dans l'*Iliade* et la rencontre de deux guerriers jetés dans un furieux corps-à-corps, à tel ou tel endroit d'*Aliscans* ou de *Raoul de Cambrai*, et vous constaterez ici, au lieu de la sobriété hellénique, un besoin quasi maladif de sonder les plaies béantes, d'étaler les membres tronqués, de peindre l'effort convulsif où se crispe le vaincu. Et c'est bien pis, si, descendant le cours des siècles et se renfermant plus strictement dans la tradition religieuse, nous interrogeons les auteurs de mystères. Ils ne nous épargnent aucun des hideux détails de la crucifixion; tous les apprêts du supplice de Jésus sont étalés devant nous; les bourreaux plaisantent à leur sujet; il semble qu'on soit assuré d'un succès de nerfs en cédant à de telles prédilections. Et ce qui nous confirme dans une opinion aussi désavantageuse de nos aïeux, c'est la peinture et la miniature des XIV^e^ et XV^e^ siècles, où sont reproduites les mêmes scènes, répugnantes et atroces de précision, qui déshonorent à nos yeux de modernes les compilations narratives ou dramatiques des mêmes temps.

Je ne puis entreprendre ici un dénombrement complet des œuvres, ni même des variétés littéraires où les récits pieux ont laissé quelques souvenirs utilisés avec plus ou moins d'entente technique. Qu'il suffise de rappeler qu'à côté des écrits à inspiration dévote, il en est d'innombrables où, épisodiquement, Dieu, les anges et les apôtres font une apparition qui n'est pas toujours justifiée. Parfois, la fiction purement romanesque subit une interpolation de ce fait. Parfois elle est, d'un bout à l'autre, entrelardée de réminiscences bibliques. La légende du Gral, qu'on la rattache à de vieux mythes celtiques ou qu'adoptant les vues de M. Birch-Hirschfeld, on la déclare entée sur le vieux tronc chrétien, la légende du Gral est un échantillon avéré de la fascination exercée sur les imaginations de la plus belle époque de notre

Hosted by Google

ancienne littérature par les récits naïfs de l'Écriture sainte. Toute une généalogie a été forgée pour renouer à la tradition évangélique les aventures et les exploits d'un chevalier du XII^e siècle. Il n'est pas jusqu'à la conduite de ce chevalier, aux épreuves qu'il traverse, à son langage et à la qualité de sa foi qui nous rapproche des temps héroïques du christianisme. Et, à bien y réfléchir, toute cette existence aventureuse de ses pareils, coupée de jeûnes, de stations dans les lieux déserts, de folie mystique, n'est-elle pas plus ou moins calquée sur les formes d'une dévotion exaltée? Elle se retrouvera, dans sa fascination agissante, le jour où un Ignace de Loyola puisera dans la lecture de nos vieux romans la force d'âme nécessaire pour orienter sa vie vers le détachement des choses terrestres et la contemplation du Très-Haut.

* * *

Le moyen âge n'a cessé de lire, dans des versions directes ou dans des adaptations plus ou moins libres, l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais ce serait une grave erreur d'imaginer qu'à partir de 1450 environ, on se désintéressa, dans le domaine littéraire, de ce qui avait été la grande préoccupation des âges précédents. Jamais on n'a autant lu la Bible qu'au XVI^e siècle; jamais les essais de traduction ou d'imitation qui en furent faits ne mobilisent autant d'écrivains, appartenant à toutes les provinces de la littérature française.

C'est Marot, traduisant les Psaumes, tâche que reprendront plus tard toute une série de poètes, dont les plus illustres sont Desportes, Malherbe, Racan et Corneille. C'est Théodore de Bèze dont l'*Abraham* est une œuvre « forte, bien conduite et touchante » (Émile Faguet); c'est la trilogie que Desmazures consacre au roi David; c'est Florent Chartier arrangeant en vers français le *Jephté* de Buchanan; c'est Rivaudeau composant sa tragédie d'*Aman*; c'est Jean de la Taille, écrivant son *Saül*

Hosted by Google

furieux et ses *Gabaonites* (1); c'est Agrippa d'Aubigné, dont les *Tragiques* doivent tant aux fulminations des prophètes.

Les Juifves de Robert Garnier mériteraient une étude particulière. Ce n'est pas qu'elles soient le premier essai de dramatisation d'un épisode biblique sous la forme d'une tragédie régulière. Déjà Jean de la Taille avait su bâtir une telle tragédie en dehors de la tradition gréco-romaine. Mais il lui avait manqué, au jugement de M. Faguet, deux choses essentielles, « le style et l'oreille lyrique ». Robert Garnier les possède.

Il écrit une langue, qui a la vigueur et le souffle exigés par l'action tragique et l'emportement des passions où celle-ci entraîne ses héros. De plus, il est poète, et il a lu les Psaumes et les autres écrits sacrés avec une admiration fructueuse. Comme Racine, dans *Esther* et *Athalie*, il parle une langue toute imprégnée de ferveur religieuse, toute parfumée de poésie asiatique. Il n'hésite pas à insérer dans son texte des formules d'invocation, des images et des épithètes que lui fournissait son modèle; et comme, d'autre part, il a cueilli dans ses souvenirs quelques fleurs de l'odorant parterre de la Pléiade, il lui arrive de mélanger à l'encens du Temple les arômes des champs élyséens. Tantôt il nomme Jupiter, tantôt il dira :

> Zéphyre éventoit le ciel,
> Des chesnes couloit le miel
> Sans artifice d'avettes;

mais plus loin, la sombre poésie hébraïque fera gronder son tonnerre; le prophète clamera ses malédictions et la mère de Sédécie se lamentera sur les malheurs de Sion avec une sombre exaltation, que le fatalisme antique n'aurait ni tolérée, ni même imaginée. Les rythmes employés par Garnier s'accordent bien avec ces empor-

(1) Voir FAGUET, *Essai sur la tragédie française au XVI^e siècle*, pp. 93, 104, 128, 139, 141 et 155.

Hosted by Google

tements douloureux. C'est « le vers de huit pieds masculin tombant deux fois de suite sur le vers de quatre pieds féminin » dont M. Faguet reconnaît le « grand effet funèbre »; c'est le quatrain décasyllabique terminé, en chute profonde, par un petit vers féminin de quatre syllabes :

Nous te pleurons, lamentable cité,
Qui eut jadis tant de prospérité,
Et maintenant, pleine d'adversité,
Gis abatue.

Ou bien ce sont des strophes en vers de sept syllabes, dont le sautillement a de la légèreté et comme une juvénilité gracile, sans impliquer toutefois des sentiments d'allégresse, ni jurer avec le ton soutenu d'amère tristesse de l'œuvre (1). Enfin, pour l'histoire de la littérature, il n'est pas jusqu'à telles réminiscences des mystères (*Le prévôt de l'hôtel de Nabuchodonosor*, par exemple, ou des prières en forme énumérative, dont les siècles antérieurs affectionnaient la monotonie) qui ne constituent, dans les *Juifves*, un élément d'intérêt, sinon de vie dramatique.

Quel qu'ait été le nombre des essais antérieurs (nous ne les connaissons pas tous et beaucoup participent du *mystère* à la fois et de la tragédie) on peut donc admettre que c'est Robert Garnier qui établit le premier, non sans un certain éclat, le droit pour l'écrivain dramatique de pui-

(1) Le sujet, à peine abordé ici, est si vaste que je m'aperçois que je n'ai pas dit un mot d'un point essentiel, et qui est celui-ci : dans quelle mesure poètes et prosateurs ont-ils *pu* imiter le style de la Bible ? M. R. de la Broise (*Bossuet et la Bible*) a écrit là-dessus d'excellentes pages auxquelles je renverrai simplement, quitte à m'y reprendre une autre fois et à traiter en technicien, si je puis, une question de pure technique. Je signalerai seulement la grande difficulté qu'il y eut toujours, même pour les plus habiles, à traduire littéralement des imaginations si complètement étrangères au génie français. La constitution de la phrase diffère essentiellement en hébreu et dans notre idiome. D'un côté, on juxtapose, on enfile les propositions comme des perles; de l'autre, un besoin d'organisation, de hiérarchie, de connexité partout affirmée, nous contraignit dès le XVI[e] siècle (beaucoup moins en ancien français) à de tout autres manières d'exprimer nos Pensées ou même d'adapter les pensées d'emprunt. La période, qui est plus vieille certes que Balzac, mais qui triomphe chez lui et avec lui, est la négation du « style biblique », disons-le une fois pour toutes.

Hosted by Google

ser aux sources bibliques et de tirer d'elles des œuvres régulières, conformes à l'esthétique, dont les théoriciens de la Renaissance avaient tracé les règles.

Après un temps d'arrêt qu'on ne s'explique pas (1), la série des tragédies à sujet religieux se rouvre par le *Saint-Eustache* de Baro. Entre 1639 et 1646, M. Delporte (2) compte une vingtaine de pièces de cette sorte, et parmi elles un chef-d'œuvre, le *Polyeucte* de Corneille. Celui-ci faisait, en outre, représenter *Théodore*, en 1645; un an plus tard, Rotrou donnait son *Saint-Genest* qu'avait précédé le *Saint-Genest* de Desfontaines.

Cet ouvrage et le plus grand nombre des autres essais dramatiques de cette catégorie ont, il est vrai, pour héros des saints, et non des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mais ce serait une erreur de croire que les contemporains de Corneille se soient interdit de représenter « les mystères terribles » sur lesquels pèsera plus tard le véto du législateur du Parnasse En 1639, du Ryer donne à la scène son *Saül* et son *Esther* en 1643. D'autre part, à partir de 1653, les épopées à sujet biblique se succèdent avec une curieuse fréquence. Cette année-là Saint-Amand publie son *Moïse sauvé;* en 1660 paraissent le *David* de Lesforgues et la *Judith* de Marie Puech de Calages; l'année suivante un *Hélie* de Jacquelin; deux ans après un *Jonas* de Coras, qui, infatigable rimeur, donne en 1665 un *Samson* et un *Josué*. Puis ce sera, en 1667, un *Job* de Le Cordier, en 1668 et 1669 deux *Madeleine*, l'une du Père Pierre de Saint-Louis, l'autre de Desmarets, qui imprima en 1670 son *Esther*. Et la série est loin d'être

(1) Ce qui est certain, c'est la recrudescence de foi qui marque la période de 1630-1640. Voyez Henri Lemonnier (*L'art français au temps de Richelieu et de Mazarin*, p. 110-123), dont les observations, il est vrai, s'appliquent également aux années 1640 et suivantes. Je n'en retiens que celle-ci, qui est significative : « ... On voit que Paris se couvrit et se renouvela en quarante ans d'églises et de couvents, comme en plein moyen âge »; les conversions d'écrivains ne sont ne sont pas rares, et celles de Gomberville et de Desmarets de Saint-Sorlin eurent quelque retentissement.

(2) *Le merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV.*

Hosted by Google

close. Mais, en 1689, l'*Esther* de Racine (1), suivie des tentatives de Campistron, de Duché et de Boyer, ramène l'attention des spectateurs sur des sujets qui étaient, depuis l'espace d'une génération, devenus plutôt livresques. Il est vrai que ces spectateurs sont le roi et les grands. C'est à Saint-Cyr qu'ont lieu ces pieux divertissements, inspirés par la dévotion ingénieuse de sa directrice et permis à de rares privilégiés. Mme de Maintenon ne néglige, d'ailleurs, aucun moyen d'attirer les âmes; elle offre aussi des dîners où l'on ne parle que de Dieu; à l'inverse de la rude tradition de Port-Royal, elle se fait l'apôtre d'une religion aimable; le molinisme l'a conquise, tandis que les illustres solitaires gémissent dans des geôles ou sur la terre d'exil (2).

(1) Ce serait un beau sujet de recherches que de comparer l'*Esther* de Racine avec celles de ses devanciers, notamment avec la tragédie de du Ryer, pour ne remonter ni à Pierre Mathieu, ni à Montchrestien. On y verrait le plus ou moins de fidélité à l'esprit, et même à la lettre biblique, de chacun de ces auteurs. Mais, dans ces notes rapides, je ne puis m'essayer à être complet. J'observerai seulement que Racine a su être original, tout en respectant scrupuleusement le thème que lui offrait l'Écriture. Lui-même nous dit, dans sa préface, que c'eût été à ses yeux « une espece de sacrilège » que de changer quoi que ce fût au sens et aux termes du livre d'*Esther*. Un détail a été relevé par M. Ménard, dans sa notice de l'édition des Grands Écrivains. Il s'agit des massacres dont la chute d'Aman fut suivie. Esther, en vraie femme de sa race et de son temps, en savoura la vengeance sans remords. Dans l'œuvre de du Ryer, au contraire, elle implore la clémence du roi. Racine a « gardé la mesure »; il ne dit rien de ces massacres; mais, acte III, scène V, il les fait pressentir:

> ... Va, traître, laisse-moi...,
> Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé,
> Tremble...

dit la douce Esther à Aman. Et c'est assez dire.

(2) Déjà le 8 mars 1666, elle écrivait à Ninon de Lenclos : « Faites, je vous « prie, mes compliments à M. de la Rochefoucauld, et dites-lui que le *Livre de « Job* et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures. » Elle semble donc avoir débuté par le désenchantement et avoir assis, sur un scepticisme qui n'est assurément pas celui de Pascal, de fortes et actives convictions chrétiennes. Vers la même date, les correspondances de Sévigné et de Bussy nous renseignent sur le singulier mélange de piété et de mondanité auquel se complaisent les gens de cour. On allait, par exemple, chez Mme le Maigre, « très jolie femme, où l'on ne « parle que de Dieu, de la morale chrétienne, de l'évangile du jour; cela s'ap- « pelle des conversations saintes ».

Hosted by Google

Dans une étude plus développée, il conviendrait de ne point négliger les querelles littéraires du grand siècle, pour autant que l'imitation judéo-chrétienne y est impliquée. La querelle des anciens et des modernes est une de celles-là, et de toutes peut-être la plus passionnante par la qualité des parties engagées.

On se souvient de l'interdit jeté par Boileau dans son *Art poétique :*

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Cet interdit, comme en fait foi l'énumération de tantôt, venait un peu tard. Mais il pouvait s'expliquer par la médiocrité assez générale des œuvres épiques et dramatiques, dont la Bible et l'hagiographie avaient fourni les thèmes. Un chrétien, doué de sens critique, pouvait s'accommoder de *Polyeucte;* mais déjà *Théodore* l'humiliait, et *Alaric*, *Moïse sauvé*, etc., étaient à ses yeux de simples impertinences. Ajoutez que la doctrine traditionnelle était d'accord avec les fulminations de Boileau, et que son ami Racine écarta systématiquement les sujets chrétiens jusqu'à la fin de sa véritable carrière dramatique (1). Depuis cent ans il était prescrit de ne demander des thèmes héroïques et des détails descriptifs et stylistiques qu'à

(1) Racine écrit, le 28 mars 1662, à l'abbé Levasseur, à propos d'une ode de Charles Perrault : « Je lui dis une fois qu'il mettoit trop la Bible en jeu dans ses « poésies; mais il me dit qu'il la lisoit fort, et qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en « insérer quelque passage. Pour moi, je crus que la lecture en étoit fort bonne, « mais que la citation étoit mieux séante à un prédicateur qu'à un poète. » Que nous sommes encore loin d'*Esther* et d'*Athalie!* Mais retenons toutefois le détail relatif à la lecture de la Bible. Il nous est confirmé d'ailleurs qu'elle fut pour Racine de constante application : « Racine, dit M. Monceaux, qu'il est plus commode de citer ici (*Racine*, p. 162), avait beaucoup étudié la Bible. Il avait chez lui, nous le savons, plusieurs éditions savantes des livres saints, même des ouvrages d'exégèse. Nous possédons de lui des remarques, des réflexions pieuses, des commentaires sur divers passages de l'Écriture. Tout jeune, pendant son séjour à Port Royal et à Uzès, il avait lu, relu et annoté l'Ancien et le Nouveau Testament. Pendant les dernières années de sa vie, la Bible était son livre de chevet. C'est là qu'il trouva le sujet de ses deux derniers drames. »

Hosted by Google

l'antiquité. Le merveilleux chrétien devait rester banni de la littérature.

Ce n'est pas qu'on n'entendit, à maintes reprises, des voix discordantes. M. Delaporte a groupé d'utiles témoignages allant de 1600 à 1650 environ. Tous concordent pour déclarer avec Viau (étrange autorité que celui-là!) que « les chrestiens n'ont que faire d'Apollon et des Muses ». Il en est même qui, comme Le Père Le Moyne, se fâchent tout rouges et traitent les héros antiques de « faux mannequins qui ont couru toutes les boutiques des petits poètes ». Balzac lui-même souhaite, en 1644, la réforme du « stile » poétique et la proscription des « fausses divinités ». Mais le plus acharné et le plus verbeux des adversaires du merveilleux païen, ce fut Desmarets de Saint-Sorlin, l'auteur des *Visionnaires*, qui, converti sur le tard, dépensa sans compter une peine inutile à combattre la tyrannie des divinités gréco-romaines et à établir la supériorité d'une mythologie chrétienne. Il fut un précurseur de Chateaubriand, à qui manquèrent et le génie propre et les circonstances favorables pour imposer sa doctrine.

A Port Royal, il fallait s'y attendre, on était particulièrement animé contre l'abus du merveilleux païen. Saint-Cyran et Nicole se montrent également sévères pour des fictions qui « blessent la religion et le bon sens ». Pascal ne fut pas impunément de cette maison austère. Il n'a laissé que des lettres polémiques, quelques courts traités et des pensées. Ni poète, au sens littéral, ni romancier, il n'eut pas, semblerait-il, à opter entre les deux esthétiques. Pourtant on a pu dire qu'il était le grand lyrique du XVII^e^ siècle, et, de fait, ce fut lui qui sut, avec Racine, parler le plus profondément au cœur des hommes.

Dans ses admirables fragments, il s'est surtout servi des maximes des Anciens. Ainsi le voulait son plan, qui, cent quarante ans avant le *Génie du christianisme*, était une apologie de sa foi, basée sur une comparaison frappante des vérités contingentes de la sagesse humaine et des

Hosted by Google

vérités éternelles, proclamées par Dieu. Dans son système, le cortège des philosophes grecs et romains devait défiler sous nos yeux, attestant leur concordance partielle avec une doctrine qu'ils n'avaient eu d'autre mérite que de préparer et de pressentir. De là d'innombrables emprunts, soit directs, soit indirects, ceux-ci étant faits par le canal de Montaigne qui, de tous les modernes, paraît avoir eu le plus d'influence intellectuelle sur Pascal. Ce dernier pouvait strictement s'en tenir là, laisser la Bible aux théologiens de la maison et leur apporter simplement le concours de son érudition laïque. Pourtant les citations bibliques ne sont pas rares sous sa plume (1). Et pas seulement des citations. Tantôt il arrive au penseur de commenter le passage qu'il cite, d'en tirer des arguments d'une force singulière; tantôt il ne fait même que la glose d'un texte sacré, par exemple le fameux verset de la première épître de Jean « qui est devenu le point de départ d'une riche littérature religieuse » (Brunschvicg) et qu'il avait trouvé développé par Jansénius, en attendant que Bossuet le reprît dans son *Traité de la concupiscence* (2). On peut même se demander si, dans son dessein, il n'entrait pas d'étudier en grand détail l'Ancien et le Nouveau Testament.

(1) Voici, prises dans l'édition Brunsvicg, et arrêtées au milieu de l'ouvrage, les principales pensées où il y a emprunt avoué à la Bible, ou mention de celle-ci : 165, 174, 194, 233, 245, 248, 252, 264, 271, 284, 286-287, 289-290, 300, 337, 399, 432, 434, 445-446, 453, 457-460.

(2) Il y aurait lieu d'étudier de plus près la langue de Pascal, quoique depuis cinquante ans et plus, les éditeurs des *Pensées* aient eu l'apparence d'avoir tout scruté des précieux fragments. C'est ainsi que le mot *masse*, dans un exemple reproduit par Littré (6°) et mal interprété par lui (voir la thèse de M. de la Broise sur Bossuet, p. 45, note 4), a un sens dérivant directement de la Bible ; il signifie exactement la même chose que dans le passage suivant du célèbre orateur : « Sans ce soin, sans cette grâce particulière, il est de la foi que tous sans exception demeureraient éternellement dans la *masse* où est perdu tout le genre humain. » D'ailleurs, Pascal lui-même s'était fait une doctrine sur le style, et notamment dans l'emploi de certains tours, il est manifeste qu'il procède en rigoureux logicien. Qu'on relise sur la « beauté poétique » ce qu'il a écrit en juge sévère et défiant (pensées 33 et 59 de l'édition Brunsvicg, entre un plus grand nombre). Voir au surplus SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. III, p. 462, qui a dit sur ce sujet des mots qui restent.

Hosted by Google

En effet, la pensée n° 289 divise les *preuves* du traité qu'il n'a pas écrit en douze chapitres, dont le IIIe est libellé « Les merveilles de l'écriture sainte », le Ve « Moïse et les prophètes en particulier », le VIIIe « Les prophéties », sans que les autres chapitres soient étrangers à la préoccupation, qui domine dans ces trois-là. La pensée n° 300 réitère l'annonce d'un appareil démonstratif tiré de l'Écriture sainte, puisqu'elle donne comme « preuves de la religion » la morale, la doctrine, les miracles, les prophéties et les figures (1).

* * *

Il serait maintenant dans la suite logique de cette étude de nous tourner vers les grands sermonnaires du XVIIe siècle et de vouer une attention plus prolongée et plus minutieuse à leur illustre chef, à la fois théologien, philosophe et orateur, pour ne rien dire d'autres aptitudes de seconde importance, où peu l'égalèrent.

Mais on peut renvoyer à un livre déjà cité de M. de la Broise, où Bossuet, imitateur de la Bible, a été scruté avec une remarquable pénétration. Et puis, nous manquons de travaux d'approche sur Bourdaloue, Massillon et les autres représentants d'un genre qui jamais ne connut pareil éclat, et surtout qui ne fut guère promu que cette unique fois à la dignité du premier rang littéraire. Certes, il y a eu des orateurs de la chaire éloquents, ou abondants, ou édifiants à toutes les époques; mais la seconde moitié du XVIIe siècle est la seule où toute une société brillante, policée, éprise de beau langage, ayant une furieuse envie d'être endoctrinée, de subir l'assaut des systèmes, de prendre parti dans des querelles d'exégèse, de s'insinuer dans la casuistique comme dans une

(1) Il serait puéril de rechercher des témoignages établissant que Pascal fut un lecteur assidu de la Bible. Mais voici qui est plus intéressant. C'est sa sœur Jacqueline qui parle : « Les jours de fête, les jeunes filles apprennent toutes les hymnes en français qui sont dans leurs Heures, et puis toutes en latin du bréviaire, et quand elles sont venues jeunes au monastère, il y en a beaucoup qui apprennent le Psautier entier. »

Hosted by Google

ruelle à la mode, ait constitué pour les prédicateurs chrétiens un public fidèle, ardent et soutenu, un public tel que nos grands polémistes de presse, depuis cinquante ans, n'en ont, à leurs heures de gloire, pas connu de meilleur.

Bossuet est peut-être le seul sermonnaire qui, sans se détourner et se désintéresser tout à fait de cette vogue mondaine (il devait compter avec elle, dans l'intérêt même de sa propagande), n'ait point sacrifié aux fausses divinités de l'élégance séculière. On a pu dire de lui que le style biblique lui était naturel, et cela est vrai jusqu'à ce point que les effets les plus puissants qu'il tire de son éloquence, à la fois véhémente, robuste et familière, ce sont des effets où la méthode ordinaire de l'orateur n'a rien à nous enseigner.

Le « réalisme » de Bossuet l'apparente de plus près que Bourdaloue, Fléchier, etc., à ses modèles primitifs. Il a seul possédé à ce haut degré ce qu'il appelle lui-même le « divin art de manier les écritures »; il doit à celles-ci la moelle de son génie oratoire; il se singularise par l'infatigable recours qu'il y a et par la dextérité si déconcertante avec laquelle il se rappelle à propos un tour, une image, même un mot de la langue biblique. En ce sens, il est à part dans toute notre évolution littéraire, à part surtout au XVII^e siècle, sans que toutefois le travail de savant mosaïste, auquel il condescend, soit aisément visible dans son œuvre. Au contraire, M. de la Broise a pu dire que chez lui « les expressions de l'Écriture se « suivent et s'enchaînent l'une avec l'autre sans faire dis- « parate dans la trame du langage [1] », et M. Rébelliau

[1] Bossuet n'emploie pas plus de mots d'origine biblique que ses contemporains, mais il les emploie avec plus de fréquence. Il dit *le juste* là où un moraliste laïque dirait *l'honnête homme* (DE LA BROISE, p. 40 et suiv.). Il dit *la gène* (l'antique *géhenne*), non *l'enfer;* un *lacet* pour un *piège,* etc. Pourtant certains vocables ont chez lui une valeur particulière, qui le rapproche de ses sources (*œuvre, masse,* etc.). Ses métaphores doivent souvent à la Bible leur éclat et aussi leur hardiesse, qui trouble encore nos habitudes littéraires : *verser des larmes avec des prières,* dans l'oraison funèbre du prince de Condé, est emprunté au psalmiste; un autre rapprochement (une mémoire *qui ne se flétrit point avec le*

Hosted by Google

constate que pour retrouver les images et les tours bibliques dans les phrases de Bossuet, « il faut un œil exercé », soit qu'il ait obéi à un scrupule religieux, « soit « que son goût classique ait eu peur, avec raison, des dis- « parates choquantes qu'aurait produites une insertion « moins habilement dissimulée (1) ».

* * *

De Pascal ou de Bossuet à J.-J. Rousseau la distance paraît bien grande. Elle est petite, si l'on songe à celle qui sépare l'auteur des *Pensées* et l'auteur du *Dictionnaire philosophique* (2). La prose lyrique de J.-J. Rousseau doit au moins autant à la Bible que les notations tantôt sèches, tantôt vibrantes comme un cri d'angoisse, de l'élève de Port-Royal des Champs (3).

temps) lui a été suggéré par des passages de Job et de Salomon. Dans la seule oraison funèbre de la reine d'Angleterre, on a pu relever six exemples successifs d'emprunts analogues, où « la main,... le doigt de Dieu » et des expressions aussi rigoureusement bibliques étaient la source de beautés toujours jeunes.

(1) PETIT DE JULLÉVILLE, *Histoire de la littérature et de la langue françaises*, t. V, p. 338.

(2) Voltaire n'est ni respectueux pour la Bible, on le sait trop, ni tendre pour le merveilleux chrétien, mais il n'épargne pas davantage ceux qui abusent de la mythologie gréco-romaine : « On se moquerait également, écrit-il dans son *Essai sur la poésie épique*, d'un auteur qui emploierait les dieux du paganisme et de celui qui se servirait de nos saints. » Il manque d'indulgence pour les diables et les anges de Milton ; mais il est juste de reconnaître que son ironie se justifie par les anachronismes vraiment excessifs que se permet le poète anglais. Bien avant lui, Saint-Evremond, qui avait conservé le goût plus délicat de sa race et de son monde dans un milieu brutalement aristocratique, exprimait déjà un avis analogue à celui de Voltaire : « Si, voulant imiter les anciens en quelque façon, un auteur introduisait des anges et des saints sur notre scène, il scandaliserait les dévôts comme profane, et paraîtrait imbécile aux libertins. » C'est la tradition de l'*Art poétique*.

(3) Le plan du livre, dont les *Pensées* ne sont que la précieuse poussière, apparente davantage encore Pascal à la famille d'idéologues, dont J.-J. Rousseau est directement issu. Voici notamment ce que la préface de l'édition de Port-Royal nous apprend de ce plan : « Il supposa un homme qui, ayant toujours vécu dans une ignorance générale et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, et surtout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau et à examiner ce qu'il est. Il est surpris de découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé... » Et Pascal propose ensuite à cette création de son

Hosted by Google

Au surplus, n'oublions pas que, né protestant, J.-J. Rousseau fut familiarisé dès l'enfance avec le style et les maximes des livres sacrés. Il resta fidèle à cette première éducation de son esprit : « Vous lisez la Bible, lui écrivait Deleyre en 1758 ». Et lui-même, dans les *Confessions,* en parlant de sa fuite de Genève, au mois de juin 1762, s'exprime en termes peu ambigus : « Ma lecture ordinaire du soir était la Bible, et je l'ai lue entière, au moins cinq ou six fois, de suite, de cette façon ». « Vers la fin de sa vie, rapporte Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau s'était fait un petit livre de quelques feuilles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il le portait toujours avec lui; mais il me dit un jour, avec chagrin, qu'on le lui avait volé (1). »

Qu'on relise la *Profession de foi d'un vicaire savoyard*, certaines *Rêveries* et certaines lettres de Jean-Jacques, et on aura les éléments d'une utile comparaison entre le style de l'écrivain génevois et celui des écrits bibliques. Une

esprit la vue du peuple juif et » après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, et qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi et sa religion ». La suite prouve que l'Ancien et le Nouveau Testament devaient servir de base à la démonstration, systématiquement ordonnée, de Pascal. Que l'on songe, d'autre part, à l'économie d'un autre chef-d'œuvre, le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, et on ne pourra douter que la préoccupation des plus illustres apologistes de la religion, au XVI[e] siècle, ait toujours été de nous relier à la tradition judéo-chrétienne par une étude attentive des livres où elle nous est fidèlement conservée.

(1) J'emprunte ces passages à l'excellent livre de M. E. RITTER, *La famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau*. Mais ce ne sont pas les seuls où il soit question de la Bible dans l'auteur d'*Émile*. Déjà en 1754, s'il faut l'en croire, la lecture lui en était redevenue familière et comme nécessaire. A son retour à Genève, où il apportait le manuscrit du *Discours sur l'inégalité,* il se replongea dans l'étude de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament » qui, dit-il, m'avait fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. « Ailleurs (*Émile*, livre IV), il loue assez étrangement le « langage modeste » de la Bible; il la nomme à plusieurs reprises dans les *Lettres écrites de la montagne;* il fait disserter Julie sur l'observation de ses préceptes et, indirectement, il met dans sa bouche une condamnation curieuse du « langage mystique et figuré » dont est plein le Cantique des cantiques. N'oublions pas, enfin, que parmi les petits écrits, maintenant oubliés, de Jean-Jacques, figure une imitation de quelques chapitres du *Livre des juges*, d'un accent très lyrique et qui fait déjà penser à Chateaubriand.

Hosted by Google

comparaison analogue pourrait être faite en ce qui concerne Chateaubriand. Napoléon, qui eut parfois des jugements littéraires d'une singulière perspicacité, même dans le détail, appréciait très exactement les éléments constitutifs de cette phrase de l'auteur des *Martyrs*, qui fut la grande nouveauté du XIX^e^ siècle à son aurore. « Chateaubriand, écrivait-il à Sainte-Hélène, a reçu de la nature le feu sacré; ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui des prophètes... »

Mais avec Chateaubriand, nous voici en pleine résurrection chrétienne. Ce n'est pas seulement l'auteur de l'*Itinéraire* et de certaines pages, où le souffle biblique a passé, qu'il faut admirer et citer en lui; c'est aussi l'homme de théorie, dont le *Génie du christianisme* fut une grande date à la fois historique et littéraire. Nous le réserverons donc pour une troisième et dernière étude.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

ATTALEA PRINCEPS

Il y avait, dans une grande ville, un jardin botanique, et, dans ce jardin, une immense serre. Elle était très belle; d'harmonieuses colonnes torses soutenaient l'édifice; sur ces colonnes s'appuyaient de légères arcades artistement ouvragées et supportant l'entrelacement des châssis de fer sur lesquels étaient fixées les vitres. La serre était belle, surtout quand le soleil se couchait et l'éclairait de sa lumière rouge. Alors elle s'embrasait tout entière; des reflets rougeâtres se jouaient et se transfusaient, comme dans une grande pierre précieuse finement taillée.

NOTE DU TRADUCTEUR. — Le lecteur trouvera sur la destinée tragique de l'auteur de cette nouvelle, Vsevolod Michaïlovitch Garchine (1855-1888), des détails dans l'*Histoire de la littérature russe* (Paris, Colin, 1900, 1 vol. in-8°, pp. 414-417) et surtout dans un article très intéressant de Mme Vera Starkoff, ayant pour titre : « Les écrivains russes qui vont au peuple », qui a paru le 1er juin 1899 dans la *Revue des revues*. La présente traduction a été faite pour la première fois sur l'édition du comité de la *Société de secours aux littérateurs et savants besoigneux* (Pétersbourg, Skorochodoff, 1892, t. Ier). (Les œuvres de Garchine comprennent trois volumes.) M. Waliszewski reproche au symbolisme d'*Attalea Princeps* d'être trop vague. Fallait-il donc que Garchine transformât cette œuvre légère et gracieuse en un pamphlet? Du reste, ce symbolisme est si peu vague qu'il serait difficile de trouver plusieurs interprétations au conte du jeune écrivain. La « grande serre » dont il est question ici, désigne clairement le tsarisme, et, quand le palmier géant est parvenu à briser la lourde armature de fer qui l'oppresse et le sépare du ciel et de la liberté, c'est une déception qui l'attend : la liberté, comme tout idéal, est un mirage. Ce sentiment est indiqué d'une façon bien délicate. Disons pour finir que Garchine ne conçoit pas la liberté sans un ardent amour pour son pays. Comme Tourguénieff, il aime profondément « la terre russe et la langue russe ».

Hosted by Google

On apercevait, à travers les gros carreaux transparents, les plantes enfermées dans la serre. Mais, malgré la grandeur de celle-ci, elles y étaient à l'étroit. Les racines se confondaient et s'enlevaient l'une à l'autre l'humidité et la nourriture. Les branches des arbres se mêlaient aux feuilles immenses des palmiers, les pliaient et les brisaient et, venant peser sur les châssis de fer, étaient à leur tour pliées et brisées. Les jardiniers ne cessaient de tailler les branches, de lier les feuilles au moyen de fils d'archal pour les empêcher de croître où bon leur semblait, mais leurs efforts étaient peu efficaces. L'espace, le sol natal et la liberté, voilà ce qu'il eût fallu aux plantes. Originaires des pays chauds, créatures délicates, bien que de nature exubérante, elles se souvenaient de la patrie et se mouraient de nostalgie. Mais si le toit était transparent, ce n'était pas cependant le ciel clair. Parfois, l'hiver, les vitres gelaient; alors l'obscurité tombait lentement dans la serre. La bise soufflait violemment, battait les châssis et les faisait trembler. Le toit se couvrait de neige. Les plantes se dressaient et écoutaient le hurlement du vent; elles se souvenaient alors d'un autre vent, tiède, moite, qui leur donnait la vie et la santé. Et elles aspiraient à sentir de nouveau son souffle; elles désiraient qu'il vînt incliner leurs branches, se jouer dans leurs feuilles. L'air était immobile dans la serre, sauf quand une bourrasque d'hiver cassait les vitres et qu'un flot piquant et froid, plein de givre, pénétrait sous la voûte. Partout où tombait ce froid, les feuilles pâlissaient, se crispaient, se fanaient. Toutefois, les carreaux de vitre étaient bien vite replacés. Le jardin botanique était administré par un directeur distingué et érudit; celui-ci ne permettait aucun désordre, bien qu'il passât une grande partie de son temps à travailler au microscope dans un petit pavillon vitré arrangé dans la grande serre.

Il y avait, parmi les plantes, un palmier plus élevé et plus beau que tous les autres arbres. Le directeur l'appelait en latin *Attalea*. Mais ce n'était pas là son nom véritable; les botanistes l'avaient imaginé, ne connaissant pas celui que le palmier portait dans sa patrie et qui n'était pas inscrit non plus sur la planchette blanche fixée au tronc de l'arbre. Un

Hosted by Google

jour vint au jardin botanique un étranger originaire du pays chaud où le palmier était né et avait grandi ; quand il l'eut vu, il se mit à sourire, parce qu'il lui rappelait sa patrie.

« Ah ! dit-il, je connais cet arbre. » Et il l'appelait de son nom réel.

« Pardon ! lui cria de son cabinet de travail le directeur, occupé en ce moment à découper attentivement une tige avec un couteau, vous vous trompez. Il n'existe pas d'arbre du nom que vous avez prononcé ; celui-ci s'appelle *Attalea Princeps* et est originaire du Brésil.

— Oh ! dit le Brésilien, je crois parfaitement que les botanistes l'appellent *Attalea*, mais cet arbre a un nom vulgaire qui est son véritable nom.

— Le véritable nom est celui qui est donné par la science, » dit sèchement le botaniste en fermant la porte de son cabinet, pour ne plus être dérangé par une de ces personnes qui ne comprennent même pas que quand un homme de science a parlé, il faut se taire et écouter.

Le Brésilien resta longtemps debout à considérer l'arbre, et tout lui parut de plus en plus triste. Il se rappelait le soleil et le ciel de son pays natal, ses forêts somptueuses avec leurs fauves et leurs oiseaux merveilleux, ses déserts, ses belles nuits chaudes. Il se rappelait encore qu'il n'avait été heureux nulle part, sauf dans sa patrie, et il avait parcouru le monde entier. Il caressait le palmier de la main comme pour prendre congé de lui et sortit du jardin. Le lendemain, il prenait le bateau à vapeur et retournait dans son pays.

Mais le palmier resta. Désormais, la vie lui fut encore plus à charge. Il était absolument seul. Il s'élevait à cinq toises au-dessus des cimes de tous les autres arbres ; ceux-ci ne l'aimaient pas, l'enviaient et le considéraient comme un orgueilleux. Sa haute taille ne lui causait que du chagrin ; tous les autres étaient réunis et *Attalea* restait isolé ; puis, mieux que tous, il se rappelait le ciel de la patrie, et, plus que tous, il le regrettait, parce qu'il approchait le plus de ce qui en tenait lieu pour les habitants de la serre : le vilain toit vitré. Il lui semblait parfois apercevoir quelque chose de bleu à tra-

Hosted by Google

vers celui-ci : c'était le ciel, un ciel étranger et pâle, mais pourtant le véritable ciel bleu. Et, quand les plantes jasaient entre elles, *Attalea* se taisait toujours, tout à ses regrets et songeant combien il serait bon de se trouver, ne fût-ce que sous ce ciel blafard.

« Dites, s'il vous plaît, est-ce qu'on ne va pas bientôt nous arroser? demanda le sagoutier, qui aimait beaucoup l'humidité. Il me semble vraiment que je vais dessécher aujourd'hui.

— Vos paroles m'étonnent, cher voisin, dit le cactus ventru. Est-il possible que cette immense quantité de liquide qu'on verse chaque jour sur vous ne vous suffise pas? Regardez-moi, on me donne très peu à boire et cependant je suis frais et juteux.

— Nous ne songeons guère à l'économie, répliqua le sagoutier. Nous ne pouvons pas croître dans une mauvaise terre toute sèche, comme de simples cactus. Nous ne sommes pas habitués à vivre sans soins. D'ailleurs, vous n'êtes pas invité à présenter vos observations. »

Ayant dit cela, le sagoutier, se sentant blessé, se tut.

« Pour ce qui me concerne, intervint le cannellier, je suis presque satisfait de ma situation. En vérité, nous nous ennuyons ici, mais, du moins, je suis sûr que personne ne m'écorcera.

— Mais on ne nous écorçait pas tous, dit la fougère arborescente. Cette prison elle-même peut passer pour un paradis après la vie pitoyable que ceux qui y sont retenus ont menée en liberté. »

Alors le cannellier, oubliant qu'autrefois on l'écorçait, se fâcha et se mit à discuter. Certaines plantes prirent son parti, d'autres celui de la fougère, et il surgit une querelle très vive. S'ils avaient pu se mouvoir, ils se seraient certainement entre-déchirés.

« Pourquoi vous querellez-vons? dit *Attalea*. Quel profit retirerez-vous de ces disputes? Vous ne faites qu'accroître votre malheur par votre animosité et votre irritation. Cessez plutôt vos discussions et songez à agir. Écoutez-moi, croissez en hauteur et en largeur, dispersez vos branches, arc-boutez-

Hosted by Google

vous contre les châssis et les vitres ; notre serre tombera en morceaux et nous conquerrons la liberté. Si une branche quelconque vient rencontrer la vitre, on la coupera certainement, mais que fera-t-on d'une centaine de troncs forts et audacieux? Il s'agit simplement de travailler avec plus d'entente, et la victoire est à nous. »

D'abord, personne ne répondit au palmier ; tous se taisaient, ne sachant que dire. Enfin le sagoutier se décida.

« Tout cela, ce sont des bêtises, déclara-t-il.

— Des bêtises, des bêtises, répétèrent les arbres, et tous ensemble se mirent à prouver à *Attalea* qu'il proposait de terribles absurdités. Rêve irréalisable ! crièrent-ils, absurdité ! sottise ! Les châssis sont résistants, nous ne les briserons jamais, et, même si nous parvenions à les briser, qu'arriverait-il? Il viendra des gens avec des couteaux et des haches, ils couperont les branches, recouvriront les châssis et tout ira comme auparavant. Il n'en résultera qu'une chose, c'est qu'on nous enlèvera des morceaux entiers de notre corps.

— Bien, comme vous le voulez, répondit *Attalea*. Je sais à présent ce que j'ai à faire. Je vous laisserai en repos ; vivez comme il vous plaît, querellez-vous, discutez au sujet de votre ration d'eau et restez éternellement sous la cloche vitrée. Je trouverai tout seul ma voie. Je veux voir le ciel et le soleil en face et non au travers et de ces grillages et de ces vitres, et je les verrai. »

Le palmier regardait fièrement du haut de sa cime verte la forêt de plantes, ses camarades, étendue sous lui. Aucune d'elles n'osait rien lui dire ; seul le sagoutier dit doucement à son voisin, le cycas : « Eh bien, voyons, voyons comme on te coupera ta grande tête pour t'empêcher de t'enorgueillir à l'excès, vaniteux ! »

Les autres se taisaient, mais ils en voulaient à *Attalea* pour ses paroles hautaines. Seule, une toute petite herbe n'avait pas d'animosité contre le palmier et ne se fâchait pas de ses discours. C'était la plus pitoyable et la plus misérable de toutes, faible, décolorée, rampante, avec de grosses feuilles fanées. Il n'y avait en elle rien de remarquable et elle ne servait dans la

Hosted by Google

serre qu'à couvrir la terre nue. Elle s'enroulait autour du grand palmier en l'écoutant et il lui semblait qu'*Attalea* avait raison. Elle ne connaissait pas la nature méridionale, mais elle aimait l'air et la liberté. Pour elle aussi la serre était une prison. « Si moi, pauvre petite herbe fanée, je souffre à tel point parce que je suis privée de mon ciel gris, de mon soleil pâle et de ma froide pluie, que doit éprouver dans sa servitude ce beau et puissant arbre? » ainsi pensait-elle, et elle s'enroulait tendrement autour du palmier et lui prodiguait des caresses.

« Pourquoi ne suis-je pas un grand arbre? Je suivrais ton conseil; nous grandirions ensemble et nous atteindrions ensemble la liberté. Alors les autres verraient qu'*Attalea* a raison. » Mais elle n'était pas un grand arbre; elle n'était qu'une toute petite herbe fanée. Elle ne pouvait que s'enrouler plus tendrement encore autour du tronc d'*Attalea* et lui chuchoter son amour et son désir de le voir réussir dans son entreprise.

« Évidemment, chez nous, il ne fait pas aussi chaud, le ciel n'est pas aussi pur, les pluies ne sont pas si abondantes que dans votre pays, mais nous avons pourtant notre ciel, notre brise. Chez nous, point d'arbres somptueux comme vous et vos camarades, avec d'immenses feuilles et des fleurs éclatantes, mais il y grandit quand même de très beaux arbres : des pins, des sapins et des bouleaux. Quant à moi, petite herbe, je n'obtiendrai jamais la liberté, mais vous, vous êtes si grand et si fort! Votre tronc est ferme et il ne vous reste plus beaucoup à grandir pour arriver au toit vitré. Vous le briserez, et vous verrez la vraie lumière. Et puis, vous me direz si tout est encore aussi beau là qu'autrefois. Je me contenterai déjà de cela.

— Mais pourquoi, petite herbe, ne veux-tu pas sortir d'ici avec moi? Mon tronc est ferme et robuste; appuie-toi dessus et traîne-toi sur moi. C'est peu de chose pour moi de t'emporter.

— Hélas, comment le pourrais-je? Voyez comme je suis fanée et débile; je ne sais même pas soulever une seule de mes petites branches. Non, je ne conviens pas comme compa-

Hosted by Google

gnon. Croissez, soyez heureux. Je ne vous demande qu'une chose, c'est, quand vous serez libre, que vous vous souveniez parfois de votre humble amie. »

Alors le palmier se mit à grandir. Déjà auparavant, les gens qui visitaient la serre s'étonnaient de sa taille énorme, mais désormais, chaque mois, il s'éleva plus haut. Le directeur attribuait cette croissance rapide aux bons soins et s'enorgueillissait de la science avec laquelle il administrait la serre et s'acquittait de ses fonctions.

« Jetez un coup d'œil sur *Attalea Princeps*, dit-il. De si grands exemplaires se rencontrent rarement, même au Brésil. Nous avons employé toute notre science pour que les plantes pussent se développer dans la serre aussi librement que dans leur patrie, et nous y avons quelque peu réussi, me semble-t-il. »

Là-dessus, le visage satisfait, il se mit à frapper légèrement de sa canne le grand arbre, et les coups retentirent bruyamment par toute la serre. Les feuilles du palmier tremblèrent. Oh ! si celui-ci avait pu gémir, quelles lamentations de colère eût entendues le directeur !

« Il s'imagine que je grandis pour son plaisir, pensait *Attalea*. Bah ! laissons-lui cette idée. »

Et le palmier croissait, employant toute sa sève à s'allonger, tandis que ses racines et ses feuilles en étaient privées. Il lui semblait parfois que la distance qui le séparait de la voûte ne diminuait pas. Alors il rassemblait toutes ses forces. Les châssis se rapprochèrent de plus en plus et, finalement, une jeune feuille toucha la froide vitre et l'armature en fer.

« Voyez, voyez, dirent les plantes, jusqu'où il est monté. Est-il possible qu'il osera... ?

— Comme il a terriblement grandi, dit la fougère arborescente.

— A quoi bon ? Quel prodige y a-t-il là ?

— Ah ! s'il savait prendre de l'embonpoint comme moi, dit le gros cycas, dont le tronc ressemblait à un tonneau. Et pourquoi s'étend-il ? C'est comme s'il ne faisait rien. Les barreaux sont solides et les vitres épaisses. »

Hosted by Google

Il se passa encore un mois. *Attalea* s'élevait. Enfin, il s'approcha tout près des châssis. Pas moyen d'aller plus loin. Alors le tronc se mit à se courber. Sa couronne de feuilles se froissa, les tringles froides du châssis s'enfonçaient dans les jeunes feuilles, si délicates, les coupaient et les mutilaient; mais l'arbre était opiniâtre et ne regrettait pas ses feuilles; sans rien considérer, il pressait sur les barreaux, et ceux-ci commençaient à céder, bien qu'ils fussent faits du fer le plus dur.

La petite herbe suivait la lutte; l'émotion la poignait.

« Dites-moi, est-il possible que vous n'ayez point de mal? Si les châssis sont si solides, ne vaudrait-il pas mieux battre en retraite? demanda-t-elle au palmier.

— Du mal? Qu'est-ce que cela signifie quand je *veux* conquérir ma liberté. Ne m'as-tu pas encouragé toi-même? répondit le palmier.

— Oui, je vous ai encouragé, mais je ne savais pas que c'était si difficile. Je vous plains, vous souffrez tant.

— Tais-toi, petite plante! Ne t'apitoie pas sur moi! Je mourrai ou je m'affranchirai! »

En ce moment, on entendit un grand coup. Une grosse barre de fer se rompit; des éclats de vitre se répandirent sur le sol. Un de ces morceaux effleura le chapeau du directeur qui sortait précisément de la serre.

« Qu'est-ce? s'écria-t-il, effrayé par la vue des éclats de vitre volant dans l'air. Il sortit précipitamment et porta son regard vers le toit. Au-dessus de la voûte vitrée se pavanait fièrement la cime verte, redressée cette fois, du palmier.

— Ce n'est que cela, pensait celui-ci. Et c'est pour cela que j'ai langui et souffert si longtemps! Arriver là était pour moi le but suprême! »

La saison était très avancée quand *Attalea* redressa sa cime à travers l'ouverture qu'elle avait percée. Il tombait une pluie fine avec de la neige; le vent chassait très bas les nuages gris ébouriffés. Il semblait à *Attalea* que ceux-ci l'entouraient. Les arbres se dépouillaient déjà et présentaient l'aspect de cadavres défigurés. Les pins et les sapins seuls étaient encore couverts

Hosted by Google

d'aiguilles d'un vert foncé. Les arbres regardaient le palmier d'un air morne; ils semblaient lui dire :

« Tu vas geler! Tu ne sais pas ce que c'est que la gelée; tu n'es pas à même d'endurer la rigueur de la saison; pourquoi es-tu sorti de ta serre chaude? »

Et *Attalea* comprit que pour lui tout était fini. Il se figeait. Retourner de nouveau sous le toit? Mais il ne pouvait déjà plus retourner. Il devait rester exposé au vent froid, sentir ses coups et le contact perçant des flocons de neige, regarder le ciel bourbeux, la nature indigente, l'arrière-cour sale du jardin botanique, la grande ville ennuyeuse apparaissant dans le brouillard et attendre tant que des gens en bas dans la serre aient décidé ce qu'il y avait lieu de faire de lui.

Le directeur ordonna de scier l'arbre.

« On pourrait construire au-dessus de lui une cloche particulière, dit-il, mais cela servirait-il bien longtemps? Il grandirait de nouveau et briserait tout. Et, en outre, cela coûterait extrêmement cher; qu'on le scie! »

On attacha le palmier avec des câbles pour que, en tombant, il ne brisât pas les murs de la serre, et on le scia à partir de la racine. La petite herbe, qui avait entouré le tronc de l'arbre, ne voulut pas se séparer de son ami et tomba aussi sous la scie. Quand on retira le palmier de la serre, sur la souche qui restait, gisaient des tiges et des feuilles fracassées par la scie, déchiquetées.

« Arrachez ces ordures et jetez-les hors d'ici, dit le directeur; cela a jauni et a été endommagé par la scie. Plantez-y quelque chose d'autre. »

Un des jardiniers, par un adroit coup de bêche, arracha toute une brassée d'herbe qu'il mit dans un panier; il transporta celui-ci dans l'arrière-cour et en jeta le contenu sur l'arbre mort, qui gisait dans la boue, déjà à moitié couvert de neige.

VSEVOLOD GARCHINE.

(Traduit du russe par OLEG DOLENEV.)

Hosted by Google

LA QUESTION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

EN HOLLANDE

I

La réforme de l'enseignement est à l'ordre du jour des Parlements européens. Nous venons d'assister à un changement de front singulier en Angleterre, où l'on a remis à d'autres mains la direction des écoles primaires, tandis que la France tentait, à coups de décrets et d'arrêtés, de restituer à l'État le monopole de l'enseignement primaire. Ces deux réformes sont bien connues ; mais on n'a guère parlé en dehors de la Hollande de la loi que le ministre Kuyper a réussi à faire voter par la seconde Chambre des États le 26 mars dernier (1).

On peut faire beaucoup de reproches au ministère que dirige le Dr Kuyper, on ne peut l'accuser ni de négliger les intérêts de son parti, ni de ne pas montrer une ténacité singulière dans

(1) Les élections de juin vont permettre au ministère hollandais de triompher également à la première Chambre et de réaliser une réforme qui lui tient à cœur. La majorité libérale des États de Sud-Hollande a été renversée ; la loi présentée à la première Chambre ayant été repoussée, celle-ci a été dissoute et comme les membres de la première Chambre sont nommés par les États provinciaux, la nouvelle Chambre est à majorité cléricale. Le ministère, mis en appétit par ses succès, rêve de s'attaquer à l'instruction obligatoire, et déjà toute une campagne de presse s'est faite dans ce sens.

Hosted by Google

l'application d'un programme dont l'article 1er et dernier est la ruine de toute idée libérale en Hollande. Et, de même que nous voyons un ministère français remettre à d'autres temps la réalisation d'une grande partie de son programme et concentrer tout son effort sur la conquête absolue de l'enseignement, de la même façon, bien des réformes urgentes attendent en Hollande (1) la bonne volonté du législateur. Mais, ce qui ne chôme point, c'est l'ambition déclarée d'affaiblir l'enseignement officiel et de soutenir, ou même de créer artificiellement, un enseignement confessionnel qui prendra abusivement le nom d'enseignement supérieur.

Le sens des deux réformes, comme on le voit, n'a rien de libéral, pas plus en France qu'en Hollande. C'est qu'il y a toujours deux éléments en jeu quand il s'agit de modifier l'enseignement : on veut, d'un mouvement louable et plus ou moins bien inspiré, adapter une institution existante à des nécessités nouvelles, rendre l'instruction publique plus pratique ou plus efficacement opérante, la faire mieux correspondre à nos besoins ; et le parti au pouvoir qui propose un tel changement tâche d'introduire, avec plus ou moins de sincérité ou de clairvoyance, son propre esprit dans la législation nouvelle, parce qu'il désire que le nouveau régime fonctionne le plus possible à son profit.

Ces considérations sont assez générales pour qu'on en vérifie l'application partout ; mais comme l'esprit de parti et les désirs de domination et de curée politique s'affichent maintenant avec plus de brutalité qu'autrefois (est-ce un effet de l'évolution démocratique?), il se fait qu'à Paris comme à la Haye, les projets de loi sur l'enseignement ont pris tout simplement la physionomie de coups de partis.

(1) En 1902, le gouvernement n'a réalisé aucune des mesures annoncées lors de son avènement en 1901. Le seul débat important de l'année fut celui qui concernait la discipline militaire. Le gouvernement faillit être mis en minorité. En 1903, on n'a obtenu ni la législation promise sur les sociétés anonymes ni les assurances ouvrières : l'extension du bénéfice de la loi sur les accidents aux ouvriers agricoles attend l'assurance contre la vieillesse, qui attend à son tour, dans les cartons, l'assurance contre la maladie.

Hosted by Google

En Hollande, la grande affaire c'était de modifier le régime des universités et des gymnases (1).

Si l'on veut se rendre un compte exact du sens des modifications proposées, il est deux points essentiels qu'il ne faut pas perdre de vue. En premier lieu, quel est le caractère d'une université, dans quelle mesure est-elle une institution d'éducation, un milieu scientifique ou une préparation aux carrières libérales, et, en second lieu, dans quels rapports l'université, en tant qu'institution, se trouve-t-elle avec l'État? Dans le projet hollandais, il faudra également examiner jusqu'à quel point les écoles d'agriculture, de commerce et toutes les écoles techniques peuvent être assimilées aux universités.

***

Pendant la plus grande partie du XIX^e^ siècle, il y a trois types d'universités en Europe (2) :

Le type anglais est représenté par les anciennes universités d'Oxford et de Cambridge, qui ont conservé le mieux qu'elles ont pu leur caractère primitif, nous reportant au moyen âge (3). L'université anglaise ainsi conçue est une corporation libre à base ecclésiastique; elle se gouverne elle-même, s'entretient de sa propre fortune qui dérive des fondations, et l'intervention de l'État ne peut s'exercer sur elle. L'organisation est

(1) Les gymnases relèvent de l'enseignement supérieur. Jusqu'au vote de la dernière loi, l'école polytechnique de Delft et les *hoogere burgerschoolen* (lycées sans études classiques) relevaient de l'enseignement moyen. Dorénavant l'école de Delft sera rattachée à l'enseignement supérieur et devient *de technische hoogeschool*. La loi régissant actuellement l'enseignement moyen est celle du 2 mai 1863. Au commencement du siècle, il n'existait pas d'enseignement moyen en Hollande, les gymnases et les écoles latines ressortissaient de l'enseignement supérieur. Le terme enseignement « moyen » est employé pour la première fois par le roi Louis-Napoléon en 1808 quand il crée une commission pour la réforme de l'enseignement. La loi de 1863 est du grand ministre libéral Thorbecke. Il y a des *hoogere burgerschoolen* de deux espèces : celles qui ont un cours de trois ans et celles qui ont un cours de cinq ans.

(2) Voir le recueil : *Die deutschen Universitäten*, de W. Lexis. Berlin, Asher, 1893. 2 volumes de 618 et 406 pages in-4°.

(3) *cf.* CH.-V. LANGLOIS, *Questions d'histoire et d'enseignement*. Paris, Hachette, 1902. La première étude : « Les universités du moyen âge ».

Hosted by Google

restée, dans les grandes lignes, celle du moyen âge; lecteurs et étudiants vivent enfermés dans des collèges, dans une communauté rappelant certains ordres ecclésiastiques. L'enseignement, en contenu et en forme, est resté celui des anciennes écoles, et la faculté principale est celle des arts. Le but et le terme de cet enseignement, c'est, en réalité, une culture générale plus approfondie et plus étendue, comme elle convient à un gentilhomme (*gentleman*); la recherche scientifique pure ou la préparation spéciale à une carrière sortent du domaine propre de cet enseignement. Les sujets d'études sont, avant tout, les sciences qui développent la culture générale : les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles et la philosophie. L'enseignement reste scolaire et souvent même devient de l'enseignement particulier.

C'est le type français d'université qui s'est éloigné le plus de la forme ancienne. La révolution arrêta le développement historique des universités et leur substitua un monument grandiose bâti sur un plan presque géométrique. Le monument ne fut complété que sous l'empire. Au lieu des anciennes universités, on éleva des écoles, spécialement érigées en vue des professions qui réclamaient une formation scientifique : facultés de droit, de médecine, des sciences, des lettres. L'ancien groupement des facultés en universités était détruit, le nom même d'université disparu, il ne resta en usage que dans un sens très élargi pour l'université de France (1). Les facultés sont des institutions officielles d'enseignement, les professeurs sont des fonctionnaires, les recherches scientifiques et la culture générale ne sont pas, à proprement parler, leur domaine : ils préparent les jeunes gens aux emplois de l'État et aux carrières libérales.

Il est inutile d'ajouter que ce type abstrait de l'université française s'est lentement et diversement modifié dans le courant du XIXe siècle.

Le type allemand tient le milieu entre les deux autres. Il a

(1) Le groupement des facultés en universités fut rétabli par la loi du 10 juillet 1896.

Hosted by Google

conservé de ses origines plus que le type français. Il s'est plié davantage aux nécessités nouvelles que le type anglais. L'université allemande est, elle aussi, une institution de l'État, érigée et entretenue par celui-ci; elle se trouve sous sa surveillance, mais elle n'a pas tout perdu de son ancienne constitution; elle choisit elle-même son recteur, son sénat et ses doyens; elle exerce son influence pour la vacation d'un titulaire nouveau à une chaire; elle donne le grade de docteur et accepte les *Privatdocenten*, elle fait des propositions au gouvernement lorsqu'il y a une chaire vacante à conférer. Elle a conservé ses quatre facultés comme corps actifs et les réunit en un groupement bien vivant : l'université.

La caractéristique de l'université allemande c'est d'être à la fois le centre des recherches scientifiques et l'institution du plus haut enseignement scientifique.

Au sens allemand, le professeur d'université est à la fois le *Lehrer* et le chercheur scientifique. En Allemagne, les savants enseignent la jeunesse universitaire et l'enseignement académique est purement scientifique; la préparation aux carrières ne vient qu'après.

C'est cette union de la recherche scientifique et de l'enseiement qui caractérise l'université allemande. Il y a à Cambridge et à Oxford de très grands savants, mais personne ne soutiendra que les universitaires anglais soient le seul soutien du travail scientifique de leur pays. Beaucoup de savants illustres ont vécu en dehors du mouvement universitaire anglais, entre autres Darwin, Spencer, Grote, les deux Hill, Macaulay, Gibbon, Bentham, Ricardo. Les professeurs anglais n'ont pas non plus la charge d'instruire la jeunesse universitaire; ils font un certain nombre de conférences par an et, pour le reste, s'en remettent aux *fellows* et aux *tutors*.

Le savant français est de l'Académie ou de l'Institut de France, du Collège de France ou de la Sorbonne, mais il n'est pas le maître quotidien de la jeunesse académique.

Dans les facultés de province, on ne demande même pas aux professeurs d'être des chercheurs scientifiques.

En Allemagne, au contraire, tous les professeurs d'uni-

Hosted by Google

versité sont ou des chercheurs ou de vrais savants et, réciproquement, tous les savants sont professeurs d'université.

Si l'on parle d'un savant en Allemagne, on demandera aussitôt : « A quelle université professe-t-il? » Si l'on s'informe d'un professeur, on ajoutera : « Qu'a-t-il produit au point de vue scientifique? »

C'est là le type d'université sur lequel la Hollande avait assez fidèlement calqué les siennes. Le projet actuel s'écarte complètement de ce modèle; la haute préoccupation scientifique qui domine en Allemagne est écartée, subordonnée aux questions d'éducation, de foi et de dogme.

***

A côté de l'enseignement universitaire, un enseignement technique, agronome et commercial s'est développé, rendant des services, devenu prospère et ayant droit à une part de sollicitude du gouvernement.

Il aurait fallu, semble-t-il, distinguer nettement le caractère de chacun de ces enseignements, leur laisser des attributions spéciales et une direction distincte.

Mais le respect des différences ne plaît guère aux ministres et le désir d'uniformiser est cher aux législateurs. Les écoles techniques supérieures furent rattachées chez nous aux universités et il en sera de même désormais en Hollande. On tend ainsi à créer un enseignement supérieur mi-partie technique et mi-partie académique, dont la formule est, je le crains, malaisée à définir et dont une des parties sera souvent, en pratique, sacrifiée à l'autre. Il s'agit de créer des ingénieurs de toutes catégories, des agents commerciaux, des consuls, des chefs d'exploitations agricoles; il s'agit de faire ce que Gabriel Hanotaux (1) a appelé de « l'enseignement court » et cependant on tient à conserver ou à approprier à ces destinations nouvelles les vieux cadres, d'ailleurs très respectables; l'école polytechnique sera assimilée à une université, des écoles supé-

(1) GABRIEL HANOTAUX, *Du choix d'une carrière.*

Hosted by Google

rieures de sciences commerciales ou agricoles pourront être créées; elles seront mises sur le pied des universités.

Voilà une des tendances capitales du projet de loi du Dr Kuyper.

***

Il nous faut maintenant examiner la part qui revient dans son projet à l'esprit de parti : on verra que de ce côté-là le ministre s'est octroyé la part du lion.

Dans les rapports de l'État avec l'enseignement public il y a, dit Émile Faguet (1), trois conceptions : la première absolutiste, l'État donne l'instruction, lui seul la donne; la deuxième libérale, l'État ne donne pas l'instruction; la troisième mixte, l'État donne l'instruction, d'autres que lui la donnent, les parents ont le droit de choisir.

Cette troisième conception est admise chez nous comme chez nos voisins. Il s'agit de savoir maintenant de quelle façon et dans quelles limites l'État soutiendra cet enseignement libre. Sur différents chapitres : adoption, attribution de la valeur légal aux diplômes, subsides, il peut se montrer plus ou moins favorable ou plus ou moins hostile. C'est ici que l'esprit de parti a beau jeu et peut aveugler les hommes même bienveillants et sincères. Qu'adviendra-t-il, quand les convictions religieuses du parti au pouvoir le poussent à discréditer l'enseignement officiel? Nous avons l'occasion de voir jusqu'à quel point le ministre Kuyper est entré dans cette voie en examinant d'abord le projet déposé par lui, puis en analysant le débat auquel ce projet a donné lieu à la seconde chambre.

II

Un arrêté organique de 1815 réglait la situation de l'enseignement supérieur dans le royaume des Pays-Bas; mais la constitution de 1848 promit une organisation nouvelle pour la session de 1849 ou de 1850. En fait, ce ne fut qu'en 1876 que

(1) Em. Faguet, *Le libéralisme*, « La liberté d'enseignement », p. 133 à 161

Hosted by Google

fut votée la loi hollandaise sur l'enseignement supérieur. C'est celle qu'il s'agit de compléter et de modifier (1).

Les modifications prévues sont importante; elles s'inspirent, nous dit-on, de la liberté d'enseignement, mais leur résultat le plus certain sera de développer l'esprit confessionnel des institutions universitaires. Est-il besoin d'ajouter que ce serait un grand malheur pour la vieille terre de liberté et de générosité iutellectuelle qu'est la Hollande?

En ce qui concerne l'enseignement libre, on prévoit la création d'universités et de gymnastes particuliers; pour ce qui regarde l'enseignement technique on annonce la réorganisation de l'école de Delft.

Examinons la première partie du projet et les autres réformes qui s'y rattachent.

La conception libérale des droits de l'État, telle que l'entend M. Émile Faguet, semble ne pas admettre pour lui seul (elle tendrait même à ne pas lui conférer du tout) la collation des grades universitaires. Elle s'offense de lui voir refuser à des institutions privées le droit de donner des diplômes ayant valeur légale. On peut se demander, pourtant, si l'existence de semblables institutions est de sa nature favorable au développement intellectuel de la nation et si l'enseignement supérieur y trouverait directement son avantage. Il semble, dans bien des pays, malaisé, sinon impossible, que l'initiative privée soit ici à la hauteur de la tâche qu'elle assume. Pour réunir les hommes capables, leur assurer une carrière stable, une situation en vue,

(1) Wet van 28 April 1876, S. 102, tot regeling van het *Hooger onderwijs*... Vierde druk met aanvulling tot Juli 1900. Zwolle, Tjeenk.

Le projet déposé en mai 1903 comprenait 18 colonnes, in-folio, il était accompagné d'un mémoire explicatif de 34 colonnes, d'une note sur la législation des autres pays et les effets des grades légaux de 20 colonnes et d'une note examinant la situation de l'enseignement supérieur technique dans les autres pays qui comportait également 22 colonnes. Depuis lors on y a joint : un rapport de 82 pages in-folio, puis une note rectificative, suivie d'un projet de loi modifié, puis une nouvelle note rectificative, puis, pour finir, un projet de loi modifié à nouveau.

Le premier groupe de ces documents, ainsi que le texte de la loi hollandaise du 28 avril 1876 m'ont été adressés sur ma demande par S. Exc. le Dr A Kuyper, ministre de l'intérieur, président du conseil.

Hosted by Google

pour outiller des laboratoires et des cliniques, pour fonder des bibliothèques et doter des musées il faudrait des capitaux immenses.

L'initiative privée ne s'exercerait, semble-t-il, avec avantage dans bien des pays, que s'il s'agissait d'une « affaire » susceptible de fournir des dividendes. Très éclairée, très avertie dans tout ce qui regarde le domaine commercial, elle est incompétente dans ce cas-ci. Elle pourra élever des institutions excellentes pour former des ingénieurs de toutes catégories, des techniciens, des hommes qui font des sacrifices pour se créer une carrière lucrative ou qu'ils espèrent telle, elle n'aura jamais nul souci de la culture générale, du développement intellectuel et humain. Les garanties exigées doivent, en tout cas, être très sérieuses. Est-ce le cas du projet hollandais ? « La fondation ou l'association, est-il dit, devra posséder la personnalité légale, disposer d'un capital de 200,000 francs, soumettre son budget à l'approbation ministérielle, et l'université reconnue devra comprendre trois facultés au moins, chaque faculté comptant au minimum trois professeurs. »

On prévoit que seules les associations confessionnelles ouvriront des universités et ceci déjà suscite bien des craintes. Lorsqu'il s'agira des travaux scientifiques et, en général, dans tous les conflits entre la science et le dogme, l'esprit confessionnel sera mis au premier plan comme une préoccupation constante et intéressée.

On avait déjà, à Amsterdam, une université libre calviniste, ellle sera donc reconnue et vraisemblablement une université catholique se fondera dans une autre ville.

D'un autre côté, il faut avoir un singulière conception du mot « université » pour se contenter des conditions énumérées plus haut. Il a été entendu qu'on exclurait la faculté de médecine et celle des sciences, à cause, dit-on, des grands frais qu'elles requièrent. C'est déjà confesser que les grandes recherches scientifiques seront bannies des établissements à créer et ravaler d'avance ceux-ci au rang inférieur de fabriques de diplômes. On peut aussi bien croire qu'on ne désire pas multiplier les centres de libres recherches.

Hosted by Google

L'idéal du ministre c'est, semble-t-il, une université libre où l'on enseigne les lettres, le droit et surtout la théologie. Cette dernière discipline échappera à tous les contrôles imposés aux autres; c'est qu'elle est destinée à jouer le grand rôle.

Comment donc une faculté des lettres ou de droit, comprenant trois membres, pourra-t-elle organiser un enseignement sérieux (1)? On ne voit pas bien une université privée dont la faculté des lettres comporterait trois membres organiser des doctorats qui, à Leyde, réclament quinze professeurs ordinaires. Il y a, en effet, pour ces études trois sections nécessaires et bien distinctes : philosophie, histoire, philologie. Il y aura donc un professeur pour toutes les langues, pour toute la philologie et toutes les littératures; un professeur d'histoire pour les Orientaux, les Grecs, les Romains, le moyen âge et les temps modernes, et quant à la philosophie, même universalité! Le simple énoncé de cette condition en montre l'insuffisance et le ridicule. La situation actuelle n'est pas déjà si favorable. En Hollande il y a une seule chaire de philologie romane, érigée à Groningue; M. Salverda de Grave lui-même n'est pas, à Leyde, professeur titulaire de cette spécialité philologique.

Le projet prévoit également la création de gymnases privés et détermine les conditions exigées pour qu'ils soient subsidiés.

Eux aussi, cela va sans dire, dépendront des associations religieuses. Or, il est regrettable qu'une partie de la jeunesse

(1) Certaines allégations du rapport du ministre jettent une singulière lumière sur les motifs qui le font agir : « Quelqu'un qui s'y connaît, déclare-t-il, a compté que parmi quatre-vingt-dix-huit professeurs d'université des Pays-Bas, treize seulement n'étaient pas les soutiens des tendances modernes et, parmi ces treize, il y a huit professeurs de théologie. » On croit rêver en lisant de telles remarques. Qui donc est « le monsieur qui s'y connaît », qui peut diviser les professeurs en « avancés » et en « arriérés »? Est-ce pour augmenter le nombre de ces derniers qu'on crée des universités spéciales? Reproduire de tels racontars est en tout cas indigne d'un ministre.

Le ministre prévoit également qu'une quatrième faculté devra être organisée au bout de vingt-cinq ans et une cinquième au bout d'un second terme de vingt-cinq ans.

Hosted by Google

d'un pays se trouve isolée dès l'enfance et dirigée vers des études qui lui donnent accès à toutes les situations importantes sans demeurer en contact amical avec ceux qui pensent ou qui prient autrement qu'elle.

On a accueilli avec plus de joie la partie du projet de loi qui prévoit l'érection de chaires nouvelles dans les universités de l'État et dans les institutions libres. Ici encore, les professeurs de théologie sont dispensés de toute condition préalable, de même que les facultés de théologie ne sont pas soumises aux garanties exigées pour les autres facultés. C'est, je le répète, attribuer aux théologiens un privilège exorbitant et leur faire dans le sénat des professeurs une situation qui leur donnera la haute main sur toutes les affaires de l'université.

D'autre part, le ministre croit peut-être trouver trop facilement des titulaires capables. Lors d'une vacance de chaire, les universités ont de la peine à désigner un savant digne de continuer l'enseignement du maître qui se retire. Si, comme on peut le craindre, les nominations sont faites désormais avec partialité et en tenant plus compte de l'opinion religieuse du candidat que de son mérite scientifique, on court le risque de diminuer la valeur et la considération des professeurs d'université en Hollande. Il faut retenir, en tout cas, que le projet envisagé dans son ensemble n'est pas fait pour élever le niveau de l'enseignement supérieur.

On ne semble pas voir non plus que trois ou quatre universités, c'est déjà beaucoup pour des pays comme la Belgique et la Hollande. Tant de dépenses se font en double ou en triple, que, forcément, les subsides pour les bibliothèques, les laboratoires et les missions sont extrêmement réduits. En 1876, il fut question de ne reconnaître que Leyde et Utrecht; le sort de l'université de Groningue fut lié à celui d'Amsterdam, et c'est ce qui la sauva. En éparpillant davantage encore la part de richesse et d'énergie que le pays peut consacrer à ses établissement de l'espèce, on risque de réduire ridiculement ce qui reviendra à chacun d'eux.

Une autre innovation due au projet déposé, c'est la création d'un examen d'État, analogue à notre jury central. Il pourrait

Hosted by Google

remplacer l'examen de sortie des gymnases et conférer des grades universitaires. Cette nouveauté a éveillé en Hollande des craintes que je crois exagérées. On redoute que les gradués hollandais, dans l'avenir, ne se divisent en deux camps : ceux qui ont été assez riches pour faire des études à l'université et les autodidactes pauvres. Le fonctionnement de notre jury central n'a pas eu, semble-t-il, ces inconvénients (1).

En dehors de ces modifications à l'état de chose existant, des éléments nouveaux sont introduits : l'enseignement supérieur est élargi, ou plutôt, ses limites sont déplacées. Il était, jusqu'ici, monopolisé par les universités d'État et les gymnases. Il constituait, jusqu'à un certain point, une survivance de l'humanisme avec le grade de docteur comme suprême honneur; tous les étudiants avaient fait des études classiques avec le latin et le grec pour base. Dorénavant, les écoles techniques, les institutions supérieures de commerce et d'agriculture seront mises sur le pied des universités et pourront délivrer des grades de docteurs. Ce doctorat serait la reconnaissance de titres scientifiques, mais n'entraînerait la reconnaissance d'aucun droit dans la pratique. Le titre de docteur — c'est en Hollande une grande nouveauté — pourra donc être conféré aux anciens élèves des lycées sans études classiques (*hoogere burgerschoolen*). C'est le commencement d'une réforme importante pour les doctorats.

Dans les nombreuses retouches qu'a subies la loi nouvelle, on a peu à peu abandonné la réforme de l'enseignement pour s'atteler à créer un enseignement supérieur technique. L'école polytechnique de Delft est dotée d'un sénat, d'un recteur magnifique, de curateurs; ses programmes sont revisés, de nombreux doctorats créés; toutes modifications qui se chiffrent par un supplément de dépenses annuelles de 225,000 francs et qui exigent en outre $3\,^1/_2$ millions à titre de frais d'installation.

Il n'en reste pas moins, qu'un enseignement technique supé-

(1) L'examen d'État n'a d'ailleurs pas été maintenu dans le projet définitif, mais le rapport de la première Chambre (dissoute depuis) en réclamait le maintien : *Het Vaderland*, Zondag 5 et Maandag 6 Juni 1904, avondblad A : « Het hooger onderwijs voor de Eerste Kamer ».

Hosted by Google

rieur est un non-sens; l'enseignement technique est d'application, l'enseignement supérieur, de théorie générale. Mais il n'en est pas moins sûr que cette réforme tient compte des tendances actuelles, répond à des nécessités et pourra rendre des services signalés.

On promet une école supérieure d'agriculture, une autre de commerce, mais elles attendent qu'une loi spéciale ait été déposée à leur sujet.

— Ici, comme plus haut, on peut noter à quel degré le pays est hostile à la science pure et aux recherches désintéressées. Il s'agit pour M. Kuyper de créer des écoles de fonctionnaires, d'agents commerciaux, d'avocats, d'ingénieurs et d'agronomes. Mais l'enseignement technique a toute la sympathie du ministre. Cela se conçoit; il ne touche en rien aux questions difficiles de dogmes et d'histoire et, pas plus que chez nous, où la même tendance *réaliste* triomphe depuis quelques années, cet enseignement spécialisé ne court le risque de créer des sceptiques ou des mécréants (1).

***

Si le projet déposé n'est pas privé d'un certain mérite d'innovation, s'il réalise certaines réformes chères au ministre, on peut dire qu'il n'a enthousiasmé personne dans la commission nommée pour l'examiner. Il manque de décision et d'unité, et il retardera pour longtemps encore le remaniement espéré dans un sens progressif de l'enseignement supérieur. Avant tout, c'est une œuvre de parti, et le ministre n'a pas manqué

(1) L'école polytechnique de Delft comprendra cinq sections : 1° celle des sciences générales; 2° celle des ponts et chaussées et des travaux hydrauliques; 3° celle des constructions civiles; 4° celle de mécanique, de marine et d'électrotechnique; 5° celle de chimie technologique et des mines.

Les bâtiments, laboratoires et collections, sont entretenus aux frais de l'État, qui accorde en outre 12,000 francs de bourses d'études et de voyages.

La loi prévoit sept grades d'ingénieurs : ingénieur civil, ingénieur architecte, ingénieur mécanicien, ingénieur des constructions maritimes, ingénieur électricien, ingénieur chimiste ou technologue et ingénieur des mines. Chacun de ces grades peut conduire au doctorat en sciences techniques après une soutenance de thèse.

Hosted by Google

de critiquer l'esprit de l'enseignement des universités officielles, tâchant, petit à petit, d'en détruire le vieil esprit libéral et de les amoindrir au profit des universités privées dont on prévoit la création.

L'érection d'universités nouvelles, les chaires à créer, le développement de l'enseignement technique, ce sont là, à première vue, des nouveautés importantes, conformes à l'esprit moderne, qui appellent les sympathies. En y regardant de près, on voit dans le projet déposé de très nombreuses réserves à faire.

Il en sera de même pour les réformes qui vont suivre celle-ci et, notamment, pour le projet de loi sur l'enseignement moyen qui est déposé.

On peut faire à ce projet de loi les mêmes reproches qu'aux travaux législatifs du Dr Kuyper en général : c'est de la besogne sommaire, hâtive et inachevée, où l'intérêt de parti éclate de toutes parts; quelques points sont touchés, d'autres sont laissés dans l'ombre sans raison; une législation générale reste attendue et elle est retardée. Mais l'esprit de la loi nouvelle sera conforme aux visées de la majorité antilibérale et reproduira les dispositions exposées plus haut, en ce qui concerne l'enseignement supérieur.

Les deux points essentiels sont, encore une fois : la réglementation des subsides à l'enseignement moyen *privé* et l'adoption en masse des écoles professionnelles *privées* (1).

On s'est hâté de légiférer sur ces deux points, tandis qu'une commission étudie les moyens de coordonner les études de l'enseignement aux trois degrés, et qu'une autre commission a déposé son rapport sur les titres à exiger des professeurs d'écoles moyennes.

(1) On a reproché à ce nouveau projet de remettre en question des réformes très récentes (arrêté du 27 juin 1901), de faire intervenir des personnages politiques, les commissaires royaux, dans les commissions d'examen, de soumettre les programmes non plus au vote d'une loi, mais à un arrêté ministériel, ce qui créera une nouvelle cause de trouble et d'instabilité si l'on veut suivre les inspirations des ministres successifs, d'enlever aux officiers de marine et de génie le droit d'enseigner les mathématiques dans les écoles moyennes, bien que ce droit soit conservé aux ingénieurs diplômés.

Hosted by Google

C'est avant tout l'esprit confessionnel qu'on veut développer aux dépens de l'enseignement public et de l'esprit national. On sépare dès l'école moyenne les jeunes gens de sectes et de cultes différents. On ne peut noter cette tendance sans tristesse. Et le système menace de s'étendre à tous les degrés de l'instruction publique.

Les conditions requises pour l'octroi des subsides donnent lieu à des critiques violentes : la loi actuellement en vigueur permettait déjà de subsidier des institutions privées, à condition qu'elles fussent soumises aux mêmes règles que les institutions officielles et accessibles à tous les élèves sans distinction de cultes. Le mémoire joint au nouveau projet de loi a soin d'expliquer qu'on veut venir également en aide aux établissements qui ne pourraient admettre les élèves d'un autre culte sans perdre leur caractère, et la condition observée jusqu'ici n'est plus exigée.

La loi actuelle déclare : « L'instituteur s'abstiendra de tout enseignement, de toute action, de toute complaisance qui serait en désaccord avec le respect dû aux croyances des autres cultes ». Le nouveau projet supprime tout simplement cette disposition et le mémoire explicatif est muet sur ce point.

Que l'on initie les enfants aux querelles de dogmes et de sectes dans les écoles privées, c'est un mal contre lequel on ne peut guère agir en pays libre; mais est-il séant qu'un ministre fasse servir le budget du pays à une œuvre aussi peu patriotique?

L'esprit de ces deux projets de loi est un signe des temps : c'est l'abandon, en Hollande, de la conception traditionnelle libérale, la protection accordée aux écoles libres, la faveur gouvernementale s'attachant avant tout à l'enseignement confessionnel.

III

Il nous reste à examiner un dernier point.

Comment le projet du Dr Kuyper a-t-il été accueilli par le pays. Pour ne pas nous perdre dans des polémiques qui ont

Hosted by Google

duré plus d'un an, nous nous contenterons de parcourir les débats auxquels ce projet a donné lieu à la seconde Chambre des États généraux. Nous aurons ainsi un compte rendu de l'opinion hollandaise — majorité et opposition — sur les problèmes importants qui se rattachent à l'enseignement supérieur, et nous pourrons juger sur le vif l'orientation de la politique intérieure hollandaise au point de vue libéral.

Il faut dire, en effet, pour justifier la conduite si audacieusement réactionnaire du Dr Kuyper, que la seconde Chambre n'a pas protesté contre ses déclarations fanatiques (1), en décembre 1903, lors du débat sur la politique générale du cabinet, et que les élections de juin 1904 viennent de renverser la majorité libérale de la première Chambre. C'était le seul obstacle qui pût encore faire réfléchir le ministre : désormais, tout lui sera permis. Si donc les lois à venir sont réactionnaires, c'est qu'une grande partie de l'opinion hollandaise les désire telles. Le rôle de l'opposition libérale à la seconde Chambre devient, dans ces conditions, très pénible et très ingrat : exagérations et menaces socialistes d'une part, appétit de pouvoir et de domination des groupes confessionnels d'autre part et, en même temps, une crise très intense du libéralisme qui perd son action directrice sur les masses. Le succès et la popularité vont aux groupes politiques dont l'allure est décidée, dont les proclamations sont audacieuses et qui n'hésitent pas à promettre plus qu'ils ne pourront donner, aux fractions qui ont des chefs puissants et d'une autorité reconnue et aux partis qui savent accepter une hiérarchie et s'imposer une discipline. L'éloquence, l'audace, la présomption même semblent des éléments de succès; tandis qu'agir avec sens et raison et veiller aux intérêts de son pays ne font

(1) Le ministre se défendit avec énergie devant une Chambre qui lui était dévouée. Il reconnut que son action était antisocialiste et tout en tenant compte des efforts loyaux des libéraux, il prit nettement position contre tous ceux qui ne croient pas à la révélation. Il regretta qu'on ne sentit pas la volonté de Dieu dans l'histoire de la Néerlande et déclara que tous les chrétiens devaient s'unir non seulement contre les socialistes, mais contre tous les adversaires de la révélation.

Hosted by Google

guère d'impression sur la masse des électeurs (1). L'homme politique ne peut être et ne veut être qu'un homme de parti.

***

Le débat a occupé la seconde Chambre pendant un mois et demi; la discussion générale a pris — à elle seule — près de trois semaines (2). Une discussion aussi étendue sur un sujet aussi important vaut la peine qu'on s'y arrête.

C'est, en outre, le premier grand projet que fait voter le Dr Kuyper depuis son arrivée au pouvoir, en 1901. Les engagements formels pris alors n'ont, cela va de soi, pas été tenus jusqu'à présent. En décembre dernier, le ministre a demandé quatre années pour réaliser les réformes promises. Cette manière de gagner du temps n'est pas nouvelle. Souvenez-vous du fabuliste :

Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi nous mourrons.

Quoi qu'il en soit, la seconde Chambre a voté le projet du ministre; l'opposition a lutté en vain contre une majorité fort semblable à celle qui fait la loi chez nous. Je voudrais montrer ici le rôle rempli par l'opposition.

Il est sûr que la loi est un anachronisme : créer des universités à base confessionnelle en plein XXe siècle et exiger d'un professeur d'université qu'il adhère au préalable à un *credo* déterminé, c'est entraver sa liberté, c'est chercher à lui ôter son caractère de savant. Le professeur van der Vlugt, de Leyde, membre de la seconde Chambre, s'est appliqué à le démontrer, prouvant ensuite que les universités officielles étaient, en Hollande, très bienveillantes pour toutes les sectes, qu'un professeur d'université libre n'aurait aucune liberté en fait ni en droit et devrait renoncer à son gagne-pain si ses convictions religieuses évoluaient ou se modifiaient. En pays protestant, il serait d'ailleurs difficile de fixer avec précision la

(1) Pour les éléments de faiblesse du groupe clérical hollandais, voir *Revue bleue*, numéro de mai.

(2) Du 17 février au 3 mars.

Hosted by Google

doctrine d'une institution, plus encore, de contrôler l'orthodoxie d'un professeur. Enfin, les universités libres seront des centres de propagande contre l'enseignement officiel, alors que le pays a besoin avant tout de développer son esprit national.

Un autre universitaire, le député Roëll, s'est élevé contre la tendance habituelle du ministre Kuyper de modifier par pièces et morceaux les lois organiques. En subsidiant les gymnases libres, la loi décharge en outre les communes du soin de donner l'enseignement officiel. Il est évident que l'esprit d'économie pourra l'emporter sur le souci de posséder des écoles sérieuses et que l'on offre ainsi une prime à la négligence. Roëll réclamerait de la part des universités libres des garanties suffisantes ; il exigerait un examen devant le jury de l'État, parce qu'il y va de l'intérêt de la science et que le niveau de l'enseignement supérieur ne peut être abaissé dans un pays sans un notable préjudice pour celui-ci. Les exigences à remplir par l'université libre devraient en tout cas être identiques à celles qui sont imposées aux universités officielles.

En face de cette thèse soutenue par deux hommes d'enseignement, van Idsinga a plaidé la cause du nouveau projet.

Pour lui, il s'agit, à l'université, d'éducation et non de science. Or, dit van Idsinga, les universités officielles reposent sur le paganisme (1).

L'université, d'après van Idsinga, est dépositaire des trésors de civilisation d'un peuple et avant tout de la religion ; les institutions universitaires d'un peuple chrétien doivent reposer sur un fond de croyances chrétiennes positives. Partant de ce principe, les garanties exigées semblent à l'orateur très suffisantes : « On élèvera, dit-il textuellement, aussi haut que possible le niveau de ces institutions, mais on ne doit pas exiger plus qu'il n'est nécessaire. » Il trouve le nombre de professeurs (3 par faculté) très suffisant, et la raison qu'il en donne vaut la

(1) Le terrible paganisme moderne est la tarte à la crème de toute la majorité cléricale hollandaise ; on traite les opposants de païens et cela dispense de réfuter leurs arguments ; tandis que, baptisé de l'épithète « chrétien », un projet de loi devient providentiel, sacrée et inattaquable.

Hosted by Google

peine d'être citée : L'orateur est opposé à la spécialisation dans l'enseignement supérieur. Donc, un bon petit collège clérical, dûment subsidié, donnant accès aux fonctions de l'État et où les professeurs ne sont pas les « spécialistes », mais des cléricaux éprouvés. Pour autant que les disciples emportent la fameuse « empreinte », on peut être accommodant sur les conditions à exiger pour la reconnaissance d'une université libre. Les arguments invoqués pour la défense du projet de loi sont, on le voit, caractéristiques ; ils prouvent là-bas comme ailleurs une inconscience et une arrogance cléricale qui font peur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le Dr Kuyper a été obligé de mitiger, dans la suite du débat, les arguments produits par ses amis trop ardents, mais peu politiques.

Certaines constatations d'ailleurs s'imposent : on exige, en Hollande, les mêmes garanties pour l'enseignement primaire libre et officiel; on les diminue notablement pour l'enseignement moyen et en faveur des institutions libres; on les abaisse au delà de toutes les mesures, lorsqu'il s'agit d'enseignement supérieur.

Le député socialiste Troelstra a fort bien montré que le but du ministre est de lutter contre l'esprit de son temps, et que ce but n'a en vue ni l'enseignement, ni la science, mais la politique.

Il est plus difficile de rendre compte de l'attitude du chef des calvinistes aristocratiques, le député et ancien professeur de Savornin Lohman. Il a voté pour le projet en réfutant la plupart des arguments invoqués en sa faveur. « Il ne s'agit pas, a-t-il déclaré, de rendre libre l'enseignement supérieur ; cette liberté existait, mais il faut traiter l'enseignement avec équité. » L'orateur craint que le projet ne soit néfaste à l'université d'Amsterdam — la seule université libre actuelle —. Elle ne remplit pas, en effet, la condition des trois facultés et la loi nouvelle lui enlève la nomination de ses professeurs. L'argumentation de Savornin Lohman ne s'est pas bornée aux petits côtés du projet ; il a pris ouvertement à partie le ministre Kuyper, lui reprochant de s'être rangé parmi ceux qui traitent l'enseignement officiel de rationaliste et de païen et d'avoir opposé

Hosted by Google

les universités officielles aux universités libres, c'est-à-dire, en fait, à l'université d'Amsterdam.

Si cette conception était admise, dit Lohman, il est clair qu'un État chrétien ne pourrait subsidier un enseignement rationaliste et païen; chaque secte aurait en outre droit à une université, afin que les parents puissent choisir pour leurs enfants un enseignement conforme à leur foi.

« Cette tendance rationaliste et païenne, dit Lohman, n'est pas et ne peut pas être incriminée. Le professeur d'université s'occupe de faits et de phénomènes et, d'ailleurs, l'université n'est pas une maison d'éducation; ce sont les adultes seuls qui la fréquentent, elle doit être un laboratoire de science.

« Le professeur se dévoue à quelques étudiants qui travaillent; les autres, ceux qui n'ont en vue qu'un diplôme ou qu'une situation, sont des parasites de l'enseignement supérieur. Le professeur peut partir d'un dogme, admis comme hypothèse, mais ce dogme doit être soumis à la critique.

« Il faut retenir avant tout que, si l'Église protestante a une profession de foi, l'État et l'université n'en ont pas.

« En écartant ceux qui pensent autrement que nous, ajoute Lohman, on aboutit à isoler la science, à en faire une étrangère et une ennemie pour la foi. »

Après cet exposé élevé et généreux, Talma a montré comment l'esprit de parti dénature et corrompt les meilleures choses : il applaudit à la création des chaires spéciales visées par le projet, parce que les nominations seront tout entières dans la main du ministre et qu'on pourra, par ce moyen, faire contrepoids aux idées avancées qui envahissent les facultés de théologie.

Puis le *leader* libéral, German Borgesius, ancien chef du cabinet et député de Zutphen, s'est levé pour combattre un projet qui, sous prétexte de liberté, protège des institutions exclusives et intolérantes.

Les arguments de l'opposition étaient la plupart du temps sans réplique, mais il ne s'agissait pas, pour la majorité, d'une simple joûte oratoire : maîtresse du pouvoir, elle entend profiter des subsides de l'État pour développer et soutenir

Hosted by Google

son parti et, contre semblables résolutions, les meilleurs arguments restent inopérants.

***

L'opposition avait attaqué avec ensemble le projet déposé par le gouvernement hollandais; elle ne pouvait cependant se faire illusion : son rôle devait être vain, ses arguments impuissants. Le ministre, néanmoins, devait une réponse. Il a répondu fort habilement, ne négligeant aucun fait, si menu fût-il, qui pût lui servir, mais répudiant les exagérations et réparant les maladresses de ses amis. Il a invoqué l'exemple des autres pays, fait appel à l'histoire hollandaise et à la liberté, relevant avec soin les moindres erreurs ou les plus petites contradictions de l'opposition.

Au moment où une réforme analogue est annoncée en Prusse, après les modifications récentes en France et en Angleterre, le plaidoyer — car c'en est un — du ministre Kuyper vaut qu'on s'y arrête. Il a répété et coordonné tout ce que peuvent invoquer les ennemis de l'enseignement officiel, neutre et national, au profit de l'enseignement à base confessionnelle.

Le discours du ministre Kuyper a tenu deux séances. Il a commencé par féliciter la Chambre du niveau élevé auquel s'est tenu le débat, puis il a distribué généreusement louanges et remercîments à tous ceux qui ont soutenu le projet. Toute une séance a été consacrée aux arguments de détail, aux menus propos, aux comparaisons et aux exemples qui fatiguent, occupent l'attention, ne prouvent rien, mais font impression dans un discours habile et bien tourné.

Résumons les arguments qu'il a fait valoir.

A son avis, le projet répond au développement historique de l'enseignement en Hollande, et on ne peut reprocher au ministère de réformer les lois organiques par bribes et morceaux, parce que cela s'est toujours fait ainsi. Si la réforme n'est pas plus générale, comme certains l'eussent désiré, « c'est, dit le ministre, pour éviter les imprudences et attendre les résultats de la commission pour la coordination des études ».

Hosted by Google

La réponse est spécieuse ; il ne fallait, dans ce cas, pas légiférer avant d'avoir en mains tous les éléments nécessaires.

Le ministre se rallierait aussi à l'examen d'État comme couronnement des études, mais il n'a pas de majorité pour le voter.

Le ministre a défendu de toutes ses forces le maintien de la faculté de théologie, mais il a violemment attaqué les facultés existantes (1), laissant entendre que lui aussi remédierait à leur libéralisme par la création de nouvelles chaires.

Voici un exemple de son argumentation dans le détail ; on a vivement critiqué le nombre insuffisant de professeurs (trois par faculté). « En Pensylvanie, dit le ministre, il y a des universités avec six professeurs ; à Tokio, la faculté de droit seule en a quarante-deux, l'université entière trois cent soixante-quinze, donc, le nombre ne fait rien à la chose ! »

On a discuté aussi le nombre de facultés, trois par université. « A Baltimore, répond le ministre, il y a une université avec deux facultés, et l'université de Munster en compte trois.

« On ne peut, dit-il, exiger aucune condition à remplir par la faculté de théologie, ni par ses professeurs, parce que ce n'est pas l'État qui nomme les ministres des cultes (2). »

Le ministre présente son projet comme un encouragement à la science dans un pays où les exemples de générosité donnés par les Américains ne sont guère imités ; mais il s'est bien gardé de faire aucune allusion à la préoccupation politique évidente que cache le projet actuel et qui est bien plus puissante aux yeux du gouvernement que son amour plus ou moins réel pour la science.

(1) C'est l'arrêté royal du 27 avril 1877 qui prescrivit dans les facultés de théologie l'étude de « l'histoire des religions en général » et qui fit ainsi de l'histoire des religions une branche d'études universitaires.

(2) Cette dispense de toute surveillance et de toute garantie en ce qui concerne la faculté de théologie ne se conçoit pas. S'il s'agit de contrôler les méthodes d'enseignement, la direction des études ou la nature des recherches, les autres facultés ne peuvent pas souffrir plus qu'elle un contrôle ; s'il s'agit de se conformer à la loi, de respecter l'ordre et les mœurs, toutes les facultés doivent être soumises au même contrôle. (Cf. *Het Vaderland,* Woensdag 10 Februari 1904, avondblad *A.*)

Hosted by Google

Tels sont, en substance, les arguments invoqués par le ministre pendant la première séance; son discours du deuxième jour a été une démonstration en trois points. Il s'agissait de fixer, selon lui, le but d'une université, le caractère de l'enseignement supérieur et les exigences de la science et de montrer, pour le surplus, que le projet en discussion satisfaisait à toutes les conditions requises.

L'université est-elle une institution d'éducation ou un établissement scientifique? Le ministre, évidemment, penche pour la première interprétation : la science, en tant que but, ne doit être à l'université que le second point.

Les considérations qu'il a émises concernant le caractère de l'enseignement supérieur, exactes en ce sens qu'elles réduisaient la part du maître à l'enseignement des méthodes et des procédés, avaient ici la conséquence inattendue de favoriser l'abaissement de l'enseignement. Il va de soi, cependant, que seul un specialiste, un travailleur et un savant peut faire l'éducation scientifique de la jeunesse. Mais de cette éducation le ministre n'a cure : la culture générale de l'esprit est son idéal, prétend-il, mais il reste entendu que tout est subordonné à l'idée religieuse, que celle-ci doit tout inspirer, et qu'il faut écarter avec soin ce qui pourrait la ruiner, l'amoindrir ou la compromettre.

Dans le cours de sa démonstration, le ministre dit beaucoup de choses justes, exprimant ses observations d'homme d'étude, d'homme d'action et de ministre; dans le fond, cependant, il reste un réactionnaire endurci, d'autant plus terrible qu'il semble poussé par des convictions profondes, une haute idée de son mérite et une confiance illimitée dans son apostolat.

C'est ainsi qu'il a pu défendre le dogme contre la science, demander que la liberté du professeur fût limitée et trouver bon qu'un professeur d'université libre dont les croyances ont évolué renonçât purement et simplement à sa chaire.

Il a fini son discours par une charge à fond contre les prétentions de la science moderne qui ose s'attaquer (je cite textuellement) « à ce que les chrétiens ont de cher et de sacré, à la sainte personne du Christ, qu'on ne veut plus reconnaître

Hosted by Google

comme Dieu, comme maître, comme la Vérité et comme le Chemin de la vie ». Et il a de nouveau exprimé ensuite sa théorie sur le péché.

En présence du conflit qui existe dans le pays entre le rationalisme et la religion, il affirme que le devoir du gouvernement était de soutenir les deux tendances. Il serait équitable, a-t-il déclaré, qu'à côté du professeur « homme de science » on nomme chaque fois un professeur « croyant » et que chaque chaire eût les deux titulaires. » Le projet, conclut le ministre, ne touche pas aux universités officielles; il réclame simplement l'égalité pour les institutions nées d'autres convictions. ».

On ne peut guère répondre à ce plaidoyer du ministre : il n'a rencontré aucune des critiques de l'opposition et s'est borné à affirmer ses convictions religieuses et le ferme propos de les faire triompher. Son discours ne réfute rien, mais prouve que le ministre et sa majorité ont les coudées franches et sont intraitables; il établit surtout que l'esprit de libre recherche et de libre examen est loin d'avoir pénétré aussi profondément et d'être aussi répandu qu'on ne le croit. Toute la discussion trahit chez le ministre une haine non déguisée contre l'esprit moderne et contient l'aveu qu'il usera de tous les moyens en son pouvoir pour lutter contre lui.

Tendance pratique et abandon de la haute culture dans les études, parti-pris confessionnel et hostilité à la science pure et à l'esprit critique, tels me semblent être les caractères de la nouvelle loi. Cette étude aura montré aussi, je pense, que les idées libérales étaient fortement menacées en Hollande.

J. LHONEUX.

Hosted by Google

CHRONIQUE MUSICALE

RICHARD WAGNER CHEZ LUI.

Les représentations wagnériennes de Bayreuth ont déjà donné lieu à tant de critiques et ont fait le sujet de tant de causeries, qu'il est devenu presque banal d'en parler. Cependant, leur succès n'a pas encore faibli, et périodiquement, à la mi-juillet-août, elles n'ont jamais manqué de réunir ce même petit « clan » d'admirateurs qui semble inconsciemment s'y donner rendez-vous, et qui, parmi la foule des curieux, des snobs et des excursionnistes d'outre-mer, y adore toujours le maître avec la même ferveur. Cette année, les représentations du *Ring* et de *Tanhäuser* ont présenté un attrait tout particulier. Depuis que nos théâtres ont successivement entrepris la mise en scène, soit intégrale, soit partielle, de la tétralogie, l'œuvre de Richard Wagner est entré dans le domaine du grand public. Les soirées de l'Opéra, de Coven Garden, les brillantes « séries » de la Monnaie, la malencontreuse tentative du grand théâtre de Lyon ont, aussi bien que certains essais isolés, élargi le cadre des représentations et donné à la forme dramatique, vocale et orchestrale de Bayreuth, un essor nouveau. Cependant, en se généralisant, l'œuvre a dû abandonner son caractère exclusif, et se soumettre au tour d'esprit de ses commentateurs et de ses nouveaux publics. Ainsi disséminées, les conditions en quelque sorte immuables de l'interprétation se sont perdues; la méthode s'est divisée, et le théâtre de Richard Wagner s'est sensiblement transformé en raison des circonstances ambiantes qui en ont déterminé sa

Hosted by Google

manifestation. C'est à cause de ces particularités que Bayreuth réserve à présent l'attrait de découvrir, à nouveau, des œuvres que l'on avait pu aimer autre part ; un singulier travail de comparaison y taquine l'esprit, et l'auditeur arrive inconsciemment à déduire pour lui-même les causes qui, aux enthousiasmes passés, lui font préférer aujourd'hui le calme et puissant de Richard Wagner, chez lui.

Par cette alliance mystique du poème, de la musique et de la tragédie, qui résume le fond même de la théorie artistique du théâtre wagnérien, les conditions matérielles de sa représentation ont dû se transformer. La cohésion logique du drame musical repose sur la mise en pratique de procédés scéniques pour lesquels chaque détail a son importance et sa raison d'être. La coordination complète des effets est une nécessité qui dépend non seulement de l'étude approfondie de tous les éléments condensés au théâtre, mais encore de leur complète appropriation à l'idée générale qui les dirige. Ces diverses considérations ont naturellement amené Richard Wagner à la conception de son théâtre de Bayreuth. Il est évident que pour mener avec fruit des pages telles que la tétralogie de l'anneau, *Parsifal* ou *Tristan*, le théâtre wagnérien est nécessaire ; l'emplacement de l'orchestre, le genre de déclamation vocale, le jeu des décors, la sonorité acoustique, les effets de lumière, sont autant d'exigences auxquelles doivent se plier les directions qui veulent interpréter ses œuvres. C'est là une des conditions infaillibles de réussite, qui différencie les théâtres ordinaires de celui de Bayreuth, et qui rend chez celui-ci les moyens pathétiques plus expressifs et plus puissants.

Mais ce n'est pas seulement au théâtre que cette appropriation du caractère général de l'œuvre est vraiment frappante. Bayreuth dans toute sa vie est wagnérien. Il semble que la géniale silhouette du maître, tel que l'a peint Lembach, plane mystérieusement au-dessus de la petite cité bavaroise. Une singulière obsession wagnérienne s'y empare graduellement du visiteur, et depuis le calme majestueux du Théâtre des Fêtes, la longue allée qui y conduit, la sécurité recluse de

Hosted by Google

Wahnfried, jusqu'à l'encombrement des marchands de « souvenirs », chaque détail de la vie extérieure se teinte d'une piété mystique qui fait de la ville une sorte de La Mecque artistique, et de la route un pèlerinage quasi religieux. Cette atmosphère spéciale de l'endroit amène infailliblement l'étranger à considérer l'œuvre du maître sous un jour plus ému et plus respectueux. Un tel mirage est d'ailleurs nécessaire à la compréhension wagnérienne du théâtre de Bayreuth; il complète la coordination de la pensée et de l'œuvre; il fait naître un respect plus profond vis-à-vis de chacune de ses manifestations et permet d'envisager, sous un déguisement idéal, les grotesques scéniques qu'on y rencontre. Dans cet état d'esprit, le cheval de Brünnhilde semble moins gauche, le dragon de Siegfried plus réel et plus terrible, la galopade des Walküres se détache plus farouche et les ébats joyeux des filles du Rhin se présentent dans l'azur vague de leur refuge, sous un charme plus gracieux et plus léger.

***

Les diverses interprétations de la tétralogie à l'étranger ont fait ressortir avec clarté la différence, on pourrait presque dire l'incompatibilité, qui existe entre l'esthétique wagnérienne de Bayreuth et son adaptation à d'autres milieux. La théatrique allemande est faite d'obéissance. En effet, l'artiste d'outre-Rhin a de tous temps été le meilleur des interprètes, car son génie se borne à reproduire textuellement la pensée artistique au lieu de la créer, de la projeter au dehors par pure inspiration originale. Pour lui, la réédition fidèle des effets tels qu'a dû les concevoir l'auteur, l'effacement complet de sa personnalité, le respect des formes établies est devenu le critérium d'art auquel il désire atteindre et c'est par une souplesse constante, une docilité vraiment remarquable qu'il parvient au but qu'il s'est tracé. L'art de Richard Wagner s'adapte merveilleusement à une telle conception de l'interprétation; son génie scénique fut si grand, qu'il sut globalement s'assimiler tous les détails de son œuvre. Chaque chose porte la marque de son méticuleux travail : la construction des

Hosted by Google

décors, les trucs de scène, le dessin des costumes, les moindres gestes de la figuration, l'horaire des répétitions, et, jusqu'aux brillantes fanfares qui remplacent la sonnerie de l'entr'acte, on peut dire qu'il n'est pas un seul détail qui ne soit mécaniquement réglé. Il n'a laissé à ses interprètes que le soin de l'aimer, de le comprendre et d'obéir; tout le secret des collaborateurs de son œuvre repose dans le profond *dienen* de Parsifal, et l'ensemble avec lequel celle-ci se déroule, est le meilleur gage de la sincérité respectueuse qui la dirige. A Bayreuth, les acteurs ne saluent jamais en scène; il y est de règle de ne pas applaudir, et le chef d'orchestre reste toujours à son pupitre; c'est là un effacement, une modestie d'artiste qu'il serait impossible d'escompter chez nous.

Si le drame se présente à Bayreuth dans des conditions d'ensemble vraiment irréprochables, sa manifestation n'y est pas moins sujette à certains défauts d'exécution et de mise au point, qui sont compris de façon plus logique, et corrigés, sur les scènes étrangères. Ces erreurs sont cependant pardonnables, car elles relèvent des conditions fondamentales inhérentes à l'art allemand. Elles se produisent en raison de la singulière diversité des sujets que Richard Wagner a traités et des différences de caractère dont il a revêtu le grand nombre de ses héros. La convenance plastique est prépondérante à la scène. Son influence est un des principaux facteurs de l'émotion au théâtre, et sa réalisation entre profondément en ligne de compte, pour établir la valeur esthétique de l'interprétation. Dans l'art allemand, au contraire, la prédominance de l'idée sur la forme matérielle et extérieure est devenue le trait saillant. Les Christ d'Albert Dürer sont tous d'une laideur extatique repoussante; les personnages traditionnels de la *Passion d'Oberamergau* ne réunissent jamais, dans leurs rôles héréditaires, les conditions de forme nécessaires au sujet, et la figuration aux théâtres les plus soignés de Dresde, de Munich et de Berlin se présente d'ordinaire absolument défectueuse au point de vue plastique de la grâce et de la beauté.

A Bayreuth, ces particularités ont eu pour effet de favoriser

Hosted by Google

la représentation des héros d'essence allemande, au détriment des autres. Tout ce que le théâtre de Wagner personnifie de profondément germain, y est rendu avec un réalisme étonnant. Les héros tels que Mime, le gnome hideux, Fasolt, Fafner, Albierich et Hunding, dont le concept original émane des premières traditions saxonnes et scandinaves, se reproduisent par l'acteur allemand avec une vérité que rend plus saisissante encore la sauvagerie du décor et la lourdeur des motifs musicaux qui les caractérisent. Wotan, l'éternel voyageur, Hans Sachs, Wolfram d'Eischenbach, l'idéaliste sentimental de la Wartburg, Erda, Brünnhilde, la Walküre, et cette brute guerrière, jeune et ardente, que représente Siegfried, en sont des exemples frappants; leur interprétation à Bayreuth est profondément convaincue, et cette puissance mâle, humaine et positive qu'ils signifient, y produit en quelques traits saillants la synthèse même du caractère particulier au peuple qui les a conçus. Il est cependant, au cours des drames de Richard Wagner, certains héros d'action dont la conception primitive remonte à une autre origine. Il ne faut pas perdre de vue que *Lohengrin*, *Parsifal* et *Tristan* sont d'essence étrangère, et relèvent — à l'exception du premier — des légendes armoricaines et galloises du cycle de la *Table ronde*. Par ce fait, le caractère inhérent à leurs personnages est totalement en opposition avec celui qu'il semble qu'on leur attribue en Allemagne, et leur représentation scénique et plastique y devient infailliblement défectueuse. Lorsqu'on a interprété l'œuvre de Wagner à l'Opéra de Paris ou à la Monnaie, cette différence s'est fait nettement sentir; les chevaliers de la figuration présentaient un ensemble incontestablement plus brillant qu'à Bayreuth; les femmes étaient plus gracieuses et plus jolies, et si Rose Caron, Lucienne Bréval ou Mme Marcy n'ont pas fait preuve des qualités vocales, du sens tragique et peut-être de la profonde conviction qui émeut le jeu de la Materna, de Litvinne et de Bréma, elles n'en ont pas moins, au point de vue plastique, réalisé plus logiquement l'alliance intime de l'œuvre et du sujet.

Ces différences frappantes dans la psychologie des héros

Hosted by Google

ont une énorme influence sur l'interprétatian. On connaît la superbe prestance et le talent rythmique de Van Dyck, qui fut le plus brillant Parsifal que l'école de Bayreuth ait produit; mais l'on sait aussi, d'un autre côté, la façon par laquelle Jean de Reské a caricaturé le rôle de Siegfried, et la malheureuse figure que Litvinne, malgré l'admirable intensité dramatique de son jeu, produit dans le personnage de Brünnhilde. Autant le groupe voluptueux des filles-fleurs, de *Parsifal*, ne peut rappeler la lourdeur grasse des femmes de Rubens, autant Iseult ou Kundry n'est allemande. La première réprime en elle toutes les amours mortelles, avec une nervosité, une violence et une souplesse morbide qui trahit le heurt intime de ses passions; la seconde reflète dans la langueur obsédante de ses yeux, toute la grâce de son chant d'Herzeleïde, mêlée à l'incohérence de sa dépravation et de sa piété. Elles sont toutes deux diaboliquement souples et belles; leur passion sans amour est inconsciente et leur haine est factice, car l'une, c'est Klingsor qui la dirige, et l'autre, c'est le philtre de Brangaine qui l'étreint.

***

La grande supériorité du théâtre de Bayreuth sur toutes les autres scènes du même genre, est essentiellement esthétique. Nulle part mieux qu'au théâtre personnel à Richard Wagner, les conditions d'ensemble ne se présentent avec plus de clarté. C'est là seulement que l'on découvre des chanteurs qui sont vraiment tragédiens. La méthode de déclamation vocale, rythmée, qui est une des nécessités du drame musical y atteint toute sa puissance dramatique d'expression. En un mot, le jeu scénique de Bayreuth est libre; l'acteur ne se soucie pas de son public; il joue pour lui-même avec conviction, comme s'il vivait une action vibrante de son existence, et lorsque dans l'obscurité de la salle, au milieu du silence impressionnant, le rideau longuement se déploie, c'est pour l'auditeur, comme s'il cachait une page de la vie réelle qui se poursuivrait autre part après l'acte.

Hosted by Google

Cependant, c'est toujours à la musique que revient sans restriction la plus large part du succès. Richard Wagner fut un profond musicien. Il a élevé la mission du chef d'orchestre au rang d'un sacerdoce, en lui léguant le devoir de conduire son œuvre au travers des difficultés harmoniques dont elle est hérissée. Le « capellmeister » wagnérien ne bat jamais la mesure; il ne dirige pas ses musiciens, il les conduit; c'est à lui de prévenir les effets, de souligner les motifs et de produire les thèmes saillants. Sa méthode est la plus logique dans l'interprétation symphonique du drame, mais elle nécessite des éléments éclairés, intelligents et une entente remarquable parmi les exécutants. C'est à cette quasi-impossibilité pratique que Bayreuth a su atteindre. Son orchestre, dont la discipline et le désintéressement sont connus, réunit la plus brillante élite musicale de l'Allemagne. Ses qualités de cohésion, d'ensemble et de clarté sont étonnantes. Sous l'impulsion de Hans Richter, Mottl, Weingartner ou Richard Strauss, pour ne citer que les meilleurs d'entre les vivants, ses exécutions atteignent au sublime, et, lorsque du gouffre sonore se meurent les harmonies infinies du troisième acte de *Parsifal*, il n'y a ni décors, ni acteurs, ni lumière, ni gestes, mais une atmosphère mystérieusement obsédante et surhumaine qui vous étreint. Et l'on sort sans oser applaudir...

PAUL GROSFILS.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI

Pages.

René-L. Gérard. La décadence religieuse 5
Maurice Wilmotte. Poètes de chez nous 10
Albert Du Bois. Évolutions bruxelloises. *(Fin.)* 26
Tomas Orts Ramos. La joie d'aimer. *(Suite.)*. 47
Carl Kœnig. La science de l'architecture 62
Dr L. Lefèvre. Quelques applications psychologiques. *(Fin.)* 76
Nos chroniques 92

LIVRAISON DU 15 JUIN

Goblet d'Alviella. Le réveil du libéralisme. 97
Léandre Vaillat. Taine, Stendhal... et l'Italie. 111
N... La Belgique moderne. 136
Luca Rizzardi. Les « papiers » ! *(Nouvelle.)* 147
V. Mirguet. La pédagogie physiologique. 155
Arthur Daxhelet. Une crise littéraire. *(Fin.)* 175
Petite chronique. 194

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET

Pages.

M. Wilmotte. L'inoculation biblique dans la langue et la littérature françaises. 201

Albert Mockel. Les peintres primitifs français. *(Suite.)* 215

Tomas Orts Ramos. La joie d'aimer. *(Fin.)* 223

Émile Greyson. Le problème de l'éducation publique. *(Suite.)* . . . 242

Jacques Délay. La guerre sous-marine 256

Léon Dumas. La dépopulation des campagnes 272

Petite chronique 289

LIVRAISON DU 15 AOUT

L. Dumont-Wilden. Les masques 295

M. Wilmotte. L'inoculation biblique dans la langue et la littérature françaises. *(Suite.)* 330

Vsevolod Garchine. Attalea Princeps 348

J. Lhoneux. La question de l'enseignement supérieur en Hollande . . 357

Paul Grosfils. Chronique musicale 382

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5146